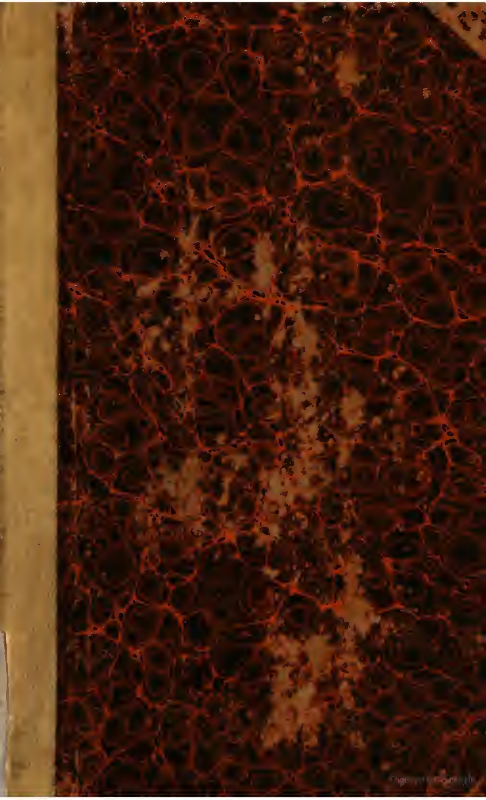


# DÉVELOPPEMENT PROGRESSIF

ET

BUT FINAL

# DE L'HUMANITÉ

Imprimerie Ernest Meyer, 22, rue de Verneuil, à Paris.

HOËNÉ WRONSKI

ŒUVRES POSTHUMES

I

# DÉVELOPPEMENT PROGRESSIF

ET

# BUT FINAL

DE

# L'HUMANITÉ



Paris

AMYOT, ÉDITEUR DES ŒUVRES DE H. WRONSKI

8, RUE DE LA PAIX

MDCCCLXI

# AVERTISSEMENT

L'ouvrage que nous publions aujourd'hui a été fait en 1815 et 1818; et malgré ce laps de temps il doit, par les démonstrations précises et les nombreuses applications des principes philosophiques de l'auteur, jeter un nouveau jour sur tous les ouvrages qu'il a publiés depuis lors. On pourra, dans celui-ci (1), apprécier immédiatement sa

(1) Nous donnons, en tête de cet ouvrage, un extrait des PRINCIPES FONDAMENTAUX sur lesquels il est appuyé, et qui sont complétement développés dans l'HISTORIOSOPHIE, dernier ouvrage philosophique publié par l'auteur.

science, sa vaste érudition, et surtout sa supériorité philosophique, dans la manière positive et magistrale dont il interprète les FAITS de l'histoire en les soumettant à des LOIS nouvelles qu'il établit par leur propre nécessité, et auxquelles il donne ainsi une certitude infaillible.

Comme, depuis ce temps, le domaine de la science s'est agrandi, et que le monde intellectuel et moral a marché, l'auteur, qui avait en dernier lieu destiné ce travail à former la troisième partie de l'*Historiosophie*, se proposait de l'amener, avec les mêmes déterminations industrielles, politiques, religieuses, et scientifiques, jusqu'aux temps actuels, mais malheureusement la mort ne l'ayant pas permis, nous le donnons ici tel qu'il nous l'a laissé, afin de satisfaire aux justes prétentions de l'éditeur.

Ce fut après les alternatives de troubles et de gloire que la France venait d'éprouver, et dans le moment critique où l'Europe frémissait encore du joug que lui avait imposé Napoléon I$^{er}$. lorsque, au

lieu de réaliser graduellement ses idées réformatrices, le génie trop hardi de ce grand homme avait cru pouvoir trancher avec l'épée le nœud gordien des destinées de l'humanité, ce fut alors, disons-nous, que pour débrouiller par le savoir ces destinées humaines qui avaient défié la force matérielle du héros, l'auteur composa cet ouvrage pendant notre séjour en Suisse; ouvrage qui fut annoncé dans ses publications ultérieures sous le nom de CRÉATION ABSOLUE DE L'HUMANITÉ, et qui a positivement pour objet de déterminer la signification absolue du Progrès, d'en signaler le but final, et d'indiquer à l'humanité les moyens d'y parvenir en lui dévoilant la puissance qu'elle a acquise par le développement même de cet immense progrès.

En effet, ce n'est point là seulement l'histoire des simples faits et gestes, plus ou moins bien appréciés, des peuples et des rois, c'est l'histoire du développement absolu du génie même de l'humanité entière, en tant que tous les hommes d'un esprit supérieur, quels que soient leur rang, leur

patrie et leur siècle, ont su concourir à ce développement.

Ce que nous venons de dire nous paraîtrait suffisant pour indiquer la vaste portée de cet ouvrage, si nous ne croyions pas devoir y faire remarquer, parmi tant de hautes et nouvelles réalités fondées par l'auteur, d'abord, le DROIT DE LA VÉRITÉ, dont tout homme porte en lui le noble et impératif idéal ; ensuite, la divine, mais terrible attribution de NOUVEAU CRÉATEUR (à l'instar de Dieu), que l'auteur fait reconnaître dans l'homme ; attribution divine, en ce qu'elle doit créer son immortalité, et terrible, en ce qu'elle lui impose une responsabilité implacable. Quelqu'étrange et hardie que puisse paraître tout à coup cette idée, nous ne doutons pas qu'avec l'étude et la réflexion on ne la trouve enfin aussi vraie que féconde.

Quant au DROIT DE LA VÉRITÉ, en ne considérant ici que son application à la politique, quiconque en approfondira l'importance, ne pourra nier que dans les temps actuels, ou très-prochainement, il

devra, non-seulement soutenir le principe d'autorité, mais, surtout, éclairer la LIBERTÉ DE PENSER; et qu'il faut absolument son aide pour que cette liberté de penser, qui est dominante aujourd'hui, et qui échappe à la force, ne dégénère point en une indomptable licence.

Il est notoire que, maintenant, malgré la modération qu'ont amené les lumières modernes dans l'exercice du pouvoir, les Rois ne peuvent plus soumettre les peuples révoltés, car ils n'emploient encore, pour les soumettre, que l'intensité croissante des mêmes moyens de rigueur qui, précisément, font que les peuples se révoltent.

Et par quels autres moyens que ceux qu'indiquerait le DROIT DE LA VÉRITÉ, pourrait-on, sans violence, d'après les seuls motifs d'une haute raison, arrêter, chez les hommes, l'exercice abusif d'une volonté si souvent excitée par l'erreur; et qui, cependant, se produit et agit avec toute l'assurance et l'énergie que la vérité seule doit donner, et peut seule légitimer?

Il paraîtrait urgent que ce nouveau droit pût s'éta-

blir généralement et fit reconnaître à tous les moyens suprêmes de réunion entre les deux partis si invinciblement ennemis et opposés du DROIT HUMAIN et du DROIT DIVIN; qui, luttant avec animosité, cherchent à se détruire réciproquement jusque dans leurs principes, et menacent ainsi l'existence intellectuelle et morale du monde civilisé.

Puisse donc le sublime drapeau du DROIT DE LA VÉRITÉ s'élever bientôt sur toute la Terre, à côté et même au-dessus du drapeau distinct de chaque nation, pour y devenir le point de mire de toutes les âmes supérieures qui voudraient concilier par un savoir régénérateur et non par l'effusion du sang, les DROITS et les DEVOIRS sacrés des hommes !

Enfin, nous ferons encore remarquer que cette philosophie de l'histoire, en se fondant sur des principes très-élevés et conformes à la plus stricte raison, assigne aux actions humaines, dans leur FAIT même, une valeur propre infinie qui donne à l'homme la plus haute dignité morale ; et que, de plus, il transpire, dans cet ouvrage, un tel

amour et une telle vénération pour Dieu et l'humanité, unis à tant de savoir, qu'il doit assurément inspirer une entière confiance, et devenir le guide de tout homme sérieux voulant, après un mûr examen des graves solutions de l'auteur, scruter lui-même la question si impérative qui, parfois, demande, en terrifiant notre esprit :

A quoi bon tout ?

Mme Ve HOËNÉ WRONSKI.

---

# TABLE DES MATIÈRES

PAGES.



## PREMIÈRE PARTIE.

Application des Principes fondamentaux aux trois premières périodes du développement de l'Humanité.

## DEUXIÈME PARTIE.

Application des Principes fondamentaux à la quatrième période du développement de l'Humanité.

## TROISIÈME PARTIE.

État critique actuel de l'Humanité. Commencement de la cinquième période et fixation des deux dernières.



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.






# DÉVELOPPEMENT

## PROGRESSIF

# DE L'HUMANITÉ

---

## PRINCIPES FONDAMENTAUX

QUEL EST LE DERNIER BUT DE L'HUMANITÉ? QUELLE EST NOTRE DESTINÉE SUR LA TERRE : QUE SOMMES-NOUS ET QUE DEVONS-NOUS FAIRE?

Ces questions bien simples ne paraissent pas encore s'être présentées aux hommes dans toute leur infinie importance. Nous vivons encore jouets d'une cause finale inconnue, qui nous place des buts et qui ne nous laisse que le choix des moyens pour les atteindre. A la vérité, ces diverses fins, auxquelles nous arrivons ainsi successivement, nous ont suffi jusqu'à ce jour, comme le prouve le fait même de notre existence; mais, pour peu qu'on arrête l'attention sur cette finalité du monde, on ne manque pas de s'aper-

cevoir que, nos buts actuels n'étant pas absolus, il doit exister un terme ou but final pour lequel ces buts de notre existence présente ne sont que des instruments. En effet, aucun des divers buts que l'humanité a poursuivis successivement, depuis son origine jusqu'à nos jours, n'a une valeur absolue, c'est-à-dire, une réalité inconditionnelle ou existante par elle-même : ces buts sont donc conditionnels ou relatifs à quelque terme ou but final ; car, autrement, en les considérant toujours comme motifs de nos actions, ils n'auraient aucune signification ou seraient un pur non-sens.

Mais, par une nouvelle réflexion tout aussi simple, on reconnaît que ce terme nécessaire, ou but final de l'existence de l'humanité, doit être ou du moins doit devenir l'ouvrage même des hommes ; parce que, sans cela, notre apparente existence ne serait pas réellement la nôtre. Il est clair, en effet, que pour avoir une existence à nous-mêmes, c'est-à-dire une existence propre ou absolue, le but final de nos actions doit nécessairement être fixé par nous-mêmes.

Or, les divers buts de nos actions présentes, tels que : BIEN-ÊTRE PHYSIQUE, SURETÉ PUBLIQUE, MORALITÉ, CERTITUDE DU SAVOIR, ne sont pas notre propre ouvrage ; ce sont autant de conditions de notre existence physique ou temporelle. Bien plus, si l'on considère la possibilité de l'obtention de ces buts et qu'on nomme *intérêt* ce qui tient à cette possibilité, on verra

facilement qu'il existe une véritable contradiction logique dans nos intérêts terrestres actuels; ce qui prouve irréfragablement que ces intérêts actuels ne sont pas réellement et absolument les nôtres. — Ainsi, l'humanité n'a point encore d'existence propre; elle est encore, comme nous l'avons dit, le jouet d'une finalité inconnue, et, pour arriver à la dignité d'une existence propre et absolue, qui sans contredit est la destination de la terre, l'humanité doit opérer une régénération ou plutôt une véritable création d'elle-même, en fixant le but suprême de son existence.

Nous venons de reconnaître que les divers buts de l'humanité, tels qu'elle les a poursuivis jusqu'à ce jour, doivent nécessairement être considérés comme étant des instruments pour un terme ou but final, dont la fixation devient désormais l'unique utilité de l'existence ultérieure de la terre.

Il faut donc découvrir ces divers buts, et surtout leurs principes et leurs lois universelles, leur application aux conditions physiques, ou les faits terrestres qui en présentent le développement, afin de nous placer au moins dans la direction où nous pourrons, avec le plus de facilité, opérer cette grande fixation du but absolu de l'humanité, que nous nous proposons ici. Nous disons que c'est afin de nous placer au moins dans la meilleure direction; car, suivant l'essence de ce but final et absolu, telle que nous l'avons déjà déterminée ou du moins entrevue, la fixation elle-même

qui est en question doit être l'ouvrage de notre spontanéité et non l'ouvrage de quelque influence étrangère, dont la connaissance nous donnerait les moyens d'arriver, pour ainsi dire, mécaniquement, à ce grand et dernier œuvre de l'humanité.

Ainsi, nous allons exposer ces principes et ces lois, cette application ou ces faits des divers buts que les hommes ont poursuivis successivement comme termes de leurs actions, afin de nous placer dans le point de vue le plus favorable pour reconnaître et fixer définitivement le dernier but de l'humanité.

## I

Le savoir considéré en lui-même, est, d'abord, purement contemplatif ou spéculatif dans sa pure faculté de connaître. Il n'a encore aucune influence extérieure. Pour avoir cette influence, pour devenir actif ou agissant hors de lui-même, le savoir a, de plus, la faculté de se placer dans une relation de cause par rapport à un effet extérieur; et c'est cette causalité du savoir qui, considérée en général, constitue la VOLITION. — Lorsque cette causalité est purement mécanique, comme chez les animaux, elle forme la volition BRUTE, dont l'objet est ce qu'on appelle INSTINCT. Lorsqu'au contraire la causalité du savoir est libre,

comme chez l'homme, elle constitue spécialement la VOLONTÉ, dont l'objet est nommé BUT. — Ainsi, considéré dans sa génération intellectuelle, le but est le produit de la volonté ou de la causalité libre du savoir humain, et, par là même, étant considéré dans son essence, il constitue l'apanage ou l'activité extérieure de la liberté. Aussi, l'existence des buts est-elle un résultat nécessaire de la présence de la liberté; et réciproquement cette présence de la liberté est-elle un *postulatum* nécessaire de l'existence des buts.

Mais, pour nous fixer un but quelconque, il faut encore un MOTIF, c'est-à-dire une raison déterminante; car, sans cela, le but fixé, quoique plein de sens, serait vide de raison; il ne serait pas fondé et n'aurait, par conséquent, aucune réalité absolue. Or, ces raisons déterminantes ou ces motifs de nos buts ne sauraient évidemment se trouver que dans la sphère de notre existence, où est contenue toute la réalité qu'il nous est possible de connaître et de partager. C'est donc dans cette sphère de notre existence ou de notre réalité que sont données nécessairement les conditions de tous les buts de l'humanité, et c'est en analysant cette réalité que nous pourrons déduire ces diverses fins des actions de l'homme.

D'abord la réalité humaine actuelle ou physique, telle qu'elle se manifeste sous les conditions du temps sous lesquelles nous vivons, se compose de l'action et de la réaction réciproque de l'ÊTRE (réalité corpo-

relle) qui constitue l'INDIVIDU, et du SAVOIR (réalité spirituelle) qui, par l'identité absolue de la raison, confond l'individu avec la réalité UNIVERSELLE. Tout ce qui tient à la conservation et au développement de ces deux parties composantes de la réalité humaine, constitue donc nécessairement, par leur lien absolu, une condition de la réalité universelle elle-même, et c'est cette condition qui, par rapport à nous, forme ce que nous appelons généralement BIEN-ÊTRE.

Ainsi, l'homme trouve, dans la sphère de son existence actuelle ou de sa réalité physique, les raisons déterminantes ou les motifs de se fixer pour but, le développement de son être ou de sa réalité corporelle que nous nommerons *bien-être physique*, et le développement de son savoir ou de sa réalité spirituelle, que nous nommerons *bien-être hyperphysique* (parce que le savoir, en nous rattachant à la réalité universelle, dépasse déjà en quelque sorte les conditions physiques). Et ce sont là les deux seuls BUTS POSITIFS et universels de l'humanité.

Ensuite cette causalité du savoir humain par laquelle précisément l'homme fixe ces deux buts positifs de ses actions, et par laquelle conséquemment il cherche à atteindre ces buts, cette causalité ou la volonté humaine, disons-nous, introduit ou plutôt produit elle-même une nouvelle partie constituante dans la réalité universelle. Toutefois, s'il ne se trouvait aucune contradiction ou collision entre les intérêts individuels

des hommes concernant l'obtention des deux buts positifs de l'humanité, cette nouvelle partie constituante de la réalité, provenant de l'exercice de la volonté, existerait par elle-même et n'aurait besoin d'aucune coopération de notre savoir. Mais, comme cela est notoire, il n'en est pas ainsi de ces intérêts individuels : ils se trouvent en opposition, parce qu'ils ne sont pas encore absolus, ou, ce qui est la même chose, parce qu'étant individuels ils n'appartiennent pas encore à la réalité universelle, elle-même. Il faut donc les rattacher à cette réalité universelle de laquelle dépend toute notre existence et, par conséquent, les deux buts positifs mêmes qui engendrent ces intérêts individuels, c'est-à-dire que l'homme trouve, dans l'identité nécessaire de la sphère de sa réalité individuelle et de celle de la réalité universelle, les raisons déterminantes ou les motifs de se fixer des buts propres à ramener les intérêts individuels à la réalité absolue de l'univers.

Or, l'exercice de notre volonté a lieu par notre être, par notre réalité temporelle ou par nos ACTIONS ostensibles, et il se trouve fondé sur notre réalité spirituelle, sur les principes pratiques ou causals de notre savoir, nommés MAXIMES. Ainsi, pour ramener cet exercice de la volonté à la réalité absolue de l'univers, l'homme doit se fixer et se fixe réellement pour buts, d'une part, la légalité de ses actions qui constitue la JUSTICE et qui est garantie dans l'association

juridique des hommes, formant l'ÉTAT, par la SURETÉ PUBLIQUE ; et de l'autre part, la pureté de ses maximes, qui constitue la DIGNITÉ et qui est garantie, dans l'association éthique des hommes, formant l'ÉGLISE, par là MORALITÉ PUBLIQUE ; lesquelles associations, suivant la déduction présente, se rattachent évidemment, moyennant les fins de la RELIGION, au principe même de la réalité de l'univers.

Ces deux buts complémentaires de l'humanité ne sont que NÉGATIFS ; parce qu'ils ne forment proprement que les conditions sans lesquelles les deux buts positifs, le bien-être physique et le bien-être hyperphysique, ne sauraient être atteints généralement. Toutefois, par leurs motifs supérieurs, puisés plus ou moins dans le principe même de toute réalité, ces deux buts négatifs, surtout celui de la moralité, ont une valeur supérieure ; du moins aussi longtemps que le développement du savoir, tel qu'il constitue actuellement notre bien-être hyperphysique, demeurant encore attaché aux conditions de notre réalité temporelle, est purement relatif ou conditionnel, et ne porte pas encore sur ce principe absolu de toute réalité.

Mais ces quatre buts universels, comme HÉTÉROGÈNES et même contradictoires dans leur essence, ne sauraient être des buts absolus ou finals de l'humanité ; quand même, si cela était possible, chacun de ces buts aurait en vue une satisfaction absolue et finale de notre raison. Il leur manque ostensiblement une

UNITÉ SUPRÊME, qu'à la vérité nous avons reconnue dans la réalité universelle ou absolue à laquelle ils se rattachent tous, mais qui n'est point manifeste dans ces buts eux-mêmes. Ainsi, vu ce manque ostensible, ces quatre buts ne sont en eux-mêmes que RELATIFS à quelque but ABSOLU encore inconnu ; et, vu leurs motifs nécessaires, ils forment purement des buts INSTRUMENTAUX, propres à nous conduire, à notre insu, vers notre but FINAL.

Ce manque ostensible d'une unité suprême dans les quatre buts de l'humanité, n'offre encore qu'une preuve négative de l'existence d'un but final et absolu : la preuve positive consiste dans l'*actualité* même de la réalité absolue ou universelle à laquelle nous avons vu que se rattachent tous ces buts purement relatifs. En effet, dans cette réalité absolue de l'univers, doit se trouver nécessairement une raison déterminante de la réalité humaine ou de notre existence, parce que, sans cette raison, notre réalité quelconque ne saurait avoir lieu, et, si cette raison déterminante de notre existence peut devenir un objet du savoir humain, du moins au delà de la sphère de notre réalité actuelle ou physique, cette raison deviendra nécessairement, pour nous, le motif d'un but suprême et absolu dont la possibilité se trouve ainsi constatée irréfragablement.

Quant à l'essence de ce but absolu et final de l'humanité, on voit, par cette déduction même, que cette essence ne se trouve pas donnée dans notre réalité

actuelle elle-même, comme le sont les quatre buts purement relatifs ou instrumentaux : cette essence du but suprême de l'humanité doit, s'il est possible, être produite par notre savoir, c'est-à-dire, elle doit être notre propre ouvrage ou l'œuvre de la raison.

Ainsi, en résumé, l'humanité a EFFECTIVEMENT quatre buts relatifs à sa réalité actuelle ou temporelle, dont deux sont positifs, le bien-être physique ou le développement de l'être, et le bien-être hyperphysique ou le développement du savoir ; et deux purement négatifs, la justice, qui est garantie par la sûreté publique, et la dignité, qui est garantie par la moralité publique et qui, remontant déjà au principe de toute réalité, implique la religion. De plus, il est irréfragablement POSSIBLE que l'humanité ait un but suprême et absolu constituant son propre ouvrage et dépendant du principe même de notre réalité; but final par lequel, en vertu de son indépendance, l'humanité acquerra ou se donnera définitivement une réalité ou une existence propre et absolue. Ce but suprême encore problématique, ne pouvant être que l'ouvrage des hommes, parce qu'il doit remonter au principe même de leur existence, quoique rendu indéfiniment probable par la tendance infinie de notre raison, ne saurait recevoir une preuve rigoureuse de son effectivité que par le fait même de sa fixation ou de son établissement; et c'est ce fait que nous devons présenter dans cet ouvrage.

Connaissant ces divers buts de l'humanité, nous al-

lons, en nous fondant toujours sur les conditions de notre réalité et sur la tendance de notre raison, déduire les lois générales que suivent l'établissement, le développement et la subordination respective de ces différentes fins de nos actions.

D'abord, pour ce qui concerne l'établissement de ces buts de l'humanité, il est clair, en général, que cet établissement ne saurait avoir lieu que lorsque la liberté de notre savoir se trouve complétement développée dans sa faculté supérieure nommée RAISON, dont la fonction est précisément celle de la spontanéité du savoir humain ; car, comme nous l'avons reconnu plus haut, c'est de cette liberté dans la causalité de notre savoir que dépend l'existence même des buts de notre volonté. Mais, en particulier, l'établissement des quatre buts purement relatifs ou instrumentaux n'exige que la simple présence de la raison dans notre jugement, parce que, les motifs ou les raisons déterminantes de ces buts se trouvant donnés dans notre réalité actuelle, dont ils sont les conditions, il suffit d'avoir la faculté de distinguer ces conditions, et cette faculté c'est le jugement.

Il n'en est pas de même de l'établissement du but absolu ou final de l'humanité : la simple présence de la raison dans notre jugement ne saurait ici suffire, car les motifs ou les raisons déterminantes de ce but suprême ne sont point contenues dans notre réalité temporelle elle-même ou dans la sphère même de

notre existence physique : ces motifs supérieurs rentrent dans le principe de notre réalité et se confondent ainsi avec les conditions de la réalité absolue ou universelle ; de sorte qu'ils ne sauraient être distingués que par suite d'une longue culture de notre raison, par laquelle cette faculté suprême de notre savoir parvient à dépasser notre réalité temporelle ou physique. On conçoit de plus que le critérium du degré requis de cette culture de la raison, consiste ici dans la conscience ou dans la connaissance claire de la nécessité même du but absolu dont il s'agit (1), c'est-à-dire, que c'est seulement lorsque cette connaissance se trouve bien développée, que la culture de notre raison est assez avancée pour distinguer les conditions absolues qui sont requises afin de fixer notre dernier but, par lequel nous devons nous donner une existence absolue.

Ensuite, pour ce qui concerne le développement et la subordination respective des différents buts de l'humanité, et spécialement des quatre buts relatifs ou instrumentaux qui, suivant ce que nous venons de dire, doivent s'établir avant le but absolu ou final, il est clair également que quoique ces quatre buts s'établissent chacun indépendamment des autres, il doit exister une subordination réciproque dans leur développement ; parce que n'étant pas absolus eux-mêmes,

(1) Ce critérium pourra aussi servir pour le dégré de l'entente de cet ouvrage.

ces buts doivent, par la finalité du monde, concourir ensemble à l'établissement du but absolu. D'ailleurs, et c'en est ici la preuve, ces quatre buts relatifs étant hétérogènes, ne sauraient subsister en même temps et au même rang : l'un de ces buts doit tour à tour être dominant, et les autres doivent successivement lui être subordonnés.

Voici donc les lois de ce développement et de cette subordination réciproque des quatre buts relatifs dont il est question.

## II.

En premier lieu, le BIEN-ÊTRE PHYSIQUE ou corporel s'établit immédiatement comme but dominant, parce qu'il est donné dans la tendance même de notre vie purement animale. — Alors, dans cette première période du développement de l'humanité, les trois autres buts relatifs se trouvent subordonnés à celui du bien-être physique, et ils prennent dans cette subordination les caractères particuliers suivants. —Le bien-être hyperphysique ou le développement du savoir demeure encore dans la sphère des connaissances CONCRÈTES, attachées aux êtres, lesquelles seules, avant tout, sont ici utiles pour le but dominant. La sûreté publique, la garantie de la justice, s'achète par la re-

nonciation aux droits PUBLICS en faveur de droits PRIVÉS ou de simple possession, lesquels derniers au moins sont indispensables pour le bien-être corporel, formant le but dominant. Enfin, la religion, comme garantie de la moralité, commence à se manifester dans l'IDOLATRIE, c'est-à-dire, dans l'adoration des objets du bien-être physique qui constitue le but dominant.

En second lieu, ce bien-être physique se trouvant ainsi développé au maximum auquel il peut atteindre dans la première période, l'homme reconnaît l'insuffisance de ce bien-être corporel pour satisfaire la tendance supérieure de sa raison. Et, entrevoyant déjà le terme de cette tendance infinie dans la spontanéité de ses actions, qui se manifeste d'abord par leur légalité extérieure, l'homme substitue, au bien-être physique ou corporel qu'il a poursuivi jusqu'alors, cette légalité de ses actions, la JUSTICE ou la considération de ses droits; et ainsi la SURETÉ PUBLIQUE, qui a pour objet cette légalité juridique ou la garantie de la justice, devient le nouveau but dominant.

Alors, dans cette seconde période du développement de l'humanité, les trois autres buts relatifs se trouvent, à leur tour, subordonnés à ce but dominant; et ils prennent, dans cette subordination, les caractères particuliers suivants. — Le bien-être physique ou corporel, considéré comme secondaire, se trouve SOUMIS à la sûreté publique; c'est-à-dire qu'il se trouve destiné entièrement à l'utilité politique; et,

dans cette destination exclusive, il prend des modifications particulières et distinctes, correspondantes à la manière dont on envisage la justice ou la légalité des actions, et dont on recherche la sûreté publique formant le but dominant. Le bien-être hyperphysique, résultant de la culture du savoir, devient au contraire tout à fait indépendant, excepté seulement dans sa direction pratique où cette culture peut devenir utile au but dominant ; et dans cette indépendance, le développement spéculatif du savoir devient évidemment un JEU, c'est-à-dire qu'il n'est plus NI BUT NI MOYEN. Mais, dans cet état de simple jeu, la culture du savoir développe les connaissances ABSTRAITES, parce qu'elle n'est plus arrêtée par aucune influence purement mécanique. Enfin, la moralité ou la religion s'élève déjà à la hauteur de l'ALLÉGORIE, c'est-à-dire, à l'exhibition extérieure et en quelque sorte corporelle des qualités supérieures, attachées à la spontanéité du savoir, qui sont impliquées dans les maximes morales et dans la légalité des actions, et qui influent ainsi sur la sûreté publique, constituant le but dominant.

En troisième lieu, ce but qui domine dans la seconde période, ne pouvant encore être atteint par les moyens que présente cette période, ne produit qu'une fluctuation continuelle entre le despotisme et l'anarchie ; et dans le maximum de cette fluctuation, l'homme, fatigué de ses efforts inutiles, cherche, contre ce désespérant désordre, un refuge dans un asile éternel où

régnera enfin la justice, à laquelle il se voit forcé de renoncer sur la terre. Ainsi, à la place de cette justice terrestre ou de la considération des droits humains, qu'il a poursuivie dans la seconde période, s'établit, comme but dominant, la MORALITÉ, et surtout la RELIGION, qui, offrant la garantie à la pureté de nos maximes morales, nous rattache déjà au principe suprême de toute réalité. — Alors, dans cette troisième période du développement de l'espèce humaine, les trois autres buts relatifs deviennent, à leur tour, subordonnés à ce nouveau but dominant ; et, dans cette subordination, ils prennent les caractères particuliers suivants.

Le bien-être physique redevient indépendant, et peut se développer dans toutes les branches de l'industrie, autant que cela est conforme à la dignité de la religion ou du but dominant ; dignité qui est ici, non-seulement l'unique FREIN, mais de plus, à certains égards, un PROMOTEUR de ce bien-être corporel. Mais, cette fois-ci, le bien-être hyperphysique, la culture du savoir, se trouve, à son tour, SOUMIS au but dominant ; parce que tout savoir ou toute connaissance contraire à la religion, saperait les fondements même de la réalité dominante dans cette troisième période. Il en est de même de la sûreté publique ou de la légalité des actions humaines, qui devient entièrement dépendante du but dominant ; parce que cette légalité, pour être permanente, doit être fondée sur la pureté

de nos maximes morales et, par conséquent, sur la religion elle-même. De là résulte, dans cette troisième période, une INFLUENCE croissante de la religion dans l'autorité politique ; une diminution de cette autorité et, par contre-coup, une augmentation des libertés des peuples.

En quatrième et dernier lieu, fatiguée de se réprimer dans sa tendance, la raison s'enhardit à rechercher la vérité, lors même qu'elle serait contraire à la religion, en reconnaissant que cette dernière ne peut elle-même exister qu'autant qu'elle est conforme à la raison. Cette connaissance donne évidemment la suprématie à la vérité ; et la culture du savoir pour la rechercher, c'est-à-dire, le BIEN-ÊTRE HYPERPHYSIQUE, ou le développement du savoir, s'établit naturellement comme dernier but dominant. Mais, ce n'est plus ici un simple jeu intellectuel, comme dans la seconde période du développement de l'humanité : c'est actuellement une affaire sérieuse, et même la plus sérieuse de toutes, parce qu'elle constitue le but dominant. C'est aussi là le caractère distinctif de la culture du savoir dans cette quatrième et dernière période ; caractère qui consiste évidemment dans l'importance attachée à la CERTITUDE des connaissances, comme criterium de l'obtention de la vérité, formant la base du but dominant. Et, puisque la certitude ABSOLUE du savoir, fondée sur le savoir même, c'est-à-dire, la certitude (définitive et non purement présomptive) des

LOIS, ne peut encore être atteinte, ni même conçue possible, parce qu'elle dépend des conditions mêmes de la réalité universelle, et non simplement des conditions de notre réalité individuelle ou actuelle, on s'attache à la certitude RELATIVE du savoir, fondée sur l'être, c'est-à-dire, à la certitude des FAITS ou à la certitude relative à notre existence physique.

Ainsi, l'ABSOLU reste ici nécessairement sans aucune valeur; et la tendance dominante de cette nouvelle période, est de ramener tout à l'état purement relatif à notre réalité temporelle, qui est la source de toute réalité concevable jusqu'alors. — Suivant cette tendance, les trois autres buts relatifs ou instrumentaux, qui, à leur tour, se trouvent ici subordonnés au but dominant, prennent, dans cette dernière période du développement de l'humanité, les caractères particuliers suivants. — Le bien-être physique ou corporel reçoit le maximum de développement; parce que toutes les connaissances, comme éminemment relatives à notre existence, finissent par se rapporter à notre UTILITÉ PHYSIQUE. La sûreté publique reçoit alors pour objet la seule garantie de notre réalité présente ou actuelle; et, dans cet état purement relatif, l'autorité politique, intérieure et extérieure, perd son CARACTÈRE ABSOLU, qui, dans la destination de la société, la rattachait à la réalité absolue de l'univers, vers laquelle, jusqu'ici, paraissait tendre l'humanité : bien plus, vu la contradiction nécessaire dans les inté-

rêts purement relatifs ou individuels des hommes, cette perte du caractère absolu dans l'autorité politique doit entraîner la dissolution des Etats et généralement de la société humaine. Enfin, la morale et la religion perdent également, dans cette quatrième période, toute leur importance absolue ; la dernière surtout, ne pouvant être légitimée par la vérité purement temporelle à laquelle on peut s'élever alors, se trouve compromise ; et il en résulte une INCRÉDULITÉ générale pour tous les dogmes et même pour les préceptes religieux.

Avec la domination de ce quatrième et dernier but relatif ou instrumental, qui doit entraîner la ruine des Etats et de la Religion, pour rendre les hommes en quelque sorte à leurs propres forces, finit évidemment le développement complet de l'humanité, dû à l'influence de la finalité du monde, laquelle, dans les conditions de notre réalité temporelle, nous a offert les motifs de l'établissement et du développement successifs de ces différents buts dont nous venons de reconnaître la domination et les lois. Toutefois, cette finalité du monde ne nous abandonne pas encore entièrement ; et, au milieu du désordre politique et religieux, auquel aboutit nécessairement la dernière période de notre développement, elle nous présente, dans l'état précaire ou plutôt défectueux de nos nouvelles connaissances, sinon une condition positive, du moins une condition négative pour l'établissement de notre but final et absolu, qu'il faut aborder actuelle-

ment. En effet, l'état purement relatif dans lequel se trouvent les connaissances acquises dans la dernière période, conduit directement, par son défaut de tout principe, au scepticisme le plus effrayant : et, suivant toujours la tendance dominante dans cette période, c'est-à-dire, la certitude des connaissances, on ne peut sortir de ce scepticisme que par l'IDÉE DE L'ABSOLU, principe de la certitude elle-même ; idée qui, à son tour, conduit directement à la fixation du but final et absolu de l'humanité.

Tels sont les principes et les lois qui régissent l'établissement, la subordination et le développement successif des buts de l'humanité, jusqu'à la fixation définitive de son but absolu. — Ce but suprême et final, devant être produit par l'absolue spontanéité de l'homme, n'est plus soumis à aucune loi ; et, précisément par ce caractère d'indépendance, ce but absolu diffère des buts relatifs ou instrumentaux, qui, suivant ce que nous venons de reconnaître, sont, du moins indirectement, les résultats de la finalité du monde, destinés à nous conduire vers notre but absolu, ou plutôt à développer en nous la spontanéité requise pour la fixation de ce but suprême.

Il faut ici faire remarquer que, quoique nous ayons attribué spécialement à l'espèce humaine les principes et les lois que nous venons de déduire, ces principes et ces lois sont UNIVERSELS pour tous les êtres doués de la raison, c'est-à-dire, pour tous les êtres dont le

savoir a une causalité libre. Ainsi, ces principes et ces lois du développement des êtres raisonnables, jusqu'à la fixation de leur but absolu, sont applicables généralement à tous les corps célestes sur lesquels habitent des êtres libres, destinés, comme nous, à leur création propre par l'auguste usage de leur spontanéité; et ce ne sont que les circonstances physiques, particulières et distinctes, qui, dans cette application universelle, peuvent amener, sur les divers corps célestes, des résultats physiques, distincts et particuliers.

Ce sont ces circonstances particulières et propres à notre globe terrestre, qui, dans l'application des principes et des lois que suivent les buts des êtres raisonnables, ont caractérisé la marche de l'humanité, depuis son origine jusqu'à nos jours; et c'est cette marche particulière que nous devons suivre pour pouvoir répondre à la grande question que nous avons placée au commencement de cet ouvrage, savoir:

QUELLE EST NOTRE DESTINÉE SUR LA TERRE : QUE SOMMES-NOUS ET QUE DEVONS-NOUS FAIRE ?

Nous allons donc procéder à l'interprétation philosophique des événements historiques de notre globe, d'après les principes fondamentaux que nous venons de poser. Nous parcourrons, avec une grande rapidité, les événements historiques de l'antiquité, en nous bor-

nant, pour ainsi dire, à signaler leur sens philosophique, autant qu'il est nécessaire pour fixer définitivement la marche de ces premiers progrès de l'humanité. Nous nous étendrons davantage, et graduellement de plus en plus, sur les événements historiques postérieurs, à mesure que nous approcherons davantage des temps présents, dont il nous importera principalement de bien reconnaître la véritable tendance, afin de pouvoir établir, d'une manière irrécusable, la nécessité d'un but nouveau et absolu pour l'existence de l'humanité.

---

# PREMIÈRE PARTIE

---

## APPLICATION

DES

## PRINCIPES FONDAMENTAUX

AUX

## TROIS PREMIÈRES PÉRIODES

DU

**DÉVELOPPEMENT DE L'HUMANITÉ.**

# CHAPITRE PREMIER

## PREMIÈRE PÉRIODE

**BUT DOMINANT : Bien-être physique.**

Il est sans doute inutile, pour notre but présent, de remonter au delà de l'époque où commence proprement l'histoire. Mais, pour bien caractériser cette époque purement historique, qui seule doit nous intéresser ici, il faut au moins en fixer la limite, et par conséquent signaler les temps antérieurs qui servent à cette démarcation. — Nous allons le faire en peu de mots.

Suivant les lois de la création des êtres, que nous développerons dans l'Apodictique, l'homme, doué de la raison et, par conséquent, de la liberté, ne peut être conçu comme ayant été produit immédiatement. Il faut nécessairement supposer un développement

consécutif de la RAISON, à côté de la perte correspondante de l'INSTINCT. C'est là l'unique moyen de lever la difficulté que se font les anthropologues concernant les premiers progrès de l'homme, en le supposant, comme ils le font, un être doué immédiatement de la raison, et dépourvu de l'instinct. — Telle est donc la *première époque* de l'humanité; et, vu l'absence d'une liberté absolue, qui doit y être développée, cette première époque doit être considérée comme l'*époque de la nature*, ou proprement comme l'*époque du Créateur*. Aussi, dès la plus haute antiquité, la nécessité de cette époque de l'humanité a été sentie et figurée par le *Paradis terrestre*. Tout ce que les fictions rapportent à cet état de création de l'homme, se trouve ou doit être réglé suivant le principe présent, le développement de la Raison, dominant dans cette première époque.

Dans la seconde époque de l'humanité, après le développement de la raison et, par conséquent, de la liberté, l'homme est abandonné à lui-même, *il est chassé du Paradis*, et il ne conserve plus que le seul instinct du sexe, qui, sans léser la personnalité, ne peut être remplacé par la Raison. Ainsi, cette seconde époque doit être considérée comme l'*époque de la Liberté*, ou proprement comme l'*époque de l'Homme*.

Dans cette seconde époque de l'humanité, qui est proprement la sienne, trois ères consécutives doivent se présenter.

Dans la première ère, l'homme en famille développe ses BUTS INDIVIDUELS, jusqu'à l'établissement de la société où peuvent avoir lieu les buts universels de l'humanité. — C'est là évidemment l'*ère des Patriarches*; et tout ce que les traditions rapportent à cette ère, se trouve de nouveau réglé d'après le principe présent, le développement des buts individuels, dominant dans ce premier intervalle.

Dans la seconde ère, l'homme en société développe ses BUTS UNIVERSELS. — C'est là l'*ère des Peuples,* qui suit naturellement celle des Patriarches; et c'est dans cette seconde ère que s'établissent définitivement, suivant les principes et les lois exposés plus haut, les quatre grands buts relatifs ou instrumentaux de l'humanité.

Il faut remarquer que c'est proprement ici l'*ère de l'Histoire*. L'ère précédente ne peut être que l'*ère des Traditions*. — Quant à la première époque, celle du paradis, elle ne peut être que l'*époque de la Fiction*; et alors, la seconde époque, où nous nous trouvons, est, du moins pour nous, l'*époque de la Réalité*.

Dans la troisième ère enfin, l'homme, parvenu à l'idée de l'absolu, doit fixer lui-même son BUT SUPRÊME, et opérer ainsi sa création propre. — C'est là l'objet principal de cet ouvrage.

Or, suivant cette nécessaire classification des âges de l'humanité, les temps historiques, qui doivent nous intéresser ici, commencent, comme nous venons de

le voir, avec la seconde ère, c'est-à-dire, avec l'ère des Peuples. C'est donc là que doit commencer l'explication philosophique des événements historiques, par l'application des principes et des lois que nous avons déduits plus haut; explication que nous nous sommes proposée, et que nous allons aborder.

I

Les peuples NOMADES, et ensuite les peuples STABLES, poursuivent manifestement, comme leur but suprême, le bien-être physique, ce premier des quatre buts relatifs ou instrumentaux de l'humanité. Et ce bien-être reçoit des développements différents, suivant les localités et la marche plus ou moins rapide de la civilisation.

Ainsi, chez les Éthiopiens, et surtout chez les Égyptiens, où ces circonstances étaient les plus favorables, les arts de l'industrie et du commerce firent les plus grands progrès. Mais, c'est proprement chez les Assyriens, les Babyloniens, les Perses, les Chaldéens et les Mèdes que le bien-être physique était, pour ainsi dire, un but absolu; de sorte que, dans son plus grand développement, en se rattachant à l'amour raffiné du sexe, il y a pris le caractère propre qui constitue l'*Orientalisme*.

Chez les Arabes, les Cananéens, et surtout chez les

Phéniciens, le sol moins fertile ne laissait pas la même étendue au développement immédiat du bien-être physique; et il fallait, pour l'augmenter, recourir au commerce et à la colonisation.

Dans l'Asie-Mineure, où le sol était propre à la culture des blés, la prospérité physique était fondée principalement sur cette culture, et elle en recevait toutes ses modifications. Enfin, chez les Indiens et les Chinois, le climat, le sol et la communication par le moyen des rivières, donnaient lieu à une extension supérieure de la population, qui devint, chez ces peuples, la condition du caractère propre de leur prospérité physique.

Généralement, le bonheur domestique, l'amour des parents et l'amour filial, et surtout l'amour du sexe, ce jeu indéfini de la félicité terrestre, espèce de manifestation corporelle de l'absolu, furent, dans cette première période de l'humanité, tout à la fois les termes naturels et les motifs puissants, et, en quelque sorte, raisonnables du développement du bien-être dominant dans cette période, et, par contre-coup, du développement de l'humanité elle-même, en lui faisant perdre sa primitive brutalité, et en la remplaçant par des mœurs douces et aimables.

Quant aux moyens nécessaires à l'obtention de ce premier but relatif ou instrumental de l'humanité, nous remarquerons que, déjà dans l'ère précédente, celle des Patriarches, autant que le constatent les

traditions, deux branches primitives de l'industrie se sont développées, savoir, d'une part, la chasse et la pêche, chez les habitants plus robustes des climats arides, froids, et des sols couverts de lacs et de bois; et, de l'autre part, l'éducation des animaux, chez les pasteurs ou habitants moins robustes des climats tempérés, et des sols fertiles, coupés par des ruisseaux, des montagnes et par conséquent des vallées.

Mais, l'agriculture, en y comprenant la culture de la vigne et des jardins, ne paraît s'être développée généralement que dans l'ère des Peuples, et nommément déjà dans la première période dont nous parlons. La charrue, la herse, la faux, et différents autres outils aratoires furent inventés dès l'établissement des peuples stables. Et à cette époque, ou même plus haut encore, remontent l'exploitation des carrières, la coupe des pierres, la construction des habitations, des routes, des digues, et même des canaux.

Ce qui est plus remarquable, c'est l'exploitation des mines, la fonte, la forge, et la trempe des métaux, qui se pratiquaient déjà dans l'antiquité la plus reculée, probablement par l'heureuse rencontre de quelques masses de fer natif. Ce fut cet usage des métaux qui, joint aux progrès de l'agriculture, servit beaucoup au développement des arts industriels. Ainsi, le marteau, la scie, le vilebrequin, le rabot, et autres instruments mécaniques, furent déjà connus dans cette première période de l'humanité; et l'art de filer, de tisser,

même de tricoter, et surtout l'extraction de l'huile, la mouture, la cuisson du pain et de la viande, commencèrent, pour ainsi dire, avec cette première période. Les préparations chimiques se développèrent plus lentement; cependant, la teinture, surtout en pourpre, la fabrication des vins, la préparation des aliments, etc., firent des progrès assez rapides, avec le développement croissant de l'*orientalisme*, de ce véritable caractère de bien-être dans la première période.

Les produits des arts de luxe et des beaux-arts, tels que les étoffes de soie, les broderies en or, les miroirs métalliques, les ouvrages en ivoire, les vases, les édifices, les jardins de plaisance, les obélisques, les pyramides même, etc. (1), accompagnèrent naturellement ces progrès de l'orientalisme. Enfin, le commerce, d'abord par les caravanes, et ensuite par la navigation, facilité déjà par l'usage de l'argent monnayé, acheva ce grand développement des moyens industriels dans la première période de l'humanité.

Tels furent, en aperçu, le caractère du bien-être physique ou corporel et les moyens propres à son obtention, dans la première période historique, dans laquelle a dominé ce premier des quatre buts relatifs ou instrumentaux. — Voici, dans la même période, un aperçu de la subordination des trois autres buts relatifs.

(1) Jouissance physique anticipée de la mémoire dans la postérité.

II

D'abord, pour ce qui concerne le bien-être hyperphysique, consistant dans la culture du savoir, et formant le second but relatif ou instrumental de l'humanité, il se réduisait, durant toute cette première période, à des connaissances purement CONCRÈTES, ou en quelque sorte purement matérielles. Même chez les Chaldéens, les Phéniciens, et surtout chez les Égyptiens, où cette culture du savoir paraît avoir été le plus avancée (Thot), on ne trouve aucune trace de connaissances abstraites, et encore moins de connaissances systématiques.

Toute cette période ne présente que des connaissances concrètes relatives à la géodésie (le compas et l'équerre), à l'hydraulique (la force des courants, le jeu des fontaines, etc.), à la métrologie (les poids et les étalons de mesures), à l'astronomie (la navigation d'après les étoiles, etc.), à la chronologie (l'année solaire, les périodes lunaires, etc.), à la médecine (la saignée, les vomitifs, etc.), à la technologie, et autres connaissances pareilles toutes relatives au bien-être physique.

Cependant, un des moyens puissants de l'analyse de la pensée, le langage, et la représentation de ses sons par des signes visibles, furent développés dans cette

première période : l'écriture, d'abord polysyllabique, représentant des mots entiers, devint ensuite monosyllabique et atteignit déjà, alors, à sa dernière perfection en devenant littérale, telle que la pratiquent aujourd'hui les peuples civilisés. En outre, une écriture spéciale, tout à la fois sacrée et scientifique, les hiéroglyphes, fut inventée pour conserver les MYSTÈRES, dont le véritable objet dans cette première période de l'humanité, était l'ordre bienfaisant de l'univers, cette première manifestation intellectuelle de l'absolu, conforme en tout au but dominant de cette première période.

## III

Ensuite, pour ce qui concerne la sûreté publique, consistant dans la garantie de la justice, et formant le troisième but relatif ou instrumental de l'humanité, elle était également, dans la première période historique dont nous parlons, subordonnée au bien-être physique, qui formait le but dominant.

Ainsi, les États existaient uniquement pour la garantie de la prospérité physique; et toutes leurs relations, extérieures et intérieures, prenaient le caractère de cette garantie. Les guerres entre les États n'avaient encore aucune énergie morale, comme elles en auront dans la période suivante; elles n'avaient

réellement en vue que la seule garantie ou réciproquement l'envahissement de la prospérité physique.

Mais, ce qui est le caractère distinctif des relations politiques dans cette première période, c'est le mode de soumission à l'autorité, qui consistait dans une renonciation à tous les droits PUBLICS en faveur des droits PRIVÉS ou de simple possession, pour la garantie du bien-être physique ; mode de soumission qui constitue le *gouvernement sultanique*.

Il faut soigneusement distinguer le sultanisme du despotisme : le premier, formant le caractère politique de la première période, consiste dans une RENONCIATION spontanée à ses droits ; et le dernier (le despotisme), qui, avec l'anarchie, formera le caractère politique de la seconde période, consiste dans l'ATTEINTE portée aux droits existants. — Cette forme sultanique du gouvernement suivait surtout, dans son développement, les progrès de l'orientalisme, constituant le caractère du but dominant de cette période. Ainsi, chez les Assyriens, les Mèdes et les Babyloniens, où nous avons vu que ce caractère du bien-être physique a pris le plus grand développement, le gouvernement, d'abord paternel, se transforma, par l'établissement insensible d'une efficacité absolue attachée à la seule autorité, en un véritable sultanisme.

Chez les Égyptiens, l'influence des progrès plus rapides du savoir, amena, dans le gouvernement, une

participation de la caste des prêtres, qui étaient chargés de la conservation des mystères, que nous avons signalés plus haut. Enfin, chez les Phéniciens, les Cananéens, et les peuples de l'Arabie, la recherche des ressources industrielles, excitant davantage les intérêts, et avec eux, la perspicacité, et même la ruse, amena la formation de petits États, dans lesquels le sultanisme, ce caractère politique de la première période, ne pouvait recevoir son entier développement.

## IV

Enfin, pour ce qui concerne la moralité publique ou la religion, formant le quatrième et dernier des buts relatifs ou instrumentaux de l'humanité, elle était aussi subordonnée à la prospérité physique, constituant le but dominant dans cette première période. Le caractère distinctif qui résultait de cette subordination de la religion, était l'IDOLATRIE, consistant dans l'adoration des objets relatifs au bien-être physique.

Ainsi, dans sa gradation, en passant des objets corporels aux objets spirituels, ce caractère de la religion, l'idolâtrie, a pris successivement les formes du *fétichisme* (où se trouve compris le *magéisme* des Parsis et des Guèbres), du *sabéisme*, de l'*apothéose* ou

de l'*anthropolâtrie*, des systèmes des *émanations* (Zerdasht ou Zoroastre), du *dualisme* et du *théomorphisme*.

Mais, outre cette gradation progressive de l'idolâtrie, elle prenait encore des modifications locales : ainsi, par exemple, eut lieu l'idolâtrie de la terre (Cybèle) dans l'Asie mineure, des animaux chez les Égyptiens, des astres chez les Chaldéens, de la fertilité chez les Indiens, etc., etc.

Une seule exception se présente ici : c'est Abraham, qui, après s'être retiré du milieu de cet orientalisme dans la Terre de Canaan, devient la souche du PEUPLE DE DIEU par l'établissement d'un culte religieux pur, ayant pour objet DIEU et la MORALE. Cet événement extraordinaire est contre la marche naturelle de l'espèce humaine ; et ayant égard au service éminent que ce peuple rendra à l'humanité dans la troisième période, par l'établissement du christianisme, on doit attribuer ce grand événement à une influence de la Providence, du moins d'une manière indirecte, par la possibilité d'un pareil événement, servant de préparation éloignée au salut de la terre.

---

## CHAPITRE II

—

### SECONDE PÉRIODE

BUT DOMINANT: **Sûreté publique, comme garantie de la Justice.**

Le développement continuel des moyens de bien-être physique, qui était le but dominant de la première période, dut conduire, d'une part, au maximum possible de ce bien-être, maximum que nous avons qualifié plus haut du nom d'orientalisme, et, de l'autre part, à la plus grande facilité possible (productivité économique) dans les moyens nécessaires pour satisfaire à ce but. De là résulta, d'abord, le loisir propre à d'autres occupations; et, ensuite, le développement consécutif de la conscience de la non-valeur absolue du bien-être physique, ou du moins de sa valeur purement relative, et insuffisante pour satisfaire à la tendance infinie de la raison.

Ainsi, le but du bien-être physique cessa d'être do-

minant ; et l'on chercha à lui en substituer un autre, plus propre à satisfaire cette tendance supérieure. Mais, avant de fixer ce but nouveau, les hommes durent faire des efforts pour s'affranchir de l'influence physique, et ils durent ainsi essayer l'exercice de leur liberté, qui répondait à la vocation de leur raison. Ce fut de cette manière que, surtout parmi les peuples originairement chasseurs, que nous avons signalés plus haut, déjà dans l'expédition des Argonautes, et surtout dans la guerre de Troie, se développèrent les temps nommés *héroïques*, que l'on doit considérer comme la TRANSITION de la première à la seconde période. Enfin, cette spontanéité des actions humaines, dépendante de l'exercice de la liberté et de l'affranchissement de la nature, se manifeste formellement dans la LÉGALITÉ de ces actions, qui constitue la sûreté publique.

## I

Alors, cette SURETÉ PUBLIQUE, la garantie de la justice, formant le second des buts relatifs ou instrumentaux, devint le but dominant, et commença ainsi la seconde période de l'humanité.

D'abord, la sûreté publique INTÉRIEURE, ou la formation des États proprement dits, s'établit successi-

vement. Ainsi, les peuples que nous avons vus figurer dans la première période, prennent déjà, dans leurs relations intérieures, au moins une tendance vers cette constitution et cette organisation politiques. Mais, ce sont surtout les colonies issues de ces peuples, les Grecs, les Romains, et autres, qui, n'ayant pas à lutter contre d'anciennes institutions, subordonnent tout, dans leurs relations politiques, au but dominant de la sûreté publique. De la résulte, chez ces peuples, l'établissement successif de toutes les formes de gouvernement, de la monarchie, de l'autocratie, de l'oligarchie, et enfin, par le développement achevé de cette civilisation, l'établissement de la démocratie ou de la RÉPUBLIQUE, constituant le dernier terme de la tendance politique et, par conséquent, le caractère propre de cette seconde période historique.

Mais, ce qu'il faut ici essentiellement remarquer, c'est que ces progrès dans l'organisation et surtout dans la constitution des États, avaient principalement en vue la garantie des DROITS PUBLICS, qui avaient été méconnus dans la période précédente, et qui, déduits de la liberté, accusaient la spontanéité du savoir de l'homme, cette noble faculté dont le développement était le véritable objet de cette seconde période de l'humanité. Aussi, aux mœurs douces, produites déjà dans la première période, l'homme joignit, dans la seconde, la force morale, et même déjà une espèce de dignité, fondée sur l'indépendance de ses actions, par

rapport aux motifs purement physiques et mécaniques.

Toutefois, les droits privés n'en furent pas moins cultivés avec zèle ; et ils furent même développés parallèlement aux grands progrès que nous venons de signaler dans les droits publics, et surtout parallèlement à la dignité dont l'humanité était devenue consciente dans cette seconde période. Ainsi, de grands législateurs, Lycurgue, Dracon, Solon, etc., parmi les Grecs, Numa, Servius, etc., parmi les Romains, réformèrent ou plutôt créèrent les lois sur lesquelles devait définitivement être fondé l'ordre politique des sociétés.

Malheureusement, ces changements et ces progrès politiques ont été faits au milieu de guerres civiles qui, ayant pour but la sûreté, ont produit tout au contraire la ruine des citoyens ; et cela consécutivement depuis les premiers troubles lors de la formation de cet ordre politique, jusqu'aux guerres civiles sanglantes qui, dans Rome, ont suivi Marius et Scylla, ruiné la république, fondé la domination de César, et entraîné, avec ses successeurs, la décadence totale des États.

Ensuite, à côté de ces efforts pour garantir la sûreté intérieure, ces mêmes États avaient à pourvoir à leur sûreté EXTÉRIEURE, et nommément à leur indépendance, comme condition de la société universelle. C'est ici surtout que, dans cette période de l'huma-

nité, s'est développé, dans son maximum, le sentiment généreux du patriotisme : en effet, des dévouements continus et sans exemple dans toutes les autres périodes de l'histoire, ont été les produits de cet amour suprême de la patrie. Bien plus, c'est proprement pour développer et faire agir ce sentiment du patriotisme que la plupart des guerres ont eu lieu dans cette seconde période ; car, ce sont précisément de pareils sentiments qui, dans la légalité de nos actions, formaient le but dominant de cette période.

Aussi, est-ce là le caractère politique distinctif de la seconde période dont il s'agit ; et la force moralement politique, impliquée dans ce caractère, ne saurait être égalée, comme le prouvent les batailles de Marathon, des Thermopyles, de Salamines, d'Artémise, etc. Mais, par le même principe, par la légalité des actions, cette énergie dans la guerre ne surpassait nullement ce qu'on peut appeler l'énergie pour la paix, c'est-à-dire, la disposition des peuples à leur fédération. Aussi, dès l'origine de la Grèce, le Conseil des Amphyctions en fournit la preuve : en effet, nous n'avons rien qui égale cette institution, et nos congrès n'en sont qu'une faible image. — C'est même à cette lutte entre l'énergie dans la guerre et celle pour la paix, qu'il faut attribuer les discordes qui, par la Guerre du Péloponèse et surtout par la Guerre Sacrée, ont amené la ruine de la fédération de la Grèce.

Mais, au milieu de ces agitations politiques, devait s'établir naturellement une tendance générale vers une garantie définitive contre toutes ces agitations, et cela toujours en vertu du principe de cette seconde période, la légalité des actions. Or, dans cet état de l'humanité, comme encore aujourd'hui, une pareille tendance, lorsqu'elle devient sérieuse, ne peut avoir d'autre terme que la DOMINATION UNIVERSELLE ; et, cette domination forme ainsi une des parties constituantes principales du caractère politique de la seconde période dont il s'agit.

C'est à cette tendance vers la domination universelle qu'il faut attribuer, dans cette période, le caractère particulier de la puissance de Sésostris, de Cyaxare, de Nabopolassar, de Crésus, de Nabuchodonosor, et surtout après eux, le caractère particulier des grandes conquêtes de Cyrus, de Cambyse, d'Alexandre et des Romains, dont les dernières ont entraîné un bouleversement complet de la société.

Tels furent les résultats politiques du but dominant dans la seconde période de l'histoire. Voyons quelle a été, dans la même période, par rapport à ce but dominant, à la sûreté publique, la subordination des trois autres buts relatifs de l'humanité.

II

D'abord, le bien-être physique qui, dans la période précédente, formait le but dominant, fut rejeté de ce premier rang, comme indigne en lui-même de la haute tendance de l'homme. Il fut donc considéré comme secondaire, et subordonné en tout au but dominant actuellement, à la sûreté publique. Alors, suivant les mesures politiques reçues ou adoptées dans les divers États, le bien-être physique prenait, dans ces États, des modifications et des développements particuliers.

Ainsi, à Athènes, ce bien-être se raffinait par l'influence du beau, dont le sentiment se rattachait, dans cet État, à tous les sentiments politiques ; à Sparte, le bien-être physique était réduit aux besoins de première nécessité, pour écarter tout ce qui était étranger ou nuisible à la sûreté de l'État ; en Égypte, après Sésostris, ce bien-être dégénéra en luxe, par l'influence de l'ancien orientalisme ; enfin, à Rome, les dépouilles des nations conquises, fournissaient les moyens à la somptuosité ou à la magnificence, qui était la modification qu'on y donna au bien-être physique. — Ce caractère particulier de subordination aux intérêts des États, que prit ainsi le bien-être physique

dans cette seconde période, peut être qualifié du nom d'*utilité politique*, dont la signification lui correspond exactement.

Cependant, au milieu de cette gloire politique, répandue alors sur le globe terrestre, un grand État, Carthage, formé par des colonies phéniciennes, conservait encore l'ancien but dominant, le bien-être physique, et s'efforçait de lui subordonner tous les autres buts de l'humanité. Le résultat en fut, d'une part, une richesse supérieure; mais, de l'autre part, un défaut de force propre à balancer les forces morales supérieures qui, par suite du nouveau but, dominant dans la seconde période, étaient le partage des autres États. Ainsi, malgré les grands obstacles opposés par la richesse de Carthage, et même par l'heureuse, mais purement accidentelle supériorité d'Annibal, cet État dut à la fin succomber dans sa lutte avec Rome.

Quant aux moyens industriels nécessaires à l'obtention du bien-être physique, on conçoit d'avance que, malgré les progrès rapides de la civilisation faits dans cette seconde période, ces moyens industriels ne durent ici recevoir, par eux-mêmes, que des développements bien inférieurs à ceux de la première période, et que ce fut principalement par l'influence politique qu'ils purent faire quelques progrès majeurs. Nous nous bornerons ici à citer les chaussées et les postes royales, établies en Perse ; les ancres et divers gréements des vaisseaux, inventés pour l'usage de la marine militaire;

les aquéducs, les grandes voies publiques, par exemple, la voie appienne, les fanaux, le pavage des rues, l'établissement des boulangeries, etc., dus à la munificence et aux besoins militaires des Romains; enfin, les loupes ou verres ardents, les pompes contre les incendies, la vis d'Archimède et autres machines industrielles, résultant des spéculations attachées aux machines militaires.

III

En second lieu, le bien-être hyperphysique, donné par la culture du savoir, devient d'abord indépendant du but dominant dans cette seconde période ; et ce n'est que dans la suite, après le développement libre du savoir, qu'on en reconnaît l'utilité pour l'avancement de l'objet de ce but dominant. Ainsi, dans toute cette seconde période, la culture du savoir, à certains égards, reste libre, et ne se trouve pas subordonnée, comme moyen, au but dominant que forme la sûreté publique. Mais, cette culture ne peut non plus former à part un but de l'humanité, parce que le but dominant alors, exclut tous les autres qui n'en sont pas des moyens. Ainsi, dans cette seconde période, la culture du savoir n'est proprement NI BUT, NI MOYEN, c'est-à-dire, elle n'est alors qu'un véritable JEU ; et, comme telle, cette culture ne peut se soutenir que moyennant des CON-

NAISSANCES ABSTRAITES. C'est là le caractère distinctif de la culture du savoir ou du bien-être hyperphysique, durant la seconde période de l'humanité.

On peut même fixer *à priori* la marche ou la gradation de ce jeu dans la culture du savoir. On conçoit, en effet, qu'en quittant le champ des connaissances concrètes, les premiers pas dans celui des abstractions sont *spéculatifs*; et spécialement, d'abord cognitifs ou métaphysiques, en se dirigeant immédiatement vers le contenu du savoir, et ensuite *dialectiques*, ou *logiques*, en se dirigeant vers la forme même du savoir. Ce n'est qu'après avoir ainsi parcouru le champ de la spéculation qu'on aborde celui de la *pratique*, où la direction est naturellement d'abord *doctrinale*, et ensuite seulement, *sceptique*, vu l'insuffisance absolue des diverses doctrines pratiques. De plus, dans le champ de la spéculation, les progrès cognitifs ou métaphysiques ont naturellement aussi, d'abord, une tendance *sensuelle*, qui part de la limite des connaissances concrètes, et, ensuite seulement, une tendance *intellectuelle*, qui aboutit au terme des abstractions. Et, de nouveau graduellement, dans la tendance sensuelle, on parcourt d'abord le *sensualisme*, propre, ensuite l'*empirisme* ; et, dans la tendance intellectuelle, d'abord le domaine *immanent* (1) ensuite le domaine *transcendant* (2). Réciproquement, dans le champ de la pratique, les progrès

(1) Ce qui existe sous les conditions du temps.
(2) Ce qui est au délà des conditions du temps.

doctrinaux, ont, d'abord, une tendance *intellectuelle* qui les rattache aux dernières spéculations intellectuelles, et, ensuite, une tendance *sensuelle*, pour revenir aux conditions physiques de l'humanité.

Telle est évidemment la marche nécessaire de la culture du savoir, abandonnée à elle-même comme un simple jeu, sans être soumise à aucun but étranger ; et telle était aussi effectivement, du moins en général, la marche qu'on a suivie dans la période historique dont il est question.

Jusqu'à Socrate, la tendance philosophique des Grecs était spéculative, et, d'abord, cognitive ou métaphysique. Dans cette première tendance se trouvent graduellement le sensualisme dans l'école ionienne, l'empirisme d'Héraclite et d'Hippocrate, le domaine intellectuel immanent dans l'école éléatique, et enfin le domaine intellectuel transcendant dans l'école de Pythagore. Après cette tendance cognitive, vient la tendance dialectique ou logique des sophistes.

Depuis Socrate, la tendance philosophique des Grecs devient pratique; et, dès lors, elle se rattache au but dominant dans cette seconde période de l'humanité, et acquiert ainsi le droit à une estime supérieure. Mais, cette tendance principale n'empêche pas qu'il ne s'y mêle, du moins pour remonter aux principes de la pratique, des considérations spéculatives et souvent même un caractère spéculatif particulier. Ainsi, parmi les deux principales écoles socratiques, l'école de Platon ou l'A-

cadémie a une tendance proprement pratique, mais l'école péripapéticienne ou le Lycée, implique une tendance spéculative. De même, parmi les écoles socratiques accessoires, l'école mégarienne tient à la spéculation ; mais, réciproquement, les autres de ces écoles socratiques accessoires, telles que, d'une part, l'école érétriaque et l'école stoïque, qui présentent un développement du socratisme, et, de l'autre part, l'école cynique et l'école cyrénaïque, qui présentent une dégénération du socratisme, sont toutes principalement pratiques (1).

Quant à la gradation de cette tendance pratique, elle consiste en ce que cette dernière est d'abord doctrinale, en parcourant, depuis le domaine transcendant où se trouve l'idéalisme de Platon, le domaine immanent, où sont les autres écoles socratiques, et en aboutissant à l'école sensuelle d'Epicure ; et ensuite, en ce que, par l'insuffisance de ces diverses doctrines pratiques, cette tendance devient sceptique, et dans cette tendance, se trouvent, d'abord objectivement, la seconde et la troisième Académie, et enfin subjectivement, le Pyrrhonisme.

C'est là le véritable cercle du jeu intellectuel constituant la culture du savoir ou le bien-être hyperphysique dans la seconde période historique dont il est question.

Nous ne parlons ici que des Grecs, parce que les

(1) A l'exception de l'empirisme des Stoïciens et du sensualisme des Cyrénaïques.

autres peuples, se trouvant moins avancés dans le développement de l'humanité, restent, à cet égard, bien loin derrière les Grecs. Les Romains, entre autres, présentent l'exemple le plus frappant de l'abrutissement intellectuel à côté d'une culture politique supérieure. Leurs philosophes (1) ne sont que des disciples des Grecs ; et leur culture intellectuelle propre se réduit à la rhétorique, comme moyen de l'éloquence nécessaire à leurs relations politiques (2). Cet abrutissement intellectuel des Romains, qui d'ailleurs, autant que les Grecs, cultivaient le but dominant dans cette seconde période, la sûreté publique, est une preuve de ce que, dans cette période, la culture du savoir ou le bien-être hyperphysique, restait indépendant du but dominant ; comme nous l'avons déjà avancé plus haut.

(1) Panétius, Amafanius, Lucrèce, Cicéron, Sénèque, Pline l'ancien, Lucius-Apuléius, etc.

(2) Il ne faut pas confondre ici la poésie des Romains avec leur culture intellectuelle ; car, la poésie appartient au beau, et non au vrai, et elle concourt à la culture esthétique (du sentiment), et non à la culture intellectuelle (du savoir).

## IV

Enfin, en troisième lieu, la moralité publique ou la religion, formant le dernier des buts relatifs de l'humanité, prend, dans cette seconde période, une élévation conforme au but dominant. En effet, les maximes morales et les dogmes religieux qui en sont la garantie, sont les conditions de la légalité des actions humaines, qui formait ce but dominant; ainsi, ne pouvant encore RECONNAITRE, dans toute leur pureté, ces maximes et ces dogmes, parce que, comme conditions de la légalité des actions, ces conditions elles-mêmes, et non la légalité, auraient formé le but dominant, on a dû au moins PRESSENTIR ces conditions de la légalité ou du but dominant. Et, ce pressentiment, étant une anticipation sur la connaissance future des conditions dont il est question, ne pouvait se manifester que par une EXHIBITION POÉTIQUE, c'est-à-dire, par une exposition physique, moyennant l'ALLÉGORIE, des dogmes religieux et des maximes morales. C'est là le caractère religieux distinctif de la seconde période de l'histoire; et, comme on le sait, c'est là proprement le caractere des diverses MYTHOLOGIES ou MYTHES RELIGIEUX des peuples de cette seconde période. — Même les pré-

ceptes de la morale, avant la culture de la philosophie pratique, se manifestaient ainsi par l'exhibition poétique ; et c'est à cette manifestation de la morale qu'appartiennent les gnomes de Théognis et de Phocyllide, et surtout les apologues.

Mais, quant au véritable principe spéculatif, de ces manifestations pratiques, il consistait visiblement, suivant ce que nous avons reconnu plus haut, dans la SPONTANÉITÉ du savoir, considéré comme principe de la réalité absolue de l'univers. Et les modifications de ce principe suprême de la seconde période, constituant les MYSTÈRES propres de cette seconde période, étaient cultivées en pressentiment, surtout parmi les Pythagoriciens, comme un complément nécessaire des mystères de la première période.

Une remarque historique de la plus haute importance se présente ici : c'est que, chez les peuples qui ont existé durant les deux premières périodes de l'humanité, il faut distinguer soigneusement leurs cultes religieux dans ces deux périodes, savoir, l'idolâtrie et l'allégorie, et marquer même, s'il est possible, la transition de l'une à l'autre. C'est par ce moyen que l'on parviendra à lever les difficultés que présente la Mythologie de ces peuples, par exemple, la Mythologie des Égyptiens. — Une autre remarque bien plus importante qu'il faut faire ici, c'est que, comme Carthage, par la culture du bien-être physique, un peuple particulier, les Israëlites, faisant exception au but do-

minant dans cette seconde période historique, a continué, durant cette période, à cultiver, comme but dominant, l'adoration de Dieu et l'exercice de la morale, comme il l'avait déjà commencé, par une anomalie extraordinaire, dans la première période.

Ce peuple de Dieu, lors de son séjour dans le désert, porta même, par l'influence de Moïse, son but dominant au rang de but suprême et absolu de l'humanité, en lui subordonnant, sous la forme d'une THÉOCRATIE, toutes les affaires terrestres. Mais, par une nouvelle et tout aussi extraordinaire anomalie, après la conquête de la Terre de Canaan, les Israélites quittent leur supériorité ; et en descendant vers le but dominant, celui de la politique, ils se créent des rois, et portent leur dégradation jusqu'à la plus grossière idolâtrie. Cette nouvelle anomalie est encore due nécessairement à une influence surnaturelle, du moins par sa possibilité ; et cela pour préparer la résistance lors de l'apparition de Jésus, qui sera nécessaire pour donner à cette apparition toute la solennité requise pour fonder la troisième période que nous allons aborder.

---

## CHAPITRE III

—

### TROISIÈME PÉRIODE

BUT DOMINANT: **Religion comme garantie de la moralité.**

---

Rome, parvenue enfin à l'obtention complète de l'objet du but dominant, c'est-à-dire à la domination universelle sur le monde civilisé, fonde l'Empire et, avec lui, la tyrannie la plus atroce et l'oppression la plus destructive. C'est dans cette domination universelle que se trouvent évidemment les germes des règnes exécrables de Tibère, de Caligula, de Claude, de Néron et de Galba. Ainsi, plus de justice sur la terre ; et ce grand idéal qui, durant la seconde période (plus de mille ans), était le terme de la tendance de l'humanité, se trouve enfin anéanti pour jamais dans cette tendance elle-même. Alors, au milieu du désespoir général, il ne reste qu'un seul refuge, celui que présente le monde moral et éternel au delà de la tombe : tout y est disposé ; il ne

manque que l'appel vers ce bien infini, et la voie qui doit y conduire. C'est aussi alors, au moment précis de la fondation de cet empire destructeur de la justice, que, PAR UN ÉVÈNEMENT REMARQUABLE, apparaît Jésus-Christ au milieu du Peuple de Dieu, préparé dès longtemps pour ce grand événement.

Il enseigne, d'abord et tout simplement, aux Juifs sa doctrine divine, parmi les sectes religieuses, telles que l'étaient les Pharisiens, les Saducéens, et peut-être les Esséniens. Et c'est tout ce qu'il a fallu, au milieu de la corruption morale de ce peuple dégénéré, pour donner tout l'éclat nécessaire à l'établissement définitif de la parole de Dieu. Aussi, avec rapidité, cette parole sacrée s'étend-elle au delà de la Palestine, d'abord, dans Antioche, Chypre, et Cyrène, ensuite dans la plus grande partie de l'empire romain. Ni les lois contre les ἀθεότης, contre les réunions secrètes, et mille autres, ni les écrits de Celse, de Porphyre, et autres pareils, ni enfin des persécutions réitérées (1) et cruelles, ne peuvent arrêter l'extension du CHRISTIANISME, établi déjà formellement à Antioche par saint Paul et saint Barnabé, dès la quarantième année de Jésus-Christ. Une force supérieure, attachée à cette religion, se joue, pour ainsi dire, de tous les obstacles ; et l'on recherche, en quelque sorte, les occasions pour exercer cette force sublime. On di-

(1) Sous Néron, Domitien, Trajan, Marc-Aurèle, Sévère, Maximien, Dèce, Valérien, Aurélien, et enfin sous Galérius et Dioclétien.

rait que l'humanité, imitant l'exemple de son divin Sauveur, versait avec plaisir le sang pour racheter, au moins en partie, ce grand bienfait qu'elle n'avait pas mérité jusqu'alors, et qu'elle recevait manifestement des mains de la Providence. C'est là le caractère propre des temps nommés époque des Martyrs, qu'on doit considérer comme la transition de la seconde à la troisième période de l'humanité.

I

Enfin, Constantin le Grand, seul maître du monde, adopte le christianisme, et commence la période où la religion devient le but dominant.—Depuis cette époque, malgré l'oppression continuée en Perse, et reprise dans l'Empire romain sous Magnentius, Julien (l'Apostat) et Eugénius (l'usurpateur), et malgré l'opposition des Barbares qui, bientôt après, vinrent envahir cet Empire, le Christianisme n'a cessé de s'étendre, et même de poser les tendances à ses droits politiques, jusqu'à l'établissement de l'Islamisme par Mahomet, époque où le Christianisme fut réprimé et forcé successivement de partager, avec le dernier, l'empire des consciences sur le globe terrestre (1). Au reste, l'Islamisme, comme le Christia-

(1) Nous ne comptons pas ici les autres religions existantes alors, parce qu'elles n'ont point la même valeur.

nisme, dont il dérive, rentre dans le but dominant (la religion) de la troisième période dont il est question.

Mais, une remarque importante qu'il faut faire ici, c'est que l'islamisme réunit proprement les buts dominants de la seconde et de la troisième période, la sûreté publique et la moralité publique, ou la politique et la religion, comme cela est bien faisable, parce que la dernière forme la condition de la première. Et, c'est là le caractère religieux distinctif des Musulmans. Aussi, dès leur établissement, se sont-ils étendus avec rapidité, autant peut-être plus par la force politique que par la force religieuse ; tandis que les chrétiens, jusqu'alors, n'ont opéré leur extension que par la seule force inhérente à leur religion. Les relations politiques, avec la Perse, de Constantin le Grand, de Théodose II, et enfin de Justinien I[er], quoiqu'en faveur de la Religion, étaient loin d'avoir le caractère politico-religieux que les Musulmans ont constamment développé dans leurs relations avec les autres religionnaires. Et, ce ne fut qu'à la longue qu'instruits par l'exemple même des sectateurs de Mahomet, les Chrétiens, pour ne pas succomber, se virent forcés de déployer le même caractère, provenant de l'union des forces politiques et des forces religieuses.

Cette modification du christianisme, qui en a malheureusement terni la pureté, en le faisant rétrogader dans la période antérieure de la culture humaine, commence avec Charles-Martel, lorsqu'on arrêta les pro-

grès des Musulmans en Europe du côté de l'Ouest, et ne paraît finir qu'avec Jean Sobieski, qui, près de mille ans après, arrêta les mêmes progrès du côté de l'Est. Mais, c'est surtout depuis Urbain II, dans les trop fameuses CROISADES, que, parmi les Chrétiens, ce caractère politico-religieux se développe à son maximum, et à l'égal de celui des Musulmans. Les hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, depuis Chevaliers de Malte, les Chevaliers du Temple, et les Chevaliers Teutoniques sont les documents incontestables de cette méritoire rétrogradation de l'humanité. Cette rétrogradation fut même plus marquée encore dans la chevalerie mondaine, où l'on remonta jusqu'à la première période (l'orientalisme) pour y puiser une espèce d'idolâtrie, le culte des femmes, comme le prouve la formule de cette chevalerie : *Dieu, l'honneur et les dames*. — Mais, laissons là cette nécessaire et malheureuse dégénération de la chrétienté ; et voyons son développement dans l'essence même qu'elle reçut par sa sainte institution.

D'abord, l'épuration de la morale en fut la première œuvre ; et cela, comme étant la condition du monde absolu où doit régner la justice, et, par là même, comme la condition d'être digne d'anticiper, sur la terre, ce règne de Dieu, par l'adoration de l'Éternel. Avant le Christianisme, les préceptes de la morale, même parmi les Juifs, où ils avaient reçu le plus grand développement, n'avaient qu'une force con-

ditionnelle que leur donnait le caractère d'être des commandements de Dieu, transmis à l'homme par les tables de Moïse sur le Mont Sinaï. Mais, ce caractère conditionnel ou relatif, quelque sacré qu'il fût d'ailleurs, était loin du caractère absolu que doit avoir la morale par sa vérité même, et qui seul peut la rendre impérative pour la Raison. C'est ce caractère sublime de vérité que Jésus-Christ attacha à la morale; sinon dans toute la pureté intellectuelle requise pour reconnaître ce caractère absolu, du moins dans toute la réalité propre à le faire pressentir, et à le poser tacitement pour base de la morale. Et, cette grande élévation de l'humanité fut opérée, de la manière la plus simple, par le seul précepte général :

Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fût fait.

C'est en effet, ce précepte de Jésus qui, comme nous le savons aujourd'hui, est la réalisation immédiate ou l'expression *in concreto* de la loi absolue de la moralité découverte par les progrès récents du savoir et consistant dans :

La légalité des actions libres, c'est-à-dire, dans leur susceptibilité de devenir des lois.

Ce grand précepte de Jésus fonda ainsi, même d'une manière systématique, la *Morale chrétienne*; et effectivement, tout ce qui concerne cette morale dominante dans la troisième et même, à certains égards,

dans la quatrième période historique, dérive généralement de cet unique principe.

Mais, par là même que ce principe de la morale chrétienne n'est qu'une expression *in concreto*, et non une exposition *in abstracto* de la loi absolue de la morale, et que d'ailleurs ce principe ne se rattache à aucun système de vérités concernant Dieu et l'immortalité de l'âme, une garantie religieuse devint nécessaire à la morale chétienne ; et c'est cette garantie que Jésus-Christ présenta dans sa DIVINITÉ et, par là même, dans l'infaillibilité de sa parole, fondées, l'une et l'autre, aux yeux de la Raison, sur la nécessité même de cette garantie.

C'est ainsi que la religion chrétienne, ne pouvant être un objet de CONVICTION, devint au moins un objet de CROYANCE ; et la nécessité de la garantie de la morale chrétienne, que, suivant ce que nous venons de voir, présente cette religion, même pour la Raison, est ce qui, appelé improprement *grâce de la Foi*, constitue le fondement absolu et incontestable de la même religion.

Dans cette détermination, la religion chrétienne se développa successivement, et ramena sa sainte institution à un certain nombre d'*articles de foi* qui, considérés théoriquement, constituent les DOGMES chrétiens, et, considérés pratiquement, fournissent les préceptes religieux du christianisme. — De nos jours, arrivé à sa dernière perfection, après de longs débats

et les schismes qui en sont résultés, le christianisme s'est arrêté généralement aux quatre articles fondamentaux suivants : la révélation de l'Ancien et du Nouveau-Testament, la messianité de Jésus, la rédemption des péchés, et la résurrection des morts. Ainsi, dès l'établissement du christianisme, on dut tendre vers cette dernière perfection ; et, par conséquent, on dut, quoique encore d'une manière confuse, discuter principalement les questions relatives à ces quatre articles fondamentaux. On conçoit même, toujours *à priori*, que, parmi ces divers articles de foi, la nature divine de Jésus constituant le fondement principal de la religion chrétienne, devait être l'objet des plus longues et des plus importantes discussions. Aussi, dès l'établissement de la chrétienté, les Conciles œcuméniques en furent-ils spécialement occupés; et le fameux symbole de Nicée, rédigé déjà dans le premier de ces Conciles, qui déclare que le Christ est ὁμοούσιος τῷ πατρὶ et non ἐξ οὐκ ὄντων, est placé immédiatement après le *Credo*, ou le symbole attribué aux Apôtres.

De ces dicussions naquirent naturellement plusieurs sectes religieuses, qualifiées du nom d'HÉRÉSIES par les chrétiens orthodoxes, qui étaient soumis aux décisions des Conciles. — Dans les quatre premiers siècles, le zèle religieux était encore l'unique motif de ces discussions, et des schismes qui en sont provenus; aussi, toutes ces diverses sectes hérétiques ont-elles

disparu insensiblement à mesure que ce zèle vint à s'affaiblir et à s'éteindre. Telles furent successivement, ayant commencé dans les quatre premiers siècles, les sectes suivantes: les Chiliastes, les Gnostiques, les Montanistes, les Unitaires ou Antitrinitaires, les Novatiens, les Samosaténiens, les Manichéens, les Mélétiens, les Donatistes, les Ariens, les Sabellanistes, les Photéniens, les Eunomiens, les Macédoniens (*Pneumatomachi*), les Messaliens ou Euchètes, les Priscillianistes, les Bonosiens (en Illyrie), et peut-être les Pélagiens. Mais, depuis le cinquième siècle, deux nouveaux éléments, le pouvoir ecclésiastique et quelque amour de la vérité, vinrent se joindre au zèle religieux, pour faire naître d'autres discussions et, avec elles, de nouveaux schismes, qui, vu leurs principes plus absolus, ont dû se répandre davantage et se maintenir plus longtemps.

Trois principales de ces nouvelles sectes religieuses se sont même soutenues jusqu'à nos jours parmi les chrétiens d'Orient: ce sont les Nestoriens ou l'Eglise chaldéenne, les Monophysites ou Eutychéens, et les Maronites. — Les Nestoriens, avec lesquels commence la distinction des deux natures en Jésus-Christ, et dont la doctrine fut rejetée au Concile d'Ephèse, se réfugièrent en Perse, où, avec un nouveau schisme, vers le milieu du seizième siècle, ils demeurèrent jusqu'à nos jours. Les Monophysites, qui n'admettent que la nature divine dans Jésus-Christ, et qui furent con-

damnés au Concile de Chalcédoine, se sont répandus parmi les Musulmans, et se partagent en trois sectes, les Jacobites, les Cophtes et les Arméniens, dont les derniers forment encore une branche particulière adonnée à l'Église latine, et habitant actuellement la Nouvelle-Russie. Enfin, les Maronites, sectateurs du Monothélisme, condamné au troisième Concile de Constantinople, se trouvent dans les montagnes du Liban, et dans l'île de Chypre, et sont également, en partie, adonnés à l'Église de Rome.

On conçoit que ces diverses discussions religieuses durent motiver, dès leur origine, des recherches scientifiques ou des occupations intellectuelles pour fixer et défendre les articles de foi; et ce sont ces recherches qui constituent notoirement l'objet de la THÉOLOGIE. On conçoit de plus que, pour arriver à quelque perfection, la théologie dut, dès sa naissance, être partagée en deux branches, l'étude de l'Écriture-Sainte ou des documents de la foi, et la coordination des articles de la foi pour former le système du christianisme, c'est-à-dire, la théologie *exégétique* et la théologie *systématique*. Et, en effet, déjà vers la fin du quatrième siècle, cette distinction était établie clairement dans l'étude de la théologie, surtout à Antioche et en Syrie, où se trouvait alors le siége principal de cette doctrine sur Dieu. — La théologie exégétique, qui doit commencer avec le troisième siècle, où se firent les premières traductions de la Bible, se développa successivement, quoi-

que encore loin de sa perfection actuelle, consistant dans la distinction claire et précise de ses parties constituantes, savoir : de la critique biblique, de l'herméneutique, et de l'apologétique, comme nous le verrons ci-après dans la quatrième période historique. La théologie systématique, qui paraît commencer avec Origène, et qui avait déjà reçu de Tertulien une terminologie scientifique, se développa de même, quoique encore d'une manière confuse, en discutant les questions relatives à la dogmatique, à la polémique, à la symbolique, et à la morale chrétienne, constituant les parties de cette théologie systématique, comme nous le verrons également dans la quatrième période. — Nous ne parlons pas ici de la théologie historique, qui dut naturellement, comme une suite nécessaire, accompagner le développement scientifique de la religion.

Quant au CULTE RELIGIEUX du christianisme, la sévérité inhérente à sa morale, ou plutôt transmise des premiers chrétiens, ne lui a pas laissé prendre le développement proportionné à la hauteur de cette religion. Et, quoiqu'on dise de la pompe de l'Église romaine, elle est toujours restée bien loin de répondre à la grandeur des objets qu'elle cherchait à représenter. A l'exception d'un très petit nombre de rites vraiment esthétiques, le culte chrétien n'a été à son origine, et n'est encore aujourd'hui, que la pratique de quelques signes conventionnels et de quelques cérémonies liturgiques. L'usage du beau, seul propre à la sanctification de nos

sentiments, à cet objet du culte religieux, n'a jamais été admis dans le culte chrétien avec l'étendue qui convenait à cette sublime religion. Aussi, l'exhibition poétique, par le moyen des beaux-arts, employée par les religions païennes, dans la seconde période historique, l'emporte de beaucoup sur le mélange bizarre de signes, de cérémonies, et de quelque beau, en grande partie insignifiant, dont se compose le culte des chrétiens. Cependant, si les religions païennes ont pu inspirer la production de l'Apollon du Belvédère (1), que n'aurait-on pu attendre de l'inspiration du christianisme? Qu'on en juge par le petit nombre de productions religieuses modernes (d'architecture, de peinture, de musique et de poésie) que nous devons déjà à cette dernière inspiration, et qui cependant, ce nous semble, accusent à peine encore cette origine supérieure.

Mais, poursuivons le développement de l'essence même de la religion chrétienne.

Nous avons déjà remarqué plus haut que l'épuration de la morale, qui est une des œuvres du christianisme, constitue la condition pour être digne de l'adoration de Dieu, formant l'objet propre du culte religieux, dont nous venons de parler. Or, cette épuration de la morale, considérée comme but de l'humanité entière, ne peut

(1) Le Jupiter Olympien, la Minerve du Parthénon, etc., dont les descriptions seules nous restent.

évidemment être opérée que par un affranchissement général de l'humanité des fins physiques, et cela par le moyen d'une SOCIÉTÉ MORALE ayant pour but cet affranchissement. C'est là la réunion des fidèles, connue sous le nom d'*Église*, qui constitue ainsi sur la terre, une anticipation du règne de Dieu. Suivant ce but bien déterminé de l'Église, on voit immédiatement, d'abord, que le principe de toutes ses institutions consiste dans la CHARITÉ prise dans son acception la plus générale, comme amour du prochain en vue de Dieu; et ensuite, que le moyen général des mêmes institutions, consiste dans l'INSTRUCTION sur la morale et sur la religion.

C'est aussi vers ces deux points que furent dirigées toutes les institutions de l'Église chrétienne, dès son origine jusqu'à nos jours. Immédiatement après la mort du Sauveur, furent pratiquées les *Agapes*, et institués les *Diacres*, chargés du soin des pauvres dans la communauté de Jérusalem; bientôt après furent introduites les *Oblations* et établies les *Diaconesses*; et, vers le milieu du troisième siècle, la considération des aumônes, comme objet de l'exercice de la charité, fut déjà portée à un extrême abusif. Le développement de cet exercice de la charité fut ensuite dirigé mieux vers son véritable but; et cet exercice s'achemina enfin vers la perfection que nous lui trouvons aujourd'hui dans les églises protestantes. Il en fut de même de l'instruction; déjà, vers la fin du deuxième siècle, existait à

Alexandrie une école catéchétique, la même dont Origène devint le chef; et, par un développement continu, l'instruction chrétienne s'achemina vers la perfection fixée aujourd'hui dans l'homilétique, la catéchétique, et la théologie dite pastorale.

Mais, pour faire concourir, vers ses diverses fins de l'Église, les volontés distinctes des membres composant cette société morale, il fallait évidemment établir une subordination dans ces volontés : c'est cette subordination qui constitue la HIÉRARCHIE. — Si la religion chrétienne avait été un objet de conviction, les motifs déterminants dans sa hiérarchie auraient été les raisons mêmes de ces motifs; mais, n'étant encore qu'un objet de croyance, la religion chrétienne dût supposer nécessairement, pour la possibilité de sa hiérarchie, une espèce de coercition fondée (*ex pacto* ou plutôt *ex lege*) sur la soumission des membres de l'Église à l'autorité de la foi; et c'est cette espèce particulière de coercition qui est le véritable objet de la *Discipline* de l'Église.

Cette discipline, et l'autorité dont elle dépend, commencent naturellement avec l'Église elle-même. En effet, une des parties principales de la discipline ecclésiastique, l'EXCOMMUNICATION, fut déjà introduite vers le milieu du premier siècle; et la PÉNITENCE, qu'à certains égards, on peut aussi rattacher à cette discipline, reçut déjà, vers le milieu du troisième siècle, une détermination bien avancée de ses divers modes (πρόσκλαυσις,

*ακρόαπσις*, *σπόπτοσις* et *σύστασις*). De même, pour ce qui concerne l'autorité ecclésiastique, les premières traces du CLERGÉ, dans lequel réside cette autorité, se trouvent déjà vers la fin du deuxième siècle; et, même immédiatement après l'établissement du christianisme, les PRESBYTÈRES, placés à la tête des premières réunions qui eurent lieu à l'instar des synagogues, furent déjà investies d'une autorité prépondérante. Ce fut proprement avec l'introduction des ÉVÊQUES, vers la fin du premier siècle, que ce gouvernement ecclesiastique, jusque-là démocratique, devint bien prononcé, et prit, par le moyen des SYNODES, la forme aristocratique, qu'il a conservée jusqu'à l'institution des PATRIARCHES et surtout des PAPES indépendants.

Le premier exemple de cette tendance vers le pouvoir, est l'écrit synodal de Pâques, donné vers la fin du deuxième siècle. Depuis lors, cette *hiérocratie* n'a cessé de prendre de rapides accroissements: imitant les Juifs, le clergé se transforme en PRÊTRES (*Pontifices max, Sacerdotes, Levitæ*); les anciens Diacres passent dans le haut clergé, qui reçoit encore des Métropolitains ou Archevêques, des Archidiacres, etc.; un ORDRE MINEUR du clergé, composé de Sous-diacres, Exorcistes, Acolytes, etc., se trouve établi; des Constitutions métropolitaines et diocésaines sont arrêtées; et, déjà vers le milieu du quatrième siècle, une subordination pédantesque se trouve introduite dans les différents ordres du clergé.

Enfin, l'ordonnance de Gratien en faveur de Damase, commence le véritable *Corpus juris canonici*, qui, composé de cette ordonnance, des Décrétales, des Clémentines et des Extravagantes, contient les lois fondamentales de la hiérocratie chrétienne. La pièce la plus remarquable de ce corps de droit, est l'épître de Siricius, formant la première Décrétale, dans laquelle cet évêque de Rome prend le titre de *Vicaire de Saint Pierre*, et fonde ainsi la monarchie de l'Église.

Ce fut précisément cette malheureuse tendance vers le pouvoir, développée dans la hiérocratie, qui, plus encore que la diversité des opinions religieuses, amena le GRAND SCHISME dans l'Église chrétienne. Dès l'année 270, les évêques principaux, de Rome, de Carthage, d'Alexandrie, d'Antioche, de Césarée, etc., manifestent quelques oppositions; et, en 325, dans le concile de Nicée, la doctrine d'Arius ne suffit pas à elle seule pour absorber l'attention des docteurs : on y discute encore les droits respectifs et permanents des évêques de Rome, d'Alexandrie et d'Antioche et l'on accorde à celui de Jérusalem ἀκολουθίαν τιμῆς. Enfin, dans le concile de Constantinople, en 381, l'évêque de cette nouvelle Rome prend le premier rang après celui de l'ancienne Rome (τὰ πρεσβεῖα τῆς τιμῆς); et alors commence manifestement une véritable jalousie entre ces différents chefs de l'Église.

La suprématie de l'évêque de Rome vient naturellement, d'abord, de la prééminence de l'apôtre Pierre

et ensuite du siége de l'Empire. Aussi, Innocent I[er] fait-il déjà valoir ouvertement cette prééminence de saint Pierre ; et, quelque temps après, le rescrit de Théodose II et de Valentinien III, qui nomme le Patriarche de Rome *rector totius ecclesiæ*, fonde son autorité sur *Petri meritum*, et attache à son siége *jura urbis et synodûm*. Ce n'est qu'en 451, dans le concile de Chalcédoine, que le Patriarche de Constantinople reçoit un rang ou du moins une puissance égale à celle du Patriarche de Rome ; et, c'est alors que l'UNITÉ DE L'ÉGLISE, déjà reconnue vers le milieu du troisième siècle, se trouve enfin ébranlée.

Les cinq chefs de l'Église, les Patriarches de Rome, de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem (institué par Théodose II) se partagent le pouvoir ecclésiastique, et forment ainsi une véritable Oligarchie dans l'Église chrétienne. Mais, les troubles occasionnés par les Monophysites, font tomber l'autorité des Patriarches d'Alexandrie et d'Antioche; et insensiblement, par l'influence de la cour, le Patriarche de Constantinople soumet les trois autres Patriarches de l'Orient, et Jean (*Jejunator*) prend le titre de Patriarche universel (επῖσκοπος τῆς οἰκουμένης). Grégoire le Grand lui oppose le titre de Serviteur des Serviteurs de Dieu (*servus servorum Dei*). Le Quini-Sextum (σύνοδος πενδεκτη) où le concile de Trulle confirma la parité des rangs des Patriarches de Constantinople et de Rome. Enfin, le culte des images, défendu déjà en Espagne

au commencement du quatrième siècle, redevient, au commencement du huitième, l'objet de vives discussions; et, par l'entremise de l'Empereur Léon III, les troubles des iconoclastes préparent la scission formelle entre les deux Eglises, de l'Orient et de l'Occident, scission qui commence avec le patriarche Photius (*Epist. encycl. ad. Orient. Patriarch.* 866), et se trouve consommée, vers le commencement du onzième siècle, par le Patriarche Michel Cérularius.

Tel est, en résumé, le développement du but dominant, de la Religion, dans la troisième période de l'histoire. Voici les modifications qui en sont résultées dans le développement des trois autres buts relatifs ou instrumentaux de l'humanité.

II

Le bien-être physique formant le premier de ces buts secondaires, se dégagea naturellement de sa dépendance du but dominant, dans laquelle il se trouvait durant la seconde période historique. Car, dans cette seconde période, le but dominant, qui consistait dans la sûreté publique, et qui avait proprement pour objet le développement de la spontanéité de nos actions, devait réprimer la tendance, en quelque sorte mécanique, vers le bien-être physique, et subordonner ainsi ce bien-être au but dominant;

mais, dans la troisième période, où l'établissement de la Religion comme but dominant, avait pour motif le développement de forces morales supérieures, et propres à nous garantir contre l'injustice résultant des abus politiques de la seconde période, le bien-être physique redevient libre, et ne se trouve plus subordonné au but dominant qu'autant que son abus peut être contraire au développement des forces morales impliquées dans le but dominant.

C'est cette subordination purement accessoire qui, par une fausse interprétation, devint le motif de l'ASCÉTISME introduit parmi les chrétiens, et manifesté principalement, d'abord, par l'établissement sacramental du CÉLIBAT, déjà vers le milieu du troisième siècle, et ensuite par l'établissement pareil du MONACHISME, qui commence en Egypte avec les ermites Paul, et surtout Antoine et Ammonius, vers la fin du troisième siècle. Mais, ce fut précisément cette vie purement spirituelle des moines et, à certains égards, du clergé et de leurs dépendants, qui, après le développement bien avancé du christianisme, donna au bien-être physique le caractère distinctif dans cette troisième période, consistant dans le REPOS SANS TRAVAIL, et qualifié postérieurement par *il dolce far niente*.

Quant au développement libre des moyens pour le bien-être physique en général, il éprouva, d'abord, de funestes entraves, par l'invasion des Barbares ; mais il reprit, ensuite, un essor supérieur,

par l'extension des libertés des villes, due a l'influence du Christianisme, comme nous le verrons bientôt. Ce fut l'INDUSTRIE DES VILLES, et surtout le COMMERCE qui reçurent, dans ces derniers temps, les plus grands développements. Pour ce qui concerne cette industrie, nous nous bornerons ici à citer les différentes espèces de moulins à scier, à bateaux, à foulons, à vents, etc.; les préparations pharmaceutiques depuis la thériaque jusqu'à l'eau-de-vie, les différentes fabrications du verre, la polissure des glaces, les vitres colorées, les verres à lunettes, les miroirs de verre, etc.; les ouvrages de fonte depuis les cloches d'église jusqu'aux canons; la monture de cheval, les selles, les étriers, etc.; les différentes horloges, à rouages, à sonneries, etc.; le tirage des métaux, les épingles, etc.; la fabrication du papier, d'abord de coton, ensuite de chiffons; enfin, l'imprimerie, cette puissante préparation au développement de la période suivante.

Pour ce qui concerne le commerce, les villes libres d'Italie, surtout Venise et Gênes, devinrent l'entrepôt du commerce de l'Europe avec l'Afrique et avec l'Asie, et spécialement avec les Indes. Par là même, la navigation fit des progrès rapides; et, vers la fin de cette troisième période de l'histoire, après la découverte de la boussole, les besoins du commerce cherchèrent à étendre le marché général, et à se frayer des routes nouvelles. Alors, Diaz découvre le Cap de

Bonne-Espérance (Cap des Tempêtes), Colomb ouvre l'Amérique, Gama trouve la route des Indes; et l'on prépare ainsi les nouveaux développements que le commerce, recevra, dans la période historique suivante.

III

La sûreté publique, formant le second des buts relatifs de l'humanité, se trouva au contraire, du moins dans sa tendance générale, complétement subordonnée au but dominant, à la moralité publique, dans la troisième période de l'histoire. Nous en avons déjà plus haut déduit la raison, consistant en ce que les maximes morales, dont la pureté et l'établissement étaient l'objet de la religion, forment les conditions de la légitimité des actions humaines, qui est l'objet de la politique. Aussi, déjà Constantin le Grand change-t-il (en 321) les lois civiles suivant l'esprit du christianisme; et, ce qui est plus, il accorde aux Églises le droit de donation, et aux Évêques une juridiction assez étendue. Au commencement du cinquième siècle, les richesses des Églises sont déjà très-considérables, et l'influence politique des Évêques ne paraît presque plus avoir de terme. C'est principalement à cette diminution graduelle de l'autorité politique qu'il faut attribuer la faiblesse de l'Empire, les troubles intérieurs qui y ont succédé, le démem-

brement de l'Empire, et enfin la facilité de l'irruption qu'y firent les Barbares (1). On voit ainsi que cette irrruption était nécessaire; et l'on prévoit même que tout ce qui en est résulté, par l'influence de la religion, forme le caractère politique distinctif de cette troisième période historique.

D'abord, la conversion au christianisme de ces conquérants successifs de l'Empire romain était une suite de l'autorité supérieure attachée à ce haut degré du développement de l'humanité; même le féroce Attila est forcé, par cette autorité, de respecter Rome, le siége de la religion. Et au milieu de ce chaos politique, amené malheureusement à la suite du christianisme, la religion peut déjà développer son autorité, et même préparer les tendances à sa puissance temporelle. C'est ainsi que, vers la fin du sixième siècle, Grégoire le Grand cherche déjà à se comparer aux Lombards à l'égard de la souveraineté de Rome. Mais, ce ne fut définitivement qu'après le retour de l'ordre, avec le rétablissement de l'Empire d'Occident par Charlemagne, que la puissance de l'Église, se trouvant investie de l'autorité politique souveraine, posa les fondements préparés dès longtemps pour l'autorité suprême.

La donation de Pépin, renouvelée par Charlemagne, ou l'établissement formel du POUVOIR TEMPOREL des

(1) Les Goths, Suèves, Vandales, Alains, Visigoths, Bourguignons, Francs, Hérules, Ostrogoths, Lombards, Anglo-Saxons, Huns, etc.

papes, fut accompagné de la manifestation ouverte de leur prétention à l'Empire, fondée sur une soi-disant donation de Constantin le Grand. C'est là le prix des *Capitulaires* de Charlemagne, qu'on peut justement regarder comme le dernier acte ou plutôt comme l'agonie de la suprématie politique. Aussi, immédiatement après Charlemagne, le pape Grégoire IV, déclare-t-il que le gouvernement spirituel est supérieur au gouvernement temporel; l'archevêque Agobard écrit à Louis le Débonnaire que les Empereurs eux-mêmes doivent obéir aux règlements du siége apostolique. Depuis lors, à l'exception de quelques modifications dues aux circonstances, la tendance vers la suprématie de l'autorité de la religion fut ouverte et générale, et, vers le milieu du onzième siècle, sous Léon IX, et surtout sous Grégoire VII, cette suprématie fut définitivement établie. Elle fut consommée, sous la maison de Souabe, par l'issue de la guerre entre les papes et les empereurs (des Guelfes et des Gibelins), et elle fut exercée durant 250 ans, jusque vers la fin de cette troisième période de l'histoire. C'est aussi de cette tendance vers la suprématie de l'autorité de la religion que résulte proprement, dans cette troisième période, le caractère politique distinctif que nous allons indiquer.

L'anarchie et les désordres qui suivirent le démembrement de l'empire de Charlemagne, et qui doivent être attribués à la diminution de l'autorité politique par l'influence de la religion, donnèrent lieu à la

suzeraineté ou aux priviléges des Grands-Officiers, Ducs, Comtes, etc., c'est-à-dire, à l'établissement du SYSTÈME FÉODAL, qui est la première partie constituante du caractère politique de la troisième période. — Nous ne devons pas oublier ici de faire remarquer que ce système affreux, amené par la religion, trouva son contre-poids dans la même cause, la religion, et nommément dans les sentiments éprouvés en général, de la fidélité, de l'honneur, de la franchise, de la loyauté, du désintéressement et de la galanterie, que la CHEVALERIE a servi à développer.

Cette libération des subordonnés politiques, réalisée d'abord par le système féodal, en faveur des grands fonctionnaires des États, s'étendit bientôt jusqu'aux derniers sujets, toujours par l'influence de la religion dans la diminution de l'autorité politique. Ainsi, de nouveaux troubles résultant de cette diminution, et la faiblesse toujours croissante, d'une part, des chefs des États et, de l'autre, des chefs mêmes des fiefs, amenèrent, d'abord, l'affranchissement des villes et du commerce, et, enfin, l'influence des sujets dans la souveraineté, ou le POUVOIR REPRÉSENTATIF. C'est là la seconde partie constituante du caractère politique de la troisième période : et c'est à ce caractère qu'appartiennent, en Italie, les libertés et les priviléges des villes ; en France, l'affranchissement des communes sous Louis le Gros, et les États ainsi que les Parlements sédentaires sous Philippe le Bel ; en Espagne, les Cortès ;

en Angleterre, la Grande Charte sous Jean sans Terre, et le Parlement dont l'origine paraît remonter à Egbert, premier Roi d'Angleterre (V. Larrey, *Dissert. sur l'orig. du Parlem.*); en Allemagne, les libertés des villes sous les Frédéric, et enfin, la Bulle d'Or sous Charles IV. Cette participation à la souveraineté, développée sous le nom de *système représentatif*, et formant la seconde partie dans le caractère politique de la troisième période, est une préparation à la dissolution complète des États, qui aura lieu dans la quatrième période de l'humanité.

Outre ces deux parties constituantes successives du caractère politique de la troisième période historique, savoir : le système féodal et l'établissement du système représentatif, il en existe encore une complémentaire, provenant également de l'influence de la religion dans l'autorité ou plutôt ici dans les considérations politiques. Mais, cette partie complémentaire du caractère politique, s'est développée dès l'établissement du christianisme, et ne dépend point de l'invasion des Barbares, ni de leur soumission à la religion chrétienne. Elle consiste dans la modification donnée à la législation par l'esprit du christianisme, modification que nous avons déjà vue commencer avec Constantin le Grand. Elle provient de ce que, parmi les divers modes d'acquisition de la propriété, il s'en trouve qui dépendent d'une autorité supérieure, et pour ainsi dire surnaturelle (*ex lege* et non *ex facto* ou *ex pacto*) ; et

cette dépendance supérieure ne pouvait être reconnue avant le christianisme, et dut être introduite dans la législation des chrétiens, malheureusement avec l'abus inséparable de la nature de cette religion.

A cette modification de la législation appartiennent, dans le droit privé, le mariage et l'autorité du chef de famille, et, dans le droit public, l'autorité ecclésiastique, et surtout la possession de la souveraineté. Cette dernière se trouva constatée, déjà vers le milieu du cinquième siècle, au moyen du couronnement de l'empereur Léon I[er] par le patriarche de Constantinople ; et c'est à cette époque qu'il faut rapporter l'introduction, du moins tacite, de la fameuse formule *Par la grâce de Dieu:* C'est à la même époque, qu'il faut, par la même raison, placer l'origine de la NOBLESSE ; car, par le fait de ce couronnement, elle se trouve instituée, quoique tacitement, pour la défense du trône, considéré comme propriété dépendante de Dieu, qui, n'étant soumise ainsi à aucune juridiction, ne peut recevoir d'autre garantie.

Ce sont donc ces trois parties, le système féodal, l'établissement du système représentatif, et la modification divine de la législation, qui constituent le caractère politique de la troisième période de l'histoire dont il est question. On peut les réunir sous la dénomination générale de SUPRÉMATIE RELIGIEUSE, en observant que ces trois parties constituantes sont effectivement les résultats de cette suprématie.

## IV

Enfin, le bien-être hyperphysique, résultant de la culture du savoir, et formant le quatrième et dernier des buts relatifs de l'humanité, se trouve aussi, comme la sûreté publique, complétement subordonné au but dominant, à la religion, durant cette troisième période historique. Nous en avons également indiqué la raison, consistant en ce que tout savoir ou toute connaissance qui serait contraire à la religion, porterait atteinte aux principes de l'existence fixée par le but dominant de cette troisième période. Toutefois, on peut prévoir *à priori* que cette culture du savoir, quoique partant du même principe, de la subordination du savoir à la religion, devait avoir des résultats bien divergents; et cela essentiellement suivant la diversité des points de vue religieux dans lesquels on se trouvait placé. On peut aussi prévoir que l'irruption des Barbares et leurs bouleversements politiques ont dû porter atteinte aux spéculations intellectuelles; de sorte que, dans cette troisième période historique, on doit trouver deux époques philosophiques distinctes: l'une avant l'irruption des Barbares, l'autre après le retour de l'ordre. On peut même prévoir jusqu'au caractère particulier de ces deux époques philosophiques; car

on conçoit que, suivant la tendance générale de la culture intellectuelle dans cette période, consistant dans la subordination du savoir à la religion, on a dû, dans la première époque, appliquer la philosophie à la religion, et réciproquement, dans la seconde époque, après le développement consommé du christianisme, appliquer la religion à la philosophie.

Tels furent, en effet, dans cette troisième période de l'histoire, les progrès de la culture intellectuelle, servant de base au bien-être hyperphysique.

Avant l'irruption des Barbares, et immédiatement après *l'Éclectisme* philosophique (1), qu'on doit considérer comme une véritable dégénération de la philosophie, parce qu'il est fondé sur une confusion de principes, la philosophie prit généralement le caractère de *Syncrétisme*, consistant dans l'application de la philosophie, et spécialement ici, aux opinions religieuses. Ainsi, parut d'abord le Syncrétisme d'Alexandrie, qui, après s'être exercé sur des généralités parmi les Esséniens, les Thérapeutes, les Pythagorico-Platoniciens, etc., et postérieurement chez Olympiodore, Martius-Capella, Cassiodore, etc., se tourna, en particulier, au christianisme et au judaïsme. Dans la première direction, avec le christianisme, il engendra la philosophie gnostique ; et, dans la seconde direction,

(1) Anaxilaüs de Larisse, Sotion, Thrasile, Favorin, Taurus, Eudémus, Dexippe, Plutarque, Pérégrinus-Protée, Thémistius, Simplicius, etc., etc.

avec le judaïsme, il produisit la philosophie cabalistique.

A côté du Syncrétisme d'Alexandrie parut, dans le même caractère, un nouveau transcendantisme ; et nommément un nouveau Pythagorisme (1) et un nouveau Platonicisme (2). Mais, ce syncrétisme d'Alexandrie et ce nouveau transcendantisme étaient, l'un et l'autre, essentiellement *contemplatifs* ou *mystiques* ; et, par conséquent, contraires au caractère propre du christianisme, qui a pour objet principal l'action ou la pratique de la morale. C'est conformément à ce caractère du christianisme que parut, à côté de cette philosophie contemplative ou mystique, et toujours dans le caractère général du syncrétisme, une philosophie *active* et véritablement *chrétienne*. Elle fut cultivée (3) depuis l'établissement du christianisme, jusqu'à l'extinction de la philosophie par le développement de la barbarie.

Au retour de l'ordre, après les troubles occasionnés par l'irruption des Barbares, on reprit la culture du savoir ; mais, pour en assurer la marche, on l'étaya, à certains égards, par la religion, qui, jusque-là, avait

(1) Chez Appollonius de Thyane et Nicomachus,

(2) Chez Ammonius Saccas, Plotin, Origène, Amélius, Porphyre, Jamblique, Proclus, Hypatia, etc.

(3) Par Saint-Justin, Tatien, Théophile, saint Clément, saint Irénée, Origène, Tertullien, Chalcidius, saint Augustin, Synésius, Claudien, Énée, Boèce et Zacharie.

pris une consistance propre à servir de base à ces nouveaux essais de spéculation. Les premiers pas furent faits par les musulmans, et nommément par les Arabes (1). Les chrétiens suivirent leur exemple; et insensiblement, la culture du savoir devint parmi eux un objet important, surtout dans l'Eglise d'Occident. Mais, portés alors aux abstractions, par leur séparation de l'Eglise dominante, les chrétiens de l'Eglise d'Orient (2) ne firent que des tentatives rapsodiques. Dans l'Eglise d'Occident, la culture de la philosophie prit au contraire un caractère systématique particulier, celui précisément que nous avons accusé plus haut, comme provenant de l'application de la religion à la philosophie. Déjà avant le douzième siècle, les fondements pour cette nouvelle doctrine philosophique furent préparés parmi les chrétiens de l'Eglise d'Occident (3). Mais, ce fut surtout depuis le douzième siècle, avec Roscelin, que commença proprement cette philosophie nouvelle, connue sous le nom de PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE. Outre le caractère systématique et occasionnel que nous lui avons déja assigné, elle en a encore un autre, provenant de l'essence même de cette

(1) Jean Mesueh, Al-kendi, Al-batani, Al-pharabi, Avicenne, Avenpace, Al-gazel, Abubècre, Al-hazan, Averrhoës, Saadi, etc.

(2) Philopone, Jean Damascène, Psellus, Léon, Photius, Michel d'Éphèse, Eustrate, Pachymère, Barlaam, Planude, Métochita, etc.

(3) Par Maurus, Scot-Érigène, Gerbert, Werner, Fulbert, Lanfranc, Anselme de Cantorbéry, Odo ou Adard, Hugo, Adelger, etc.

philosophie, et consistant dans un pur *dogmatisme,* qui est le résultat de l'emploi isolé de la première et de la moins élevée parmi les facultés intellectuelles, c'est-à-dire, de l'Entendement, par lequel on a dû naturellement commencer les nouvelles recherches philosophiques. La tendance de cette philosophie scolastique fut d'abord dialectique ou logique, depuis Abeilard jusqu'à Albert le Grand, parce que, sortant des discussions théologiques, on avait été habitué aux distinctions des mots, et de tout ce qui tient à la forme de la pensée. Cette tendance devint ensuite cognitive ou métaphysique; et alors, elle présente deux divisions bien remarquables: celle de la domination ou du moins de la continuation des *réalistes,* depuis Albert le Grand jusqu'à Durand; et celle de la domination des *nominalistes,* depuis Occam jusqu'à la Réformation, où finit cette troisième période de l'histoire.

La nécessité de subordonner le savoir à la religion fut établie avec la nécessité même du but dominant, qui consistait dans une religion de croyance, telle que l'était le christianisme. Il fallait évidemment, pour l'existence de ce but dominant, sacrifier le savoir; parce que ce but, la religion chrétienne, n'admettait pas encore la conviction. Aussi, dès l'établissement du christianisme, Constantin le Grand fit proclamer des lois normales pour la doctrine chrétienne, et des punitions (l'exil) contre ceux qui y contreviendraient. Mais, un tel sacrifice du savoir, et par conséquent de la

vérité, ne pouvaient se soutenir gratuitement qu'aussi longtemps que la nécessité du but qui impliquait ce sacrifice, se trouvait urgente et inévitable ; comme cela eut lieu vers l'origine du christianisme, par les motifs même de son établissement. Dès que cette nécessité vint à cesser, et cela précisément par la présence des forces morales développées moyennant la religion, on commença à pressentir toute l'importance de la vérité. Alors, la tendance vers la liberté de la pensée, commença à se manifester ; et les obstacles que lui opposait la puissance de l'Eglise, ne pouvaient naturellement servir qu'à l'exciter davantage. Ainsi, les hérésies qui, vers l'origine du christianisme, comme nous l'avons vu plus haut, n'avaient proprement en vue que le bien de la religion, ou des intérêts qui s'y trouvaient attachés, prirent dans la suite un caractère différent, tendant évidemment vers le triomphe de la vérité.

Cette transition, où se mêla d'abord le désir du pouvoir ecclésiastique, comme nous l'avons également vu plus haut, fut naturellement insensible ; mais, en observant qu'elle dût être parallèle à celle des deux époques philosophiques que nous avons reconnues dans la même troisième période de l'histoire, on trouvera facilement que cette tendance des hérésiarques vers le triomphe de la vérité, doit se développer de plus en plus, depuis les Pauliciens (Sergius) jusqu'aux Pétrobrusiens et aux Henriciens. Elle

se manifeste déjà clairement parmi les hérétiques de la Lombardie (1) et du Sud de la France; et mieux encore parmi ceux de Lyon (2). Enfin, cette tendance reçoit son entier développement parmi les Wiklèfites ou Lollhards en Angleterre, et les Hussites en Bohême.

Ce fut ainsi que le pressentiment de l'importance de la vérité, se transforma graduellement en une connaissance claire et bien déterminée, suffisant actuellement pour vaincre tous les obstacles qu'on opposerait à son établissement. Ni les rigueurs croissantes des inquisiteurs, ni les moyens plus adéquats fournis par les subtilités dialectiques, telles que la prétendue preuve théologique de saint Thomas-d'Aquin, et la preuve juridique du légiste Bartole, ne peuvent arrêter ces progrès de l'humanité. La vérité s'élève de plus en plus au-dessus de toutes les autres considérations. Et, vers la fin de la troisième période, tout est déjà préparé pour passer de l'ancien but dominant, de la religion, à un but nouveau consistant dans le savoir, ou du moins lié à ce nouveau terme de la tendance de l'humanité. Ce passage ou cette transition se trouvera enfin opérée par la *Réformation.*

Luther en Allemagne, et Zwingle en Suisse, commencent cette grande œuvre, qui, par la PROTESTATION

(1) *Publicani, Paterini, Boni-Hominus.*

(2) *Leonistæ, Paupores de Lugduno, Insabatati, Humiliati.*

solennelle à la diète de Spire, et par la RÉFORMATION publique dans les Conseils helvétiques, reçoit bientôt (de 1515 à 1529) la sanction nécessaire à son établissement et à sa consommation. Le but commun et déclaré de ces réformateurs du christianisme, est la liberté de la pensée, ou la suprématie de la Vérité. En conséquence, outre la révélation, ils admettent deux grandes lumières, la raison et la conscience. Et, par là même, ils rejettent, en matière de foi, toute autorité humaine, celle du Pape, du Clergé, et même des Conciles. Cette autorité n'est reçue qu'autant qu'elle se trouve conforme à la Bible; et c'est ainsi que les Protestants, parmi lesquels il faut comprendre les Réformés (1), adoptent, comme norme ou règle herméneutique, les décisions des quatre premiers Conciles œcuméniques, et que même leur *Credo* ou Symbole des Apôtres reste conforme à celui des Catholiques. Mais, ce n'est point de leurs dogmes particuliers qu'il doit ici être question: c'est du principe même moyennant lequel les Protestants ont successivement développé leurs doctrines; principe qui en est conséquemment le dogme fondamental. Or, ce principe des Protestants, que l'on doit considérer comme leur dogme essentiel, est notoirement, et généralement, la LIBERTÉ DANS LA RECHERCHE DE LA

(1) Les Luthériens ou Évangéliques, d'une part, et les Réformés ou Huguenots (Eidgenossen), de l'autre, forment réunis ce qu'on appelle les *Protestants*.

VÉRITÉ ET DANS L'INTERPRÉTATION DU SENS DE LA RÉVÉLATION. C'est là le caractère propre du Protestantisme, introduit dans la chrétienté par la Réformation. On voit par là immédiatement que la CULTURE DU SAVOIR, dont dépend la recherche de la vérité, et qui est le quatrième des buts relatifs ou instrumentaux de l'humanité, fut substituée à la religion, pour êtrele but dominant. Ainsi, la Réformation opéra la transition de la troisième période de l'histoire à une quatrième et nouvelle période dans laquelle le savoir devint enfin le but principal.

---

# DEUXIÈME PARTIE

---

## APPLICATION

DES

## PRINCIPES FONDAMENTAUX

A LA

## QUATRIÈME PÉRIODE

DU

**DÉVELOPPEMENT DE L'HUMANITÉ**

## CHAPITRE PREMIER

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA TRANSITION DE LA TROISIÈME PÉRIODE A LA QUATRIÈME. — LUTTE CONTRE LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE. — RETOUR A LA PHILOSOPHIE DES ANCIENS. — COUP D'ŒIL SUR L'ÉTENDUE ENTIÈRE DE LA CERTITUDE HUMAINE, BUT DOMINANT DE LA QUATRIÈME PÉRIODE.

---

La rapidité avec laquelle s'est étendu le Protestantisme, prouve l'existence générale du besoin de cette réformation. — C'est ainsi, qu'immédiatement après l'apparition de Luther, les hommes les plus éclairés, comme Erasme, se déclarent pour lui. Les membres de l'Empire lui offrent leur protection. Et, dans peu de temps, ses maximes libérales, plus encore que sa doctrine, se manifestent dans toute l'Europe civilisée, et nommément dans presque toute l'Allemagne, en Danemark, en Hongrie, en France (aux environs de

Meaux), dans les Pays-Bas, en Prusse, en Courlande, en Livonie, en Esthonie, en Angleterre, en Suède et en Pologne. — Il en fut de même des Zwingliens. Le Conseil de Zurich, et, immédiatement après, d'autres Conseils helvétiques proclament la réformation. Calvin, avec quelque modification, institue le Consistoire (*Presbyterium*) à Genève; et les étudiants de cette doctrine libérale la répandent bientôt en France, dans les Pays-Bas, en Angleterre, en Ecosse, en Allemagne, en Hongrie et en Pologne.

Ce besoin général de la réformation se trouve encore prouvé par l'exaltation de plusieurs mystiques qui, à côté des protestants, et dans le même esprit de la liberté de la pensée, entreprirent des réformes particulières. Tels furent Munzer, Storch et Stubner en Saxe et en Thuringe; Hézer et Manz à Zurich, et Schwengfeld en Silésie : ils préludèrent à la secte des Anabaptistes, dont l'établissement fut formé par Hoffman, outré bientôt par Mathissen, et surtout par Jean (Bekkold) de Leyde, et enfin modéré et régularisé par Menno-Simon (les *Mennonites*).

L'intérêt, qui rarement laisse échapper l'occasion, sut aussi profiter de cette disposition générale à la réformation; et il en fournit ainsi une nouvelle preuve. — Henri VIII, roi d'Angleterre, qui avait d'abord acquis le titre de DÉFENSEUR DE LA FOI par son opposition (*Assertio septem sacramentorem* 1522) aux progrès de la réformation, renonça à ce titre,

lorsque son intérêt lui présenta de plus grands avantages: profitant de la disposition générale pour délivrer la pensée de l'autorité ecclésiastique, il récusa la soumission à la Cour de Rome. Ce fut par ce motif que Henri VIII, secondé de l'archevêque Cranmer, après avoir fait abroger l'autorité du Pape, par l'acte parlementaire de 1534, posa les fondements de l'*Eglise anglicane*.

Enfin, la tendance philosophique générale vers les temps de la Réformation, fournit une preuve irréfragable du besoin existant de la Vérité. Jusque-là, la philosophie scolastique, formée de l'application du christianisme à la philosophie et, à certains égards, de la soumission de celle-ci à la religion, s'était emparée de tous les esprits, et excerçait une véritable tyrannie dans le domaine de la pensée. Dès la Réformation, tous les hommes supérieurs (1) se tournèrent contre cette philosophie et la combattirent comme l'ennemie commune de la pensée.

Ainsi, tout concourt à prouver que la Réformation ne fut point l'œuvre du hasard, mais bien de la disposition générale dans le développement de l'humanité. Le besoin de la culture du savoir fut sentie généralement, et la suprématie de la Vérité devint le terme de cette tendance universelle. C'est ainsi que, par la Réformation, s'établit clairement, comme but

(1) Luther, Mélanchton, Ulric de Hutten, Erasme, Camérarius, Nizolius, Vivès, Sadolet, Valla, Agricola, etc.

dominant, la culture du savoir, dont dépend le bien-être hyperphysique de l'humanité; et c'est avec ce nouveau but que commence la quatrième période de l'histoire, que nous allons examiner.

La lutte contre la philosophie scolastique, que nous venons de signaler vers les temps de la Réformation, dut naturellement être accompagnée du rappel de l'ancienne philosophie des Grecs, qui, n'ayant été subordonnée à aucun but étranger, dut, comme simple jeu, se développer avec liberté, et recevoir ainsi le caractère que, dès la Réformation, on désirait trouver dans la philosophie. Ce fut donc là le premier pas dans la culture du savoir, formant le but dominant dans cette nouvelle période. Et, ces premiers progrès se trouvèrent accidentellement favorisés par les transfuges grecs qui, vers ce temps, après la prise de Constantinople, vinrent s'établir en Italie, et surtout par l'extension de l'imprimerie, inventée vers la fin de la troisième période, comme nous l'avons vu plus haut.

I

Nous nous bornerons ici à jeter un coup d'œil rapide sur ce retour à la philosophie des anciens, en y joignant immédiatement son entier développement durant cette quatrième période historique. — Les

écoles post-socratiques, comme pratiques, furent rappelées au premier rang ; et nommément le Platonicisme (1), le Stoïcisme (2), et surtout le Péripatétisme, tant dans l'Eglise romaine (3) que dans l'Eglise protestante (4). Les écoles antésocratiques, ioniennes (5) et éléatiques (6), et même le septicisme (7), furent rappelées au second rang. Mais, le retour à la philosophie grecque, prise dans sa pureté, ne pouvait satisfaire la tendance dominante, qui faisait de la culture du savoir une affaire sérieuse, et non un simple jeu, tel que le présentait cette philosophie des anciens. De là résulta naturellement, à côté de ce purisme, un éclectisme ou mélange, qu'on dut croire plus propre à satisfaire le besoin général. Cet éclectisme prit d'abord une forme scientifique immanente (8) et transcendante (9). Ensuite, fatigué de ses efforts, le même éclectisme dut dégénérer et devenir populaire. Alors, touchant au dernier transcendantisme, il dut naturel-

(1) Pléthon, Agryropule, Bessarion, Apostolius, Musurus, Ficin, etc.

(2) Juste-Lipse, Scroppius, Gaëtano.

(3) Pomponat, Niphus, les Strozzi, Gifanus, Pacius, Crémomini, etc.

(4) Mélanchton, Camérarius, Simonius, Neldélius, Sherbius, Sonérus, etc.

(5) Bérigard.

(6) Bernhard Télésio.

(7) Fr. Sanchez.

(8) La Ramée, Taurellus, Campanella, Cudworth, Clarke, etc.

(9) Bruno, Vanini, Césalpin, More, Wollaston, etc.

lement prendre une direction mystique, dans laquelle, après avoir parcouru le champ des généralités (1), il aboutit, en particulier, aux spéculations des Théosophistes (2), et aux pratiques des Rosecroix (3). Ce ne fut qu'après ces essais surnaturels et inutiles que cet éclectisme populaire, revenant au monde immanent, prit la direction naturelle (4), et termina ainsi ce premier effort de l'humanité dans la quatrième période, où domine la culture du savoir.

Tel fut, en effet, le cercle philosophique dans lequel on chercha d'abord à atteindre le but dominant, la Vérité, que l'on s'était fixé au commencement de cette nouvelle période. L'expérience prouva que, dans cette route, on tournait constamment autour de la Vérité, sans pouvoir s'en approcher; car, tel est essentiellement l'esprit de la philosophie des anciens, consistant dans un simple jeu des facultés cognitives, et non dans un emploi final ou sérieux de ces facultés. On sentit alors que, pour arriver à la Vérité, il ne suffit pas d'exercer le savoir, et de combiner, de toutes les manières, les lois et les tendances particulières des

(1) Pic de la Mirandole, Reuchlin, Géorgius, Agrippa, Nettesheim, Cardan, Knorr, Rosenroth, etc.

(2) Paracelse. — De plus, sur le savoir ou la théurgie (Oporin. Bodenstein, Kunnerath), et sur l'être ou la médecine (Gutman, Weigel, etc.)

(3) Andrée (fama fraternitatis et mariage chimique), Robert Flud, etc.

(4) Montaigne, Charron, etc.

diverses facultés intellectuelles. On dut donc conclure que, pour atteindre ce grand but, il faut, avant tout, garantir la marche que l'on suit dans la recherche de la Vérité. Ainsi, cette garantie intellectuelle, qui trouve un criterium naturel dans la CERTITUDE DES CONNAISSANCES, devient graduellement le caractère propre de la culture du savoir, formant le but dominant de la quatrième période historique, dont il s'agit. Ce n'est plus que sous la condition de cette garantie, c'est-à-dire, sous la condition de la certitude des connaissances, qu'il sera possible de rechercher la Vérité dans cette période. C'est aussi par cette condition complémentaire, formant ici le caractère distinctif, que la culture du savoir, parmi les modernes, différera de la même culture parmi les anciens : manquant de cette condition, cette culture, chez les anciens, ne pouvait être qu'un jeu, comme nous l'avons déjà reconnu plus haut d'une autre manière ; et, avec cette condition (la certitude), cette même culture, chez les modernes, deviendra une véritable affaire, comme cela est effectivement prescrit par le but même qui domine dans cette période.

Mais, en quoi consiste cette certitude des connaissances qui, dans la quatrième période de notre développement, avait accompagné toutes les recherches philosophiques et scientifiques, ou généralement toutes les recherches de la Vérité ? C'est là évidemment la question à laquelle il faut d'abord répondre pour

pouvoir approfondir l'état réel de notre savoir, dont il s'agit. — Or, sans entrer ici dans des distinctions métaphysiques, il est notoire populairement que la certitude d'une connaissance consiste dans la connaissance secondaire ou plutôt dans la conscience que l'on a de la vérité attachée à l'objet de la connaissance principale dont la certitude est en question. Il ne reste donc qu'à savoir en quoi consiste, à son tour, la vérité de l'objet d'une connaissance. Mais, pour obtenir ce savoir, il faut évidemment connaître déjà la Vérité elle-même; et c'était précisément ce qui était en question au commencement de la période dont nous parlons. On dut donc alors, dans la solution de cette dernière question, s'en tenir aux premières manifestations de la Vérité, et par conséquent, aux premiers degrés de la certitude; et ce fut là, dans ces premières manifestations de la vérité, que l'on dut naturellement trouver la garantie intellectuelle que nous avons déjà reconnue plus haut comme étant le caractère propre de la culture du savoir, formant le but dominant dans la quatrième période.

## II

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'étendue entière de la certitude humaine, pour bien apprécier

ces premières manifestations de la Vérité, qui constituent le caractère de la quatrième période dans le développement de l'espèce humaine.

L'objet d'une connaissance peut exister PAR SOI-MÊME, indépendamment de toute autre chose; ou bien, il peut seulement COEXISTER AVEC NOUS, et dépendre ainsi, du moins dans sa réalité, de notre existence. Dans le premier cas, l'objet de la connaissance, comme indépendant de tout et par conséquent, comme étant le même par rapport à tout, est UNIVERSEL; dans le second cas, l'objet de la connaissance, comme dépendant de notre existence temporelle, est purement INDIVIDUEL. Le caractère qui, dans ces deux cas, résulte pour la connaissance de ces objets plus ou moins fondés, est nécessairement différent: lorsque l'objet est universel, la connaissance constitue une LOI; et lorsqu'il est purement individuel, la connaissance ne constitue qu'un FAIT. Quant aux objets mêmes de ces connaissances respectives, leur caractère doit différer également: dans le premier cas, l'objet de la connaissance, comme ayant lieu par soi-même, est absolu ou INCONDITIONNEL; dans le second cas, l'objet de la connaissance, comme dépendant de notre existence, est purement relatif ou CONDITIONNEL. Telle est aussi la vérité attachée respectivement à ces objets; et, par conséquent, telle est aussi la certitude qui accompagne cette vérité respective: la certitude des véritables lois, dont l'objet existe par soi-même, est

ABSOLUE; et la certitude attachée aux faits, qui dépendent de notre existence, est purement RELATIVE.

Ce sont là les deux degrés extrêmes de la certitude humaine; et c'est dans l'étendue qu'ils embrassent que viennent se placer naturellement tous les différents degrés de la certitude de nos connaissances. — Ainsi, les premières manifestations de la vérité, auxquelles on dut s'en tenir lors de la formation définitive du caractère propre à la quatrième période, se trouvent évidemment dans la RÉALITÉ DES FAITS; et ce fut ainsi ce premier degré de certitude, attaché à la connaissance des faits, qui devint la garantie intellectuelle formant le caractère distinctif de la culture du savoir ou du but dominant dans cette dernière période du développement de l'humanité.

Il faut cependant en excepter les connaissances mathémathiques, et nommément les connaissances géométriques qui portent sur la forme de l'être, sur l'espace, et les connaissances algorithmiques qui, réciproquement, portent sur la forme du savoir, sur le temps. Les unes et les autres, dès le commencement de la seconde période historique, avec établissement des abstractions, se sont élevées au plus haut degré de certitude, c'est-à-dire, à la certitude absolue; et cela par le caractère de NÉCESSITÉ qui est attaché immédiatement à ces formes respectives, et qui, comme nous le verrons dans la suite, est une manifestation de l'absolu sous les conditions physiques. — Mais,

toutes les connaissances qui portent sur le contenu même de l'être et du savoir, et qui précisément sont les plus importantes, n'ont point l'heureuse disposition à la certitude absolue (1), parce que ce contenu, ou l'essence du savoir et de l'être, n'implique pas immédiatement la nécessité; et, par cette raison, ces connaissances éminemment importantes sont restées arriérées dans les trois périodes précédentes. Même dans la quatrième période, comme nous venons de le reconnaître, on n'a pu attacher à ces connaissances essentielles que le dernier degré de certitude, consistant dans leur liaison avec notre existence, ou dans la vérité des faits, lequel degré, nous le répétons, est le caractère distinctif de cette dernière période historique.

Partant de ce caractère, il sera facile de fixer *à priori* le développement des connaissances dans la période dont il s'agit; et spécialement les progrès des connaissances philosophiques, ayant pour objet le savoir ou la liberté, et les progrès des connaissances physiques, ayant pour objet l'être ou la nature. Nous allons fixer rapidement ces progrès respectifs; et, *à posteriori*, nous retrouverons et nous signalerons ces mêmes développements.

(1) On dirait que, par la finalité du monde, ces connaissances purement formelles, dans les sciences mathématiques, ont reçu gratuitement, par le caractère d'évidence, une espèce de certitude absolue, pour servir de modèle à l'établissement péremptoire de toutes les autres connaissances essentiellement importantes.

## CHAPITRE II

EMPIRISME DE BACON ET DE GALILÉE. — PROGRÈS DE LA PHILOSOPHIE PRATIQUE. — PROGRÈS DES SCIENCES PHYSIQUES JUSQU'EN 1818 : OPTIQUE, ASTRONOMIE, GÉOGRAPHIE MATHÉMATIQUE, PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE, CHIMIE, SCIENCES MÉDICALES, HISTOIRE NATURELLE.

---

Avant tout, observons en général, et pour les connaissances philosophiques et pour les connaissances physiques, que la certitude relative, attachée aux faits des objets respectifs de ces connaissances, dut d'abord être accompagnée d'une tendance vers la certitude absolue, attachée aux lois mêmes de ces objets respectifs. Car, la certitude absolue, fondée sur l'*inconditionnalité* des lois, est évidemment le terme de toute certitude; de sorte que, tendant vers la vérité, on devait avoir en vue ce dernier terme, quoique l'on ne pût d'abord le réaliser que moyennant la certitude relative, attachée aux faits, qui en est la manifestation

originaire. Ainsi, la première détermination précise du caractère intellectuel de la quatrième période, détermination qui fut commune aux connaissances philosophiques et aux connaissances physiques, consiste dans la tendance de la certitude relative vers la certitude absolue, c'est-à-dire, dans la GÉNÉRALISATION DES FAITS, ou l'introduction de l'universalite des lois dans l'individualité des faits. Ce procédé inductionnel, connu sous le nom d'*empirisme*, fut donc celui du premier développement des connaissances en général, philosophiques et physiques, dans la période dont il s'agit.

En effet, Bacon dans la philosophie et même dans la physique, et spécialement Galilée dans la dernière, ouvrirent cette nouvelle carrière précisément par le procédé de l'empirisme, que nous venons de fixer. — Bacon ramena les recherches philosophiques à l'observation des faits du savoir, et à l'induction des lois, du moins présomptives, que suivent ces faits intellectuels. Il prescrivit le même procédé pour l'acquisition des connaissances physiques, c'est-à-dire, l'observation scientifique des faits de la nature, et l'induction des lois ou des principes dont dépendent ces faits matériels. Ce philosophe fixa ainsi l'EXPÉRIENCE pour unique source de nos connaissances. — Galilée réalisa le premier, par des découvertes importantes, cette nouvelle tendance scientifique: ce savant arriva, sur cette route, à la connaissance des lois de la chute

des corps, accidentellement à celle de la pesanteur de l'air, et à la connaissance de plusieurs phénomènes optiques et célestes.

Ce domaine de l'expérience, découvert et signalé ainsi vers le commencement du dix-septième siècle, fut exploité avec fruit, dans toutes ses parties, par les successeurs de Bacon et de Galilée, jusqu'à nos jours.

Dans l'étude de la liberté ou de la spontanéité, formant l'objet général de ce que l'on nomme sciences philosophiques, toutes les branches dépendantes de l'expérience furent cultivées avec succès. — La psychologie, et généralement l'anthropologie, furent fondées sur de nombreuses observations (1). — La grammaire générale, depuis les premiers essais d'Arnauld, reçut de grands développements (2). — Quant à la logique, elle fut d'abord méconnue par l'empirisme, dont elle dépassa la portée; et elle fut confondue, tantôt avec la métaphysique, comme l'a fait Tschirnhausen, tantôt et surtout avec la psychologie, comme l'ont fait Locke et ses sectateurs. Cependant, Leibnitz et Wolf ramenèrent la logique vers sa pureté; et depuis, elle fut cultivée avec quelques succès (3), jusqu'à Kant qui la remit à sa véritable place. — Nous

(1) Par Descartes, Wolf, Hartley, Bonnet, Platner, Helvétius, etc., jusqu'à Schmid, Reid, Dugald, Stward, Cabanis, Lawater et Gall.

(2) Par Harris, Kalmar, Court de Gébelin, Meiner, Beattie, Roth, Mertian, Neide, etc., etc., jusqu'à Bernhardi et Vater.

(3) Par Platner, Reimarus, Feder, Ulrich, etc., etc.

ne parlerons pas ici de la métaphysique, ou de la philosophie spéculative, qui, sortant entièrement des bornes de l'expérience, ne pouvait recevoir que des erreurs par les prétentions absurdes que manifestait souvent l'empirisme, en voulant s'étendre jusqu'à cette sphère supérieure de nos connaissances; et cela lors même qu'il ne prétendait ici prononcer que négativement.

Mais, la philosophie pratique fut plus heureuse, parce que le bien se manifeste dans le domaine de l'expérience: en Angleterre, elle fut cultivée avec distinction (1), et en Allemagne surtout, elle prit une marche nouvelle et régulière. Thomasius distingua avec précision les devoirs éthiques ou de conscience, des devoirs juridiques ou de coercition; et dès lors, la morale fut traitée avec une grande supériorité (2).

Le droit public, qui paraît avoir excité cette tendance pratique, et qui, lui-même, fut réveillé par les relations politiques, comme nous le verrons dans la suite, reçut de Grotius un aspect nouveau, et fut ainsi développé successivement (3).

L'esthétique ou la critique du beau, en se fondant

(1) Par Clarke, Hume, Schaftsbury, Hutcheson, Fergusson, Smith, Lord Kaimes, Ed. Search, et autres, jusqu'à Dugald-Stewart.

(2) Depuis Wolf, son adversaire Crusius, Platner, etc., etc., jusqu'à Jacobi et Garve.

(3) Par Selden, Hobbes, Puffendord, Achenwall, de Vattel, Burlamaqui, et autres.

sur l'universalité dans le sentiment, fut introduite en Allemagne par Baumgarten, et cultivée avec succès par ses successeurs (1).

La pédagogique, depuis sa réforme par Montaigne et surtout par Bacon, se developpa, et dans la pratique (2), et dans la théorie (3). — Enfin, la politique, qui reçut déjà de Bodin une forme scientifique, fit de grands progrès dans cette quatrième période, par le développement raisonné des intérêts des Etats, comme nous le verrons bientôt, où nous aurons occasion de rappeler ces progrès: ici, nous nous bornerons à signaler les travaux purement scientifiques, tels que sont, pour la politique en général, les recherches fragmentaires des Anglais (4) et les recherches systématiques des Allemands (5); et, en particulier, pour l'économie politique, les travaux de Quesnay, d'Adam Smith, et de leurs partisans; et, pour la législation, les recherches de Montesquieu, de Payley, d'Iselin, de Filangieri et de Beccaria.

Dans l'étude de la nature, formant l'objet général

(1) Meier, Lessing, Mendelsohn, Eberhard, Gaeng, Heidenreich, etc., jusqu'à Winkelman, Abt, Engel et Sulzer.

(2) Par Comenius, Francke, Campe, etc., etc., jusqu'à Pestalozzi, et Lancaster.

(3) Par Locke, Crousaz, Rousseau, Basedow, Trapp, etc., etc., jusqu'à Niemeyer.

(4) Locke, Bolingbroke, Hume, Junius (Arburnot), et autres.

(5) Bielfeld, Schmauss, Achenwall, Michaelis, etc., etc., jusqu'à Schloezer.

des sciences physiques, toutes les branches indistinctement furent développées, parce que toutes sont accessibles par l'expérience.

I

La mécanique, préparée par Stevin, prit seule une tendance purement mathématique qui, au reste, lui a fait faire, dans cette période historique, des progrès incomparablement supérieurs à ceux de toutes les autres sciences physiques, et cela en la détachant de l'empirisme (1), à l'exception cependant de l'hydraulique qui reste encore sous cette domination.

II

L'optique, dépendant davantage de l'expérience, fit cependant des progrès presque parallèles à ceux de la mécanique. Porta et Scarpa préparèrent l'explication mécanique de la vision, donnée par Keppler ; Snell observa la réfraction, et Grimaldi la diffraction des

(1) Nous n'exposerons pas ici les découvertes de la mécanique, parce qu'elles rentrent ainsi dans les mathématiques, et n'appartiennent plus en propriété à cette dernière période où domine l'empirisme.

rayons lumineux; Newton découvrit la différente réfrangibilité des couleurs, et posa d'ailleurs les fondements de l'optique; Rœmer calcula la propagation et Bradley l'aberration de la lumière; Euler découvrit *à priori* l'achromatisme des verres optiques; et enfin, de nos jours, Malus remarqua la polarisation de la lumière.

## III

L'astronomie, préparée par Kopernic, fut fondée par Keppler et Newton, dont le premier découvrit les relations phoronomiques des astres, et le dernier la cause physique de ces relations. Elle n'a pas cessé de recevoir des découvertes, depuis cette institution positive jusqu'à nos jours (1). Ces découvertes sont : la réfraction, la position des étoiles et des nébuleuses, le changement de leur lumière, et leur mouvement général vers la constellation d'Hercule ; les planètes Uranus, Cérès, Pallas, Junon, Vesta ; plus de cent commètes ; les satellites de Jupiter, de Saturne et d'Uranus ; les anneaux de Saturne ; les distances des planètes au soleil, et des satellites à leurs planètes res-

(1) Par Tycho, Galilée, Marius, Hariot, Scheiner, Hévélius, Huyghens, Cassini, etc., etc., jusqu'à Herschel, Piazzi, Olbers et Harding. — Le lecteur ne doit pas oublier que ceci a été écrit en 1818.

pectives ; les éléments des orbites des planètes et des satellites, et leur variation ; les mouvements de ces astres, et leurs équations, périodiques et séculaires ; la rotation du soleil et des planètes, la position de leurs axes, et leur aplatissement ; la précession des équinoxes, la variation à longue période de l'obliquité de l'écliptique, et la nutation de l'axe de la Terre ; enfin, la libration de la Lune, son équateur, la position de ses taches, et la hauteur de ses montagnes.

## IV

La géographie mathématique reçut des déterminations précises : d'abord, par la mesure du degré en France (1) ; ensuite, pour éclaircir les difficultés de Cassini sur l'aplatissement de la terre, par la double mesure du degré sous le cercle polaire (2), et sous l'équateur (3) ; enfin, pour fixer la longueur du mètre, par les mesures récentes et soignées du méridien de la France (4), lesquelles occasionnèrent des mesures pareilles dans d'autres pays, et donnèrent par là lieu à la découverte de la forme irrégulière de la Terre.

(1) Par Picard, Auzout, Boulliaud, Richer, Lahire et autres.
(2) Par Maupertuis, Clairault, Camus, Le Monnier et Celsius.
(3) Par La Condamine, Godin et Bouguer.
(4) Par Méchain, Delambre, Arago et autres.

## V

La physique expérimentale, la gloire de cette période, fut instituée par les travaux de Toricelli, de Gassendi, etc., et définitivement par Sturm. Les phénomènes de l'air furent observés (1) ; ceux de la chaleur furent discutés soigneusement (2) ; la théorie des vapeurs fut fondée sur des observations exactes (3) ; celle de la cristallisation fut développée successivement (4) ; l'électricité fut d'abord examinée (5), ensuite mieux discutée (6), et enfin couronnée par l'établissement de sa permanence (7); les phénomènes de l'aimant furent également reconnus (8); l'union de la

(1) Par Guerike, Boyle, Mariotte, Leupold, Nollet, etc,, etc., et surtout J. Smeaton, jusqu'à Cuthberson et Hindenbourg.

(2) Par Boyle, Lambert, de Luc, Scheele, Ad. Crawford, Black, Wilke, de Rumfort et autres.

(3) Par de Luc, Saussure, Watt, Volta, et surtout Dalton.

(4) Par Romé de Lisle, Bergman et Haüy.

(5) Par Gilbert, Guerike et Boyle.

(6) Par Hauksbee, Gray, du Fay, Nollet, Kratzenstein, Franklin et Coulomb.

(7) Découverte par Galvani ; observée par Aldini, Humboldt, Rossi, Nysten, etc. ; et reconnue par Volta.

(8) Par Gilbert, E. Halley, du Fay, Epinus, Brugmann, Cavallo, Coulomb et autres.

chaleur à la lumière dans les rayons solaires fut remarquée (1); enfin, des instruments pour l'observation et l'explication de tous ces phénomènes physiques, furent inventés : le baromètre par Toricelli ; la machine pneumatique par Guérike ; le thermomètre successivement par Drebbel, de l'Isle, Fahrenheit, Réaumur et de Luc; le pyromètre, par Musschenbroeck, Lambert et Wedgwood ; le calorimètre par Laplace et Lavoisier ; l'hygromètre, considéré dans son perfectionnement, par les académiciens del Cimento, Leroi, Saussure, Deluc, Dan. Wilson, et enfin Leslie ; la machine électrique par Hausen, et Planta ; l'électrophore par Wilke ; la bouteille par Kleist, Cunaens et Musschenbroech ; le condensateur et surtout la pile par Volta ; les aimants artificiels principalement par Knigt ; et plusieurs autres instruments secondaires.

## VI

La chimie, un des fleurons de la couronne de cette période, fut préparée par Boyle, qui préluda aux découvertes les plus importantes, faites dans cette branche des sciences physiques. — Les substances réputées

(1) Par Herschell.

simples furent distinguées, et leur nombre fut considérablement augmenté. Ainsi, aux sept métaux des anciens on en ajouta successivement plus de vingt nouveaux (1); la terre unique (le *caput mortuum*) des alchimistes fut développée en neuf espèces (2); les principes acidifiants, inconnus avant cette période, furent découverts successivement, savoir, le chlore par Scheele et constaté récemment par Davy, l'oxygène par Priestley, l'iode par le salpêtrier Courtois, et même le fluore, si tant est que toutes ces substance sont des principes acidifiants; aux substances inflammables connues, le charbon, le soufre et le phosphore, Scheele ajouta l'hydrogène, et les chimistes de nos jours y joignent le baryum, le silicium, l'aluminium, le calcium, etc., etc. — Les substances composées furent distinguées et déterminées avec le même succès. Ainsi, aux trois acides connus, le sulfurique, le nitrique et le muriatique, on en ajouta un nombre

(1) D'abord, dans le moyen âge, l'antimoine, le bismuth, et le zinc; ensuite, dans l'école de Stahl, le cobalt, le nickel, l'arsénic, le molybdène, le tungstène, le manganèse, et même le platine; récemment, Klaproth l'urane, le titane et le tellure, Vauquelin le chrome, Wollaston et Smithson-Tenant le palladium, l'osmium, l'irridium et le rhodium, Hatchet le colombium, Hisinger et Berzélius le cérium, et Davy le potassium et le sodium.

(2) La chaux, la silice et l'argile dans l'école de Stahl; la magnésie par Black et Margraff; la baryte par Scheele; la zircone et la strontiane par Klaproth; la glucine par Vauquelin, et l'yttria par Gadolin.

considérable, tant minéraux (1) que végétaux (2), et animaux (3); les alliages, les combinaisons inflammables et gazeuses, les oxides et les combinaisons salines, binaires et ternaires, ont été étudiés avec succès, depuis Kirwan jusqu'à nos jours; et la décomposition des substances, considérée comme moyen de cette étude, où nous remarquerons la décomposition de l'eau, opérée par Cavendish, fut portée à une grande perfection, surtout depuis l'heureuse application de la pile de Volta(4).

Enfin, les substances organiques, des végétaux (5) et des animaux (6), leurs principes immédiats, leurs combinaisons en mixtes, leurs transformations, ainsi que leur décomposition par la fermentation, furent distinguées (7) en assez grande quantité pour fournir déjà d'abondants matériaux à l'étude de l'organisation (8).

(1) Depuis le borique, par Homberg, jusqu'au colombique, par Hatchett.

(2) Depuis l'oxalique, par Bergman, jusqu'au subérique, par Brugnatelli.

(3) Depuis l'urique, par Scheele, jusqu'au nouveau sébacique, par Thénard.

(4) Par Ritter, Carlisle, Nicholson, Davy et Berzélius.

(5) Depuis les gommes ou mucilages, jusqu'aux matières colorantes.

(6) Depuis les trois principes des solides, la gélatine, la fibrine et l'albumine, jusqu'à l'adipocire que dépose le cerveau.

(7) Depuis Stalh, Boerhave, Rouelle et Scheele, jusqu'à Fourcroy.

(8) Le lecteur ne doit pas oublier qu'il ne sagit dans toute cette exposition que des découvertes antérieures à l'année 1818.

## VII

Cette étude de l'organisation, composant principalement les sciences médicales, commença à l'occasion de la dispute sur le lieu de la saignée, motivée par Brissot : la médecine des arabes fut repoussée, Hippocrate rappelé ; et la liberté de penser, attribut caractéristique de cette période, fut introduite par Fernel. Mais, cette étude ne fut proprement ramenée à l'observation que par Harvey, Sydenham et Baglivi, qui lui donnèrent ainsi la certitude dominante ; et, depuis lors, quoiqu'elle n'ait pas été tout à fait aussi heureuse que celle des sciences physiques précédentes, à cause de la difficulté qui lui est propre, elle a néanmoins produit d'assez grands résultats. Nous allons les signaler séparément dans l'anatomie, la physiologie, la pathologie et la thérapeutique.

Vers l'époque de l'introduction de l'empirisme, l'anatomie était cultivée avec un grand succès en Italie, où elle paraît avoir choisi son siége principal. Bérenger ouvrit cette nouvelle carrière ; son contemporain Fallope posa déjà des fondements à l'anatomie comparée ; et Eustache, quoique sectateur zélé de Galène, rectifia plusieurs anciennes assertions, surtout celles de Vésalius, en donnant d'ailleurs, suivant

son exemple, d'excellents dessins anatomiques. Sur leurs traces marchèrent plusieurs anatomistes distingués (1); et, de plus, l'usage des réactifs chimiques, fait par Gagliardi, et l'emploi du microscope, principalement par Lieberkuhn, ranimèrent l'étude de l'anatomie (2), et la soutinrent ainsi jusqu'à Ruych, qui perfectionna l'art de l'injection. Alors, les secondes voies, celles de l'absorption, furent déjà exploitées.

Vers le milieu du dernier siècle, des recherches plus systématiques (3), parmi lesquelles il faut surtout distinguer celles d'Albinus et de Morgagni, complétée par les travaux récents de Mascagni, ont conduit définitivement à la connaissance, du moins approchée, des principales parties de l'anatomie générale, c'est-à-dire, des trois grandes voies, de digestion, d'absorption et de circulation, ainsi que du système lymphatique. — Enfin, de nos jours, l'attention des anatomistes s'est portée sur des organes particuliers, et, par là même, sur l'anatomie comparée.

Haller et ses disciples dirigèrent déjà l'anatomie vers les applications physiologique; mais, ce furent Hunter, les deux Monro, Camper et Vicq-d'Azyr qui lui donnèrent plus spécialement cette direction. Ainsi,

(1) Koyter (de Groningue), Casserius, Fabricius, Adelli, Vesling (de Minden), Licetti, et Riolan (à Paris).

(2) Chez Willis, Bartholinus, Malpighi, Rudbeck et autres.

(3) Faites par Sartorini, Cassebohm, Weitbrecht, Cheselden, Al. Monro, Senac, et autres.

Walther et Scarpa examinèrent les nerfs des viscères et de la poitrine; Reil et Bichat distinguèrent les deux systèmes dans l'organisation humaine; Home examina l'organisation particulière des quadrupèdes neutres de la Nouvelle-Hollande; Bloch, Latham et surtout Cuvier reconnurent les organes de la voix chez les oiseaux; Blumenbach compara les animaux à sang chaud et à sang froid; etc., etc.; enfin, Gall perfectionna l'anatomie du cerveau, en employant sa méthode des développements à la place de celle des coupes de son prédécesseur Vicq-d'Azyr; et, suivant tous ces indices, Soemmering marqua définitivement la gradation du système nerveux et de l'intelligence chez les animaux.

Quant à l'anatomie spéciale des végétaux, elle fut moins heureuse; et jusqu'à ce jour, on ne connaît pas encore bien les voies de leur nutrition. Les expériences de Coulomb, Cotta et Link indiquent que la sève monte principalement vers l'axe de la plante ou de l'arbre, et les suites de la ligature du tronc paraissent prouver qu'elle redescend modifiée du côté extérieur ou de l'écorce; mais, d'autres expériences, de Duhamel et de Cotta, ainsi que les observations de Mirbel, montrent que toutes les parties des végétaux communiquent entre elles. Cependant, l'absorption par les racines, la cime et les feuilles a été constatée (1); et

(1) Par Bonnet, Ingenhousz, Sennebier et autres.

il faut peut-être y joindre les pores corticaux de Saussure. Enfin, on a déjà examiné soigneusement les trachées (1), la moelle (2), les vaisseaux propres (3), la fleur (4) et la graine (5) ; et l'on porte à cette étude un intérêt croissant, qui conduira sans doute bientôt à des résultats plus généraux.

La physiologie commence proprement avec Glisson, qui, le premier, a examiné une véritable force vitale ou physiologique, savoir, l'irritabilité musculaire. Stahl y joignit la force complémentaire, la sensibilité nerveuse, que nous considérons ici, à la manière de Platner, comme une faculté inhérente aux parties médullaires et nerveuses (6). Ainsi, à cette époque, on avait déjà les deux forces fondamentales de la vie, l'irritabilité de la fibre et la sensibilité des nerfs, qui sont peut-être ici ce que sont, dans la nature inorganique, les deux forces fondamentales, la répulsion et l'attraction.

Depuis, chacune de ces forces vitales fut examinée ; et leurs caractères respectifs furent ainsi déterminés. Haller, en même temps que Winter, développa la théorie de l'irritabilité, et il fut suivi dans sa marche

(1) Riechel, Link, Rudolphi.

(2) Linnée, Médius, Mirbel, du Petit-Thouars.

(3) Treviranus, Link.

(4) Mirbel, Turpin.

(5) Gaertner, Jussieu.

(6) Comme cela résulte d'ailleurs des observations de Prochaska, et de Reil.

par plusieurs physiologues (1); mais, ayant négligé l'influence de la sensibilité, l'école de Haller fut combattue, principalement par les partisans de Stahl, jusqu'à Barthez, qui, à son tour, prétendit établir la théorie de cette deuxième force fondamentale. Ce sont Reil, Autenrieth, et surtout Blumenbach qui, par rapport à ces deux forces, paraissent placés dans un juste milieu, où le dernier soupçonne de plus une force nouvelle et bien supérieure, le *nisus formativus*. — Or, c'est à l'aide ou avec l'influence de ces forces vitales, appliquées aux forces non vitales ou mortes, chimiques et mécaniques, qu'on a étudié les diverses fonctions de l'organisation animale. D'abord, la respiration et la circulation, ces deux fonctions principales, qu'on doit peut-être regarder comme les deux excitants réciproques, de la nature et de la vie, ont été examinées, la première, dans ses opérations chimiques (2) et dans son influence physiologique (3), et la dernière, dans ses effets (4) et dans ses causes (5).

Ensuite, la nutrition et les sécrétions, formant les fonctions purement instrumentales, ont également

(1) Zinn, Zimmermann, Tissot, Unzer, Fontana et autres.

(2) Par Mayow, Willis, Crawford, Lavoisier, Hallé, etc.

(3) Par Godwin, Nysten, Spallanzani, Cruikshank, Séguin, Erman, etc.

(4) Par Harvey

(5) Par l'école iatro-mathématique, dont nous parlerons ci-après·

été étudiées, mais avec moins de succès général (1) ; et les sensations, fonctions finales de la vie, ont de même été examinées, et dans les organes séparés ou conducteurs (2), et même déjà dans leur organe commun et producteur, dans le cerveau (3).

Enfin, la génération, fonction conservatrice de l'espèce, a déjà été observée (4), du moins dans ses circonstances accessoires, parce qu'il paraît qu'on ne peut facilement, par le moyen de l'expérience, en atteindre le principe et l'essence.

Quant à la physiologie spéciale des végétaux, elle est encore moins éclaircie que ne l'est leur anatomie. On soupçonne seulement (5) la présence d'une force analogue à l'irritabilité de la fibre animale; mais, malgré les mouvements spontanés (6) dans diverses parties des plantes, et surtout dans leurs organes de la fructification, on n'a pu se résoudre à reconnaître une force complémentaire et analogue à la sensibilité nerveuse des animaux. Cependant, la fonction de la

(1) Par Réaumur, Spallanzani, Moreschi, Scarpa, Hunter, Blake et autres.

(2) Par Olbers, Porterfield, Young, Scarpa, Comparetti, Dupuytren, etc.

(3) Par Gall.

(4) Principalement par Blumenbach.

(5) Suivant les expériences et les observations de Brugmans, Van-Marum, Link, de Candolle, Desfontaines et autres.

(6) Observés depuis Linnée.

nutrition a été examinée (1); le mode de la fécondation, connue déjà anciennement, a été étudié avec zèle (2); et enfin, les circonstances de la germination ont été également observées (3), surtout par Humboldt, qui, employant des oxydes et même le chlore, paraît prouver que l'acidité est le véhicule de ce développement végétal.

La pathologie et, par conséquent, la thérapeutique n'ont pu encore s'élever au rang de véritables théories, fondées sur l'expérience, malgré les efforts de plusieurs hommes de génie dont nous signalerons ci-après les résultats ou les systèmes étiologiques. Même la nosologie n'a pu encore arriver qu'à une simple description, et non à une véritable classification des maladies. Ce qui, en pathologie et en thérapeutique, se trouve constaté par l'expérience, se réduit à des recueils d'observations, et, à cet égard, les progrès nouveaux, considérés comme suite et comme développement des connaissances hippocratiques, ont été faits principalement par Alpini, fondateur de la séméiotique, par l'école de Sydenham, par Baglivi, et par l'école de Boerhave. Il faut cependant distinguer les observations de V. Swieten, de Ganbius et de

(1) Par Crell, Link, Desfontaines, Th. Saussure, Sennebier, Duhamel, et autres.

(2) Depuis Linnée jusqu'à Hedwig et Bauvais.

(3) Par Huber, Sennebier, Th. Saussure, et autres.

quelques autres plus récents (1). De nos jours, l'étude des maladies particulières, de l'anatomie pathologique, et surtout les institutions cliniques, introduites déjà par de la Boë-Sylvius, ont accumulé de nombreux matériaux (2). — Pour ce qui concerne la matière médicale et la pharmaceutique, la première, depuis Wepfer (3), et la seconde, depuis Schroeder et Ludovicé (4), ont gagné considérablement dans cette période, par les progrès de la chimie, et par ceux de l'histoire naturelle dont nous allons parler.

## VIII

Les diverses forces physiques que nous venons de signaler, dans la nature inorganique et dans la nature organisée, doivent, par leur concours varié, former autant d'êtres physiques différents ; et c'est l'étude de ces êtres de la nature qui est l'objet de l'histoire naturelle, prise dans son acception la plus générale. Comme telle, l'histoire naturelle doit examiner les êtres physiques déjà formés, et de plus, cette formation elle-

(1) Hebenstreit, Vogel, Ludwig, Fothergill, van Doevern, Kanilfeld, Stoll, Cullen, Kaempf, Herz, Wichman, Leutin, etc.

(2) Recueillis par Frank, Reil, Hufeland, Blanc, Chalmer, Rush, Jenner, Roeschlaub, Pinel, Corvisart, Portal, Chaussier, Orfila, etc.

(3) Jusqu'à Cullen, Murray, Alibert, Burdach, etc.

(4) Jusqu'à Green, Hagen, Barbier, etc.

même ; la première étude est l'objet spécial de l'histoire naturelle strictement dite, et la seconde est l'objet de la cosmologie. — Voici leurs progrès respectifs, faits sur la voie de l'empirisme, dans cette période de la domination de la certitude.

L'histoire naturelle strictement dite, devant reconnaître les différents êtres matériels, c'est-à-dire, les diverses réunions effectives de forces physiques, procède ici nécessairement par deux moyens opposés, savoir : par l'ANALOGIE, dans la spécification des êtres de la nature, et par l'INDUCTION, dans la classification de ces êtres : la spécification conduit à la détermination des FAITS composant les espèces et les variétés particulières, et la classification conduit à la connaissance des LOIS, du moins présomptives, qui régissent ces concours individuels des forces physiques. Les naturalistes paraissent à la vérité confondre cette double fonction de leurs travaux ; mais, leur génie a suppléé à cette connaissance distincte, et les a conduits à des résultats plus ou moins conformes à cette nécessaire distinction. Ainsi, déjà anciennement, on a reconnu la différence des trois règnes de la nature, quoique l'on ne sache pas encore aujourd'hui fixer leurs véritables caractères. — Mais, laissons ces considérations philosophiques de l'histoire naturelle, et poursuivons ses progrès empiriques dans la période dont il s'agit.

Ce sont Gesner, Agricola et Aldrovandi qui ont d'abord restauré l'étude de l'histoire naturelle ; et ce

sont Ray (Wray) et Wilkins qui, suivant leur traces, essayèrent les premiers une véritable classification des produits de la nature. Après eux, Linnée posa les fondements à l'étude systématique ou scientifique de l'histoire naturelle, telle qu'elle se trouve aujourd'hui développée daus les trois règnes de la nature. — Il faut cependant remarquer ici qu'on a essayé depuis, d'une part, de se débarrasser de ce lien systématique (1), et, de l'autre, de multiplier les règnes de la nature (2); mais ces essais sont restés infructueux, et la science, fondée par Linnée, fut seule suivie et développée. — Voici ses progrès dans chaque règne séparément.

Dans la minéralogie, depuis Agricola, les travaux de ce savant et de ses successeurs (3), jusqu'à Joung et Johnston, ne paraissent dirigés que vers la spécification des minéraux; et leurs systèmes ne sont proprement que des recueils, ou tout au plus des coordinations, des espèces et des variétés individuelles. Wilkins manifeste le premier une tendance vers la classification; Becher y applique déjà la chimie; et enfin Linnée procède systématiquement à la classification minérale, quoique avec peu de succès, parce qu'il n'emploie encore des caractères intérieurs que la forme cristalline. Wallerius réunit, aux caractères extérieurs mieux déterminés, la considération des

(1) Buffon, Daubenton, Robinet et Bonnet.

(2) Wallerius, Denso, Priestley, Volta et Widenmann.

(3) Fallopius, Cardanus, Fabricius, Libavius et autres.

principes chimiques; et il croit ainsi se placer sur la vraie route de la classification minérale. Cronstedt fait de nouveaux progrès, mais il s'attache trop à la considération des forces chimiques. Haüy se jette du côté opposé, et attribue tout à la structure cristalline. Enfin, Werner, croyant trouver dans les propriétés spécifiques le vrai criterium de la classification, donne un nouveau et vaste aspect à cette science (1).

Dans la botanique, l'étude purement médicale, instituée par Brunfels, les deux Cordus et Bock, prit une direction nouvelle avec Gesner, qui, le premier, ordonna les plantes d'après leurs parties de la fructification. Mais, ce travail, ainsi que le système de Césalpin, perfectionné par Colonna, et même les travaux de Baubin et de Joung, lequel dernier eut déjà l'idée du système sexuel, ne paraissent tendre que vers la spécification des plantes. Ce fut peut-être Morison et surtout Ray qui manifestèrent les premiers l'idée d'une véritable classification phytologique. Tournefort en essaya vainement l'exécution; et ce fut encore Linnée qui, dans son grand système sexuel, en posa les fondements. Depuis, examinant l'importance des organes, on crut découvrir leur gradation; et, plaçant ainsi en chef les parties de la fructification,

(1) A ces recherches générales il faut joindre les travaux particuliers de Scopoli, Romé de l'Isle, Dolomieu, Gerhard, Suckow, Emmerling, Bergman, Kirwan, Klaproth, Vauquelin, Faujas de Saint-Fond, Brongniart et autres.

d'après les anciennes idées de Gesner, et utilisant d'ailleurs la carpologie de Gaertner, Jussieu développa sa méthode dite naturelle (1).

Dans la zoologie enfin, les travaux de Gesner et d'Aldrovandi ouvrirent la carrière, et furent suivis par ceux de Johnston. Mais, c'est encore Ray qui manifesta ici la première tendance vers la véritable classification des animaux, dont Linnée posa également les fondements dans sa distinction de la qualité du sang, perfectionnée depuis par Lamarck moyennant la considération de la présence ou de l'absence des vertèbres. Cependant, les subdivisions de ces grandes classes, et leurs caractères respectifs, constituant les lois qui doivent régir le système zoologique, étaient encore loin de la vérité. A cet égard, les progrès récents de la zoologie comparée (2), ont développé successivement la connaissance d'une espèce de gradation dans l'importance des fonctions animales; et, suivant cette gradation, qui présente des lois bien assurées, on a

(1) A ces recherches générales il faut ici joindre les travaux particuliers de Haller, Gleditsch, Adanson, Hedwig, Bulliard, Tode, Persoon, Aiton, Smith, Swarz, Roemer, P. Usteri, Jacquin, Wildenow, Hoffman, Acharius, Schroeder, Bridel, Moeneh, Vahl, Cavanilles, Michaux, de Candolle, Desfontaines, Vacher, Chantraus et autres.

(2) Par Blumenbach, Soemmering, Smellie, Pallas, Hunter, Th. Pennant, Monro père et fils, Townson, etc., Wiedemann, etc., Abilgard, Vibord, etc., Spallanzani, etc., Vicq-d'Azyr, Lamarck, Cuvier, etc.

établi des classifications nouvelles qu'à l'imitation de Jussieu, les zoologues français, en profitant avec raison des travaux des étrangers, appellent méthodes naturelles ou zoologie française (1).

Outre ces recherches systématique, faites pour avancer les progrès de l'histoire naturelle, il faut ici signaler les nombreux voyages entrepris dans cette vue, la formation de sociétés spéciales, l'établissement somptueux de jardins botaniques et de ménageries, la fondation de musées et d'amphithéâtres, et les diverses collections précieuses d'objets de la nature.

Enfin, la cosmologie, ce complément de l'histoire naturelle, qui s'occupe de la formation même des êtres de la nature, a aussi reçu déjà quelques matériaux, peu nombreux à la vérité, parce que l'on n'a pu s'adonner que tard à cette étude, et que, d'ailleurs, l'observation des phénomènes qui y sont relatifs, est plus difficile.

Ainsi, pour la formation des corps célestes, Herschell, de nos jours, a cru voir, dans les nébuleuses, la

(1) Voici de plus les travaux particuliers ; pour les mammifères, ceux de Ray, Klein, Linnée, Brisson, Storr, Blumenbach, etc. ; pour les amphibies, ceux de Linnée, Lacépède, Schneider, Brongniart, etc. ; pour les poissons, ceux d'Artedi, Linnée, Lacépède, Bloch, Schneider, etc. ; pour les mollusques, les crustacés et les arachnides, spécialement ceux de Cuvier et Lamarck ; pour les insectes, ceux de Linnée, Bergman, Fabricius, Denis, Schiffermuller, Roemer, Panzer, Swammerdam, Latreille, etc, ; pour les vers, ceux de Muller, Goetze, Mangili, Cuvier et Lamarck; enfin, pour les zoophytes, ceux de Trembley, Cuvier et Lamarck.

matière et le noyau de la formation des systèmes, comme l'avait déjà prévu Kant, cinquante ans auparavant. On a également porté l'attention sur l'uniformité du mouvement de translation des planètes et des satellites, ainsi que de leur mouvement de rotation, avec celui du soleil; sur la proximité des plans de leurs orbites; sur la gradation dans l'excentricité de ces orbites; sur la loi que suivent les distances des planètes au soleil, d'après laquelle on a été porté à la recherche de nouvelles planètes, etc., etc.; le tout suivant les vues de Kant que nous venons d'alléguer. Mais, ce ne sont encore que de simples observations ou des remarques problématiques; et nous attendons les considérations inductionnelles, les principes ou lois, qui doivent les coordonner.

Pour la formation du globe terrestre, les observations, que l'on n'a commencé à faire ici que vers le milieu du dix-huitième siècle, ont déjà conduit à quelques connaissances importantes, quoique encore fragmentaires, sur la structure de la croûte qui couvre la terre, sur la nature des eaux qui flottent à sa surface, et sur les propriétés de l'atmosphère qui l'environne. — Dans l'enveloppe solide, on distingua d'abord (1) les terrains primitifs des terrains secondaires; on observa ensuite la superposition des couches désordonnées, qui forment les terrains primitifs, depuis les roches gra-

(1) Lehman.

nitiques, jusqu'aux roches feuilletées contenant les filons métalliques, et la superposition des couches plus généralement horizontales, qui forment les terrains secondaires et contiennent les débris des êtres organisés ; on examina successivement les diverses circonstances des montagnes, les pentes des continents, les côtes, les îles, les volcans, les tremblements de terre, les éruptions boueuses, les éboulements, l'affaissement général de la croûte terrestre, les terrains qui glissent, les sables mouvants, les attérissements et les alluvions, etc., et l'on discuta spécialement les différentes classes des fossiles.

Les eaux ont été étudiées avec le même soin : les mers, les lacs, les rivières, les fontaines, etc., ont été reconnus ; leurs déplacements et leurs formations accidentelles ont été remarqués ; leurs mouvements, tels que le flux et le reflux, les courants, les ondes, les torrents, etc., ont été observés ; leurs qualités spécifiques, dans les eaux minérales, dans la salure de la mer, etc., ont été examinées ; leur température, leur lucidité même, etc., ont été constatées.

Enfin, l'atmosphère, sa construction, sa hauteur, et ses phénomènes, les vents, les trombes, les aérolithes, les météores, aqueux et ignés, les circonstances optiques, etc., etc., ont été également étudiés (1). — Outre

(1) Nous remarquons ici, parmi les géologues, Sussmilch, de Luc, Delaméthrie et Kant ; parmi les minéralogistes, Bergman, Wallerius, Haidinger, Werner et Dolomieu ; parmi les naturalistes, J.-R. Foss-

ces travaux positifs, fondés sur l'expérience, on a essayé (1) de déduire *à priori* la formation du globe terrestre; mais, ces hypothèses ne peuvent ici être considérées que comme occasions des recherches et des observations auxquelles elles ont donné lieu.

Telles sont, en résumé, les découvertes nombreuses que, dans cette quatrième période de l'espèce humaine, dans laquelle domine la culture du savoir ou la tendance vers la vérité, nous devons à l'empirisme formant le caractère déterminé de ce but dominant. — N'oublions point, en effet, que l'empirisme, tel que nous l'avons fixé plus haut, comme consistant dans la généralisation des faits, ou dans l'introduction de l'universalité de l'absolu dans l'individualité du relatif, est la détermination principale du caractère distinctif de cette période, fondé sur les premières manifestations de la vérité dans la certitude attachée à la connaissance des faits. De là résulte que toutes ces découvertes que nous venons de signaler, comme obtenues par l'expérience, qui est le grand instrument de l'empirisme, et comme présentant toutes des généralités de faits positifs, ou, comme on dit vulgairement, des *faits généraux*, sont

ter, Pallas, Saussure, Zimmerman, Otto, Cuvier et Humboldt; enfin, parmi les météorologues en particulier, Mayer, Toaldo, Gatterer, Lamarck et Lampadius.

(1) Descartes, Burnet, Leibnitz, Whiston, Woodward, Ray, Scheutzer, Raspe, Buffon, de Luc, Saussure, Pallas, Werner, Delaméthrie, Dolomieu, Franklin, Hutton, Playfair, et autres.

dues effectivement à ce procédé assuré de l'empirisme. De là résulte de plus que la somme de ces découvertes se trouve incomparablement plus grande dans le domaine de la nature que dans celui de la liberté, parce que l'être, qui est la base de la nature, est proprement ce qui coexiste avec nous et forme ainsi l'objet de l'expérience, et que, par cela même, la liberté ne peut être atteinte par l'expérience que purement dans ses conditions physiques.

---

# CHAPITRE III

MODIFICATIONS DIVERSES DE L'EMPIRISME PENDANT LA QUATRIÈME PÉRIODE HISTORIQUE. — RATIONALISME DE DESCARTES. — SENSUALISME DE LOCKE. — SPINOZISME. — MATÉRIALISME. — IDÉALISME. — MYSTICISME. — INFLUENCE DE CES MODIFICATIONS SUR LES SCIENCES PHYSIQUES.

---

Voyons maintenant les différentes modifications que, dans cette quatrième période historique, dut recevoir l'empirisme, cette détermination fondamentale de son caractère intellectuel, consistant proprement dans la tendance de la certitude relative vers la certitude absolue. Et, pour conserver le même ordre, considérons encore séparément les connaissances philosophiques et les connaissances physiques.

I

D'abord, pour ce qui concerne les sciences philosophiques, et spécialement la philosophie elle-même, on conçoit facilement que les deux éléments, la certitude relative des faits et la certitude absolue des lois, qui, dans leur équilibre, forment l'empirisme ou la détermination principale du caractère intellectuel dominant, durent prendre alternativement une prépondérance l'une sur l'autre ; et c'est là le principe des deux modifications majeures que ce caractère dominant dut recevoir dans la période dont il est question. — La prépondérance de la certitude absolue sur la certitude relative, des lois sur les faits, ou même directement de l'absolu sur le relatif, dut engendrer une espèce de RATIONALISME, consistant dans l'indifférence ou la neutralisation entre le dogmatisme et le scepticisme. Au contraire, la prépondérance de la certitude relative sur la certitude absolue, des faits sur les lois, ou directement du relatif sur l'absolu, dut engendrer de la même manière une espèce de SENSUALISME, consistant dans l'indifférence ou la neutralisation entre le matérialisme et l'idéalisme.

Telles furent, en effet, les deux modifications majeures que reçut, dans la période présente, l'empirisme de Bacon, formant le caractère philosophique fonda-

mental de cette période. — En premier lieu, Descartes professa cette espèce de rationalisme que nous venons de fixer comme consistant dans la neutralisation du dogmatisme et du scepticisme, et qui est la première de ces deux modifications majeures. Son *cogito ergo sum* est la véritable expression de cette modification du caractère philosophiqne que forme l'empirisme : on y voit clairement que Descartes s'est élevé au-dessus de la certitude relative, dépendante de notre existence, puisque, suivant lui, cette existence elle-même a besoin d'une preuve ultérieure. Cependant, il tient encore à cette existence ; car, au lieu de déduire les idées nécessaires de cette source supérieure, de laquelle il fait dériver son existence, il les considère comme des IDÉES INNÉES, à moins que, par là même, il n'entende déjà les rattacher à cette origine supérieure. — En second lieu, Locke professa au contraire cette espèce de sensualisme que nous avons reconnu consister dans la neutralisation du matérialisme et de l'idéalisme, et qui est la seconde modification majeure du caractère philosophique que forme l'empirisme. Le principe fondamental de sa doctrine est que toutes nos connaissances proviennent des sensations ; et ce principe qualifie exactement cette seconde modification de l'empirisme, que nous signalons ici (1).

Mais, ces deux modifications principales et néces-

(1) Madame W. qui, nécessairement, a assisté à la première lecture de l'ouvrage manuscrit présent, a remarqué, avec beaucoup

saires, le Cartésianisme et le Lockianisme, doivent naturellement, dans leurs oscillations, recevoir de nouvelles déterminations plus particulières encore. Ainsi, le dogmatisme sceptique de Descartes doit devenir, du côté de l'absolu, un rationalisme pur, et, du côté du relatif, un rationalisme empirique. De même, le matérialisme idéal de Locke doit devenir, du côté du relatif, un sensualisme pur, et, du côté de l'absolu, un sensualisme empirique. C'est aussi ce qui a lieu effectivement.

Le rationalisme pur, formant l'un des deux pôles du Cartésianisme, se manifesta, sous le point de vue objectif, dans le spinozisme; et il dégénéra, sous le point de vue subjectif, en un véritable mysticisme, depuis Boehme peut-être jusqu'à Swendenborg. Le rationalisme empirique, formant l'autre de ces pôles, reçut de Leibnitz, pour le contenu du savoir, le beau caractère de la suffisance rationnelle, qui, lié par Wolf à la forme du savoir, devint méthodisme. — C'est ce deuxième pôle philosophique, la suffisance rationnelle et le méthodisme, qui servit de direction à la haute culture intellectuelle des Allemands dans le dernier siècle, moyennant laquelle, par une espèce de compensation, on a pu sortir de l'affreux scepticisme auquel doit aboutir cette quatrième période.

Le sensualisme empirique, formant le premier pôle

de justesse, que, si la devise de Descartes est *cogito ergo sum*, celle de Locke pourrait être *sum ergo cogito*.

du Lockianisme, se développa, par rapport au contenu du savoir, principalement dans l'académie de Berlin ; et, par rapport à la forme du savoir, manifestée sensuellement dans le langage, il dégénéra en France, sous Condillac et ses sectateurs, en une véritable logomachie. Le sensualisme pur, formant le second pôle du Lockianisme, se manifesta, sous le point de vue objectif, dans le matérialisme, et nommément dans la sensibilité matérielle de l'école d'Écosse, et dans la matérialité sensible des sectateurs de Hobbes ; et, sous le point de vue subjectif, ce sensualisme pur aboutit naturellement, chez Berkeley, Arthur Collier, Hume, etc., à l'idéalisme qui forme ici le dernier échelon.

Ainsi, l'échelle de certitudes que l'on a parcourue dans cette quatrième période historique, se trouve construite dans l'ordre suivant : mysticisme, spinozisme, cartésianisme, suffisance rationnelle, méthodisme, empirisme, académie de Berlin, logomachie française, lockianisme, matérialisme (écoles d'Écosse et de Hobbes), et idéalisme. — Il ne faut pas croire que ces divers degrés de certitude soient réellement ceux dont nous avons plus haut fixé les extrêmes dans la certitude absolue et dans la certitude relative : ce ne sont ici que des allusions à ces véritables degrés de la certitude humaine. Une seule, parmi ces prétendues certitudes, est véritable : c'est l'empirisme de Bacon, qui forme le caractère philosophique dominant de cette

période, et qui consiste, comme nous l'avons reconnu, dans la tendance de la certitude relative vers la certitude absolue. Toutes les autres ne sont que des modifications de ce caractère fondamental, lesquelles, par cela même, sortent de la véritable échelle de la certitude humaine : seulement par leur tendance, ces modifications font allusion aux véritables degrés de la certitude. Ainsi, la partie ascendante de cette échelle, depuis le méthodisme jusqu'au mysticisme inclusivement, joue de plus en plus la certitude absolue, attachée à ce qui est par soi-même ; et, perdant de vue les faits, ou ce qui est donné comme coexistant avec nous, elle manque progressivement de vérité dans ce qui concerne l'être ou la nature. De même, la partie descendante de la même échelle, depuis l'académie de Berlin jusqu'à l'idéalisme inclusivement, se rattache de plus en plus à la seule certitude relative, dépendante de notre existence ; et, perdant de vue les lois ou ce qui est par soi-même et indépendamment de notre existence, elle manque progressivement de vérité dans ce qui concerne le savoir ou la liberté. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner les deux échelons placés respectivement aux extrémités de cette échelle de certitudes : le spinozisme et le mysticisme d'une part, et le matérialisme et l'idéalisme de l'autre. En effet, le spinozisme détermine tout indépendamment de notre existence ; et il ne tient plus à cette existence que comme au principe de cette détermination. Le mys-

ticisme va plus loin ; il n'a plus besoin de ce principe : tout découle pour lui d'une source supérieure à notre existence, jusqu'à l'acte même, l'inspiration de ses connaissances. De l'autre côté, le matérialisme ne reconnaît plus pour réel que ce qui coexiste avec nous, ou ce qui est en réaction effective avec notre existence. Et l'idéalisme, qui va encore au delà, ne reconnaît plus de réalité que dans notre existence elle-même : tout ce qui paraît n'être pas cette existence, n'est pour lui qu'une manière d'être de cette existence même.

## II

Procédons actuellement aux différentes modifications que, par les mêmes raisons, dut recevoir la détermination fondamentale du caractère des recherches physiques, consistant également, comme nous l'avons reconnu plus haut, dans l'empirisme prescrit par Bacon et exercé par Galilée. Et, pour éviter la confusion, considérons de nouveau séparément la nature inorganique et la nature vivante ou organisée.

D'abord, comme pour les recherches philosophiques, les deux éléments composant l'empirisme, la certitude relative des faits et la certitude absolue des lois, durent prendre alternativement une prépondérance l'une sur l'autre, et amener ainsi, dans le caractère

fondamental des recherches physiques, deux modifications majeures. Pour reconnaître ces modifications, il faut remarquer que les FAITS physiques, dont la connaissance dépend de notre existence, manifestent leur individualité par la DIVERSITÉ DE L'ESPACE qu'occupent les êtres qui les constituent ; et que les LOIS physiques, qui sont par elles-mêmes ou indépendamment de notre existence, manifestent leur universalité par la VARIATION DU TEMPS dans les phénomènes qu'elles régissent. On verra alors que le véritable caractère des faits physiques, est la RÉACTION DANS L'ESPACE ; et des lois physiques, la SUCCESSION DANS LE TEMPS. Cette réaction dans l'espace constitue le MÉCANISME de la nature ; et cette succession dans le temps, qui généralement est la condition de la causalité (ou de la relation de l'effet à la cause), constitue ici, avec les substances mécaniques, la manifestation des FORCES ou le DYNAMISME de la nature. — Ce sont donc là les deux modifications majeures que dut recevoir l'empirisme physique, par la prépondérance alternative de ses deux éléments composants, de la certitude des faits, et de la certitude des lois. Et c'est effectivement ce qui est arrivé.

Dans la nature inorganique, du côté de la certitude absolue, Becker, ou plutôt Stahl introduisit, par son système phlogistique, le dynamisme inorganique ; et, du côté de la certitude relative, l'ancienne attraction moléculaire, dite atomistique, fut renouvelée et ramena

le mécanisme inorganique. — Dans ce dynamisme, la combustion était considérée comme le phénomène fondamental de la nature ; et le phlogiston était la prétendue force qui opérait ce phénomène. Dans le mécanisme inorganique, les atomes des anciens furent transformés en molécules, et c'est dans leur réaction, dépendante de leur forme, que consistait prétendument tout le jeu de la nature. Ce sont Sennert, Magnenus et Gassendi qui paraissent avoir ramené ces anciennes rêveries de Démocrite et d'Epicure ; et ce sont les physiciens anglais et français qui les professent principalement (1).

Dans la nature organique, du côté de la certitude absolue ou des lois, s'établit l'abus des forces vitales, qui constitue le dynamisme organique ; et, du côté de la certitude relative ou des faits, Hoffmann (2) introduisit le mécanisme organique, fondé sur l'action mécanique d'un prétendu éther répandu dans toute la nature. — Les premières traces de l'admission des forces vitales se trouvent déjà chez Glisson, comme nous l'avons remarqué plus haut ; mais le premier abus de ces forces paraît commencer avec Leibnitz, qui les élevait à l'égal des forces ou facultés intellectuelles.

(1) Le Sage (de Genève) a même donné à cette hypothèse atomistique une forme scientifique, suivie par de Luc et Prévost.

(2) Ses sectateurs sont : en Allemagne, Schulze, Buchnav, Ludwig, Eberhard, Nicolaï, etc.; dans les Pays-Bas, Rega, de Goster, etc.; en Angleterre, Brown, Laugrish, etc.

On conçoit facilement que ces deux modifications majeures, le dynamisme et le mécanisme, durent aussi, comme plus haut les deux modifications analogues du caractère philosophique, le rationalisme et le sensualisme, recevoir des déterminations plus particulières, par leurs oscillations respectives vers le côté de l'absolu et le côté du relatif. C'est ainsi que le dynamisme en général, inorganique et organique, doit amener, du côté de l'absolu, des forces supérieures et en quelque sorte transcendantes (placées au delà de l'expérience), et, du côté opposé, un dynamisme empirique ou des forces immanentes (que l'on peut constater par l'expérience). De même, le mécanisme en général, inorganique et organique, doit conduire, du côté du relatif, à la considération de la simple structure des corps (pure détermination de l'espace), et, du côté opposé, à la considération d'un mécanisme empirique ou de l'équilibre des actions mécaniques. — C'est aussi ce qui a eu lieu.

Dans la nature inorganique, le dynamisme donna lieu, du côté de l'absolu, à des systèmes transcendants, tels que celui de Winterl, où l'on introduit l'influence supérieure ou transcendante de la chaleur, de l'électricité, de la lumière, et d'autres principes immatériels, considérés comme autant de forces de qualité distincte. Du côté du relatif, ce même dynamisme engendra, par le mélange des anciennes idées de Libavius et de Boyle, et des nouvelles idées de Black et de Cavendish, le sys-

tème français de Lavoisier, dans lequel on supposait que l'oxygène, découvert d'ailleurs par Priestley, était l'unique principe des opérations de la nature. — Ce qu'il y a ici de remarquable, c'est que les systèmes transcendants, et nommément celui de Winterl, qui s'écartent le plus de l'empirisme, ont prévu une grande partie des découvertes postérieures, et que le système immanent de Lavoisier, si proche de l'empirisme, s'est trouvé, à l'exception des faits, faux dans tous ses raisonnements, et entièrement contraires aux découvertes récentes de Ritter, Davy, Berzélius et autres.

De même, le mécanisme inorganique, consistant dans la réaction moléculaire, s'est partagé en ses deux pôles. — Du côté de l'absolu, on introduisit en Allemagne, par un développement peu exact du système dynamique de Kant, une véritable statique des force inorganiques, telles que sont l'attraction, la répulsion, l'adhésion, la cohésion, et les affinités chimiques. Dix ans plus tard, Berthollet reproduisit cette statique en France, avec l'imperfection conforme aux circonstances, comme le prouvent déjà les dénominations d'*affinité de cohésion*, et d'*affinité de combinaison*, qui indiquent clairement l'absence de la distinction de ces forces.— Du côté du relatif, le mécanisme inorganique aboutit à l'abus de la cristallographie. Bergman, par la découverte du noyau et des lames cristalliques, posa les fondements de la vraie cristallographie. Haüy mesura leurs angles, calcula leurs combinaisons, et fit ainsi,

à la doctrine physique de Bergman, une application mathématique. Jusque-là tout n'était encore qu'empirisme ; mais le même Haüy donna bientôt, à cette considération de la structure intérieure des corps, une étendue abusive, en voulant y ramener, comme nous l'avons vu plus haut, toutes les distinctions minérales et, par là même, peut-être tous les principes physiques.

Dans la nature vivante ou organisée, le dynamisme, consistant dans l'abus des forces vitales, s'était développé, du côté de l'absolu, dans le psychisme de Stahl, introduit déjà par Swammerdam, Perrault et autres ; et il se présenta postérieurement, du même côté, avec plus de sagesse, dans les systèmes de Brown et de Roeschlaub. Le psychisme de Stahl (1) est ici aux systèmes transcendants de Brown et de Roeschlaub, ce qu'est plus haut, pour le rationalisme philosophique, le mysticisme au spinozisme : le premier est en quelque sorte subjectif, et les derniers sont entièrement objectifs. — Du côté opposé ou relatif, le dynamisme organique descendit, suivant les traces de Paracelse, au systeme iatrochimique de Van-Helmont et de la Boë-Sylvius, dont le premier considérait les fonctions organiques comme des fermentations, et le dernier comme de pures opérations chimiques. — C'est ce système iatro-

(1) Ses sectateurs sont : les uns mystiques, Coschwitz, Carl, etc. ; les autres théoriques, Alberti, Juncker, etc., et surtout E. Platner ; et d'autres enfin pratiques, Cheyne, Mead, Porterfield, Whytt, de Sauvages, etc.

chimique qui, à certains égards, forme encore le fond de la médecine française.

De même, le mécanisme organique, introduit par Hoffmann, et consistant dans l'action de son éther universel, se partagea en ses deux pôles. — Du côté de l'absolu, ce mécanisme organique se développa et se transforma ainsi dans le système iatromathématique, qui s'établit en Italie par suite des progrès de la physique expérimentale, de la découverte de Harvey, et des considérations mathématico-médicales de Descartes. Ce système ramène les fonctions organiques aux lois de l'équilibre, et il constitue ainsi une espèce de statique organique. Borelli en est l'auteur ; et c'est Michelotti qui l'a le mieux développé. — Du côté opposé ou relatif, le mécanisme organique dégénéra dans le système du *solidi vivi* de Cullen, c'est-à-dire, comme le mécanisme inorganique, dans un abus de la structure des corps organisés, et, par contre-coup, dans un abus de l'anatomie comparée. Cette dernière, depuis sa découverte, n'a servi que secondairement pour éclairer la physiologie et l'histoire naturelle, spécialement la zoologie ; mais récemment, peut-être depuis Buffon et Daubenton, elle a pris une tendance vers la suprématie parmi les sciences concernant l'organisation : on voudrait en déduire toutes les fonctions organiques, et peut-être même voudrait-on (par exemple Gall) faire naître ces fonctions de la seule structure des corps organisés. Dans ces derniers temps, M. Cuvier a pro-

posé de déduire, de l'anatomie comparée, le véritable système géologique : cela est possible ; mais, il nous semble que cette proposition donne la solution du problème où l'on chercherait la route la plus longue pour arriver à ce système géologique.

Telles sont les aberrations nécessaires que dut recevoir, dans les recherches physiques, leur caractère fondamental, consistant dans l'empirisme de Bacon et de Galilée, et formant la tendance dominante dans cette quatrième période du développement de l'humanité. — Il ne faut pas croire que toutes ces aberrations aient dû conduire à des erreurs : dans toutes ces modifications du caractère fondamental ou de l'empirisme, on a dû rencontrer des vérités, précisément parce que, plus ou moins, ce caractère y était dominant. On conçoit cependant que, du côté du dynamisme, inorganique et organique, on devait surtout manquer de vérité par rapport aux manifestations mécaniques, ou relations de l'espace ; et au contraire, du côté du mécanisme, inorganique et organique, on devait principalement manquer de vérité par rapport aux manifestations dynamiques, ou relations du temps.

Quoiqu'il en soit, c'est l'empirisme, la généralisation des faits, ou l'introduction de l'universalité de l'absolu dans l'individualité du relatif, formant le caractère dominant des recherches philosophiques et des recherches physiques, ou généralement de la culture du savoir, c'est ce caractère intellectuel, disons-nous, qui

a été le véritable guide pour arriver aux découvertes nombreuses, philosophiques et physiques, qui ont été faites dans cette quatrième période de l'humanité. Et, il ne faut pas perdre de vue que c'est à cette tendance empirique dominante, et non aux diverses aberrations ou systèmes philosophiques et physiques, que nous venons de signaler, qu'il faut attribuer essentiellement toutes ces découvertes. Car, comme nous l'avons déjà remarqué plus haut pour les systèmes philosophiques, toutes ces aberrations ne sont que des allusions aux véritables degrés de la certitude humaine, qui se trouvent depuis la certitude relative jusqu'à la certitude absolue. L'empirisme seul, qui sert de base à ces modifications ou aberrations, rentre dans cette véritable échelle de la certitude humaine ; et cela parce que, dans son origine même, comme garantie requise pour nos recherches intellectuelles, cet empirisme, portant principalement sur la certitude, s'est trouvé formé par les premières et véritables manifestations de la vérité, consistant dans la tendance de la certitude relative vers la certitude absolue, qui en est la nature ou l'essence. C'est là la cause pour laquelle toutes les véritables découvertes, philosophiques et physiques, faites dans cette période, doivent lui être attribuées exclusivement. C'est aussi là le principe de la qualité de vérité qui est contenue dans ces découvertes, et que nous examinerons ci-après pour signaler le terme auquel doit aboutir cette quatrième période historique.

## III

Nous nous bornerons ici, pour laisser prévoir la vraie tendance de cette période, à prévenir que, dans les spéculations philosophiques, elle aboutira nécessairement à un scepticisme décourageant, qui privera de réalité jusqu'à la vérité et à la certitude, et par conséquent que, dans les recherches scientifiques, elle finira par s'attacher aux simples faits isolés, n'osant, par défaut de certitude, ni les subordonner à des lois, ni même les coordonner en espèces. — Ce qui, jusqu'à présent, a retardé notre marche vers ce terme nécessaire du caractère intellectuel dans la période dont il s'agit, sont précisément ses différentes modifications et aberrations que nous venons de signaler, et qui, ouvrant successivement des vues nouvelles, promettaient continuellement à l'esprit une activité supérieure; de sorte qu'étant occupé par ces illusions, on ne pouvait encore s'apercevoir du manque de réalité dans la marche, philosophique et scientifique, que l'on suivait en vertu de l'empirisme. Aujourd'hui que le jeu de ces illusions est achevé dans toutes ses parties, le progrès vers le terme fatal de cette quatrième période, est rapide, et nous verrons à la fin de cette période qu'on a réellement déjà touché à ce terme nécessaire.

Et en effet, la certitude purement relative à notre

existence, qui se trouve attachée aux véritables connaissances acquises dans cette quatrième période, les prive d'abord de toute liaison propre et universelle, parce que, vu cette base de leur certitude, ces connaissances n'ont d'autre unité que celle de notre réalité individuelle, sur laquelle elles reposent; et ensuite, ce qui est l'essentiel, cette certitude purement relative, précisément à cause qu'elle n'est que relative, n'a proprement aucune réalité, parce que la réalité de notre existence actuelle, sur laquelle se fonde cette certitude, ne saurait être établie que par cette certitude relative elle-même, ce qui fait qu'à proprement parler elle n'est point fondée, et par conséquent, qu'elle n'a aucune réalité. De là vient l'effrayant scepticisme auquel, suivant ce dont nous venons de prévenir, doivent aboutir les connaissances relatives ou les connaissances des faits, que l'humanité a acquises dans cette quatrième période de son développement. Mais, sans nous occuper encore ici de l'état futur ou des résultats intellectuels de ces connaissances relatives, nous pouvons déjà, d'après ce que nous venons de voir de leur manque de toute unité propre et même de toute réalité, reconnaître que ces nombreuses connaissances, formant le triomphe de cette quatrième période où elles ont été exploitées, constituent, dans leur ensemble, un état intellectuel très-précaire, et surtout entièrement défectueux, et par conséquent, insuffisant pour satisfaire à la sublime tendance de notre raison.

Passons maintenant, dans la même période, au développement secondaire des trois autres buts de l'humanité, sous l'influence du but dominant de la culture du savoir, dont nous venons de reconnaître les progrès.

---

## IV

DÉVELOPPEMENT DU BIEN-ÊTRE PHYSIQUE OU CORPOREL SOUS LA DOMINATION DU BIEN-ÊTRE HYPERPHYSIQUE. — PROGRÈS DE L'INDUSTRIE. — SCIENCES ÉCONOMIQUES. — COMMERCE. — VOYAGES DE DÉCOUVERTES.

---

On conçoit facilement que, par l'influence dominante du savoir, le caractère propre dont a dû se revêtir le bien-être corporel dans la quatrième période consiste dans le choix des plus grandes convenances physiques; c'est-à-dire que toutes les parties constituantes du bien-être physique se trouvent exploitées, suivant leur plus ou moins grande convenance relativement à ce bien-être pris en général et surtout relativement aux considérations intellectuelles dominantes dans cette période. En effet, le développement du bien-être corporel ne se trouve nullement contraire à la culture du savoir qui domine actuellement, pourvu qu'il ne porte aucune atteinte aux forces intellectuelles requises pour cette culture, et aux bienséances atta-

chées au but sérieux de la certitude qui en est l'objet ; de sorte que, loin d'être réprimé dans son développement par la culture du savoir, le bien-être physique se trouve au contraire avancé par l'application du savoir, sous les conditions que nous venons de reconnaître. Et, c'est précisément cette application du savoir au développement du bien-être physique qui lui donne le caractère propre signalé plus haut, comme consistant dans le choix des plus grandes convenances physiques. Ce caractère propre et particulier du bien-être dont il s'agit, vu sa pure *relativité*, qu'il reçoit par l'influence d'un savoir encore relatif, n'est rien autre que l'*utilité physique* ; et c'est en cela qu'il se distingue de l'orientalisme, de l'utilité politique et de la paresse religieuse qui sont les caractères particuliers dont le même bien-être s'est revêtu successivement dans les trois périodes précédentes. Enfin, après son entier développement dans la quatrième période, cette utilité physique, formant ici le caractère propre du bien-être, se manifesta jusque dans le mécanisme qui s'y trouve impliqué ; et elle reçut, pour les parties constituantes de ce mécanisme, le nom de commodités de la vie (*conveniencies of life*).

Quant aux moyens pour réaliser cette modification nouvelle du bien-être physique ou corporel, ils ont été naturellement plus nombreux et mieux dirigés dans cette période, à cause de l'usage supérieur du savoir qui présidait à leur emploi. Ainsi, toutes les branches

de l'industrie, depuis l'exploitation des produits jusqu'aux ramifications du commerce, ont reçu des améliorations considérables et surtout des développements nouveaux, tant par les travaux immédiats de la classe utile de la société, occupée de la production du bien-être physique, que par les recherches scientifiques, appliquées spécialement au développement des diverses branches de ce bien-être. Les arts mécaniques, les arts chimiques surtout, les arts organiques (l'agriculture et l'éducation des animaux), les arts libéraux (l'architecture utile, la mesure du temps, la chirurgie purement opératoire, etc.) qui corporifient pour ainsi dire le savoir, et même les arts pragmatiques qui emploient la volonté humaine (le service et le commerce), ont fait des progrès incomparablement supérieurs à ceux que l'on a faits dans les périodes précédentes, surtout ayant égard à la courte durée de la période actuelle. — Mais ce qui caractérise essentiellement le développement des moyens du bien-être physique dans cette quatrième période, c'est l'INFLUENCE ÉCONOMIQUE à laquelle nous devons principalement l'état de prospérité supérieure dans l'obtention de ce but particulier de l'humanité.

I

Cette influence économique consiste dans un concours systématique de toutes les forces industrielles de

la société, destinées au développement des moyens du bien-être physique ; et ce concours systématique ne pouvait s'établir avec une efficacité générale, avant cette dernière période, où les éléments nécessaires à son établissement se sont trouvés enfin donnés. Parmi ces éléments que les progrès de l'humanité pouvaient seuls amener, les deux principaux sont l'accumulation des fonds industriels et la garantie de la propriété. L'accumulation des fonds, comme élément positif, servait de base à l'établissement de l'influence économique dont il s'agit ; et la garantie de la propriété, comme élément négatif, servait à ôter les obstacles qui pouvaient s'opposer au développement de cette influence. Mais, pour nous restreindre à notre sujet présent, nous ne considérons ici que l'élément positif, l'accumulation des fonds, qui d'ailleurs est la cause principale de l'établissement de cette influence économique.

L'accumulation des fonds, opérée successivement et surtout vers la fin de la période précédente, donna lieu à une division plus générale du travail, c'est-à-dire, à une séparation des moindres occupations industrielles. En effet, cette accumulation des fonds présentait les moyens de pourvoir aux besoins des hommes occupés à ces branches séparées de l'industrie, avant le retour du fruit de leur travail, et surtout, elle fournissait les matériaux et les instruments nécessaires à ces travaux séparés. Or, cette division

générale du travail, par la facilité de l'application du savoir et du développement des forces individuelles, amena une PRODUCTIVITÉ INDUSTRIELLE bien supérieure à celle des trois périodes précédentes ; et c'est là la vraie cause de la haute prospérité où nous nous trouvons actuellement par rapport au but particulier de l'humanité, consistant dans son bien-être physique ou corporel.

De plus, cette division générale du travail, tant parmi les habitants des États que parmi ces États eux-mêmes, nécessita naturellement une extension proportionnée du commerce, intérieur et extérieur, destinée précisément à recueillir ces produits séparés de l'industrie de la société, et à les répartir parmi leurs consommateurs. Aussi, cet effet naturel de la division du travail a-t-il eu lieu réellement, et d'une manière toujours croissante, durant cette quatrième période ; de sorte que, vu la nécessité de sa cause, qui ne saurait être que la division même du travail, on peut, par le développement du commerce, inférer et constater le degré de cette division du travail, et l'on pourrait même en déduire jusqu'à la quantité d'accumulation des fonds industriels requis pour cette division du travail. Quant à l'extension toujours croissante du commerce, on peut en juger également, d'une manière indirecte, par l'établissement de branches commerciales supérieures destinées, pour ainsi dire, à faire le commerce du commerce. Ce sont les banques dont

nous voulons parler, et qui, en effet, servant uniquement à assurer et à faciliter les opérations de commerce, se sont multipliées et développées d'une manière croissante. Ainsi, les banques d'Italie, et nommément celles de Venise et de Gênes, ne furent destinées d'abord qu'à la conservation de l'unité monétaire (*lira di banco*). Ensuite, les banques d'Amsterdam et de Hambourg étendirent leurs institutions par la circulation des fonds commerciaux, en opérant les paiements par un simple transfert des inscriptions. La banque de Londres et récemment celle de France joignirent à tous ces avantages l'accélération du retour des fonds par l'escompte, en participant aux risques du commerce et en cherchant ainsi indirectement, par leur masse, à égaler ces risques. Des compagnies d'assurances se multiplièrent de plus en plus, pour opérer directement cette répartition égale des risques du commerce. En outre, de nombreuses banques privées et assurances particulières se développèrent graduellement, pour suppléer aux mêmes institutions publiques et générales, et pour contribuer ainsi à répandre ces avantages commerciaux supérieurs. Enfin, les banques d'Écosse, ce dernier terme de l'économie sociale, où l'on rehausse la productivité industrielle par le seul usage du savoir, cherchèrent à remplacer la presque totalité du numéraire par le seul crédit, et à faire ainsi refluer, dans la masse des fonds industriels, cette partie précieuse qu'absorbait le monnoyage.

Ce dernier terme de l'économie sociale, qu'on peut regarder comme la branche transcendante de l'industrie, parce que, sans l'usage d'aucune force matérielle, elle sert à augmenter le bien-être purement physique, ce dernier terme, disons-nous, est la preuve de l'entier développement du commerce et, par contre-coup, de toute l'industrie humaine. Il ne reste plus qu'à perfectionner les différentes branches de cette industrie ; perfectionnement qui augmentera sans doute la productivité industrielle, mais qui ne saurait plus en étendre les bornes. Aussi, l'humanité est-elle déjà parvenue, à cet égard, au degré où elle commence à sentir une vocation autre que celle de la satisfaction de ses besoins physiques, comme nous le verrons mieux dans la suite.

Mais, ce grand développement du commerce, qui n'était évidemment que l'effet de la division générale du travail, vraie cause de la prospérité physique des nations, fut considéré, par un manque naturel de réflexion, comme étant la cause même de cette prospérité. Et alors, les gouvernements crurent de leur devoir de faire fleurir le commerce dans leurs États, au-dessus de toutes les autres branches de l'industrie, en accordant à son exercice des priviléges, des libertés et même des primes, au détriment des autres branches industrielles. Cette considération politique fut même soumise à une forme scientifique ; et elle donna ainsi lieu au fameux système mercantile d'économie poli-

tique, qui a servi de règle à la conduite des affaires économiques dans cette dernière période, et qui, à quelques légères modifications près, se soutient encore aujourd'hui chez presque tous les gouvernements. Ni les réflexions libérales de Quesnay et des autres physiocrates, ni même les vérités découvertes par Adam Smith, ni enfin les recherches métapolitiques et supérieures de nos jours, n'ont pu parvenir à changer entièrement cette ancienne et aveugle routine mercantile. — Au reste, cette prééminence accordée au commerce, aurait pu indirectement favoriser la vraie cause de la prospérité physique des peuples, c'est-à-dire, l'accumulation des fonds et la division subséquente du travail, si elle se fût bornée à la seule et pure extension du commerce ; et réellement, en tant que cette prééminence a influé sur l'extension du commerce, elle a favorisé cette véritable cause de la prospérité des nations, que nous venons de nommer. Mais malheureusement, on s'avisa, dans le système mercantile, de fixer l'idée de la richesse nationale ; et, jugeant des États comme des particuliers, on crut voir cette richesse dans la somme du numéraire de chaque État. En conséquence, les mesures économiques furent dirigées vers l'augmentation de la masse du numéraire ; et l'établissement d'une balance favorable du commerce extérieur, devint la règle suprême des hommes d'État (1).

(1) Les recherches sur cette balance du commerce, ont com-

C'est là le vice essentiel du système mercantile, et, par conséquent, la source de tout ce qu'il a exercé de préjudiciable à la prosperité des nations ; car, comme on le sait aujourd'hui, ce n'est point dans la masse du numéraire, mais dans la somme des forces industrielles, que consiste leur richesse.

## II

Quoi qu'il en soit de cette nuisible influence du système mercantile sur la prospérité croissante des nations, les moyens qu'on employait pour arriver à ses fins, servirent indirectement à l'extension du commerce, et, par là même, comme nous l'avons remarqué plus haut, à avancer le développement de la véritable cause de cette prospérité physique. Ainsi, vers le commencement de cette période historique, les Portugais, pour étendre le marché général, plutôt que par un prétendu esprit d'aventure, suivant les traces de Vasco de Gama et d'Alvarès Cabral, s'établirent dans les Indes sous le grand Albuquerque ; et les Espagnols, profitant des découvertes de Christophe Colomb et d'Améric Vespuce, et désirant s'emparer des richesses promises dans le Nouveau-Monde, devinrent, presqu'en même

mencé en Angleterre, sous Charles II. L'écrit le plus remarquable est *Discourses on trade, by Child, London*, 1670.

temps, maîtres du Mexique sous le hardi et féroce Fernand Cortez, et du Pérou sous l'astucieux et barbare François Pizarre. Bientôt après, les travaux des Forbisher, Davis et Hudson, dirigés pour découvrir un nouveau passage vers la Chine, fixèrent les limites des établissements des Anglais dans le nord de l'Amérique. Depuis, toutes les nations maritimes de l'Europe cherchèrent à participer aux avantages mercantiles que présentaient ces établissements de colonies, par le monopole de leurs mères-patries. Ce système de colonisation devint ainsi général; et, de nos jours, on en développe, dans une longue perspective, les avantages à venir; par exemple, les possessions de la Nouvelle-Hollande et des îles Sandwich paraissent être, pour les Anglais, des pierres d'attente pour un grand système futur du commerce du grand Océan.

Mais, pour signaler directement l'influence qu'ont eu sur la prospérité de l'Europe le savoir relatif dominant dans cette quatrième période et le système mercantile engendré par ce savoir, il faut rappeler l'établissement et l'extension des deux fameuses compagnies des Indes, en Hollande et en Angleterre, qui, jouissant de droits presque souverains, prouvent avec clarté de quelle haute importance était le développement du bien-être physique dans cette dernière période. Il faut y joindre les priviléges immenses accordés aux autres compagnies commerciales qui se sont multipliées sans fin dans presque toutes les parties de l'Europe. Il ne

faut pas oublier non plus les efforts de Colbert qui, méconnaissant les avantages physiques de son pays, aurait voulu soumettre toute l'industrie de la France à un régime essentiellement mercantile. — En un mot, tout fut sacrifié au commerce ; et, par une heureuse finalité plutôt que par la prudence, ces sacrifices, du moins à certains égards, devinrent indirectement avantageux à la prospérité physique de l'Europe, en réagissant sur la véritable cause de cette prospérité. Mais, en même temps, ce zèle mercantile, dont on voudrait faire le triomphe de cette quatrième période, décèle déjà clairement le terme peu honorable où doit conduire la culture purement relative du savoir qui domine dans cette période.

---

## CHAPITRE V

DÉVELOPPEMENT DE LA SURETÉ PUBLIQUE SOUS LA DOMINATION DU BIEN-ÊTRE HYPERPHYSIQUE. — ÉQUILIBRE POLITIQUE. — FORCES PRINCIPALES DES DIVERS ÉTATS DE L'EUROPE. — EXPLICATION DES FAITS HISTORIQUES.

---

Voyons maintenant quel fut, sous la domination du savoir purement relatif, le développement de la sûreté publique qui forme également un des buts de l'humanité. — Pour en fixer d'abord le caractère, il faut remarquer que le savoir relatif, dominant dans cette quatrième période, se fonde entièrement sur notre existence, qui est la base de l'expérience et qui, par là même, est la plus haute réalité qu'on ait pu concevoir dans cette période. On comprendra alors facilement que, de cette manière, le terme auquel devait viser toute la sûreté publique et même toute la justice, était manifestement notre existence, cette réalité la plus

haute que l'on ait pu concevoir; c'est-à-dire que toutes les relations politiques, intérieures et extérieures, devaient se rapporter, dans cette dernière période, à la seule garantie mécanique de notre existence, sans aucune considération morale quelconque.

C'est cette garantie mécanique de notre existence qu'on nomme INTÉRÊT POLITIQUE, sans en bien connaître encore les vrais principes constituants ; et c'est cet intérêt politique qui, plus ou moins clairement, est ainsi le caractère distinctif de la sûreté publique et même de la justice dans cette quatrième période de l'humanité.

Ce caractère politique particulier diffère essentiellement de ceux dont la sûreté publique s'est revêtue successivement dans les trois périodes précédentes: en effet, dans la première période, le sultanisme ne s'élève pas encore à la considération des droits humains, du moins des droits publics, ou plutôt il renonce volontairement à ses droits en faveur du bien-être physique; dans la seconde période, la justice, comme force supérieure à l'existence humaine, devient le caractère de la sûreté publique; dans la troisième période, la religion rattache la justice à l'existence éternelle, et donne ainsi à la sûreté publique un caractère supérieur ; enfin, dans cette quatrième période, notre existence prend la place de la plus haute réalité concevable, et la garantie mécanique de cette existence, sans aucune considération supérieure, devient, sous le

nom d'intérêt politique, le caractère distinctif de la sûreté publique.

Connaissant ainsi ce caractère distinctif de la sûreté publique dont il s'agit de suivre le développement dans cette dernière période, il nous sera facile de fixer *à priori* ce développement, et d'attacher une signification aux événements politiques qui, suivant ce caractère, sont arrivés effectivement durant cette période.

D'abord, la sûreté extérieure des États ou leur indépendance ne pouvant être opérée par l'influence de forces supérieures, telles que furent la justice dans la deuxième période et la religion dans la troisième, il fallut, suivant le caractère de cette quatrième période, consistant dans le seul intérêt politique, recourir à une garantie purement mécanique de cette sûreté extérieure ou de l'indépendance des États. C'est cette garantie mécanique de l'indépendance des États qui constitue ce que l'on nomme ÉQUILIBRE POLITIQUE, et qui, effectivement, a été la seule sauve-garde de la sûreté extérieure des États pendant cette dernière période. Tous les efforts de la diplomatie moderne ont été dirigés vers cet unique moyen de salut pour l'indépendance des États ; et, vu la complication infinie des intérêts et des forces qui entrent dans ce moyen mécanique, ces efforts diplomatiques de l'Europe actuelle prirent une extension et une importance qui paraissent ridicules lorsqu'on ne pense pas que, dans l'état purement relatif où s'est placée l'humanité dans la quatrième

période, cette multiplication de la diplomatie était une suite nécessaire du grossier mécanisme de la politique extérieure.

Ce fut précisément cette complication des intérêts politiques, qui, déjà vers l'origine du dix-septième siècle, motivà les recherches philosophiques sur le Droit des Gens, commencées par Grotius et continuées jusqu'à nos jours, comme nous l'avons vu plus haut en parcourant la culture du savoir dans cette période. Mais malheureusement, ces droits des nations, fondés pour la plupart sur la réalisation de la volonté libre dans les traités, et non sur la justice absolue, n'eurent aucune stabilité : ils changeaient continuellement avec les traités sur lesquels ils se trouvaient fondés. De là ces vicissitudes politiques continuelles qui, plus que toute autre chose, prouvent, dans un état de civilisation si avancée, l'absence de toute règle absolue pour la conduite des affaires extérieures des États. A proprement parler, les droits des États et les moyens pour les garantir, se trouvaient indistinctement réalisés dans le mécanisme de l'équilibre politique, dont la balance favorable donnait, tout à la fois, et ces droits et ces moyens de les garantir. Tout n'était ainsi qu'un pur calcul, tant l'acquisition des droits que leur conservation ; et les efforts des États se réduisaient naturellement à faire pencher, en leur faveur, la balance mobile de l'équilibre politique général. La seule chose qu'il y eût de stable au milieu de ces vicissitudes,

c'était la tendance vers la garantie de l'existence des États, de cette réalité la plus haute que l'on eût pu concevoir ; et c'était précisément cette tendance qui engendrait les efforts des États pour se rendre favorable ce mécanisme de leur équilibre politique.

On conçoit que ces efforts continus durent déranger perpétuellement ce précaire équilibre, ou plutôt qu'ils durent empêcher constamment l'établissement de cette égalité dans la réaction des États ; de sorte que, durant cette période, il dut n'y avoir proprement qu'une fluctuation continuelle dans cette réaction politique. Cette fluctuation devait être d'autant plus prononcée que les intérêts respectifs des États se trouvaient plus importants et plus opposés. On conçoit même que, connaissant ces divers intérêts des États, on peut fixer *à priori* les différentes directions de cette fluctuation mécanique dans la réaction politique dont il s'agit.

Pour cela, observons que le but dominant dans cette période, était la culture du savoir ou la tendance vers la vérité, sous le point de vue relatif auquel seul on a pu porter la certitude dans cette dernière période; et nous en déduirons facilement les intérêts principaux qui ont dû successivement partager les États durant ce temps de la domination de la vérité relative. En effet, deux intérêts fondamentaux et bien opposés, se présentent d'abord, savoir, le zèle pour la vérité en général, et le résultat de l'indifférence pour la vérité; car, ce zèle est déjà une spontanéité qu'il faut ac-

quérir, et que toutes les nations pourront ne pas acquérir. Ensuite, ce zèle pour la vérité peut se porter ou sur l'anticipation de la vérité absolue, par le moyen de la croyance, ou sur l'obtention actuelle de la vérité relative, par le moyen de la certitude. Ce sont là évidemment les trois forces principales qui, dans leurs développements, concourront, par leur réaction, à l'équilibre politique durant cette quatrième période.

I

Mais, avant de poursuivre ces développements, signalons les États de l'Europe qui se sont partagé ces trois forces principales. — Le zèle pour la vérité absolue, moyennant la croyance, était le partage de la Maison d'Autriche et des États catholiques. Le zèle pour la vérité relative, moyennant la certitude, était le partage naturel des princes protestants et généralement des États de la nouvelle religion. Enfin, l'indifférence pour la vérité était, par une espèce de finalité, le partage de la France. — Nous disons par une espèce de finalité, car cette indifférence pour la vérité, servant à tempérer la lutte entre le zèle pour la croyance et celui pour la certitude, a concouru, d'une manière indirecte, au développement ultérieur et définitif de l'humanité. Mais, quelle force pouvait être attachée à cette indifférence pour la vérité? Natu-

rellement, la force même que la France avait acquise dans la période précédente, c'est-à-dire, la tendance vers la sûreté publique, réexcitée dans la CHEVALERIE par les guerres des Arabes, comme cela arriva dans la troisième période, où la France, par ses glorieux exploits, depuis Charles Martel jusqu'aux Croisades, a contribué puissamment au salut de la chrétienté, et par conséquent au développement de l'humanité.

Toutefois, cette force politique de la France n'avait plus son ancienne intensité, parce que, précisément par l'indifférence dominante pour la vérité, elle avait perdu son élément principal, la religion. Ainsi, dans cette quatrième période de l'humanité, la France rétrograda tout à coup jusque dans la seconde période, où dominait cette même tendance vers la sûreté publique; avec la seule différence que, dans la seconde période, cette force dominante était précurseur de la religion, et que, dans la France, elle n'était plus qu'un débris de la religion. C'est aussi de cette différence que vient celle de l'intensité de ces forces politiques respectives, dans la seconde période, chez les Grecs et les Romains, et en France, sous Louis XIV.

Connaissant ainsi ces trois forces principales auxquelles se sont rattachés tous les intérêts de l'Europe, il nous sera facile de fixer le développement de ces forces et leur concours à l'équilibre politique.

D'abord, le zèle pour la croyance, partage de la maison d'Autriche, devait, à l'origine de cette qua-

trième période, avoir une force prépondérante, parce que la croyance ou la religion avait dominé dans la période précédente. Le zèle pour la certitude, partage des princes protestants, n'aurait donc pu lutter immédiatement avec succès contre la puissante maison d'Autriche, sans le concours de l'indifférence pour la vérité, partage de la France, qui, par sa tendance naturelle vers la domination, rivalisait avec la force attachée au zèle pour la croyance, et cherchait ainsi à l'affaiblir. Cela arriva effectivement. — Le mariage de Philippe d'Autriche avec Jeanne d'Espagne, précédé par celui de Maximilien avec l'héritière des Pays-Bas (et de la Bourgogne), et suivi par celui de Ferdinand avec l'héritière de Bohême et de Hongrie, donnèrent à la maison d'Autriche, vers le commencement de cette quatrième période, une prépondérance politique qui, d'une part, excitait la rivalité de la France, et, de l'autre, devenait un obstacle au développement du zèle pour la certitude, qui devait dominer dans cette période. La primauté en Italie fut le premier objet de cette rivalité de la France; et l'occupation du Milanais par François I^er^ fut le signal des succès de Charles V, constatés par les traités de Madrid et de Cambrai. Alors, commence à agir la cause secrète de la politique française: indifférente aux intérêts de la religion, cette politique cherche déjà à gagner les protestants (sans parler ici de Henri VIII) contre Charles V, et, ce qui fut alors scandaleux, elle s'allie avec la Porte pour

favoriser ses nouveaux projets, conçus par Soliman II, contre la chrétienté et même contre la sûreté de l'Europe ; tandis que Charles V, pour s'opposer à ces vues funestes, donne l'île de Malte aux vaillants Chevaliers qui venaient de perdre l'île de Rhodes, la clef de la Mediterranée, et que lui-même combat deux fois en Afrique ces pirates et ces infidèles. Mais, François Ier gagne ainsi le Piémont et la Savoie par l'armistice de Nice, et ensuite la renonciation à la Bourgogne, par la paix de Crespy. — Cette influence de la politique de François Ier, en retenant Charles V loin des affaires intérieures et propres de l'empire, contribua déjà beaucoup, surtout par les dangers croissants de la part de la Turquie, au développement de la Réformation ou de la tendance vers la certitude, qui, depuis l'édit de Worms, devint effectivement une affaire d'État. La guerre dite des Paysans et peut-être la sécularisation de la Prusse, jointes à la position politique de l'Empereur, mais surtout le zèle manifeste des adhérents de Luther, amenèrent d'abord l'alliance de Dessau et la contre-alliance de Torgau, et ensuite, après la *protestation* de Spire et la confession d'Augsbourg, l'union definitive de Schmalkalden et la ligue sainte de Nuremberg. Ainsi commence déjà l'existence politique des protestants ou de cette tendance vers la certitude qui, opposée à la croyance dominante dans la période précédente, devint, comme nous le savons, le partage de la période actuelle. Mais, cette exis-

tence fut encore précaire ; et, dès que Charles V fut délivré par la paix de Crespy de l'influence de la France, et que le Concile de Trente ne laissa plus de prétexte aux prorogations des protestants, la bataille de Muhlberg et l'événement de Halle privèrent ces derniers de leurs chefs, et leur union ostensible fut dissoute. Ce fut le moment, durant le fameux Intérim, de signaler la force secrète de cette haute tendance qui venait d'être comprimée, ainsi que d'utiliser la politique indifférente de la France ; et la rupture de Maurice, secondée par l'alliance avec Henri II, montra ce signal et cette utilité. L'empereur fut forcé de signer le traité de Passau, formant les préliminaires de la paix de religion, conclue définitivement à la diète d'Augsbourg ; et la France eut pour indemnité de son secours, Metz, Toul, Verdun, et quelques places du Piémont. Alors, la tendance vers la certitude, cet apanage de la nouvelle religion, fut établie définitivement ; et, du moins dans son principe, elle commença à dominer durant cette période.

## II

Pour en fixer les développements, il faut, avant tout, distinguer les deux branches de la nouvelle religion, les évangéliques (Luthériens) et les réformés (Zwin-

gliens ou Calvinistes), et reconnaître leurs caractères respectifs, desquels dérivent proprement ces développements politiques dans la dernière période. — Ces caractères distinctifs se manifestèrent, dès l'origine de la Réformation (vers 1525), par la dispute sur la sainte cène, et, mieux ensuite, par l'usage des signes représentatifs, produits de l'imagination : on y reconnaît, en effet, une tendance vers la certitude abstraite ou purement intellectuelle chez les réformés, et une tendance vers la certitude concrète ou sensible chez les évangéliques. Cette différence dans leurs caractères, doit fonder naturellement une différence correspondante dans les développements respectifs de ces deux branches de la nouvelle religion, dont la tendance commune vers la certitude domine dans cette période. Les réformés ou calvinistes, séparant mieux la région des sens de celle de l'intellect, s'adonneront à l'exploitation de la première sans y établir aucune dépendance de la dernière ; c'est-à-dire que, dans la région des sens, ils poursuivront l'obtention des buts terrestres de la sûreté, et du bien-être physique, sans y faire aucunement participer la religion appartenant à la région de l'intellect. Les évangéliques ou luthériens, au contraire, confondant ces deux régions, s'adonneront à leur exploitation commune ou réciproque ; c'est-à-dire qu'ils poursuivront l'obtention de tous les buts de l'humanité, dans leurs relations sensibles et intellectuelles. Il en résultera, pour les réformés, une con-

sidération en quelque sorte absolue de la sûreté ou de la liberté, et du bien-être physique; et, pour les évangéliques, une considération pareille de la réaction physique et morale, comme constituant l'univers. Mais, l'une et l'autre de ces certitudes purement relatives, devant être fondées exclusivement sur l'expérience, et par conséquent sur notre existence, finiront, à la longue, par rattacher tout à cette existence, et par ne reconnaître aucune autre réalité placée hors de la sphère de cette activité; avec cette seule différence que les évangéliques, suivant toujours la même tendance, arriveront à ce terme plutôt que les réformés, qui, avant de songer à cette réunion des régions sensibles et intellectuelles dans leur réaction avec notre existence, poursuivent d'abord l'obtention isolée des buts terrestres ou de la région des sens, c'est-à-dire, de la sûreté ou de la liberté, et du bien-être physique. Cette considération finale à laquelle doivent aboutir les deux branches de la nouvelle religion, et par conséquent toute cette quatrième période, deviendra, par un étrange mécanisme de la certitude, une apparence de la FORCE D'ESPRIT (*Freygeister*, *Freethinker*, *Esprits-forts*, etc. et, par là même, le motif puissant des derniers événements politiques de cette période.

Tel sera donc le développement général de la tendance vers la certitude ou vers la suprématie de la vérité, dominant dans la période actuelle. Et, en y joignant la considération de l'opposition décroissante du

zèle pour la croyance, et de l'influence excentrique provenant de l'indifférence pour la vérité, nous pourrons fixer avec facilité, les développements particuliers et successifs de la tendance dominante, et par conséquent des événements de la politique extérieure dont il est question. Les voici :

Vers le temps de la paix de religion, conclue à Augsbourg, la nouvelle religion s'était déjà étendue considérablement en Europe ; et ce fut dans cette extension qu'elle dut commencer alors à exercer son action, et à opérer ainsi son premier développement. — En Allemagne, les évangéliques, principalement après avoir obtenu la paix religieuse, ne durent encore que se préparer aux événements futurs, en faisant quelques premiers pas vers leur terme éloigné. — Dans les Pays-Bas, les nouveaux religionnaires, surtout les réformés, ayant à vaincre la résistance opposée par le zèle pour la croyance, durent travailler immédiatement à leur premier développement, en cherchant à se procurer la liberté et, avec elle, le bien-être physique. — En France, ces mêmes réformés, sous le nom de Huguenots, se trouvant au milieu d'une tendance générale vers la domination provenant ici de l'indifférence pour la vérité, durent devenir les instruments d'un parti, le conduire au trône, et acquérir ainsi quelques priviléges. — En Angleterre, la nouvelle religion, fondée sur les principes de la Réformation, contenait des éléments évangéliques et réformés; et, vu ce mélange,

la nation dut prendre un caractère moyen entre celui des luthériens et celui des calvinistes. Il s'ensuit que la tendance politique générale en Angleterre, qu'il importe ici de fixer d'avance, dut prendre une direction moyenne entre les buts terrestres attachés à la région des sens, comme chez les réformés, et entre les buts de l'humanité considérés dans leur réaction physique et morale, comme chez les évangéliques ; c'est-à-dire que, s'attachant à notre existence, sur laquelle se fonde la certitude qui dominait dans cette période, la tendance politique de l'Angleterre dut prendre, pour terme, la conservation générale de l'existence contre les attentats de la liberté et contre les attaques de la nature, ou la sûreté et le bien-être physique, considérés comme moyen de cette réalité relative à notre existence qui domine dans la quatrième période. Ce caractère moyen de l'Angleterre dut se développer durant toute cette période, en se rapprochant alternative ment, suivant les circonstances, de la tendance des réformés ou de celle des évangéliques ; et c'est là la vraie signification de la marche politique de ce pays. Mais, pour en revenir à son premier développement après la paix de religion, on conçoit que, dans cette origine, la tendance propre de l'Angleterre dut, par son opposition à celle de la croyance, contribuer aux succès des protestants dans la Hollande, formant les premiers effets de la Réformation, et se préparer ainsi un champ à sa propre extension.

Tout arriva effectivement comme nous venons d'en reconnaître la nécessité. — Ferdinand I^er^, qui reçut la couronne de l'Empire après l'abdication de Charles V, conserva la paix en Allemagne, par la considération des efforts inutiles de son prédécesseur. Mais, Philippe II, roi d'Espagne, n'eut pas encore la même considération. Il se proposa de réprimer l'hérésie dans ses États; et, lors de la paix de Cateau-Cambrésis, il fit même un accord secret avec la France, sous l'influence des Guises et de Granvelle, pour cette répression religieuse, précisément au moment où les protestants des Pays-Bas, la plupart de la branche des réformés, commençaient à sentir l'importance de leurs droits politiques et de leurs richesses, c'est-à-dire, de la liberté et du bien-être physique, formant le premier développement de la tendance des réformés. Le compromis signé à Bruxelles, en fut le signal; et depuis, ni la terreur d'Albe, ni les succès de Requesens, ni les ruses de Don Juan, ne purent prévenir l'union définitive d'Utrecht, base de la nouvelle république. La défaite des provinces belgiques sous le duc de Parme, ne servit qu'à mieux concentrer l'union des provinces bataves; et l'assassinat de Guillaume d'Orange, donnant lieu à l'élection libre de Maurice, amena, par le concours de Barneveld, la vraie forme de cette république. Enfin, la clôture du port de Lisbonne, ordonnée par Philippe II, ce nouveau maître du Portugal, dirigea les Hollandais

aux Indes, où, par la conquête facile des possessions portugaises, ils trouvèrent les sources de leur prospérité mercantile.

En France, l'esprit de la domination, suite de l'indifférence régnante pour la vérité (Voyez les Mémoires de Brantôme), s'était développé généralement sous les derniers Valois, et produisit la rivalité entre les Bourbons et les grandes familles de la Cour, surtout les Guise. Cette rivalité fut le véritable principe des troubles civils; mais, l'extension en France des réformés ou huguenots présentant une force supérieure, la parti légitime des Bourbons utilisa cette force; et alors, surtout par l'influence de Catherine de Médicis, le parti opposé devint protecteur armé de la foi. Ainsi naquirent les huit guerres successives, l'exécrable Saint-Barthélémy, la Ligue, l'Édit de Nemours, et toutes les horreurs terminées, du moins dans leurs principes, par les succès de Henri IV. Ce prince, parvenu au trône de France, en reprit la politique; et, ayant pour cela changé de religion, et espérant cependant s'allier avec la Hollande et l'Angleterre, il recommença la guerre avec l'Espagne, terminée à son avantage par la paix de Vervins. Ensuite, toujours dans l'esprit de la politique dominatrice de la France, Henri IV voulut exécuter l'idée bizarre de Sully, ou la sienne si l'on veut, de la grande république européenne, idée placée entièrement hors de la sphère de l'activité supérieure de l'Europe et du développement de l'hu-

manité. Quant aux huguenots, l'Édit de Nantes, soutenu peut-être par leur attitude armée, fut en France le fruit précaire de leurs efforts faisant partie de ce développement actuel de l'humanité.

En Angleterre, la haute Église, établie depuis le règne d'Élisabeth, et formée successivement par l'influence du protestantisme, avec la réservation de la hiérarchie épiscopale, servit surtout, par la suprématie hiérarchique attachée au trône, à développer le caractère politique, en fixant avec clarté l'idée de l'IDENTITÉ DES INTÉRÊTS DE LA NATION ET DU GOUVERNEMENT, formant ce caractère. Cette idée, principe secret des libertés anglaises, donne, à ces mêmes libertés, une garantie dans l'autorité du gouvernement, et prévient ainsi la dissolution de l'État, comme nous le verrons dans la suite. Mais, pour ne parler ici que des relations extérieures, cette même idée, âme de la politique anglaise, donna à cet État la force morale qu'il a déployée dans cette quatrième période. Ainsi, durant l'intervalle de l'établissement de la Hollande, devenant protectrice naturelle du protestantisme, l'Angleterre fut la rivale naturelle de l'Espagne, qui, comme nous l'avons vu plus haut, s'était alors chargée presque exclusivement de la défense du catholicisme. Cette rivalité, jointe à une tendance mercantile déjà anticipée, fut d'abord utile à l'établissement de la république batave, et ensuite, par la destruction de la grande Armada, ouvrit les mers au développement mercantile

de cette république et à l'extension future de la puissance maritime de l'Angleterre.

Ainsi, dans l'intervalle qui suivit la paix de religion d'Augsbourg, s'opéra en Europe le premier développement politique du protestantisme ou de la tendance vers la certitude, dominant dans cette période ; et ce développement fut la liberté absolue des provinces bataves, la fixation de la liberté conditionnelle ou relative de la Grande-Bretagne, le système mercantile de la Hollande, et la perspective maritime de l'Angleterre. Nous ne parlons ici ni des libertés des Suisses consolidées dans le même intervalle, ni des droits encore précaires des huguenots acquis dans ce temps ; mais, nous devons joindre, à ce premier développement politique du protestantisme, les forces nouvelles que, dans cet intervalle de paix, a acquises en Allemagne et en Scandinavie cette tendance dominante vers la certitude, pour agir dans la longue lutte que nous allons voir commencer.

## III

On conçoit, en effet, que ce développement libre du protestantisme en Allemagne et dans le Nord, dut susciter des forces nouvelles, dirigées essentiellement contre le zèle pour la croyance. Réciproquement, ce zèle dut acquérir, par l'expérience et par une paix plus

ou moins continue, des forces supérieures et propres à inspirer de grandes espérances. Enfin, l'indifférence pour la vérité, pouvant maintenant porter à l'extérieur ses vues de domination, dut chercher à profiter de cette tension des forces européennes. On prévoit même que la lutte qui doit en résulter, sera longue et décisive : plusieurs guerres partielles se succéderont dans les mêmes desseins ; la puissance attachée au zèle pour la croyance, doit enfin succomber ; le zèle pour la certitude, tendance dominante de cette période, deviendra triomphant ; mais, l'officieuse indifférence n'aura pas coopéré sans fruit à ce triomphe important, et, pour le moins, elle en obtiendra une prépondérance politique en Europe. — Tels furent effectivement les motifs et les résultats de la guerre de trente ans.

Déjà sous Rodolphe II, se formèrent l'union protestante et la ligue catholique ; et l'influence intéressée de Henri IV aurait fait commencer cette longue guerre, dès les différends sur les pays de Juliers, Clèves et Berg, si une mort préméditée ne l'eût fait différer. Ce fut sous Ferdinand II que commença proprement cette guerre fameuse, lorsque, dans la maison d'Autriche, une union plus intime fut rétablie entre la ligne Allemande et la ligne Espagnole, resserrées et dirigées secrètement par l'influence des Jésuites. L'insurrection des protestants, sous la conduite de l'électeur palatin, s'étendait de la Bohême, par la Hongrie, jusque dans la Transylvanie ; mais, la puissance actuelle de l'em-

pereur, qui, outre l'Espagne, s'était allié la Ligue sous la conduite de Maximilien de Bavière, comprima sa première explosion. L'électeur Frédéric V, élu roi de Bohême, fut proscrit et dépouillé de tous ses États ; la guerre fut portée dans le Nord de l'Allemagne, siége principal du protestantisme, contre le duc de Holstein, roi de Danemark, et les succès de Wallenstein, réprimant cette assistance étrangère, changèrent momentanément le sort du Mecklembourg ; enfin, l'exécution révoltante de l'édit de restitution, insinué par les Jésuites, porta à son comble l'exaspération des protestants. Cette attitude de l'empereur fut le signal de l'activité excentrique de l'indifférentisme de la France, et de l'assistance libérale de la Suède. Richelieu, profitant de cette tension de l'Espagne et de l'Autriche, regagna d'abord, par les traités de Monçon et de Chierasco, l'influence en Italie ; chercha ensuite à séparer la ligue catholique de l'empereur ; donna des subsides à la Suède ; et forma enfin une alliance avec la Hollande pour le partage des Pays-Bas Espagnols. Gustave-Adolphe, que Richelieu crut pouvoir faire servir d'instrument à ses projets, devint le héros de la grande cause européenne du protestantisme : la bataille de Leipzick, la mort de Tilly, la victoire de Lutzen, et peut-être la trahison de Wallenstein, auraient inévitablement amené la prépondérance politique définitive de cette tendance dominante dans la période actuelle. Mais, la mort du héros arrêta ce cours : les succès

suivants furent balancés par la défaite des Suédois à Nordlingen; et, malgré l'influence active de la France, les forces étant épuisées, il fallut, après de longs pourparlers, en venir à la paix, conclue à Munster et à Osnabruck, sous le nom de paix de Westphalie.

Par cette paix, l'indépendance de la Hollande et de la Suisse fut définitivement arrêtée; le nouveau droit public de l'empire, donnant la souveraineté plénière aux membres de cette confédération, fut fixé; les intérêts de l'Allemagne furent attachés aux gouvernements territoriaux de préférence au gouvernement de l'Empire; l'ancienne paix de religion, conclue à Augsbourg, fut confirmée et étendue expressément aux réformés; enfin, les opinions religieuses nouvelles obtinrent tout leur développement, et le zèle pour la croyance fut abattu. Tels furent, pour le but dominant dans cette quatrième période, les avantages politiques de cette longue lutte accasionnée par le protestantisme ou la tendance vers la certitude; mais, ils furent achetés par des cessions considérables faites à la France et à la Suède, qui fondèrent des relations politiques nouvelles en Europe, comme nous le verrons bientôt. La France ne se contenta même pas de ces avantages : malgré les troubles de la Fronde, elle continua la guerre avec l'Espagne, profitant de l'insurrection du Portugal et de la Catalogne; le cardinal Mazarin s'allia même avec Cromwell, et obtint ainsi la prépondérance politique future dans le Sud-Ouest, fixée par la paix des Pyrénées.

Et la Suède, de son côté, profitant de sa grande influence, avait déja acquis, par la paix de Bromsebrôe, une prépondérance pareille dans le Nord-Est de l'Europe.

Ainsi, à côté du triomphe du protestantisme, ou de la tendance vers la certitude qui dominait dans cette période, se développa en Europe une double prépondérance politique: celle de la France, fondée sur les traités de Munster et des Pyrénées, et celle de la Suède, fondée sur les traités d'Osnabruck et de Bromsebrôe. — Nous connaissons déjà le principe de la politique française, qui a dû nécessairement amener, pour la France, ces nouvelles relations extérieures. Quant à la Suède, cette dégénération politique de l'assistance libérale du protestantisme par Gustave-Adolphe, est tout simplement un abus de ses succès et de son influence; abus qui présente déjà une preuve irréfragable de ce que le protestantisme ou la tendance dominante dans la dernière période, n'est encore qu'un état relatif de l'humanité, parce que, manquant d'un but absolu et invariable, il a pu s'écarter de sa direction et poursuivre des vues étrangères.

Cette double prépondérance politique et le triomphe définitif du protestantisme, seront évidemment les éléments du nouveau système politique de l'Europe; et il est facile d'en prévoir les déterminations successives. En effet ces deux prépondérances occasionneront, d'abord, par leurs tendances respectives vers

la domination, la formation de deux équilibres politiques séparés : l'un du côté du Sud-Ouest, et l'autre du côté du Nord-Est de l'Europe. Dans le premier, la force prépondérante de la France, pour arriver à ses fins, cherchera à user de tous les moyens supérieurs que lui donne le développement déjà existant de la tendance européenne dominante, tels que la richesse mercantile et les progrès des lumières.

Dans le second équilibre politique, la force prépondérante de la Suède éprouvera bientôt une grande résistance, d'un côté, par la même supériorité des moyens chez les États protestants, et de l'autre, par l'ancienne force chez les États de l'antique religion. Quant au protestantisme, son développement ultérieur sera ainsi arrêté ostensiblement dans cet intervalle, se trouvant occupé à réprimer la double influence et de la France et de la Suède, opposée à ce nouveau développement de l'humanité. — Tout cela arriva effectivement.

## IV

Dans le Nord-Est de l'Europe, la prépondérance politique de la Suède, fondée sur les traités de Westphalie et de Bromsebrôe, et concentrée sous Christine, commença d'agir sous Charles-Gustave. Ce nouveau Pyrrhus paraît n'avoir pas désiré moins que l'établis-

sement d'une monarchie universelle du Nord. Prétextant les prétentions de Jean Casimir, restes de l'ancien projet des Jésuites de réunir la Suède à la Pologne, Charles-Gustave pénètre jusqu'à Varsovie, et, connaissant peu le patriotisme des Polonais, menace de faire de la Pologne une province Suédoise. Alors, se déclarent contre lui l'Empereur, le Czar, le roi de Danemark, et l'Électeur de Brandebourg; et ainsi commence à se former l'équilibre politique du Nord. Chassé de la Pologne, le Suédois pénètre dans le Danemark, et obtient le traité de Roschild; mais, revenant une seconde fois avec le projet de détruire Copenhague, il provoque davantage la résistance des Danois, et surtout l'influence étrangère, laquelle, avec la mort de Charles-Gustave, amène alors la formation définitive de l'équilibre dans le Nord, fixé par les traités d'Oliva, de Copenhague et de Cardies. Il faut joindre à ces parties constituantes de l'équilibre politique du Nord, la trêve d'Andrussow, qui, fixant les relations futures de la Pologne et de la Russie, servit de base à la coopération de ces puissances dans la fameuse guerre de Turquie, où Jean Sobieski, par l'éclatant exploit de Vienne, délivra la chrétienté, et prépara ainsi la ruine de l'influence musulmane, arrêtée à la paix de Carlowitz. — Quant aux différends ultérieurs de la Suède avec le Brandebourg et le Danemark, terminés par les traités de Saint-Germain, Fontainebleau et Altona, ce sont déjà les premiers

contacts des deux équilibres politiques, de la formation desquels il s'agit actuellement.

Dans le Sud-Ouest de l'Europe, la prépondérance politique de la France, fondée sur les traités de Westphalie et des Pyrénées, commence à se manifester par les prétentions sur la prééminence du rang avec l'Espagne, et se déclare ouvertement par l'entreprise de la conquête de la Belgique, de ce projet impolitique de Richelieu, légué à Louis XIV et à la politique future de la France. Mais, la triple alliance, œuvre du chevalier Temple, en préludant déjà ici à l'équilibre politique, détermine Louis XIV à la paix d'Aix-la-Chapelle, sans savoir encore arrêter ses vues ambitieuses. Aussi, Louis XIV ne fait-il qu'étendre ses vues; et, à la conquête de la Belgique, il joint la destruction de la Hollande, par ressentiment ou plutôt par désir de s'emparer de son système mercantile. — Car, déjà Colbert, voulant donner à la France la force moderne de l'Europe provenant des richesses, a cherché à imiter les Hollandais, en sacrifiant tout à l'industrie et au commerce : à la vérité, l'industrie, et nommément les fabriques et les manufactures réussirent en France, parce que l'accumulation des fonds existants dans ce pays comme dans le reste de l'Europe, suffisait pour cela; mais le commerce, surtout le commerce extérieur et le système colonial, qui, comme nous l'avons vu plus haut, formaient une partie constituante de la tendance dominante de l'Europe, ne firent que végéter en

France, et l'expérience donne ainsi une preuve de ce que cette tendance était effectivement étrangère alors à ce pays. Louis XIV et le sauvage Louvois pressentirent donc qu'il était plus politique de s'emparer de ces sources mercantiles de la force actuelle des États, en détruisant la république batave; et, pour arriver à cette injuste fin, l'alliance secrète avec l'Angleterre, sous les auspices de la haine de Charles II, fut suivie d'un appareil immense, militaire et surtout diplomatique, qui eut pour issue la mort des frères de Witt et l'élévation de Guillaume III, où l'ambition de Louis XIV trouva son écueil.

L'Europe aperçut alors, en effet, le danger qui la menaçait : elle commença à entrevoir la tendance excentrique de la politique de ce roi. Mais, deux siècles d'ignorance de l'Europe à cet égard, avaient laissé à la France le développement libre de son nouveau et grand système militaire, où elle profita aussi de toutes les découvertes nouvelles, depuis l'invention de la poudre jusqu'à la tactique de Gustave-Adolphe; et ce ne fut alors, qu'avec des efforts majeurs, que l'Europe parvint à la paix de Nimègue, présentant la première formation de l'équilibre politique du Sud-Est de l'Europe. A cette supériorité militaire de la France, il faut joindre une influence indirecte, non sur les peuples de l'Europe, qui avaient alors des vues différentes, mais sur les Cours, que, depuis l'extension des relations politiques de Richelieu, la France avait réussi à faire

partager son vertige d'une soi-disant grandeur, dont Louis XIV fut le modèle le plus complet.

Ce fut donc sous des auspices si peu favorables que se forma à Nimègue, l'ébauche de l'équilibre politique, rendu surtout précaire par le manque d'unité dans les traités sur lesquels il se trouvait fondé. Aussi, dès le commencement de cette paix, de nouvelles tergiversations de la part de la France, suspendues momentanément par la prétendue trève de vingt ans, conduisirent insensiblement, à côté des différends avec le Pape, de la révocation de l'Édit de Nantes, et de la révolution de l'Angleterre, à la guerre générale qui provoqua la grande alliance de Vienne et amena ainsi, par suite de l'épuisement momentané de la France, la paix de Ryswick, où se forma définitivement l'équilibre politique du Sud-Est de l'Europe, qui se trouva donc ainsi, par l'établissement des deux systèmes politiques, dans le Nord-Est et dans le Sud-Ouest, délivrée de la double influence de la Suède et de la France; et put alors reprendre ouvertement le développement ultérieur de sa tendance vers la certitude, dominant dans cette période, dont le triomphe avait déjà été assuré dans les traités de Westphalie. — On peut encore ici prévoir la marche de ce développement, sous les auspices nouveaux du double équilibre politique.

D'abord, dans l'Ouest de l'Europe, le développement qu'avait déjà reçu la tendance dominante, était,

comme nous l'avons reconnu, la liberté absolue de la république batave, les libertés conditionnelles de la Grande-Bretagne et de l'Empire, le système mercantile de la Hollande, et la perspective maritime de l'Angleterre, c'est-à-dire, en général, la garantie de la sûreté publique et la garantie du bien-être physique, qui sont les deux premiers pas importants dans le grand développement politique du protestantisme, surtout dans la branche des réformés, ainsi que nous l'avons déjà fixé plus haut. Actuellement, le nouveau pas important qui se présente, est évidemment la transition du système mercantile à la puissance maritime ; et ce pas sera fait principalement par l'Angleterre. — En effet, la sûreté publique et le bien-être physique, formant, comme buts absolus, les premiers progrès politiques des réformés, durent perdre cette inconditionnalité dans le développement ultérieur du protestantisme ; et ce fut ainsi que, chez les Anglais, dont le caractère politique se trouve entre ceux des réformés et des évangéliques, ces deux buts terrestres commencèrent, surtout après la guerre civile de Charles Ier, à ne plus être considérés que comme moyens de la réalité relative de l'Univers, qui forme le terme de la tendance des évangéliques, ou de la véritable tendance de cette dernière période historique. De plus, vu la dépendance spéciale réciproque de ces deux buts terrestres, de la sûreté publique et du bien-être physique, la puissance maritime était évidemment leur unique

garantie commune, en les considérant conditionnellement comme moyens de la réalité relative du monde, dépendante de notre existence, et par conséquent de l'existence des États. Ainsi, la puissance maritime dut devenir le terme de tendance pour la politique extérieure de l'Angleterre, plutôt par le développement du protestantisme que par sa position insulaire; et, partant du système purement mercantile de la Hollande, cet État insulaire, avant d'arriver définitivement à ce partage dans le développement du protestantisme ou de l'humanité, dut naturellement opérer d'abord une transition du système mercantile à la puissance maritime. — Ce fut donc cette transition, où les deux buts terrestres conservent encore quelque valeur inconditionnelle ou absolue, qui dut, dans l'Ouest de l'Europe, former le nouveau pas important du développement politique du protestantisme, c'est-à-dire, de la tendance dominante vers la certitude physique ou vers la réalité relative du monde. Mais, cette transition du système mercantile à la puissance maritime, ne pourra être opérée qu'indirectement, par l'influence prépondérante de l'Angleterre dans l'équilibre politique du Sud-Ouest de l'Europe, en profitant des troubles nouveaux suscités par la tendance dominatrice de la France.

En second lieu, dans l'Est de l'Europe, où se trouvait principalement la branche des évangéliques, le développement politique du protestantisme avait déjà

fait quelque progrès vers son terme éloigné, la réalité du monde relative à notre existence, et avait ainsi déjà consolidé la considération inconditionnelle de la réaction physique et morale dans l'univers, formant le premier pas important du développement du protestantisme dans la branche des évangéliques, comme nous l'avons reconnu plus haut. Cette réaction physique et morale, considérée comme constituant le monde, dut alors se prêter à une union avec la considération absolue du monde moral dans l'antique religion chrétienne; et, pour effectuer cette union, il ne manquait évidemment que l'indépendance de l'autorité du pape dans l'exercice de cette antique religion (1). Heureusement, l'Église d'Orient dominant en Russie, présentait cette indépendance papale, et ouvrait ainsi la voie à l'union de l'antique religion chrétienne avec les premiers développements politiques de la nouvelle religion, c'est-à-dire, avec la considération importante de la réaction physique et morale dans l'univers. Cette union dut donc avoir lieu, et donner à la Russie un caractère politique entièrement nouveau, consistant dans la garantie de la réalité absolue, objet de l'ancienne religion dominante en Russie, moyennant la réalité relative, objet de la nouvelle religion dominante en Europe. La condition

(1) La possibilité de cette union de la nouvelle religion avec l'ancienne, se trouve constatée par l'entreprise malheureuse de Cyrille Lukaris, patriarche de Constantinople.

de cette garantie politique, ou de cette sauvegarde future de l'humanité, était évidemment la puissance continentale ; et, par conséquent, cette puissance dut devenir le terme de tendance pour la politique extérieure de la Russie. Mais, avant d'arriver ouvertement à cette tendance, la Russie dut commencer à réunir, à la force supérieure inhérente à l'antique religion, les avantages majeurs résultant du développement de la nouvelle religion ; c'est-à-dire qu'elle dut d'abord opérer une réformation ou plutôt la formation d'un véritable et puissant État européen, en profitant de la nouvelle civilisation de l'Europe, et en cherchant déjà à avoir une prépondérance dans l'équilibre politique du Nord-Est. Ce fut donc cette formation supérieure de la Russie, qui, dans l'Est de l'Europe, dut être le nouveau pas important du développement du protestantisme, ou de la tendance dominante vers la réalité relative du monde.

En troisième et dernier lieu, entre ces deux tendances prépondérantes dans la politique extérieure des deux équilibres politiques du Sud-Ouest et du Nord-Est de l'Europe, c'est-à-dire, entre la tendance vers la puissance maritime et celle vers la puissance continentale, considérées comme étant respectivement, l'une la garantie de la réalité relative moyennant les deux buts terrestres, et l'autre la garantie de la réalité absolue moyennant la réalité relative, on conçoit qu'il dut s'établir un lien qui rattache réciproquement les

deux systèmes d'équilibre politique. Il est même facile de fixer *à priori* le caractère propre de ce lien politique; car, il suffit d'observer que la réalité relative du monde, ce dernier terme de la tendance dominante dans cette quatrième période historique, se trouve, de part et d'autre, et nommément comme but dans le système du Sud-Ouest, et comme moyen dans le système du Nord-Est, pour reconnaître que cette réalité relative est elle-même le véritable lien de ces deux systèmes. D'ailleurs, cette réalité relative du monde, forme, comme nous venons de le remarquer, le dernier terme de la tendance qui domine dans cette période, et, par conséquent, elle forme aussi le centre où doivent se rattacher toutes les aberrations de la tendance dominante. Ainsi, le lien réciproque des deux systèmes politiques de l'Europe, et conséquemment de tous les intérêts de la politique extérieure, dut se trouver dans la garantie de la réalité relative du monde; et, vu la nature spéciale des deux aberrations extrêmes qui prépondéraient dans l'Ouest et dans l'Est de l'Europe, on reconnaîtra facilement que la modération politique extérieure, ce dernier représentant de l'intérêt politique dominant dans cette période, était l'unique condition de cette garantie de la réalité relative. On conçoit donc que la modération politique extérieure dut devenir le terme de tendance pour la politique d'un État intermédiaire entre les deux systèmes politiques du Sud-Ouest et du Nord-Est,

qui fut nécessaire pour rattacher ces systèmes et, par là même, tous les intérêts politiques de l'Europe ; et l'on conçoit de plus que cet État intermédiaire dut être celui qui, comme la branche électorale de Zollern, réunissait le Brandebourg, situé dans l'équilibre du Sud-Ouest, à la Prusse, située dans l'équilibre du Nord-Est de l'Europe. Mais, avant de pouvoir exercer cette fonction politique de la modération extérieure, cet État intermédiaire dut acquérir une force proportionnée à cette importante fonction ; et l'on prévoit même que cette acquisition dut se faire principalement aux dépens de la maison d'Autriche, dont le zèle pour la croyance, formant l'une des trois forces politiques fondamentales de cette période, se trouvait déjà affaibli depuis la paix de Westphalie. Ce fut donc cet établissement de la force de la Prusse qui, au milieu de l'Europe, entre les deux systèmes politiques de l'Ouest et de l'Est, dut être le nouveau pas correspondant, d'une part, à la transition du système mercantile à la puissance maritime, et de l'autre part, à la formation des bases de la puissance continentale.

Tout arriva effectivement comme nous venons de le prévoir *à priori*.

## V

D'abord, dans l'Ouest de l'Europe, l'Angleterre avait déjà préparé la transition du système mercantile à la puissance maritime, par son acte de navigation donné dans l'interrègne, et renouvelé par Charles II; acte qui avait causé la guerre sanglante avec la Hollande, terminée sous le Protectorat, où l'honneur du pavillon était resté à l'Angleterre. De nouvelles préparations à cette transition à la puissance maritime, furent successivement : la guerre maritime contre la Hollande et la France, terminée par la paix de Breda; l'union intime avec la Hollande, depuis Guillaume III; et la guerre maritime avec la France, dans laquelle la bataille de la Hogue décida enfin de la supériorité future de la marine britannique. Mais, le grand système mercantile de la Hollande était encore le centre autour duquel oscillaient les intérêts dans le système d'équilibre politique du Sud-Ouest de l'Europe; et il fallait une circonstance toute particulière où, par le concours et par l'intérêt spécial des États maritimes, la prépondérance dans ce système d'équilibre politique se trouvât attachée à la puissance maritime elle-même. Cette circonstance fut heureusement amenée par l'ambition de la France dans la guerre de la succession d'Espagne, pré-

parée de longue main dans la paix des Pyrénées par le mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse.

Le sort de l'Espagne devint, en effet, un objet de la plus haute importance pour les États maritimes; et les deux traités successifs de partage, stipulés avec ces États par la France, montrent clairement leur participation majeure et la nature de leurs intérêts. Mais, le cardinal Porto-Carrero ou le testament de Charles II, servit à démasquer les vues secrètes de Louis XIV, et produisit ainsi la grande alliance de La Haye entre l'Autriche et les États maritimes, à laquelle accéda déjà la nouvelle puissance de la Prusse. Les journées de Carpi, Chiari, etc., et surtout de Hochstet ou Blentheim, de Ramillies et d'Oudenarde, avait tellement compromis l'influence de Louis XIV en Europe, qu'elles amenèrent son ministre des affaires étrangères, Torcy, dans l'antichambre du Grand-Pensionnaire de Hollande; et que, jointes à celle de Malplaquet, ces journées forcèrent Louis XIV jusqu'à offrir des subsides contre son protégé et petit-fils Philippe d'Anjou. Mais, le triomphe des Torys ou le changement du ministère en Angleterre, qui eut pour suite la retraite de Marlborough, et surtout la mort de l'empereur Joseph Ier, qui aurait accumulé sur la seule tête de Charles VI, son frère, les couronnes d'Allemagne et d'Espagne, décidèrent les États maritimes à la séparation de l'Espagne d'avec les Pays-Bas, et à leur partage entre les deux compétiteurs principaux, la France et

l'Autriche; décision qui conduisit à la paix d'Utrecht stipulée sous la direction de l'Angleterre, exerçant ainsi la prépondérance acquise dans cette guerre, et se constituant par là principale puissance maritime.

Ce qu'il y eut d'intérêt continental impliqué dans cette guerre de la succession d'Espagne, se rattachait aux relations de la France et de l'Autriche ; aussi, après les stipulations d'Utrecht, où furent arrêtés principalement les nouveaux intérêts maritimes et, avec eux, la prépondérance maritime future de l'Angleterre, la France et l'Empire continuèrent la guerre, qui cependant fut terminée bientôt par les traités de Rastadt et de Bade. Ainsi, furent déjà posés des fondements à la puissance maritime de l'Angleterre; et il ne lui restait qu'à consolider ces fondements par la conservation de la paix d'Utrecht, qui préparait cette nouvelle prépondérance à la Grande-Bretagne. Le ministère anglais et surtout Robert Walpole, sentirent ce besoin de développer les avantages maritimes des traités d'Utrecht : pour cela, ce ministère lutta d'abord, lors de la guerre de Turquie terminée par la paix de Passarowitz, contre les projets du perfide Albéroni; et, profitant plus tard des dispositions paisibles du cardinal de Fleury, il parvint à conserver, sinon la paix, du moins les relations maritimes fondamentales dans ce nouvel équilibre du Sud-Ouest de l'Europe; et tout cela au milieu des extravagances du régent, des prétentions de la reine Élisabeth, et des nouvelles propo-

sitions de Charles VI. Une de ces dernières propositions, savoir, la participation au commerce des Indes par Ostende, toucha vivement les nouveaux intérêts maritimes de l'Angleterre; aussi, malgré la renonciation à ce projet par le traité de Vienne, en faveur de la garantie de la Pragmatique-Sanction autrichienne, la Grande-Bretagne, et la Hollande, qui y fut également intéressée, restèrent, lors de la réélection de Stanislas Lesczinski, spectateurs tranquilles de l'alliance entre la France et l'Espagne, obtenue par les intrigues de Chauvelin, laquelle donna à la France l'expectation de la Lorraine, et à la nouvelle famille d'Espagne le royaume des Deux-Siciles. — Ce fut ainsi que, par la conservation des relations maritimes fondamentales, stipulées dans la paix d'Utrecht, l'Angleterre, en développant les avantages de ces relations, parvint insensiblement à la puissance maritime, formant le terme de sa tendance politique dans la garantie de la réalité relative du monde, dominant dans cette dernière période.

En second lieu, dans l'Est de l'Europe, déjà le czar Ivan Basilewitz IV, vers le temps de l'extension du protestantisme dans le Nord, avait préludé à la réunion en Russie des avantages matériels de cette nouvelle religion à la force de l'antique religion dominante dans ce pays; réunion qui, rendue ici possible par l'indépendance papale de l'Église d'Orient, fut opérée définitivement par Pierre le Grand, en formant de la Russie tout à coup un État puissant et véritablement

européen. Mais, pour poser, dans cette formation même, les bases à la puissance continentale future de la Russie, deux objets principaux se présentaient : il fallait étendre l'Empire jusqu'aux bords de la Baltique, et substituer sa prépondérance à celle de la Suède dans le système d'équilibre politique du Nord-Est. Pierre parvint à cette double fin, en profitant de l'alliance secrète du roi de Pologne avec le Danemark, pour la conquête de la Livonie. La bataille de Narva, perdue peut-être à dessein par la mésintelligence des commandants russes, conduisit le fougueux Charles XII en Pologne, et laissa ainsi à Pierre le temps de développer ses forces, et de s'établir sur les bords de la mer d'Est. La paix d'Altranstaedt, qui d'ailleurs était précaire pour la Pologne, ne servit plus à Charles XII que pour le conduire à sa perte dans la journée de Pultawa, où les destinées du Nord et peut-être de la terre furent décidées. Ainsi, en moins de dix ans, les deux bases de l'influence future de la Russie, la communication avec l'Europe par la Baltique et la prépondérance dans l'équilibre politique du Nord, furent posées définitivement. Il ne restait alors à Charles XII que l'alliance avec la Turquie ; mais l'heureuse issue sur le Pruth annula ces dernières espérances du héros suédois. Sa mort, après la perte de toutes ses possessions en Allemagne et le ravage des côtes de la Finlande, amena la Suède à la paix de Nystadt qui consolida ces premiers fondements de la

puissance continentale de la Russie, dont le monarque prit alors la dignité impériale. Avec ce premier établissement de la puissance de la Russie, son influence sur la Pologne se forma bientôt sous l'impératrice Anne, lors de la mort d'Auguste II et de la réélection de Stanislas Lesczinski; et, quant à la Turquie, la disgrâce sur le Pruth fut oubliée dans la campagne de Munich, surtout par la reprise d'Azow qui préparait à la Russie son influence future par la mer Noire. Ainsi, étendant déjà sa prépondérance depuis le Sund jusqu'au Bosphore, fut fondée rapidement cette puissance colossale, par l'heureuse réunion, à la force provenant de son ancienne religion, des avantages supérieurs amenés avec le développement de la nouvelle religion dominant actuellement en Europe; puissance qui, par une admirable finalité du monde, servira peut-être de sauve-garde contre la destruction de l'humanité.

En troisième et dernier lieu, entre les deux systèmes politiques de l'Est et de l'Ouest de l'Europe, la branche électorale de Zollern, qui avait déjà établi son indépendance pour le Brandebourg, dans la paix de Westphalie, et, pour la Prusse, dans celle d'Oliva (ou de Bromberg, si l'on veut) prit la dignité royale, et commença ainsi la formation de cet Etat intermédiaire qui, par l'influence d'une modération politique extérieure, doit enfin réunir les deux systèmes séparés d'équilibre politique. Son influence immédiate,

d'une part, dans la paix d'Utrecht, et, de l'autre, dans celle du Nord après la mort de Charles XII, lui donna déjà quelque extension, et posa des bases à son activité politique future. Mais, ce furent surtout l'administration intérieure et le développement de l'état militaire qui, sous Frédéric-Guillaume, préparèrent les moyens d'agrandissement de cet État, pour lui donner la force nécessaire à l'exercice de sa fonction de modérateur politique de l'Europe. Aussi, Frédéric II, usant de ces moyens et sentant tout à la fois cette haute vocation de son État et la décadence de la maison d'Autriche, dont les forces se trouvaient déjà épuisées dans sa lutte pour la croyance durant cette dernière période, songea-t-il à la conquête de la Silésie, légitimée très-faiblement par quelques droits équivoques et insuffisants. Cette entreprise fut grandement facilitée par la France, qui, voyant également la décadence de la monarchie autrichienne, crut, sous l'influence des insinuations des frères Bellisle, devoir en profiter pour achever le délabrement de cet État, en formant, contre la garantie expresse de la Pragmatique-Sanction, l'alliance secrète de Nymphenbourg avec les trois prétendants à la succession d'Autriche. Le roi de Prusse accéda donc à cette alliance; mais, suivant sa propre politique, après l'occupation de la Silésie, et la bataille de Czaslau qui la lui assurait, il renonça à cette étrange alliance en signant le traité de Breslau, qui établit sa conquête. Il

revint à la même alliance dans l'union de Francfort, lorsque, par l'assistance de l'Angleterre, l'Autriche relevée lui fit craindre la perte de la Silésie; et il l'abandonna de nouveau, lorsque, après la mort de Charles VII de Bavière et la paix de Fussen, il parvint à garantir cette conquête par la convention d'Hanovre, et définitivement par le traité de Dresde. Ainsi, la monarchie prussienne acquit, aux dépens de l'Autriche, de cette force fondamentale, mais décroissante dans la période actuelle, l'agrandissement qui, suivant le dernier développement de la tendance dominante dans cette période, lui était nécessaire pour réunir, par sa modération extérieure, les deux systèmes politiques et, par-là même, les intérêts de l'Europe, pour les réunir, disons-nous, dans la réalité relative du monde, formant cette tendance dominante dans la période dont il s'agit. — Quant à la France, qui avait déjà amené dans cette guerre, par la bataille devant Toulon, la domination maritime définitive de la Grande-Bretagne, elle continua la guerre contre son alliée l'Espagne, sans aucun motif légitime, jusqu'à ce que, ayant encore amené dans l'Ouest, la nouvelle influence continentale de la Russie, elle fut déterminée à la paix d'Aix-la-Chapelle.

Ainsi donc, furent fondées presque simultanément la puissance maritime de l'Angleterre, la puissance continentale de la Russie, et la modération armée de la Prusse, constituant, la première la garantie de la

réalité relative du monde moyennant les deux buts terrestres, la sûreté publique et le bien-être physique ; la seconde la garantie de la réalité absolue de l'univers moyennant sa réalité relative ; et enfin, la dernière la garantie de leur union réciproque dans la réalité relative du monde, qui est le terme de la tendance dominante de cette quatrième période. Actuellement, ces trois branches du développement politique du protestantisme chercheront naturellement à exercer leurs actions respectives, et amèneront ainsi par l'unité de leur direction, le dernier terme de ce développement politique de la tendance dominante, lequel, suivant ce que nous avons reconnu plus haut, est la garantie de la considération de la certitude attachée à la vérité relative, comme d'une force supérieure de l'esprit humain (esprit-fort), c'est-à-dire, la garantie de l'affranchissement de notre esprit de tout soi-disant préjugé provenant d'une influence étrangère à notre existence actuelle, à ce principe de l'expérience, et, par là, de la réalité relative du monde ; affranchissement de l'esprit qui est connu et famé sous le nom inexact d'*idées libérales*. — Voici, *à priori*, la route que suivront ces trois dernières actions politiques, pour arriver à ce terme commun de la tendance dominante dans la période actuelle.

La prépondérance maritime de l'Angleterre, dans laquelle se trouve impliquée la région des sens, ou les deux buts terrestres, la sûreté publique et le bien-être

physique, lesquels forment la première et la plus faible manifestation de la réalité du monde, cette prépondérance maritime, disons-nous, cherchera naturellement à se consolider et à se développer, en établissant la *domination de la mer*. Elle y arrivera maintenant avec facilité, vu, d'une part, l'absence d'une résistance maritime proportionnée, et de l'autre, le manque d'unité dans les relations continentales, comme nous le verrons à l'instant. Quant aux États contre lesquels l'Angleterre aura à lutter dans cet établissement de la domination de la mer, ce seront directement pour l'influence maritime, la France, par son penchant général de domination, et indirectement pour l'influence continentale, l'Autriche, chargée toujours, quoique déjà affaiblie, de s'opposer au développement de la tendance dominante de cette période, étendue actuellement à l'Angleterre et à la Russie, et concentrée dans la Prusse, comme nous le verrons bientôt. Ainsi, lorsqu'enfin cette tendance triomphe complétement, la France qui l'avait si bien aidée, sans se douter de son assistance, sera forcée, dans cette même voie, d'assister, dans leur décadence, les anciens intérêts de la croyance, formant le partage de l'Autriche; mais, il sera déjà tard; et, comme nous venons de le remarquer, l'Angleterre arrivera à son but presque sans difficulté. Alors, usant de cette domination de la mer, cette puissance créera naturellement un nouveau droit maritime, dépendant de la considération de cette domination,

comme étant la garantie de la réalité relative du monde, de cette réalité la plus haute que l'humanité puisse et veuille concevoir dans cette dernière période.

Toutefois, on prévoit aussi que les deux parties constituantes de cette garantie, savoir, la réalité relative, comme but, et les deux fins terrestres, la sûreté publique et le bien-être physique, comme moyens, devront se séparer dans cette tourmente des droits de l'humanité. Ces deux fins terrestres, formant ici les moyens, prédomineront dans les colonies anglaises, où se sont réfugiés les puritains tenant des réformés ; et la réalité relative elle-même, formant le but dans cette garantie maritime, prédominera dans la mère-patrie qui, dans ses relations plus intimes avec l'Europe, suit de plus près les progrès du développement de l'humanité dans cette période. Ainsi, les États-Unis d'Amérique se constitueront en république, à l'instar de la Hollande, ayant, comme elle lors de sa formation, pour tendance politique suprême, la garantie des deux buts terrestres, de la sûreté publique et du bien-être physique; et le gouvernement européen de la Grande-Bretagne se constituera protecteur spécial des idées libérales, ayant, pour tendance politique suprême, la garantie de la réalité relative elle-même, dépendante de notre existence.

La prépondérance continentale naissante de la Russie, dans laquelle se trouve impliquée la région sublime de l'absolu, provenant de l'antique religion,

qui est la plus haute manifestation de la réalité du monde, et qui donne ainsi une force supérieure à la Russie, cette prépondérance continentale, disons-nous, cherchera naturellement à son tour à se consolider et à se développer, en établissant sa domination sur le continent. Mais, voyant les obstacles majeurs qui y sont opposés, la Russie ne pourra considérer encore cette domination que comme un terme de sa tendance politique, en se contentant d'y arriver graduellement et en se bornant à exercer une influence continentale prépondérante, et croissant avec sa nouvelle puissance. Ainsi, pour se rapprocher du centre de l'Europe, la Russie, après avoir réduit la Suède, cherchera à réprimer la Prusse, à réunir dans son empire les nations slaves, et à relever, sous ses auspices, l'empire grec qui, jouissant des mêmes avantages d'une religion ancienne indépendante du Pape, admettrait également la réunion des avantages modernes, et aurait ainsi la même supériorité de forces militaires. Ses ennemis naturels seront donc la Suède, la Prusse, la Pologne et la Turquie, en un mot, tous ses voisins européens, sans parler de ceux de l'Asie, dont nous écartons ici la considération. Toutefois, vu l'anticipation de l'absolu qui est impliquée dans la tendance de la Russie, comme dans l'ancienne croyance soutenue dans cette période par l'Autriche, il se présente un contact provisoire entre ces deux puissances, qui se trouve affermi par l'inimitié de la Turquie, et

surtout par celle de la Prusse, où est actuellement le centre de la nouvelle tendance européenne, établi aux dépens de l'Autriche. Cette alliance de la Russie avec l'Autriche facilitera le développement de la puissance de la première ; au point que la Prusse, pour se soutenir en équilibre, et pour ne pas perdre sa grande vocation de MODÉRATRICE ARMÉE DE L'EUROPE, se croira forcée d'aider la Russie pour participer à son agrandissement.

Mais, à côté de ce développement de la domination continentale de la Russie, dû aux avantages modernes de la réalité relative unis à la force supérieure de sa réalité absolue impliquée dans l'ancienne religion, cette puissance sera forcée de favoriser l'une et l'autre. Ainsi, d'une part, le culte divin sera mis sous les auspices spéciaux du souverain, et le zèle religieux de la nation sera soutenu et protégé ; et, de l'autre part, les idées libérales, fruits de la réalité relative du monde, en tant qu'elles ne sont pas contraires à sa réalité absolue anticipée dans la religion, seront répandues et cultivées avec succès.

Enfin, la modération armée de la Prusse, destinée à ramener vers son centre la double aberration de la tendance dominante de cette période historique, savoir, la région des sens impliquée dans la prépondérance maritime de l'Angleterre, et la région de l'absolu impliquée dans la prépondérance continentale de la Russie, et formant ainsi elle-même la véritable direc-

tion centrale de cette tendance dominante, c'est-à-dire, la garantie immédiate de la réalité relative dépendante de notre existence et par conséquent, de celle des États, cette modération armée, disons-nous, cherchera naturellement, autant qu'il lui sera possible, à réprimer la double influence de la domination maritime de l'Angleterre et de la domination continentale de la Russie. De plus, étant actuellement le centre de la tendance dominante de cette période, comme nous venons de le voir, cette modération armée de la Prusse se trouvera surtout opposée à la politique de l'Autriche, qui, quoique déjà faiblement et d'une manière décroissante, demeure toujours chargée de réprimer ce développement de la tendance vers la certitude relative, contraire à la croyance; et cette opposition sera d'autant plus animée que c'est aux dépens de l'Autriche que la Prusse exercera cette fonction de modératrice armée de l'Europe. Enfin, l'indifférence pour la vérité, ou le penchant de domination chez la France, sera un nouvel adversaire de cette politique de la Prusse; mais, comme l'Angleterre et la France doivent actuellement lutter entre elles, ainsi que nous l'avons reconnu plus haut, la Prusse restera indifférente par rapport à l'Angleterre, et ne combattra la France qu'à cause de son alliance avec l'Autriche. Ainsi, la Prusse, profitant d'abord des dispositions de l'Angleterre, commencera à exercer, ou plutôt à défendre sa modération politique extérieure, dans une triple lutte, avec

l'Autriche, la Russie, et la France; et, si elle n'était pas le pivot ou le centre de la tendance dominante de l'Europe, elle succomberait nécessairement dans cette lutte inégale. Cette puissance inférieure alors croira même à la fin que, pour soutenir son importante fonction politique, elle est forcée de laisser faire la Russie, et de partager avec elle les dépouilles de la guerre, comme nous l'avons remarqué plus haut. Mais, ce qui soutiendra essentiellement la Prusse, et ce qui en formera la véritable force, ce sera, comme nous venons de l'indiquer, d'être le centre de la tendance dominante de l'Europe, où se rattacheront conséquemment tous les intérêts politiques. Aussi, la Prusse se constituera-t-elle la protectrice naturelle des idées libérales, terme de cette tendance dominante de l'Europe, où, par le mécanisme de la certitude, l'esprit humain croit trouver sa force suprême dans la réalité relative dépendante de l'expérience et, par là même, de notre existence et de celle des États.

Ainsi donc, par toutes les différentes voies ou ramifications que suivra le développement du protestantisme ou de la tendance vers la certitude, qui domine dans cette dernière période, on arrivera au terme commun constituant, sous le nom d'idées libérales, la considération de la réalité relative dépendante de notre existence, comme étant la force suprême de l'esprit humain. — On prévoit de plus, que même les deux autres forces fondamentales agissant dans cette période,

savoir : le zèle pour la croyance et l'indifférence pour la vérité, doivent arriver alors au même terme commun de la tendance de cette période. Car, épuisé ou affaibli dans sa longue lutte, et soutenu nécessairement par les avantages nouveaux du développement de la certitude relative, le zèle pour la croyance fera place en Autriche à une tolérance générale, et ainsi passera insensiblement à l'admission des idées libérales; et, quant à l'indifférence pour la vérité, parvenue à l'entière incrédulité religieuse, la France sera forcée de rattacher ce jeu de son indifférence à l'expérience ou à notre existence actuelle, et d'admettre enfin, à son tour, la certitude temporelle, attribut de la réalité relative, et avec elles les idées libérales.— Cette prétendue force suprême de l'esprit sera donc le terme général de la tendance de l'Europe dans cette dernière période; et, à ce terme, cette période se trouvera achevée ou du moins développée complétement.

Les événements politiques constatent effectivement cette déduction que nous venons de donner *à priori.* — Les voici :

En Angleterre, la supériorité actuelle de la marine avait donné des espérances qui ne laissaient attendre qu'un prétexte pour amener la guerre maritime, et pour être réalisées. Ce prétexte même servit déjà à découvrir les vues de la politique anglaise; car, sous le nom de représailles, cette politique commença alors l'usage d'exercer des actes d'hostilités maritimes avant

leur déclaration. Ainsi, s'ouvrit la guerre avec la France, qui, vers le même temps, s'était alliée pour la première fois avec l'Autriche, pour s'opposer au développement de l'influence naissance de la Prusse, et indirectement à celui de l'influence de la Grande-Bretagne. L'entreprise heureuse contre Minorque fut bientôt suivie de la perte des principales colonies françaises, et de l'établissement armé ou de la conquête de la domination maritime de l'Angleterre. Le pacte de famille avec l'Espagne, qui fut d'ailleurs repoussé par le Portugal, ne fit qu'augmenter les succès de la Grande-Bretagne par lesquels elle fonda cette domination de la mer, constatée dans les préliminaires de Fontainebleau, et définitivement dans le traité de Paris. Alors, de nouvelles relations politiques, concernant spécialement les intérêts mercantiles et maritimes, s'établirent entre l'Europe et la Grande-Bretagne. Déjà, vers le commencement de cette dernière guerre, cette puissance introduisit un nouveau droit maritime (the rule of 1756), surtout par rapport aux neutres, fondé entièrement sur la considération de sa prépondérance maritime, et non sur la justice; car, suivant ce droit, l'Angleterre en guerre, aurait été lésée plus que toute autre puissance maritime, si, par sa prépondérance, elle n'avait su pouvoir protéger son commerce avec ses colonies. Et, depuis la paix de Paris, cette domination de la mer ne faisait que se développer davantage, par l'exercice de toutes les con-

venances maritimes, surtout par l'excessif monopole du commerce avec les colonies britanniques, qui, par leur nombre et leur prospérité croissante, embrassaient la plus grande partie du commerce colonial de l'Europe.

Mais, ce fut précisément dans les vexations ou dans l'injustice attachée à ce monopole, que se trouva le motif de la séparation des colonies anglaises de leur mère-patrie; de celles du moins dont la prospérité développée rendait plus apparentes et plus sensibles ces vexations, et dont le caractère religieux admettait davantage les buts terrestres, la sûreté et le bien-être. Ainsi, les colonies de l'Amérique septentrionale, formées ou dirigées la plupart par des puritains ou indépendants réfugiés, et saisissant le prétexte presque insignifiant du droit d'imposition se portèrent à la soi-disant rébellion de Boston. La clôture de ce port amena le congrès de Philadelphie; et la guerre étant ouverte, conduisit à la déclaration de l'indépendance des treize États-Unis. Alors, surtout après le désastre de Bourgogne, le cabinet de Versailles admit la proposition de Franklin, reconnut cette indépendance, et, entraînant l'Espagne, recommença une nouvelle guerre maritime, à laquelle la Hollande même fut forcée de prendre part. Ici, la marine anglaise eut l'occasion de montrer et de développer toute sa force, en tenant d'abord contre celle de presque tout l'Ouest de l'Europe, et en déployant enfin la nou-

velle tactique de Rodney, qui, par la grande victoire devant la Guadeloupe, lui assura le triomphe.

Quant aux États-Unis, la capitulation de Cornwallis amena la paix de Versailles, laquelle, considérée dans ses principes, n'est rien autre que le transport, à travers l'Angleterre, des principes et des maximes politiques de la Hollande dans ces nouveaux Etats-Unis, avec les seuls changements dépendants des localités et des circonstances. Ainsi, se sépara de la tendance politique de l'Angleterre l'un de ces deux éléments, savoir, les buts terrestres constituant la sûreté et le bien-être, venant d'abord de la Hollande, et devenu actuellement le terme de la tendance politique des Etats-Unis d'Amérique. L'autre de ces deux éléments, savoir, la garantie de la réalité relative elle-même, devint le terme d'une nouvelle tendance politique épurée de l'Angleterre, qui commença à cette époque, mais qui ne se manifesta clairement que dans le dernier congrès de Vienne, après l'ébranlement de l'Europe par la révolution française. Suivant cette nouvelle tendance, la considération de la réalité de notre existence et de celle des États, comme étant indépendante de toute influence étrangère à cette existence même, en un mot, la garantie de l'affranchissement des soi-disant préjugés, ou la protection extérieure de ce que l'on appelle idées libérales, prédomina dans la politique anglaise. Déjà, vers la fin de la guerre des États-Unis, cette politique laissa entrevoir cette im-

portante modification de ses maximes, en n'osant point, comme dans la guerre précédente, s'expliquer sur les principes de son droit maritime, en réponse de la fameuse déclaration de la neutralité armée de la Russie. Mais, ainsi que nous venons de le dire, ce ne fut qu'au congrès de Vienne, et par conséquent plus tard, que, dans le reste de l'Europe, par les raisons alléguées plus haut, se manifesta clairement cette tendance épurée de la politique anglaise, formant le dernier développement de la tendance dominante dans cette quatrième période historique.

En Russie, malgré le gouvernement d'Élisabeth, qui ramena presque les principes de l'ancienne barbarie, l'État n'en continua pas moins son développement par suite de sa nouvelle impulsion. — La guerre avec la Suède, commencée avant le règne d'Élisabeth, et suscitée par la France moyennant la faction de Gyllenborg (des chapeaux), donna lieu à la bataille de Willemstrand, et par là à une nouvelle extension de l'influence de la Russie, stipulée par le traité d'Abo, qui conduisit au trône de Suède la maison de Holstein-Gottorp, la même qui, après Élisabeth, occupa le trône de Russie. Cette promotion de la ligne latérale de Holstein réveilla des mésintelligences avec le Danemark, lesquelles furent utilisées par la Russie, et ne cessèrent que sous Paul, par l'échange du pays de Holstein-Gottorp contre ceux d'Oldenbourg et de Delmenhorst, cédés à la ligne cadette. Depuis la paix

d'Abo, les vues de la Russie se tournèrent contre la Prusse; et, à la chute de Lestoc, se forma l'alliance avec l'Autriche, qui d'abord accéléra la paix d'Aix-la-Chapelle, et ensuite fit participer la Russie à la guerre de Sept-Ans. Ce fut dans cette guerre que la renommée des armées russes se répandit en Europe, et ce fut là l'avantage majeur que la Russie retira de cette guerre, terminée à la mort d'Élisabeth. Catherine II, changeant en neutralité l'alliance avec la Prusse stipulée par son époux Pierre III, profita de cette renommée des armées russes, en commençant à exercer une espèce de dictature européenne par son influence diplomatique. Et, à côté de cette influence, cette souveraine se mit à réaliser les vues prochaines de la politique russe, portant sur l'extension graduelle de sa puissance continentale. Une grande alliance du Nord lui paraissait présenter les moyens les plus convenables; mais bientôt l'anarchie de la Pologne attira ses regards sur cet infortuné pays. Les projets de réforme de Czartoryski furent détruits par l'influence armée de la Russie, qui, ayant placé sur le trône Stanislas Poniatowski, et protégé les dissidents, sous le prétexte de tolérance, amena ainsi la confédération de Bar, cette véritable expression du caractère polonais, et, avec elle, les horreurs qui ont préparé la ruine de cette illustre nation.

Une puissance asiatique, la Turquie, fut, à la honte de l'Europe, le seul État qui osa secourir la Pologne;

mais malheureusement, cette entreprise ne fit qu'ouvrir un théâtre à de nouveaux succès des armées russes, et, par là, une voie à la réalisation des vues politiques de la Russie. Le prince Henri de Prusse donna à Pétersbourg le signal de cette réalisation, en formant avec Catherine le projet du partage de la Pologne; projet inouï jusqu'alors dans les relations des Etats, et qui ne pouvait être conçu qu'avec le développement de la nouvelle tendance politique de l'Europe, consistant dans le grossier mécanisme de la garantie de la réalité relative, et non dans la justice absolue. Ainsi furent ébranlés les fondements de la Pologne par le premier partage arbitraire des provinces de ce pays; et, en même temps, la justice fut ouvertement écartée de la politique extérieure de l'Europe, comme inutile ou hétérogène avec la tendance dominante actuelle de l'humanité. Quant à la Turquie, la Russie lui dicta les conditions de la paix de Kainardgé, par lesquelles elle établit son influence sur la Moldavie et la Valachie, prépara l'occupation de la Crimée et du Kouban, et ouvrit ainsi sa domination sur la mer Noire. Sur ces entrefaites, la faction de Horn (des bonnets) triompha en Suède, et l'influence de la Russie se prolongea jusqu'à la révolution sous Gustave III, qui amena une alliance secrète avec le Danemark; mais tous ces changements accessoires intéressèrent peu le cabinet de Saint-Pétersbourg, qui, dans ce moment, venant de faire l'essai de ses grandes

forces, tournait ses regards exclusivement du côté de la Turquie. L'établissement d'un empire grec sur les ruines de l'Empire ottoman, devint alors le projet favori de Catherine (voyez la correspondance avec le chevalier Zimmermann), secondée par l'orgueil de Potemkin. Les circonstances politiques en firent différer l'exécution; et ce retard, joint à de nouvelles considérations, surtout à celle de la neutralité armée, en affaiblit l'idée.

Toutefois, le voyage en Tauride, resserrant l'alliance de Catherine avec Joseph II, servit à préparer, sous les auspices de Potemkin, la nouvelle guerre de Turquie, dont l'issue, fixée par les traités de Szistovó et de Jassy, quoique éloignée du but qu'on s'était proposé, rehaussa la renommée des armées russes, et avec elles l'influence continentale du Cabinet de Saint-Pétersbourg. La guerre secondaire, terminée par la paix de Warela, que, dans le même temps, avait entreprise Gustave III contre la Russie, servit alors principalement d'exercice à la marine russe de la Baltique. — Il ne nous reste qu'à faire remarquer, à côté de ce développement de la puissance et de l'influence de la Russie, la protection particulière accordée surtout par Catherine, aux idées libérales, dont dépendait évidemment sa nouvelle politique qui, renchérissant pour ainsi dire sur la politique européenne moderne, comme nous l'avons fait observer à l'occasion du premier partage de la Pologne, amena le dernier terme

de la politique de cette quatrième période de l'histoire. Quant au zèle religieux, formant l'autre élément de la puissance russe, ainsi que nous l'avons reconnu plus haut, il n'a commencé à prédominer que sous Alexandre, lorsque, pour arrêter, en Europe, le débordement des idées ultrà-libérales, provenant de la révolution française, ce souverain sentit le besoin d'une puissance supérieure.

Enfin, en Prusse, la nouvelle tendance vers la modération politique extérieure, établie aux dépens de l'Autriche, nourrissait, même avant d'agir, le ressentiment de cette dernière puissance auquel s'allièrent facilement celui de l'impératrice Elisabeth et, pour la première fois, l'ambition de la politique française excitée par le prince de Kaunitz. Suivant le manifeste de Frédéric, lors de son irruption dans la Saxe pour prévenir les dangèrs qui le menaçaient, ces trois puissances, l'Autriche, la Russie et la France, s'étaient proposé le partage des États prussiens, et avaient ainsi déjà prélude à la dernière modification de la politique dominante, telle qu'elle se manifesta enfin lors du partage de la Pologne. Heureusement, malgré l'opposition naturelle de l'Angleterre et de la Prusse, la première, engagée dans la guerre maritime contre la France, et craignant pour ses possessions d'Allemagne, consentit à s'allier à la Prusse, et coopéra grandement à sa défense par les succès du duc Ferdinand de Brunswick, obtenus sur les armées françaises, qui

furent expulsées du Hanovre. Le roi de Prusse put ainsi tenir, aidé de sa nouvelle tactique, contre les nombreuses armées ennemies, en attendant des circonstances favorables à sa politique, qui ne pouvaient manquer d'arriver par suite de cette véritable tendance dominante de l'Europe. L'avénement de Pierre III au trône amena ces circonstances : ce prince, dominé par l'ascendant de Frédéric et par toute sa politique, changea subitement les relations hostiles en une alliance, dont la première suite fut la paix avec la Suède entraînée dans cette guerre par l'influence de la France. Le traité de Paris, quoique stipulé séparément entre l'Angleterre et la France, neutralisa cette dernière; et l'Autriche, abandonnée ainsi presqu'à elle-même, fut contrainte, par les derniers succès de Frédéric, à signer la paix de Hubertsbourg, qui assura définitivement, du côté du Sud-Ouest de l'Europe, l'exercice de la nouvelle politique de la Prusse; c'est-à-dire, de sa modération armée.

Malheuresement, du côté du Nord-Est, pour ne pas perdre cette attitude, Frédéric fut forcé de seconder la Russie et de concourir au partage de la Pologne, en jetant ainsi un faux jour sur sa véritable politique que l'on crut n'être qu'un désir d'*arrondissement*. Ce ne fut qu'à l'occasion de la neutralité armée, œuvre de l'influence de Panin, que cette alliance avec la Russie donna à la Prusse quelque liberté d'exercer sa véritable fonction. Enfin, les relations de Catherine

avec Joseph II, et surtout les vues exclusives de cette souveraine sur la Turquie, libérèrent entièrement la Prusse de cette nécessaire alliance avec la Russie; et, dès lors, cette puissance modératrice put s'abandonner mieux à sa tendance politique et la laisser découvrir. Déjà, à l'occasion de la succession de Bavière, la Prusse, craignant la ruine de la constitution de l'empire, s'était opposée aux prétentions de l'Autriche, et avait empêché leur exécution, du moins en grande partie, par le traité de Teschen. Elle opéra ensuite, pour le même but, la ligue des princes allemands, lors du projet de l'échange de la Bavière contre un nouveau royaume de Bourgogne, formé des Pays-Bas autrichiens.

Enfin, au congrès de Reichenbach, la Prusse dicta, pour ainsi dire, les conditions de la paix entre l'Autriche et la Turquie. — On conçoit facilement qu'une si grande influence ne pouvait être exercée sans que la Prusse usât des véritables armes du siècle, c'est-à-dire de la soi-disant force de l'esprit humain, à la considération de laquelle l'humanité était enfin parvenue. Aussi ces idées libérales furent-elles effectivement cultivées en Prusse avec une supériorité très-marquée sur le reste de l'Europe; mais, depuis Frédéric II, qui ne connaissait que la littérature française, la cour de Prusse, à l'instar de la France, ne faisait proprement qu'un jeu de ses idées libérales; et, à cet égard, le grand

Frédéric resta réellement de beaucoup en arrière de sa nation.

Ainsi, par toutes les voies ou ramifications politiques de la tendance vers la certitude, dominant dans cette quatrième période historique, on arriva effectivement au dernier terme commun de cette direction, consistant dans la garantie de la réalité relative, considérée comme étant une force supérieure de l'esprit humain, c'est-à-dire à la protection des idées libérales. Et alors, par une réaction naturelle, ce dernier terme ou ce triomphe de la tendance dominante, se répandit même dans les États qui étaient restés étrangers à cette grande tendance, et nommément en Autriche et en France. — Dans la première, Marie-Thérèse, par l'établissement nécessaire d'une tolérance religieuse, préluda aux innovations modernes de Joseph II, que rien, pas même les instances personnelles de Pie VI, ne purent faire revenir de son entraînement aux idées libérales. Ce digne élève du siècle ne songeait, dans sa politique extérieure, qu'au pervertissement des droits établis, comme le prouvent la Bukowine, la Bavière, la Turquie, la Hollande, etc., ce qui formait un contraste complet avec la vocation de l'ancienne politique de l'Autriche. — Dans la France, une foule d'écrivains, puisant leurs idées chez l'étranger, et se fondant sur l'incrédulité religieuse à laquelle avait abouti leur indifférence pour la vérité, formèrent la secte des encyclopédistes, et

répandirent, dans leurs écrits superficiels, une foule de non-sens qui passaient pour des idées libérales. La différence caractéristique de ces prétendues idées libérales d'avec celles du reste de l'Europe, ce fut qu'en France, où régnait toujours l'indifférence pour la vérité, on ne fit qu'un jeu de cette soi-disant force de l'esprit humain constituant les idées libérales, comme jadis, dans la deuxième période, les Grecs et les Romains, dont les Français conservaient la tendance, n'avaient fait aussi qu'un jeu de la culture du savoir ou de la vérité.

Nous voilà au terme de la politique extérieure de la quatrième période de l'humanité. — Avant d'en déduire les conséquences funestes, jetons un coup d'œil sur le développement correspondant de la politique intérieure ou de la sûreté des membres des États ; toujours suivant le caractère politique distinctif de cette dernière période.

## VI

Ce caractère politique, comme nous l'avons reconnu plus haut, consiste, sous le nom d'intérêt politique, dans la garantie mécanique de notre existence considérée comme la plus haute réalité concevable. Or, appliquant ce caractère à la sûreté intérieure des membres des États, on reconnaîtra facilement qu'une telle ga-

rantie mécanique de cette sûreté ne pouvait se trouver que dans l'ÉQUILIBRE DES POUVOIRS POLITIQUES INTÉRIEURS, comme plus haut, pour la sûreté extérieure ou l'indépendance des États, dans l'équilibre de leurs forces politiques respectives. Il fallut donc, avant tout, séparer les pouvoirs politiques intérieurs qui étaient opposés, suivant le système représentatif qui avait déjà été introduit dans la période précédente de l'humanité. Ainsi, les intérêts des membres des États et ceux des gouvernements furent d'abord distingués, et ensuite opposés les uns aux autres pour établir l'équilibre entre ces deux forces contraires; équilibre qui devait former cette garantie mécanique de la sûreté intérieure, laquelle était le caractère politique distinctif de la dernière période historique. Et, pour établir un lien ou un anneau qui rattachât entre elles ces forces opposées, on sentit naturellement le besoin d'une force intermédiaire, participant de l'une et de l'autre de ces deux forces fondamentales opposées, et néanmoins indépendante de ces forces contraires. — Ce fut de cette manière que, dans la période actuelle, se développèrent les trois pouvoirs politiques intérieurs, constituant, les deux fondamentaux et opposés, le pouvoir des gouvernés, le pouvoir du gouvernement, et, l'intermédiaire, le pouvoir des privilégiés. Leur équilibre était le maximum de perfection que l'on crut pouvoir atteindre dans la garantie mécanique de la sûreté intérieure, telle qu'elle était en vue dans le ca-

ractère politique de cette période, qui ne porte que sur notre existence actuelle considérée comme la plus haute réalité que l'on puisse concevoir. — Mais, l'idée de ce partage apparent de la souveraineté, qui avait déjà été éveillée dans la période précédente, par l'introduction du système représentatif, dut se développer et se consolider définitivement, dans la période présente, par la séparation expresse ou formelle des deux pouvoirs politiques fondamentaux.

Cette idée de la participation formelle à la souveraineté dut s'établir surtout par la répartition des fonctions politiques entre les trois pouvoirs dont il s'agit, c'est-à-dire, des fonctions appartenant aux quatre grandes facultés de l'État, lesquelles, comme nous le verrons dans la suite de cet ouvrage; sont la faculté législative, la faculté judiciaire, la faculté conseillante et la faculté exécutive. En effet, avec la plus ou moins grande importance des fonctions de ces quatre facultés politiques, dut se développer naturellement, chez les trois pouvoirs qui les exerçaient, la prétention d'une participation plus ou moins grande à la souveraineté.

Enfin, avec la tendance dominante vers l'affranchissement de l'esprit humain de toute dépendance étrangère à notre existence actuelle, c'est-à-dire, avec le développement des idées libérales, la séparation des deux pouvoirs politiques fondamentaux, du pouvoir des gouvernés et du pouvoir du gouvernement, dut amener naturellement la question sur l'origine

de la souveraineté, et, avec cette question, la décision générale, quoique tacite, que la souveraineté réside originairement dans la nation ou les membres de l'État ; car, suivant cette tendance vers la réalité relative, qui domine dans cette période, c'est uniquement pour le bien mondain ou terrestre des membres de l'État qu'existe l'État lui-même. Alors, la transmission de cette souveraineté nationale au gouvernement, ou plutôt la participation du gouvernement à cette souveraineté, ne pouvait être conçue que moyennant la supposition d'un pacte stipulé entre les membres de l'État et le gouvernement ; et cette stipulation supposée devait être considérée comme formant la Constitution de l'État. — On prévoit qu'une telle considération de l'État, n'ayant aucune garantie supérieure pour cette prétendue stipulation des droits, dut, loin d'amener l'équilibre désiré, occasionner une continuelle fluctuation dans les deux pouvoirs politiques opposés ; et l'on conçoit de plus que, lorsque cet équilibre désiré paraissait avoir lieu, ce ne pouvait être que par une véritable réunion des intérêts de ces pouvoirs, comme avant leur séparation.

Telle fut effectivement la marche de la politique intérieure dans la quatrième période historique dont il s'agit ; du moins dans ceux des États où la tendance dominante dans cette période pouvait recevoir librement son entière extension, comme cela est arrivé surtout en Angleterre, à laquelle, comme présentant

ici le modèle ou le prototype, nous nous bornerons dans cet exposé.

## VII

Déjà, dans la troisième période de l'humanité, avec le développement du système féodal depuis la conquête par Guillaume de Normandie, et avec l'établissement du système représentatif, par les raisons établies dans cette période antérieure, fut insensiblement introduite en Angleterre la division des trois pouvoirs politiques, savoir, ceux de la couronne, des pairs, et des communes. Mais, ces trois pouvoirs, sans aucune admission d'intérêts distincts, ne faisaient alors que coopérer au même but, à l'existence de l'État, dont la souveraineté résidait encore pleinement dans la couronne, parce que les priviléges ou droits des deux autres pouvoirs ne pouvaient être considérés que comme des concessions souveraines. Ce ne fut qu'avec l'établissement définitif du protestantisme dans la haute-église, que, vers le commencement de la dernière période historique, suivant la tendance vers la réalité relative ou purement terrestre, s'introduisit l'idée de l'IDENTITÉ DES INTÉRÊTS DE LA NATION ET DU GOUVERNEMENT ; idée qui présuppose nécessairement une distinction dans ces intérêts.

Or, cette idée nouvelle, séparant ainsi tacitement les

intérêts de la nation, devint évidemment le véritable principe des libertés anglaises, comme nous l'avons déjà remarqué plus haut; et, devenant par là même la base du caractère politique de la nation, elle fut développée par l'impulsion dominante de cette période, et engendra progressivement la constitution actuelle de la Grande-Bretagne. Voici les progrès de cette formation de la constitution britannique. D'abord, quoique, après la guerre des deux roses, le pouvoir royal se fût relevé avec Henri VII, la réformation introduite par Henri VIII, et l'influence croissante du protestantisme jusqu'à l'établissement de la haute-église sous Élisabeth, développèrent rapidement ce nouveau caractère politique de la nation, consistant dans la distinction des intérêts du peuple et du gouvernement. Bientôt, de nouveaux progrès du protestantisme, surtout de la branche des réformés, occasionnèrent la scission entre les épiscopaux et les presbytériens ou puritains, et amenèrent ainsi, déjà sous Jacques I^er^, les deux partis politiques des Whigs et des Torys, par lesquels la séparation des intérêts de la nation d'avec ceux du gouvernement fut définitivement consommée.

Dès lors, la lutte commença entre les deux pouvoirs fondamentaux et opposés, la nation et le roi ; et en conséquence, la déclaration des droits (*the petition of rights*) lors de l'avénement de Charles I^er^, fut la première modification moderne de l'ancienne CHARTA

MAGNA LIBERTATUM. Dans cette lutte, le monarque succomba; et le parti triomphant préluda déjà, sous le nom d'indépendants, au dernier excès de la tendance politique dominante, tel qu'il fut réalisé dans la suite par le parti de la Montagne, dans la révolution française. La restauration de la royauté ne fit que recommencer la même lutte, qui alors conduisit successivement au fameux acte d'*Habeas Corpus*, base de la libertée privée, et à la révolution dans laquelle, par la nouvelle constitution (*the bill of rights*), fut consolidée la liberté publique. Enfin, expulsant la descendance catholique des Stuarts, l'acte de succession (*the act of settlement*), par lequel fut ainsi constaté le droit de disposer du gouvernement, posa le faîte à cet édifice de la politique moderne, résultant de la tendance vers la seule réalité relative ou terrestre, dominant dans cette quatrième période. Ainsi, avec cette formation de la constitution britannique, furent opérés progressivement, dans l'État de l'Angleterre, le partage manifeste des droits de la souveraineté entre les trois pouvoirs politiques, et la transmission tacite de la souveraineté elle-même de la couronne à la nation; l'un et l'autre de ces actes, étant favorisés par des recherches d'une forme scientifique d'après les principes de l'empirisme qui dominait dans cette période.

Quant à la répartition des fonctions appartenant aux quatre facultés de l'État, entre les trois pouvoirs politiques, elle fournit une preuve irrécusable que

ce partage manifeste et cette transmission tacite de la souveraineté, ont opéré une véritable dissolution de l'État. Nous nous bornerons ici à alléguer : 1° pour les fonctions législatives, le concours des trois pouvoirs pour l'affirmative ou le consentement, et la contradiction qui en résulte nécessairement pour la négative ou le refus ; 2° pour les fonctions judiciaires strictement dites, le concours du roi et de la chambre des pairs, et la contradiction qui se trouve en ce que le premier est la source, et la seconde la dernière instance de la justice ; 3° pour les fonctions conseillantes, la contradiction entre l'inviolabilité du roi (*the King can do no Wrong*) et la responsabilité de son conseil ; et 4° pour les fonctions exécutives, la contradiction manifeste dans l'existence même des trois pouvoirs politiques.

Ces contradictions fondamentales qui se trouvent impliquées dans la constitution britannique, prouvent irréfragablement que ce chef-d'œuvre de la prudence et de la politique moderne n'a aucune valeur absolue, et même, vu la nécessité de ces contradictions, que, loin de constituer un État, cette soi-disant constitution opère au contraire une continuelle dissolution de l'État, ou plutôt qu'elle est une barrière contre sa formation. On conçoit donc que, suivant rigoureusement le vrai sens de sa constitution, l'État de l'Angleterre ne pourrait exister ; et que, pour pouvoir subsister à côté de cette constitution, il n'y a absolu-

ment que le moyen de pervertir le sens propre de cette dernière, pour réunir les intérêts des deux pouvoirs fondamentaux et opposés, dont la séparation engendre cette nécessaire contradiction qui forme le tissu de la constitution britannique. Aussi, comme nous l'avons déjà remarqué, la tendance vers l'identité entre les intérêts de la nation et du gouvernement, cette unique sauvegarde de l'État de l'Angleterre, forme-t-elle, par une espèce de pressentiment, le caractère politique de la nation britannique; caractère dont l'écart a été la véritable cause de tous les troubles constitutionnels, et dont la conservation, surtout depuis la révolution sous les derniers Stuarts, est devenue, par une expérience réitérée, la maxime suprême du ministère britannique.

Cette dissolution et cette conservation artificielle de l'État de l'Angleterre, jettent un nouveau jour sur les relations des États entre eux, par lesquelles, dans la même période, était formée la grande société européenne, dont nous avons suivi le développement, et dont il nous reste ici à prévoir les destinées futures. — En effet, les deux pouvoirs opposés, celui de la couronne et celui du peuple, défendaient évidemment les intérêts respectifs des deux grandes réalités du monde, savoir, le pouvoir royal les intérêts de la réalité absolue, et le pouvoir national ceux de la réalité relative, laquelle dernière était le terme de la tendance politique dominante de cette quatrième pé-

riode ; d'où il résulte que les relations successives entre ces deux pouvoirs intérieurs, présentent à certains égards la règle qu'ont dû suivre en même temps les relations des États dans leur politique extérieure. Ces relations extérieures suivaient effectivement la même tendance dominante, celle vers la réalité relative attachée à notre existence actuelle ; et elles se trouvaient également balancées par la religion ou du moins par la justice, héritage de la période précédente, qui rattachaient la politique extérieure à la réalité absolue du monde. Aussi, tels que furent, dans l'État de l'Angleterre, la lutte et les progrès des relations entre les deux pouvoirs fondamentaux opposés, la couronne et le peuple, tels furent également, en Europe, la lutte et les progrès des relations entre les deux forces fondamentales opposées, la croyance et la certitude, ou l'anticipation de la réalité absolue et l'établissement de la réalité relative. D'abord, dans sa véritable tendance centrale, c'est-à-dire, dans celle des évangéliques, le premier développement politique du protestantisme, pour les relations extérieures des États, fut, comme nous l'avons vu plus haut, la considération de la réaction physique et morale dans la constitution de l'univers, ou l'idée de l'identité des intérêts de la réalité relative et de la réalité absolue ; tout comme, dans la constitution de l'Angleterre, l'idée de l'identité des intérêts du peuple et de la couronne, fut le premier développement du protestantisme pour la politique

intérieure. Ensuite, écartant la réalité absolue et la justice qui en dépend, le développement ultérieur et définitif de la politique extérieure de l'Europe, suivant sa tendance vers la certitude dépendante uniquement de notre existence, fut la garantie exclusive de la réalité relative, et la considération de cette réalité mondaine comme de l'objet d'une force supérieure de l'esprit humain, ainsi que nous l'avons vu également plus haut; et tel fut aussi le développement ultérieur de la politique intérieure de l'Angleterre, lorsque, renversant le trône, et écartant avec lui toute influence absolue, la nation érigea en souveraineté ses intérêts relatifs ou terrestres.

Heureusement, la dissolution effective de l'État de l'Angleterre, qui résultait nécessairement du manque d'une unité absolue dans ces intérêts purement relatifs, pouvait se faire sentir au moins indirectement dans le besoin de la force nécessaire pour la garantie extérieure de l'Angleterre; de sorte que, pervertissant le sens propre de la constitution, on revint insensiblement à l'ancienne idée de la réunion nécessaire des intérêts du peuple et de la couronne, idée qui forme aujourd'hui la maxime suprême de la politique intérieure de l'Angleterre. Mais malheureusement, la dissolution correspondante de la société européenne, qui résulte, avec la même nécessité, du manque d'une unité absolue dans les intérêts actuels des États, attachés à la seule considération de la réalité relative ou terrestre,

cette dissolution de la société européenne, disons-nous, ne peut plus se faire sentir par aucune influence étrangère; et, puisqu'on ne saurait non plus revenir à l'anticipation de la réalité absolue par la justice et la religion, comme on le fit, en passant, de la seconde à la troisième période, parce que la considération de la prétendue force de l'esprit humain, impliquée dans la réalité relative, forme ici une barrière insurmontable contre ce retour, l'Europe, suivant l'impulsion qui la domine actuellement, et qui est le dernier effet de la finalité du monde, se trouve près de l'abîme dans lequel peut périr l'humanité.

Nous allons jeter un coup d'œil rapide sur la suite de ces funestes destinées de la terre.

## VIII

A la fin de cette quatrième période, la force ou la tendance politique dominante, ayant complétement triomphé, se développa en deux puissances prépondérantes, savoir, la puissance maritime de l'Angleterre, dans le Sud-Ouest, et la puissance continentale de la Russie, dans le Nord-Est de l'Europe. Des deux autres forces fondamentales de cette quatrième période, c'est-à-dire, de celle de l'Autriche, fondée originairement sur le zèle pour la croyance, et de celle de la France,

fondée sur l'indifférence pour la vérité, la première fut épuisée et succomba dans cette longue lutte, et la seconde, en se rapprochant de la tendance dominante par la culture des idées libérales, prit un nouvel essor et se prépara ainsi à exercer une nouvelle influence. Quant à la Prusse, où s'était concentrée la tendance dominante de cette période, sa fonction de modératrice armée pour garantir la réalité relative ou terrestre, étant purement passive, se réglera naturellement sur l'action des puissances prépondérantes. Ainsi, à partir de la fin de cette quatrième période de l'humanité, le sort futur de l'Europe abandonnée à son ancienne impulsion, sera réglé par l'action des deux puissances prépondérantes, de l'Angleterre et de la Russie, et par l'influence nouvelle de la France. Et, comme cela est naturel, avant d'aborder cette double action propre de l'Europe, il faudra s'assurer d'abord le champ pour ce libre exercice de l'action européenne.

On voit par là que les destinées futures de l'Europe, dont il s'agit actuellement, se développeront successivement dans deux intervalles bien distincts : dans le premier agira la nouvelle influence de la France, fondée sur l'union des idées libérales européennes avec son ancienne tendance de domination ; dans le second agiront les deux nouvelles puissances prépondérantes, l'Angleterre et la Russie, fondées sur le dernier développement de la tendance vers la réalité relative, qui

a dominé dans la période qui vient de finir. — Examinons séparément ces deux intervalles.

Le besoin de la sûreté ou le sentiment des droits en général fut, dans la seconde période de l'humanité, le principe de la tendance vers la domination par laquelle s'est terminée cette deuxième période, ainsi que nous l'avons vu plus haut. Et, ce fut précisément cette tendance vers la domination, dérivant originairement du sentiment des droits de l'humanité, que la France reprit dans la quatrième période que nous venons de développer. Or, les idées libérales, fondées sur la suprématie de la réalité relative ou terrestre, impliquent nécessairement la sûreté publique de laquelle dépend évidemment notre existence actuelle, source de cette réalité relative ou terrestre. Ainsi, vers la fin de la quatrième période, cultivant les idées libérales, la France put retrouver dans la sûreté relative et terrestre, ou dans les droits attachés à notre existence actuelle, la source primitive, ou l'ancienne origine de son esprit de domination ; et, fondant alors sa tendance politique ou cet esprit de domination, sur la tendance politique générale de l'Europe ou sur les idées libérales, la France prit tout à coup, par cette union, un caractère européen, et acquit en réalité une force supérieure. En effet, la France joindra ainsi immédiatement à son ancienne force impliquée dans sa tendance vers la domination, la force nouvelle provenant de la tendance vers la garantie de la réalité rela-

tive du monde; union tout à la fois puissante et contradictoire.

C'est là le principe de la révolution française; principe par lequel cette nation cherchera naturellement à s'affranchir de toute soumission à des autorités absolues; et, imitant d'ailleurs la politique intérieure de l'Angleterre, pays dans lequel principalement elle a puisé ses idees libérales, elle cherchera à se donner une constitution à l'instar de la Grande-Bretagne, constitution qui, par l'étrange vertige de l'opinion dominante, sera agréée ou acceptée par les autorités elles-mêmes. Alors, la réalité absolue, se trouvant écartée de la France, et la souveraineté de l'État transmise exclusivement à la nation, cette dernière, déployant sa tendance vers la domination, s'emparera du pouvoir qu'elle exercera d'une manière désordonnée; car, il n'existera plus évidemment aucun but ostensible, ni intérieur ni extérieur, pour le développement sérieux de cette souveraineté abandonnée au peuple. Aussi, la nation française conduira son roi sur l'échafaud, et fera une parodie de la justice en le déclarant coupable par la voie des formes judiciaires; acte qui, s'il n'était pas dû à un jeu de l'indifférence pour la vérité, et s'il était fait avec conscience, serait un attentat à l'existence éternelle de l'humanité.

De plus, fidèle à son nouveau caractere politique, provenant de la réunion de la moderne réalité relative ou terrestre avec l'ancienne tendance vers la domina-

tion, telle qu'elle eut lieu dans la deuxième période, la nation française réunira, dans sa république, aux horreurs nécessaires pour assouvir les seuls intérêts terrestres, les usages allégoriques des républiques de l'antiquité; et elle présentera ainsi à l'Europe, l'étrange spectacle d'une véritable comédie politique. Ce désordre perversif de l'humanité, établi au milieu de l'Europe civilisée, excitera naturellement l'influence ou la réaction de cette dernière qui voudra s'opposer à l'extension de ce désordre; de là une guerre implacable, où la France belliqueuse déploiera d'abord sa force supérieure qui lui fera se donner à elle-même le nom de *grande nation*, et qui la rendra, pour ainsi dire, maîtresse de l'Europe, jusqu'au moment où, par l'exercice abusif de cette force supérieure, l'Europe étonnée d'abord de l'empiétement général de la France sur ses faibles voisins, chez lesquels d'ailleurs la gloire militaire n'a plus autant de signification dans l'état avancé de leurs lumières, l'Europe, disons-nous, développera à son tour, pour sa propre défense, une disposition guerrière générale, qui la libérera du joug de la France; et, notamment, l'Angleterre et la Russie seront les instruments les plus actifs dans cette répression des forces envahissantes de la France.

Ce serait ici le lieu d'apprécier la grande épopée napoléonienne, dont le héros, trahi par ses propres victoires, dut expier dans son exil de Titan, le tort de sa grandeur; mais, comme son génie restera éternelle-

ment, ainsi qu'on le verra dans la suite de nos ouvrages, le Palladium de la France, et même de la véritable autorité souveraine dans le monde, nous nous réservons de traiter ailleurs, plus en détail, ce vaste sujet (1).

Ici, finiront les destinées résultant de l'influence excentrique de la France dans l'impulsion dominante de l'Europe, et formant le premier des deux intervalles que nous examinons. — Mais, malheureusement, une nouvelle suite de destinées, funestes à l'humanité, pourra se développer par l'action propre de l'impulsion dominante, et nommément par l'action des deux puissances prépondérantes, de la Russie et de l'Angleterre; destinées qui formeraient le second intervalle que nous allons examiner.

La révolution française et son influence au dehors étant terminées, l'Europe, considérée par rapport à sa marche naturelle générale, rentrera dans le chemin qu'elle avait suivi avant cette domination de la France. Mais, la lutte réitérée qu'il a fallu soutenir pour défendre jusqu'aux droits les plus réels et les plus évidents, aura excité dans les Etats de l'Europe, comme nous l'avons indiqué plus haut, une disposition guerrière, c'est-à-dire, un retour au sentiment des droits, ou au besoin de la sûreté; de sorte que, par cette domination

(1) Voyez parmi les ouvrages postérieurs de W. le *Secret politique de Napoléon*, 2me édition, et l'*Historiosophie* ou *Philosophie de l'histoire*. — Note de Mme W.

de la France, l'Europe aura été forcée de rétrograder, en revenant de sa tendance déjà épurée vers la réalité relative raisonnée, à la grossière région des sens où se trouve cette sûreté de notre existence actuelle. Et, à cet égard, l'Europe renouvellera le spectacle d'une nécessaire rétrogradation, qu'elle avait déjà donné lors du débordement des Arabes, en rallumant alors, dans les Croisades, les sentiments guerriers de la période antérieure, comme nous l'avons vu plus haut. Ainsi, à la fin du premier intervalle que nous venons de signaler, l'Europe, dans son impulsion ou dans sa marche naturelle, aura, à côté des deux puissances prépondérantes, de la Russie et de l'Angleterre, développées vers la fin de la quatrième période, une disposition guerrière générale, exercée durant la domination des Français ; et c'est de la réaction de ces forces dangereuses que peuvent résulter les destinées qui formeraient le nouvel intervalle dont il s'agit. — Pour en prévoir sûrement la marche, il faut, avant tout, bien apprécier la nature, ou en quelque sorte la qualité de ces diverses forces divergentes.

Or, pour ce qui regarde d'abord les nouvelles dispositions guerrières, ce ne sont, comme nous venons de le déduire, que les résultats du sentiment des droits réels, c'est-à-dire, des droits purement relatifs attachés à notre existence actuelle, qui est la seule réalité que l'Europe puisse concevoir dans ce moment. Quant à la puissance prépondérante de l'Angleterre, elle n'a pas

non plus, dans ce moment, de fondement plus profond de sa force militaire que celui des nouvelles dispositions guerrières dont nous venons de parler ; mais elle y joint la domination effective de la mer et, avec elle, d'une grande partie de notre bien-être physique, condition de notre existence actuelle ; ce qui lui donne cette puissance prépondérante en Europe. Enfin, pour ce qui concerne la puissance prépondérante de la Russie, elle est fondée, comme nous l'avons vu plus haut, sur la réunion des avantages modernes de la réalité relative ou terrestre avec l'anticipation de la réalité absolue par les sentiments religieux ; et c'est surtout dans ces sublimes sentiments que se trouve la source de la force militaire supérieure de la Russie, qui, dans ce même moment, lui donne cette puissance prépondérante en Europe. Il ne faut pas oublier ici la France qui se trouvera alors naturellement, pour les intérêts de l'Europe, remise dans son ancien état : sa force militaire restera fondée sur le sentiment de l'honneur qui sera actuellement déterminé par l'union de l'antique tendance vers la domination avec la moderne garantie de la réalité relative, et elle formera ainsi une force d'équilibre entre celle des dispositions guerrières des autres Etats et la force supérieure de la Russie.

Ce sont là les éléments qui agiront après la fin de la domination de la France, et qui, si l'Europe continue à poursuivre son impulsion actuelle vers la réalité pu-

rement relative à notre existence terrestre, pourraient engendrer les destinées les plus funestes à l'humanité. — Les voici. — L'influence extérieure de la Russie, suivant sa dernière impulsion vers la justice, se réduirait à garantir les droits respectifs des Etats, et ne pourrait opérer un agrandissement de sa puissance qu'autant que cet agrandissement serait conciliable avec la justice, comme, par exemple, par le rétablissement de la Pologne. La Russie se bornerait donc, pour consolider et étendre sa puissance continentale, à développer mieux, dans son intérieur, les avantages de la civilisation moderne, et à se préparer ainsi une prospérité physique, égale ou même supérieure à celle de l'Angleterre. Quant à cette seconde puissance prépondérante, son influence continentale, déterminée par ses vues maritimes, s'unirait en partie à l'influence extérieure de la Russie; mais, pour déprimer cette dernière influence, et surtout pour augmenter en même temps la sienne propre, l'Angleterre chercherait à répandre en Europe ses idées libérales politiques, en faisant adopter aux États des constitutions analogues à celle qui régit la Grande-Bretagne, et conformes aux idées libérales générales de l'Europe.

Ainsi, au milieu de cette double influence prépondérante, ou plutôt moyennant cette double influence. les dispositions guerrières des autres États se trouveraient momentanément comprimées, et l'Europe pourrait jouir, pendant quelque peu de temps, des

avantages terrestres de la civilisation moderne, due au développement de la quatrième période historique. Mais ces avantages étant purement relatifs ou terrestres, ne sauraient en eux-mêmes suffire à la vocation absolue de l'humanité. D'ailleurs, l'établissement des libertés constitutionnelles en Europe, augmenterait les dispositions guerrières des nations. Le développement de la prospérité physique et des idées libérales en Russie affaiblirait ses sentiments religieux et avec eux sa force militaire; et enfin, l'indépendance croissante des colonies et surtout le développement de la prospérité physique en Europe, affaiblirait également l'influence continentale de l'Angleterre. Alors commenceraient à s'établir tout à la fois une espèce d'égalité entre les forces des États européens et une lutte vague, motivée principalement par l'insuffisance des avantages terrestres. Dans cette première lutte, un reste des sentiments absolus; savoir, du sentiment de l'honneur chez les Français, et surtout du sentiment de la religion chez les Russes, pourrait peut-être amener quelque conciliation passagère. Mais le développement ultérieur et plus général des idées libérales, finirait nécessairement par éteindre tout à fait ces sentiments absolus, seuls et derniers gardiens de l'existence de l'humanité.

Alors, vu le manque de toute unité dans les intérêts purement relatifs ou terrestres des États, le champ serait ouvert à une lutte brutale qui ne pourrait évi-

demment finir qu'avec la destruction de l'humanité. — Telles seraient les destinées funestes qui, si l'Europe suivait son impulsion actuelle, formeraient le second intervalle que nous voulions prévoir. Mais, nous devons espérer qu'étant éclairée sur les dangers que nous signalons ici, l'Europe renoncera ou plutôt résistera à son impulsion actuelle, et, développant tout à coup des forces propres et absolues, commencera la nouvelle ère pour laquelle paraît destinée la Terre, ainsi que nous le verrons dans la suite de cet ouvrage. Nous fondons ces espérances, non-seulement sur le noble besoin de l'humanité de sortir de la fange terrestre où elle se trouve plongée, pour s'élever aux régions célestes où retentit sa haute vocation, mais encore et spécialement sur l'influence puissante de la Russie, et sur la coopération de la France; nations chez lesquelles, suivant ce que nous avons vu plus haut, se sont conservés les sentiments absolus, vrais gardiens de l'existence de l'humanité. Nous n'osons pas fonder également nos espérances sur l'influence directe de l'Autriche et de l'Italie, qui, suivant toujours leur ancien et respectable zèle pour la croyance, craindront peut-être de compromettre la religion, en laissant développer la certitude absolue elle-même; et, par des raisons semblables, nous n'osons pas espérer non plus la coopération de la noble nation Espagnole, qui, dans l'intervalle précédent, a si bien mérité de l'humanité, ni celle de tant d'autres nations qui conservent encore le

feu sacré de la croyance. Puissions-nous nous tromper dans notre attente, et puissent toutes les nations de la terre concourir à cette régénération de l'humanité! — Quant à la Russie et à la France, voici les motifs qui nous font concevoir nos espérances spéciales. — La Russie, ayant approfondi les vérités infaillibles qu'on dévoile aujourd'hui, ne peut manquer de reconnaître que sa force, acquise évidemment par une combinaison de la finalité du monde, et fondée dans ce moment sur le sentiment sublime de Dieu, est un appel exprès de la Providence, pour garantir le salut ou l'existence absolue de l'humanité. La responsabilité d'une si éminente vocation est terrible; et quelles que puissent être les vues terrestres et éphémères de la Russie, il faut les sacrifier au bien infini et à l'éternelle gloire, qui lui sont délégués. — Pour ce qui regarde la France, animée par le noble sentiment de l'honneur, qu'elle a consacré dans l'humanité, et de plus éclairée par les vérités nouvelles que nous lui découvrons ici, nous osons espérer que cette illustre nation, d'ailleurs si généreuse, ne manquera pas de saisir l'occasion d'abjurer sa coupable indifférence pour la vérité. Son ardent désir de la gloire nous en donne la garantie; et par quelle autre voie pourrait-elle trouver une plus noble illustration que dans le soutien accordé à ces vérités absolues? Alors même, les désordres et les excès qu'elle a occasionnés par sa grande révolution, deviendront ainsi profitables à l'humanité,

parce qu'ils auront servi à nourrir et à conserver dans la nation ce feu sacré de l'honneur, dont le véritable moment pour briller, vient enfin d'arriver.

Pour achever cette quatrième période de l'espèce humaine, il ne nous reste plus qu'à suivre les progrès ou plutôt la décadence de la moralité publique ou de la religion, formant le quatrième des buts relatifs ou instrumentaux de l'humanité ; décadence qui provient évidemment de l'impulsion vers la certitude, ou vers la suprématie de la vérité, constituant le but relatif dominant de cette quatrième période. — Ainsi, quittant le terme où nous venons d'arriver, nous allons encore une fois reporter nos regards sur cette dernière période historique, pour y suivre la décadence progressive de la religion, produite malheureusement, ou plutôt nécessairement par l'influence scientifique de la tendance vers la certitude, qui dominait dans cette période.

---

## CHAPITRE VI

INFLUENCE DU BUT DOMINANT DANS LA QUATRIÈME PÉRIODE SUR LA RELIGION. — PRINCIPES PHILOSOPHIQUES DES DIVERSES ÉGLISES CHRÉTIENNES. — DÉVELOPPEMENT DE L'INCRÉDULITÉ RELIGIEUSE. — DÉGÉNÉRATION DU CHRISTIANISME DANS TOUTES LES ÉGLISES. — PRINCIPES SUPÉRIEURS DE LA RÉVÉLATION. — DÉVELOPPEMENT SCIENTIFIQUE DE LA THÉOLOGIE. — AFFAIBLISSEMENT GÉNÉRAL DE L'AUTORITÉ DE LA CROYANCE.

---

Il faut nous rappeler l'origine de la tendance vers la certitude, consistant dans la nécessité d'une garantie pour la recherche de la vérité, dont la suprématie se fit sentir vers la fin de la troisième période. Il faut nous rappeler également que la seule certitude qu'on put atteindre d'abord, fut celle des faits ou des objets dont la réalité se trouve liée à notre existence actuelle. Alors, considérant l'essence du christianisme fondée sur la divinité de Jésus, et par conséquent sur une réalité qui est supérieure à notre existence terrestre, ou

qui se trouve hors de la sphère de l'expérience, on comprendra facilement la décadence de cette sublime religion, et l'on pourra même prévoir les degrés par lesquels elle doit s'affaiblir insensiblement, pour faire place à l'INCRÉDULITÉ, qui deviendra le caractère religieux distinctif de cette dernière période.

I

Les abus de cette sainte religion, commis par ceux qui sont investis de l'autorité ecclésiastique, durent naturellement être aperçus les premiers ; et, suivant l'impulsion dominante vers la certitude ou la vérité, on dut commencer par rechercher les fondements sur lesquels cette autorité voulait établir de pareils abus manifestes de la religion. Cette première recherche de la vérité dans le Christianisme, n'admettant que l'autorité divine de la révélation ou de l'Écriture-Sainte, dut donc rejeter toute autorité humaine en matière de foi, et instituer à sa place la raison pour l'interprétation de la parole de Dieu. Ainsi, une nouvelle religion, fondée sur l'union possible de la raison avec la révélation, c'est-à-dire, en tant que la raison ne doit qu'interpréter la révélation, fut le premier développement religieux de la tendance dominante vers la certitude ; et cette nouvelle religion, ouvrant évidemment le champ à l'incrédulité, dut amener la décadence graduelle du

christianisme. Mais, cette association de la raison à la révélation, en abandonnant entièrement aux lumières de la première l'interprétation ou l'intelligence de la dernière, dut aussi donner lieu à une séparation de plusieurs Églises ou de plusieurs opinions différentes dans cette nouvelle religion, provenant de la diversité de l'aspect sous lequel la raison humaine peut envisager la révélation; diversité qui, plus que toute autre chose, aura servi à rendre manifeste l'impossibilité de concilier la raison avec la révélation, et à préparer ainsi l'examen du Christianisme. Voici ces différents aspects possibles de la révélation et par conséquent les principes des opinions différentes qui ont dû partager la nouvelle religion dont il s'agit.

D'abord, sous le nom de raison, nous entendons ici la cognition générale de l'homme, composée des facultés de l'Entendement, du Jugement, et de la Raison strictement dite. Ainsi, suivant que l'une de ces trois facultés cognitives prédominait dans l'interprétation de la révélation, le sens de cette interprétation devait être différent; ce qui nous présente déjà la possibilité de trois opinions diverses dans la nouvelle religion. Et effectivement, l'application prédominante de l'Entendement à l'interprétation ou à l'intelligence de la révélation, est le dogme principal des Mennonites, Baptistes ou Anabaptistes, qui prennent les paroles mêmes de la Bible, sans y ajouter aucun commentaire; ensuite, l'application prédominante du Jugement à la

même intelligence, est le dogme fondamental des Protestants, qui admettent la plus grande libéralité dans l'interprétation de la Bible; enfin, l'application prédominante de la Raison strictement dite, est le dogme principal des Sociniens, qui rejettent l'interprétation mystique de la Bible, ou le sens merveilleux des livres sacrés. Les Mennonites ou Anabaptistes se développèrent en même temps, ou même avant les Protestants; et les Sociniens ne commencèrent qu'avec Lelio, ou même avec Fausto Sozzini, vers la fin du siècle de la réformation. Quant aux Protestants, qui, suivant ce que nous venons de reconnaître, se servent du Jugement ou de la faculté cognitive moyenne pour l'interprétation de l'Écriture-Sainte, ils forment naturellement, à cause de cette faculté centrale, la branche principale de la nouvelle religion. Aussi, dans cette concentration des nouvelles opinions religieuses chez les Protestants, dut s'établir une scission provenant de la préférence accordée à la certitude absolue ou à la certitude relative dans l'emploi du Jugement pour l'interprétation de la Bible; et effectivement, dans cette interprétation, les Évangéliques ou Luthériens penchent vers la certitude absolue, et les Réformés ou Zwingliens vers la certitude relative. Telle est, *in abstracto*, la véritable différence entre les deux Églises protestantes; différence que nous avons déjà reconnue plus haut *in concreto*, en appréciant leurs intérêts politiques respectifs.

Mais, dans cette application de la raison ou de la cognition générale de l'homme à l'intelligence de la révélation, formant le caractère de la nouvelle religion dont il s'agit, nous n'avons encore reconnu que les aspects placés du côté subjectif, c'est-à-dire, du côté de la nature distincte des facultés cognitives employées pour l'interprétation des livres sacrés. Il nous reste donc à reconnaître les aspects placés du côté objectif, c'est-à-dire du côté du sens même de la révélation, obtenu par cette interprétation cognitive. Et, à cet égard, il est clair qu'on ne saurait distinguer que la préférence accordée à la réalité absolue ou à la réalité relative dans le sens de l'interprétation de la Bible. Le premier aspect, celui qui incline vers la réalité absolue dans le sens de cette interprétation, est le point de vue de l'Église anglicane; le second aspect, celui qui incline vers la réalité relative dans le sens de la Bible, est le point de vue de la secte des Quakers ou Trembleurs. L'Eglise anglicane, dont le dogme, analogue à celui des Luthériens, respire manifestement quelque réalité absolue, fut fondée occasionnellement vers l'origine de la réformation, comme nous l'avons vu plus haut; mais, la secte des Quakers, qui rattache à la réalité relative de notre existence actuelle l'inspiration même de l'Écriture-Sainte, ne fut établie que durant les troubles des puritains ou des stricts réformés qui avaient introduit en Écosse et en Angleterre les principes terrestres des Zwingliens ou Calvinistes.

Telles sont les branches fondamentales et essentiellement distinctes qui forment la nouvelle religion, développée par l'application de la raison à la révélation, dont la dernière constituait seule l'ancienne religion chrétienne. Mais cette réformation du christianisme ne s'est opérée que dans l'Église d'Occident, parce que l'autorité excessive du Pape avait précisément amené les abus, tels que la taxe de Chancellerie, et surtout le trafic des absolutions, que l'on reconnaîtra avoir dû être aperçus les premiers. Toutefois, cet esprit de réformation, résultant de la tendance dominante de cette quatrième période historique, s'est aussi étendue sur l'Église d'Orient, qui, par son indépendance de l'autorité abusive du Pape, et surtout par la pureté plus grande de son dogme, était assez proche de la nouvelle religion dont nous parlons. Ainsi, déjà dans le siècle de la réformation, s'établit une espèce d'union, ou du moins une relation entre les protestants et les patriarches de Constantinople, Josaphat, Jérémie, et l'infortuné Cyrille Lukaris, dont le premier, qui avait envoyé un prêtre, Démétrius, à Wittemberg, reçut de Melanchton une traduction grecque de la Confession d'Augsbourg, et dont le dernier, qui publia en 1629 une confession de foi conforme aux dogmes des protestants, et spécialement de l'Église anglicane, fut étranglé par l'influence des Jésuites, pour arrêter ce développpement de la nouvelle religion. Mais, la scission des Rozkolniki et des Staroverci, opérée dans

l'Église russe, sous le patriarche Nikon, et fondée principalement sur l'intelligence de la Bible, qui était déjà en question depuis la condamnation de Maximus, vers l'origine de la réformation, donne peut-être une preuve directe de l'extension spontanée de l'esprit de la réformation, consistant dans l'autorité de la raison pour l'interprétation des livres sacrés.

Connaissant ainsi la vraie origine des diverses branches fondamentales qui composent la nouvelle religion, nous allons, en passant, jeter un coup d'œil rapide sur leurs relations entre elles et avec l'ancienne religion chrétienne, avant de poursuivre la décadence du christianisme, amenée par le développement de ces nouvelles opinions religieuses.

D'abord, dans l'Église romaine, dans laquelle s'était opérée la réformation, on dut, pour la première fois, chercher à fixer les principes infaillibles de l'autorité papale, contre laquelle on s'était soulevé, et arrêter le sens authentique de la Bible, sur l'intelligence de laquelle se trouvaient principalement fondées ces premières modifications du christianisme. Et effectivement, le fameux Concile de Trente, tenu en conséquence de la réformation, et prolongé (de 1542 à 1563) durant son établissement politique, statua définitivement sur ces deux points fondamentaux, sur lesquels portaient les innovations religieuses. La considération de la tradition dans l'Église, et l'explication de la Bible suivant les décisions de ses Pères, de l'autorité

de l'Église et de son chef, du pape, furent établies comme règles de l'interprétation des livres sacrés; et, en conséquence, la traduction latine de la Bible, nommée Vulgate, fut déclarée authentique, et équivalente au texte original. Alors, le catéchisme Romain ou de Trente, reçut une considération symbolique dans cette Église; et il fut suivi bientôt par la rédaction du bréviaire, du missel et du martyrologe, ainsi que de la Vulgate de Sixte V, et de celle de Clément VIII. Quant à l'autorité du chef de l'Église romaine, du Pape, les oppositions des évêques de France et d'Espagne au Concile de Trente, furent vaines; et l'autorité papale n'en fut que mieux établie contre les dangers futurs d'attaques quelconques. Toutefois, les conclusions de ce Concile apportèrent quelque réforme aux abus concernant les absolutions, les jeûnes et les couvents; en renchérissant d'ailleurs sur les défenses concernant le mariage des prêtres, et l'usage des langues vulgaires pour le service divin. Ces Canons du Concile de Trente, résultant évidemment de l'opposition de l'ancienne croyance religieuse contre la tendance nouvelle vers la certitude, furent adoptés généralement dans les pays catholiques, sauf quelques exceptions motivées par les intérêts politiques; ainsi, ils furent adoptés purement et simplement en Pologne et dans les Pays-Bas; de même en Allemagne et en Hongrie, quoique sans déclaration expresse de Ferdinand; en Espagne, ils furent reçus avec la réserve des droits royaux (*salvis*

*regum juribus*); et en France, tout ce qui concerne le dogme fut reconnu tacitement, mais ce qui concerne le pouvoir du Saint-Siége ne fut point admis. — Telle fut donc, par suite de la réformation, ou par la réaction de la tendance dominante vers la certitude, la fixation définitive de l'Église romaine.

L'opposition de la France à l'autorité du Pape, que nous venons de signaler, engendra l'insolite phénomène moral de l'*Église gallicane*, qui, par une contradiction manifeste, prétend soumettre au Saint-Siége les attributions spirituelles, et se constituer indépendante en se réservant les attributions temporelles et locales de l'Église, qui ne sont cependant qu'une réalisation des premières sous les conditions du temps et de l'espace. Cette prétention a été tout simplement un résultat du caractère public de la France, tel que nous l'avons déjà reconnu plus haut : et nommément, la renonciation originaire aux attributions spirituelles de l'Église, lesquelles étaient précisément l'objet principal de la réformation, ou de la tendance vers la certitude, a été une suite naturelle de l'indifférence pour la vérité; et l'appropriation des attributions temporelles et locales a été une suite pareille de la tendance vers la domination, laquelle, comme nous l'avons fait observer, était le résultat politique de cette indifférence pour la vérité. Il est vrai que l'expression de LIBERTÉS DE L'ÉGLISE GALLICANE fut déjà employée par saint Louis (en 1229); mais le caractère propre de cette église,

tel que nous venons de le fixer, ne commença à se développer qu'avec la réformation, du moins après les Conciles de Constance et de Bâle, qui, dérogeant à l'autorité absolue du Pape, préludèrent déjà à la réformation. On conçoit que la contradiction qui se trouve impliquée dans ce caractère fondamental de l'Église gallicane, dut donner lieu à de vives discussions, qui ne pouvaient évidemment être terminées, ou du moins aplanies, qu'en écartant cette contradiction originaire, c'est-à-dire, en portant atteinte à la plénitude des attributions spirituelles dans leur soumission au Saint-Siége. Et effectivement, depuis que la doctrine sur la grâce divine s'était aussi introduite en France, par l'ouvrage du fameux évêque d'Ypres, Jansénius, elle y prit tout à coup un caractère dangereux; et elle aurait inévitablement amené une scission formelle avec l'Église de Rome, si l'indifférence dominante pour la vérité, comme le prouve manifestement la protection accordée alternativement aux Jansénites et aux Jésuites, n'avait préféré prendre une voie moyenne, en donnant une nouvelle constitution à l'Église gallicane moyennant les fameuses quatre propositions du clergé de France, confirmées par l'édit de Louis XIV, dont la dernière (la 4e), en abrogeant ouvertement l'infaillibilité du Pape, porte nécessairement une atteinte à la plénitudes des attributions spirituelles soumises au Saint-Siége.

Cette scission dont s'était vu menacée l'Église de

Rome par les discussions dont nous venons de parler, et qui ne fut évitée en France que par l'indifférence pour la vérité, fut consommée formellement en Hollande, par l'Église d'Utrecht, où la même indifférence n'était nullement le caractère dominant. — Bientôt après la réformation, il s'éleva des différends parmi les catholiques des Pays-Bas, entre les Jésuites et les Universités de Louvain et de Douai, sur la doctrine de la grâce divine de saint Augustin, développée par Bajus dont les écrits ou du moins leurs propositions fondamentales furent condamnées par le Pape. Le clergé de la Hollande, vivant au milieu des Protestants, et participant à l'esprit dominant de la certitude, inclina insensiblement vers cette doctrine, qui, depuis les écrits du Jésuite Molina (*De concordiæ gratiæ et liberi arbitrii*), et surtout de l'évêque Jansénius (Augustinus), prit le caractère d'une véritable opposition à la cour de Rome. Enfin, la déposition de l'archevêque Codde, accusé de Jansénisme, et son remplacement par Van Cock, protégé par les Jésuites, amena la scission formelle de l'Église d'Utrecht, soutenue par le gouvernement protestant de la Hollande ; scission qui, renforcée par les transfuges français (Arnaud, Nicole, Quesnel, etc.), fut consolidée à l'occasion de la fameuse bulle *Unigenitus Dei filius*, contre laquelle, parmi les partisans de la doctrine réprouvée, s'éleva le cri général d'appellation à un Concile.

Cette opposition au Saint-Siége, opérée par l'Église

gallicane et l'Église d'Utrecht, fut le seul écart public dans l'ancienne Église romaine, produit par l'influence de la réformation, ou de la tendance dominante vers la certitude, surtout dans l'Église d'Utrecht, comme nous venons de le voir. La doctrine de saint Augustin n'a été que l'occasion de cette scission ; et, sans l'influence de l'esprit dominant, les disputes occasionnées par cette doctrine, n'auraient certainement pas eu d'autres suites que n'en ont eu, par exemple, les disputes concernant l'Immaculée Conception de Marie, soutenues en Espagne où le même esprit n'avait pas pénétré (1). — Mais, venons aux relations des différentes branches de la nouvelle religion.

## II

Les Protestants, qui, suivant leur déduction donnée plus haut, forment la branche centrale de la nouvelle religion, en la considérant sous le point de vue subjectif de l'interprétation des livres sacrés, durent naturellement se borner à rejeter du christianisme tout ce qui était d'institution humaine, et à ne conserver que ce qui est contenu dans le sens même de la Bible. Ainsi, pour ce qui regarde le dogme, dans leur relation avec les deux anciennes Églises, d'Occident et

(1) Ces dernières disputes n'ont amené que l'établissement (en 1714) de la fête de l'Immaculée Conception.

d'Orient, les Protestants diffèrent essentiellement en ce qu'ils rejettent la transsubstantiation, introduite par l'Église d'Occident, et qu'ils admettent la procession du Saint-Esprit du Fils, rejetée par l'Église d'Orient. Tout le Protestantisme, considéré dans ses innovations religieuses, se rattache à ces deux dogmes fondamentaux, surtout à celui de la transsubstantiation, sur lequel les deux anciennes Églises ont fini par se rapprocher. Et, c'est aussi sur le sens absolu ou le sens relatif, attaché à la présence réelle dans la sainte Cène, dépendante du dogme de la transsubstantiation, que diffèrent principalement les deux Églises protestantes, les évangéliques et les réformés, qui, suivant leur déduction particulière, inclinent respectivement vers l'absolu et vers le relatif dans l'interprétation des livres sacrés. Depuis l'écrit de Zwingle sur la sainte Cène, la dispute commença entre ces deux Églises, surtout par l'âcreté et la rudesse de Luther; mais elle fut ranimée ensuite par l'introduction d'un élément tout à fait hétérogène, c'est-à-dire, par l'opinion excentrique de Calvin sur la prédestination, qui devint un nouvel et étrange dogme de l'Église réformée. Après les discussions crypto-calvinistiques, la scission formelle fut opérée entre les deux Églises protestantes par la Formule de Concorde qui condamne la doctrine des réformés sur la sainte Cène; et cette scission fut encore consolidée par les conclusions du Synode de Dortrecht, qui consacra la doctrine sur la prédestina-

tion. Ainsi, considérée dans le fait même, la différence des deux Églises protestantes porte sur la distinction propre du sens absolu et du sens relatif de la présence réelle dans le sacrement de l'Eucharistie, et sur l'élément hétérogène de la doctrine de la prédestination.

Les livres symboliques de l'Église évangélique ou luthérienne, sont donc généralement la Confession d'Augsbourg et son Apologie, le Catéchisme de Luther, les Articles de Schmalkalden, et enfin la Formule de Concorde. Mais, le vague qui se trouve dans le sens purement relatif de la présence réelle dans la sainte Cène, et surtout l'hétérogénéité de la doctrine sur la prédestination, n'admettent pas la même uniformité d'opinion dans l'Église réformée ou calviniste : on y suit, comme livres symboliques, en Suisse la Confession helvétique, en Allemagne le Catéchisme d'Heidelberg, dans les Pays-Bas le même catéchisme et la Confession de Belgique, en Hollande les conclusions du Synode de Dortrecht, en France ces mêmes Conclusions et la Confession de Genève, enfin, en Prusse la Confession de Thorn. Ce manque fondamental d'uniformité dans les opinions religieuses des réformés, dut aussi donner naissance parmi eux à de nouvelles scissions : ainsi, en Hollande, s'établit, parmi ces religionnaires, la secte des Arminiens ou Remontrants, qui rejette la doctrine sur la prédestination, et qui fut condamnée au Synode de Dortrecht; et en Angleterre, suivant les errements politiques, ces mêmes religionnaires, qui, dans leur

rigidité, formaient d'abord les Puritains opposés aux Épiscopaux, se sont partagés depuis en Presbytériens qui ont une hiérarchie aristocratique, et en Congrégationalistes ou Indépendants qui ont la hiérarchie républicaine des vrais Calvinistes.

Deux aberrations nécessaires du protestantisme furent les Anabaptistes ou Mennonites et les Sociniens, comme cela résulte clairement de la déduction que nous avons donnée plus haut des trois branches nécessaires de la nouvelle religion, en la considérant du côté subjectif de l'interprétation de l'Écriture-Sainte ; c'est-à-dire, du côté des facultés cognitives elles-mêmes requises ou employées pour cette interprétation.

Les Anabaptistes ou Baptistes ne s'élèvent pas audessus du simple Entendement dans l'explication de la Bible, qu'ils croient par là même pouvoir abandonner à l'intelligence de chacun individuellement; et, suivant ainsi le sens littéral des livres sacrés, ils ont dû originairement donner dans de grands travers religieux, comme l'a été effectivement, entre autres, leur prétention d'établir la nouvelle Sion. Depuis Menno-Simons, ces religionnaires, qui, tenant toujours au sens strict ou littéral de la Bible, rejettent le baptême des enfants, ont adopté un système plus conforme à l'esprit religieux dominant : plusieurs confessions modérées, à l'exemple de celle de Jak Outermann, de Harlem, les ont ensuite conciliés avec les gouvernements politiques. Mais, quant au fond, cette secte reli-

gieuse, malgré ses autres modifications, reste toujours au-dessous du protestantisme; parce qu'elle n'est pas dirigée par le jugement, cette faculté supérieure, qui est le partage des seuls Protestants.

Les Sociniens, au contraire, formant la seconde aberration nécessaire du protestantisme, s'élèvent au-dessus de lui par l'usage exclusif de la Raison elle-même (scrictement dite), dans l'interprétation des livres sacrés. Suivant cet essor supérieur, mais transcendant, ces autres religionnaires ne peuvent reconnaître la divinité de Jésus-Christ : ils doivent se borner à considérer ce Fils de Dieu comme la créature la plus éminente, produite miraculeusement par une force émanée de Dieu, formant le Saint-Esprit. Ainsi, à l'instar des anciens Ariens, les Sociniens devaient nécessairement devenir des Unitaires ou Anti-trinitaires; et c'est là effectivement le dogme fondamental de cette aberration supérieure du protestantisme, manifesté dans leur livre symbolique, le fameux catéchisme de Rakovie. Il faut observer que, par suite de cet élan trop hardi, les Sociniens durent, dans leur origine, être abhorrés également des Catholiques et des Protestants; aussi, chassés de l'Athènes sarmate, et de toute la Pologne, où ils s'étaient établis, ils ne purent trouver d'asile, et ils ne furent tolérés publiquement en Transylvanie qu'en souscrivant formellement à l'adoration du Fils de Dieu. Mais il faut aussi observer que, vu la faculté supérieure, la raison stric-

tement dite, dont ses religionnaires se servent pour l'interprétation de la Bible, faculté qui est le dernier terme de toute notre cognition, les deux autres branches de la nouvelle religion, les Mennonites et les Protestants, doivent aboutir nécessairement à la considération religieuse des Sociniens; et effectivement, comme nous le verrons dans la suite, leurs opinions se sont développées insensiblement dans les deux autres branches que nous venons de nommer.

Passons au point de vue objectif de la nouvelle religion, et nommément à l'Église anglicane, et à la secte des Quakers, qui, selon leur déduction donnée plus haut, ne s'attachent qu'au but dans l'interprétation des livres sacrés, c'est-à-dire, à la fixation du sens de la Bible, sans distinguer les moyens ou les facultés cognitives qui sont requises pour cette interprétation. — D'abord, en général, ce manque de distinction dans les facultés interprétatives de la Bible, qui caractérise les deux branches objectives de la nouvelle religion desquelles il s'agit actuellement, a dû leur laisser le caractère de statuts de révélation, qui est le caractère propre de l'ancienne religion chrétienne, en y conciliant toutefois le Protestantisme, qui, par l'admission expresse de la distinction des facultés interprétatives, pouvait seul développer le vrai sens des livres sacrés suivant la nouvelle tendance dominante vers la certitude. Ensuite, en particulier, l'Église anglicane, qui inclinait vers la réalité absolue, supé-

rieure à celle de notre existence actuelle, dut partir du catholicisme, considéré comme statut de cette réalité absolue, et se développer par une simple transformation du catholicisme en protestantisme ; et, au contraire, la secte des Quakers, qui inclinait vers la réalité relative, impliquée dans notre existence actuelle, dut partir de l'inspiration même de la Bible, considérée comme statut supérieur de cette réalité relative, et se développer également par l'influence du protestantisme. Et, en effet, pour ce qui regarde l'Église anglicane, son institution n'est notoirement qu'une transformation du catholicisme en protestantisme. L'abrogation du Pape, à l'instigation de l'archevêque Cranmer, ami du protestantisme, et la scission avec l'Église romaine par la *Loi pour les six articles,* furent les premiers pas de cette transformation.

De nouveaux progrès très-rapides furent faits après la mort de Henri VIII, sous la minorité de son fils Édouard VI ; et le catéchisme de Cranmer, à l'exception du sacrement de confession, et de l'institution divine du clergé, qui s'y trouvaient encore, offrait déjà la presque totalité des principes des Protestants, et spécialement des évangéliques ou luthériens. La confession de foi en quarante-deux articles, rédigée en 1551, acheva cet ouvrage, et présenta une transformation complète du catholicisme en protestantisme. Mais, ces innovations trop rapides devancèrent l'accroissement de l'intérêt ou de la nouvelle tendance du clergé ; de

sorte que, sans presque aucune résistance de sa part, la reine Marie, suivant ses inspirations personnelles, put rétablir le catholicisme et le faire sévir, par l'organe des évêques Gardiner et Bonner, contre le petit nombre des innovateurs trop zélés, comme Cranmer et Ridley, qui avaient dépassé le terme ou le but des véritables opinions anglicanes, telles que nous les avons fixées plus haut. Enfin, la reine Élisabeth, prenant un juste milieu entre ces oscillations religieuses, suivit la vraie tendance anglicane, et établit en conséquence la Haute-Eglise. qui fut consolidé par le fameux Acte de Conformité, ou les trente-neuf Articles, constituant le livre symbolique de l'Église anglicane. Et, de cette manière, cette Haute-Église anglicane, ne fut, en résumé, que du protestantisme enté sur le catholicisme.

Quant à la secte des Quakers, il est notoire également que, fondés sur la présence de la parole de Dieu en tout homme, ils ont profité des dogmes des puritains ou des réformés, qu'eux-mêmes n'auraient guère su découvrir, en les outrant pour les adapter à leur penchant plus prononcé vers la réalité relative. Ainsi, même les deux derniers sacrements, le baptême et la sainte Cène, furent dénaturés; et tout ce qui tient d'une manière quelconque à des considérations absolues ou supérieures à notre existence actuelle fut aboli. Cette secte, qui fut fondée par le cordonnier Fox, et qui ne reçut une constitution régulière

que sous le fameux Guillaume Penn, rédigée par Fisher et Barklai, n'est donc autre chose qu'une dégénération grossière du protestantisme.

Nous avons ainsi les vrais bases sur lesquelles reposent les diverses églises de la nouvelle religion, et, par contre-coup, celles de l'Église romaine ou d'Occident de l'ancienne religion, dans laquelle s'est opérée cette réformation. — Pour ce qui regarde l'Église grecque ou d'Orient, nous nous bornerons à remarquer que, fidèle à son antique scission, fondée principalement sur les deux dogmes du Vicariat de Jésus-Christ et de la procession du Saint-Esprit, elle s'est rapprochée presqu'en tout des nouveaux dogmes de l'Église latine, et spécialement de celui sur la transsubstantiation, en fixant, dans l'assemblée de Constantinople en 1641, le mot μετουσιωσις à la place de μεταβολῆ et de μεταστοιχειώσις. En conséquence, le Catéchisme du métropolitain de Kiow, Mogilas, rédigé déjà dans ce sens en 1630 (1), fut approuvé par tous les patriarches, et acquit la considération de livre symbolique de l'Église d'Orient.

## III

Ayant ainsi reconnu et apprécié les principes des diverses Églises dans lesquelles se trouvait partagé le

(1) Pétri Mogilas Confessiœ orthodoxa ecclesiœ orientalis.

Christianisme dans cette quatrième période historique, nous allons suivre sa décadence avec le développement général de l'incrédulité religieuse, résultant de la certitude relative ou temporelle, qui forme le caractère de cette quatrième période.

D'abord, la séparation de ces diverses Églises, et surtout de l'ancienne religion d'avec la nouvelle, dérivait de principes tellement hétérogènes que, par le secours des vérités purement relatives auquelles l'humanité se trouve réduite, il n'existait aucune possibilité de conciliation ; de sorte que, dans la question la plus importante, celle qui concerne de plus près le but de notre existence, l'humanité se trouvait condamnée à déclarer, par cette inconciliable séparation, l'impuissance de décider ou de statuer quelque chose de généralement réel sur nos plus hautes espérances. il est vrai que les branches respectives de l'ancienne et de la nouvelle religion, quoique très-hétérogènes d'après les principes que nous leur avons reconnus, durent, après de longues et vives oppositions, se rapprocher à la fin, ayant respectivement le même terme général, savoir, la réalité absolue, dans les branches de l'ancienne religion, et la réalité relative dans celles de la nouvelle. Mais, entre ces deux dernières, c'est-à-dire, entre la croyance attachée aux vérités absolues et la certitude attachée aux vérités purement relatives, il existe évidemment un abîme qui ne devait admettre aucune conciliation pour l'ancienne et la nouvelle

religion. — Et effectivement, les diverses branches respectives de ces deux religions se sont déjà plus ou moins rapprochées entre elles; mais, entre l'ancienne et la nouvelle religion elles-mêmes, toutes les tentatives de conciliation ou d'union ont échoué complétement.

Dans les deux branches de l'ancienne religion, nous avons déjà remarqué que l'on s'est rapproché dans presque tous les dogmes nouveaux, et que l'on n'est resté en différend que sur les points principaux de l'ancienne scission. Même à ce dernier égard, on serait parvenu à s'entendre, comme l'ont fait déjà les religionnaires nommés Grecs-Unis, qui, reconnaissant le Pape et la procession du Saint-Esprit du Fils, ont, pour ainsi dire, rétabli l'union entre les deux anciennes Églises chrétiennes. Dans les diverses branches de la nouvelle religion, celles qui étaient le moins opposées ont fini par se rapprocher, et celles qui l'étaient le plus, ont abouti au même terme général de la tendance dominante vers la réalité relative. Ainsi, les deux Églises protestantes, l'évangélique et la réformée, qui, après le Synode de Dortrecht s'étaient voué une haine mal fondée, ont fini, par suite de propositions réitérées de conciliation ou d'union (1), par s'entendre et par se rapprocher complétement, en renonçant respective-

(1) La proposition de Duraens (1632), le colloque de Cassel (1660), l'assemblée de Berlin (1703), la médiation de la diète (1719), les propositions de Hardweldt (1743), de Von Loen (1750), etc., etc.

ment à leurs prétentions trop étrangères à la tendance dominante, c'est-à-dire, l'Église évangélique au sens trop absolu de la présence réelle dans l'Eucharistie, et l'Église réformée au sens trop excentrique de la prédestination. Entre les deux branches extrêmes, les Mennonites ou Baptistes et les Sociniens, la conciliation n'était évidemment possible que par la soumission de l'Entendement, qui est l'organe de la première secte, aux lois de la Raison, qui est celui de la dernière; et, quoique cette soumission fût contraire à la forme de la première secte, elle ne pouvait répugner au fond de ses opinions religieuses; et ce fut ainsi que les Mennonites ont abouti à confondre leurs opinions avec celles des Sociniens. Ce fut précisément par la même voie, en soumettant le Jugement à une plus grande influence de la Raison, que les protestants, les évangéliques et les réformés ont aussi abouti à confondre leurs opinions religieuses avec celles des Sociniens. Quant aux branches objectives de la nouvelle religion, c'est-à-dire l'Église anglicane et la secte des Quakers, leur caractère distinctif de statuts de révélation, comme nous l'avons déduit plus haut, empêche nécessairement et essentiellement toute modification, et par conséquent une conciliation ou union entre ces deux branches : il faudrait une révolution qui détruisît l'une ou l'autre, ou toutes les deux de ces branches religieuses pour opérer un rapprochement, mais cette destruction ne serait pas une conciliation.

Ce même caractère de statuts ou cette fixité des deux branches objectives dont il s'agit empêche une conciliation avec les branches subjectives, et spécialement avec le protestantisme, lesquelles, au contraire, ont pour caractère la susceptibilité d'un développement ou d'une modification conforme aux progrès de la tendance dominante vers la certitude; et c'est pour cela que les négociations de Leibnitz pour l'union de l'Église anglicane avec le protestantisme, qui alors s'était déjà grandement développé, n'ont pu avoir aucun succès. Toutefois, quant au fond des opinions religieuses, les deux branches objectives, l'Église anglicane et la secte des Quakers, ont abouti à se confondre entre elles et avec les branches subjectives de la nouvelle religion, dans une espèce de naturalisme irréligieux ou de simple déisme, produits, l'un et l'autre, par l'esprit dominant de la certitude purement relative. Mais, entre l'ancienne religion, et spécialement entre l'Église romaine et la nouvelle religion en général, aucun rapprochement, ni par rapport à la forme, ni même par rapport au fond, n'a pu avoir lieu, malgré les efforts de Rojas, de Spinola, de Bossuet, de Leibnitz, etc., malgré la disposition favorable de la Cour romaine dans le dernier siècle, et malgré les persécutions continues des nouveaux religionnaires dans les pays catholiques (1). Nous disons spécialement entre

(1) Il faut ici rappeler entre autres, le *Collegium de exterpandis hæretici*, établi à Turin, et désirant agir systématiquement.

l'Église romaine, parce que, comme nous l'avons déjà fait observer plus haut, l'Église grecque ou d'Orient, placée entre la nouvelle religion et l'Église romaine, qui constitue proprement la véritable ancienne religion chrétienne, peut s'allier avec la nouvelle religion par l'indépendance où elle se trouve de l'autorité absolue du Pape. Et effectivement, cette disposition, préparée par une espèce de finalité du monde, a été utilisée par Pierre le Grand, qui, penchant vers le protestantisme, abolit le patriarcat de Russie, établi vers la fin du xvi^e siècle, et institua le Saint Synode, pour rapprocher l'Église grecque du protestantisme, et pour pouvoir ainsi réunir les avantages de la civilisation moderne à la force de l'antique religion ; réunion qui, suivant ce que nous avons vu plus haut, pourra devenir la sauvegarde de l'humanité.

Toutefois, quoique également propre à s'unir à l'Église romaine, en reconnaissant le vicariat de Jésus-Christ, et à la nouvelle religion, en persévérant à le méconnaître, et en adoptant la Raison pour autorité des livres sacrés, l'Église grecque ne saurait évidemment servir de chaînon pour unir entre elles l'Église romaine ou la véritable ancienne religion avec le protestantisme, ou généralement avec la nouvelle religion, parce qu'elle ne peut se rapprocher de ces extrêmes opposés qu'en prenant alternativement, et non à la fois, des directions tout à fait contraires. Pour réunir l'ancienne religion avec la nouvelle, il faudrait ou renon-

cer à la croyance des vérités absolues servant de base à toute notre existence, ou bien renoncer à la certitude des vérités relatives, impliquée dans notre existence actuelle; et c'est l'impossibilité de cette alternative qui forme la barrière que l'on ne saurait franchir dans l'état présent de nos lumières.

Mais cette inconciliable séparation, introduite dans la chrétienté, n'est pas encore le plus grand mal qui, dans cette dernière période historique, ait été apporté à la religion et à la moralité publique. Le coup le plus funeste fut l'extinction graduelle de la religion elle-même. Pour le reconnaître, rappelons ici les idées que les hommes ont pu avoir de Dieu, sans le secours de la religion, et qu'ils ont dû chercher à lui substituer dans cette période de la domination de la réalité relative, contraire à la manifestation absolue de Dieu dans la religion.

## IV

Deux lois fondamentales de l'entendement humain, portant spécialement sur la spontanéité dans l'univers, sont : la RELATION pour l'être, et la MODALITÉ pour le savoir. Soumises aux condition du temps, pour être réalisées dans le monde dans lequel nous vivons, ces deux lois reçoivent respectivement les déterminations ultérieures suivantes: la première devient loi de la

causalité, ou de la relation de l'effet à la cause, c'est-à-dire la réalité de la succession de deux temps différents ; et la seconde devient la loi de la possibilité, ou de la modalité de l'objet de la conception, c'est-à-dire la réalité de l'existence même du temps. Or, joignant à ces deux lois du monde temporel, celle de la Raison, qui est la loi de l'absolu, l'homme se trouve conduit, dans la sphère de la réalité relative ou temporelle de son existence actuelle, à la considération de l'absolue causalité et de l'absolue possibilité ; et il se forme ainsi les idées d'une cause suprême et d'une possibilité suprême,

Ce sont ces idées qui, appliquées à l'actualité de l'univers et surtout de ses relations morales, constituent, l'une ou l'autre, ou toutes les deux réunies, l'idée sublime, mais purement mondaine de Dieu. Nous disons purement mondaine, parce que, suivant leur déduction que nous venons de donner, ces idées n'ont évidemment aucune valeur ou signification au delà des conditions du temps, et par conséquent au delà du monde temporel dans lequel nous vivons. Et précisément à cause de cette influence des conditions du temps, ces idées de Dieu impliquent une espèce d'antinomie, provenant de ce que le temps, considéré en lui-même, n'est point absolu. — Or, l'admission de ces idées temporelles ou naturelles de Dieu, constitue ce que l'on nomme *Théisme* et *Déisme* ; et la non-admission de ces idées, fondées sur l'antinomie que nous venons d'alléguer, constitue l'*Athéisme*. Et c'est

là évidemment tout ce que, par la spéculation intellectuelle, les hommes ont pu concevoir sur Dieu, dans l'état borné de lumières qu'ils ont pu atteindre jusqu'à ce jour.

On peut même fixer *à priori*, vu l'origine de ces idées sur Dieu, leur développement successif dans les quatre périodes historiques : en effet, dans la première période, où l'on ne connaissait encore que la spéculation *in concreto*, ces idées ne purent être éveillées ; dans la seconde période, où l'on aborda déjà les abstractions, ces idées durent nécessairement s'établir ; mais, comme le reste de la spéculation, elles ne furent encore qu'un jeu intellectuel ; dans la troisième période, elles durent faire place, du moins en général, aux idées religieuses de Dieu qui se développèrent alors, et qui, comme nous allons le voir, sont d'une tout autre nature ; mais, dans la quatrième période enfin, dans laquelle dominait la réalité relative, ou la certitude attachée à notre existence actuelle, ces idées temporelles sur Dieu, le Déisme et le Théisme, durent recevoir leur entier développement, et remplacer les idées religieuses de Dieu et, avec elles, la religion elle-même.

Ces idées religieuses de Dieu, celles que nous donne la religion, sont, disons-nous, d'une tout autre nature ; et cela parce qu'elles font abstraction de toutes conditions du temps : par une inspiration supérieure, par la révélation, ces idées sublimes nous font anti-

ciper la réalité absolue même de l'univers, et non simplement les derniers chaînons mécaniques de la réalité relative dans le monde présent, passager et périssable. C'est là l'éminente ou plutôt infinie supériorité du Dieu de la religion, et nommément du Dieu du christianisme où elle s'est développée dans toute sa perfection. Et précisément à cause de cette supériorité infinie où se trouve placée la réalité absolue anticipée dans le christianisme, le Dieu de la religion ne saurait être réalisé dans la sphère purement relative de notre existence actuelle : toutes ses attributions absolues, qui lui donnent ce sublime caractère, doivent rester MYSTÈRES dans cette sphère purement temporelle ; et cette considération nécessaire, loin de répugner à la raison, est au contraire éminemment raisonnable.

Mais, encore étrangers à cette haute distinction de la réalité absolue de l'univers et de la réalité purement relative du monde présent ou temporel, les hommes, parvenus à reconnaître cette dernière réalité, et conséquemment à s'y attacher exclusivement, durent trouver absurdes ces anticipations religieuses d'une réalité absolue; et, suivant cette étrange mais nécessaire finalité du monde, ils durent alors éteindre en eux toutes leurs inspirations supérieures. Ainsi, dans les trois premières périodes historiques, où l'on n'attachait encore aucune importance prépondérante à la réalité elle-même, l'anticipation de la réalité absolue par la religion, et par conséquent la religion, durent se développer

jusqu'à leur perfection, comme cela est arrivé effectivement : d'abord, durant la première période, dans l'ébauche grossière de l'idolâtrie; ensuite, durant la seconde période, dans le raffinement supérieur de l'allégorie; et enfin, durant la troisième période, dans la perfection du christianisme. Mais, dans la quatrième et dernière période, où l'on parvint à s'attacher à la certitude des vérités, et par conséquent à la réalité relative à notre existence actuelle, qui alors était encore la seule qui pût présenter quelque certitude, on dut méconnaître toute anticipation de la réalité absolue de l'univers par la religion, lorsque cette anticipation paraissait contrarier les vérités relatives à notre existence actuelle; et l'on dut, à cet égard, en méconnaissant de plus en plus la religion et ses dogmes, leur substituer les idées purement temporelles sur Dieu, c'est-à-dire, le déisme et le théisme, tels que nous les avons déduits plus haut. — Nous allons voir effectivement, dans les différentes branches du christianisme, cette malheureuse mais nécessaire décadence de la religion.

V

D'abord, dans le protestantisme, cette branche centrale et dominante du nouveau christianisme, qui a

amené cette dégénération graduelle de la religion, l'emploi libéral du jugement pour l'interprétation des livres sacrés, transforma bientôt le christianisme en un système scientifique, en lui faisant perdre son caractère précieux de popularité. Déjà, dans le premier quart du dix-septième siècle, le christianisme, parmi les protestants, cessa de plus en plus d'être populaire; et la dogmatique paraissait vouloir seule en conserver le dépôt. Bien plus, les disputes continues des théologiens protestants, en se fondant sur l'usage plus ou moins exact du jugement dans l'interprétation de la Bible, et par conséquent sur la certitude purement relative ou temporelle, commençaient même, vers le temps que nous venons de citer, à porter atteinte à la divinité de Jésus-Christ; comme l'ont fait, par exemple, les disputes sur la κςύψις ou κένωσις.

Cette dégénération manifeste du christianisme en déisme, fut continuée par le développement scientifique de la Dogmatique, lorsque, vers la fin du dix-septième siècle, cette dernière perdit son ancien caractère de statuts qu'elle avait reçu, durant la Réformation, par la Confession d'Augsbourg. Enfin, dans le dix-huitième siècle, l'application de la philosophie à la Dogmatique par les protestants, ou la transformation de cette branche théologique en une véritable dogmatique philosophique, acheva la dégénération du christianisme, qui n'est plus aujourd'hui, chez la plupart

des protestants, qu'un simple déisme épuré par la morale évangélique.

Ce fut surtout des États prussiens que, vers le milieu du dix-huitième siècle, sous Frédéric le Grand, sortirent ces idées temporelles ou naturelles sur Dieu, qui, dans la Dogmatique des protestants, vinrent remplacer les idées religieuses. Alors, ces religionnaires se partagèrent en orthodoxes et en hétérodoxes, dont les derniers, en bien plus grand nombre, attaquant le péché originel, l'inspiration des livres sacrés, et la divinité de Jésus-Christ, passèrent au socianisme, et enfin au simple déisme. On doit considérer comme terme et comme monument de cette dégénération du christianisme, le fameux prix public de Goettingue sur la divinité de Jésus-Christ, proposé, sans contredit, par les premiers savants de l'Europe.

Toutefois, au milieu de cette décadence de la religion, la force inhérente au christianisme cherchait à se ranimer, et ne put s'éteindre entièrement. Ainsi, les proscriptions contre les opinions des sociniens, les édits contre le grossier naturalisme, et mille autres mesures publiques luttaient contre la chute de la religion. Mais, ce qui parvint à en conserver le feu sacré parmi les protestants, ce fut, déjà vers la fin du dix-septième siècle, l'institution du PIÉTISME du noble Spener, qui, frappé de cette dégénération scientifique du christianisme, chercha à rappeler ainsi la piété, et l'exercice pratique de cette sainte religion. Malheureu-

sement, cette entreprise était évidemment contraire à l'esprit dominant; et, par cette raison, elle ne put être réalisée publiquement dans le protestantisme, autrement que par une véritable séparation, comme l'ont fait les séparatistes de Tubingue et de Bâle.

Il fallait, pour constituer publiquement le piétisme, ce précieux reste du christianisme parmi les protestants, l'enter sur une branche religieuse étrangère, mais analogue au protestantisme : heureusement, la secte des hussites qui était née avant la Réformation, en préludant déjà alors à cette dernière, s'était conservée dans plusieurs familles moraves, et présenta, vers le commencement du dix-huitième siècle, le moyen d'opérer cette constitution du piétisme dans le protestantisme. Le comte de Zinzendorf put donc réaliser cette entreprise dans la fameuse commune de Hernhuth ; et, quoique outrée par le mysticisme et les vues personnelles du fondateur, cette secte des frères moraves ou Hernhuthers devenant le dernier refuge du christianisme parmi les protestants, s'étendit bientôt sur toutes les parties du globe, et acquit une grande considération, principalement sous le successeur du fondateur, l'évêque Spannenberg, qui régularisa cette institution (*Idea fidei fratrum*). Ainsi, tout ce qui reste encore du christianisme ou de véritable religion dans le protestantisme, se trouve aujourd'hui dans la piété et la pratique des Frères moraves; mais, leur mysticisme, et surtout l'esprit dominant commencent déjà

à les entraîner aussi vers la ruine générale de la religion.

## VI

Dans l'Église anglicane, formant la principale des deux branches objectives du nouveau christianisme, la même décadence de la religion eut lieu parmi les membres de cette Église, mais, par une voie différente, et analogue aux circonstances particulières à l'Église anglicane. Nous venons de voir que, dans le protestantisme, la dégénération du christianisme en simple déisme s'est opérée par le développement même du protestantisme, lequel, suivant sa déduction donnée plus haut, impliquait, dans son principe, la susceptibilité de ce développement, ou d'une modification conforme aux progrès de la tendance dominante vers la certitude. Mais, dans l'Église anglicane, qui n'est point susceptible d'un pareil développement, et dont le véritable caractère, suivant sa déduction, consiste dans une fixité de statuts, la décadence du christianisme n'a pu avoir lieu par cette Église elle-même, surtout à cause de sa liaison avec la constitution politique, qui n'admettait aucune altération. Mais, précisément en raison de cette fixité, les idées religieuses contenues dans l'Église anglicane, déjà affaiblies par la réformation, ou par l'institution de cette nouvelle

religion, durent perdre, avant les idées du protestantisme, toute leur valeur ou toute leur signification originaire, par le développement des vérités relatives suivant la tendance dominante vers la certitude; car, ces idées religieuses ne purent ici être modifiées d'après ce développement de la certitude relative, comme cela eut lieu dans le protestantisme. Ainsi, les idées religieuses de l'Église anglicane, destinées par la réformation à entrer dans l'empire de la Raison, produisirent déjà, vers le milieu du dix-septième siècle, un indifférentisme religieux, lorsqu'on s'aperçut que, par la constitution même de cette Église, ces idées se refusaient à toute application de la Raison, c'est-à-dire, lorsqu'on se trouva *désappointé*.

Néanmoins, cette haute-église continua à subsister, comme ingrédient, dans la composition de la constitution politique; mais, dans ce défaut de tout secours efficace pour les dogmes chrétiens, l'indifférentisme religieux dont nous venons de parler, et qui commença ici la ruine de la religion, dégénéra bientôt, avec les progrès de la certitude relative et dominante, dans le grossier naturalisme répandu en Angleterre déjà avant la fin du dix-septième siècle. De cette manière, le christianisme se perdit parmi les membres de l'Église anglicane; et il fut remplacé par les idées naturelles, le déisme et surtout l'athéisme, qui se développèrent spontanément dans le naturalisme que nous venons de signaler. Cette ruine de la religion fut enfin consom-

mée publiquement par la téméraire institution de Joh. Slève, destinée à combattre le christianisme !

Toutefois, quelque nécessaire que fût cette malheureuse décadence du christianisme, les forces supérieures inhérentes à cette religion, ne pouvaient non plus, dans l'Église anglicane, comme dans le protestantisme, se perdre tout à coup et généralement. Ainsi, plusieurs membres de cette haute-église, inclinant vers le déisme, formèrent, sous le nom de *subordinatistes*, une espèce de secte anti-trinitaires ; et ces opinions d'unitaires, à l'instar des sociniens, se multiplièrent ensuite (Lindsey et Jebb), et s'étendirent enfin en Écosse (Christie). Bien plus, on chercha même à conserver le christianisme ; et prenant le relâchement et l'indifférence extérieurs pour les causes de la décadence de cette religion, on porta l'attention sur les exercices pieux, et spécialement sur le zèle religieux. De cette manière naquit la fameuse secte des MÉTHODISTES, instituée par Wesley et Whitefield, et appropriée à l'esprit dominant par le mélange des principes des réformés (1) ; secte qui, dans l'Église anglicane, répond évidemment au piétisme introduit parmi

(1) Suivant ces principes des réformés, les méthodistes se partagent, sur la doctrine de la prédestination, en particularistes, d'après Whitefield et les calvinistes rigoureux, et en universalistes, d'après Wesley et les arminiens. Les derniers sont naturellement les plus nombreux, surtout dans l'Amérique septentrionale.

les protestants pour le même but de la conservation du christianisme.

Mais, l'excès du zèle religieux des méthodistes, opposé à l'indifférentisme qui s'était établi en Angleterre, porta une trop grande exaltation dans ce piétisme anglican. Néanmoins, cette secte des méthodistes, présentant ici le dernier refuge du christianisme, comme les Frères moraves dans le protestantisme, avec lesquels elle se lia un moment à Londres, s'étendit bientôt considérablement, et elle se multiplie même de nos jours d'une manière prodigieuse (1). Malheureusement, forcée de plier sous l'influence de l'esprit dominant de la certitude, cette secte des méthodistes a déjà laissé pénétrer les principes des unitaires ou sociniens ; et elle se trouve ainsi sur la voie générale de la décadence de la religion.

Telle est donc aujourd'hui, dans les branches principales de la nouvelle chrétienté, dans le protestantisme et dans l'Église anglicane, la décadence continue ou plutôt déjà la ruine de la religion, amenée par l'établissement même de ce nouveau christianisme. Nous ne parlons pas ici de ces branches accessoires, c'est-à-dire des mennonites ou baptistes, des sociniens et des quakers, parce que, comme nous l'avons vu plus

(1) On disait récemment dans les journaux que, seulement en Angleterre, le nombre des méthodistes, qui au commencement du XIXe siècle était de 200,000, se trouvait maintenant de 400,000 (Il ne faut pas oublier que ceci a été écrit en 1815).

haut, ces aberrations et cette dégénération du nouveau christianisme présentent déjà en elles-mêmes, une véritable décadence de la religion.

## VI

Quant à l'ancienne chrétienté, la religion y est tombée également partout, dans l'Église d'Occident (1), mais non par suite de la fixation définitive de cette église dans le Concile de Trente, comme cela est arrivé dans la nouvelle chrétienté, où la religion est tombée par suite de l'établissement même des nouvelle églises, ainsi que nous venons de le voir. Dans l'ancienne chrétienté, la religion fut proprement effacée par le développement des vérités relatives dominantes, et avec elles de l'incrédulité religieuse. En effet, les vérités absolues composant l'ancien christianisme, n'étaient encore qu'un objet de la foi ou de la croyance ; cependant, comme telles, elles pouvaient et devaient même nécessairement se soutenir avec vigueur, tant qu'on n'attachait encore aucune importance prépondérante à la certitude, comme cela eut lieu durant la troisième

(1) La décadence générale de la croyance religieuse s'est même déjà fait sentir dans l'église d'Orient, comme le prouve la secte mystique de *duchobortzy*, établie en Russie, et professant les opinions des unitaires.

période de l'humanité, où nous avons vu effectivement dominer ces idées absolues du christianisme.

Mais lorsque, dans la quatrième période, la certitude de la vérité en général devint le but dominant, la croyance, comme plus faible, dut nécessairement céder à la certitude; et alors, ne pouvant encore atteindre que la certitude relative, comme nous l'avons reconnu plus haut, les hommes durent effacer en eux le sentiment des vérités absolues de l'ancien christianisme, d'autant plus qu'elles paraissaient contrarier les vérités relatives dont la certitude était donnée par la réalité de notre existence actuelle. Ainsi, la croyance religieuse, loin de se soutenir, dut nécessairement faire place à l'incrédulité religieuse; et, de cette manière, l'ancien christianisme succomba partout où s'était développée cette incrédulité ou son principe, la certitude relative dépendante de notre existence. Ce qui porta le coup le plus funeste à l'ancien ou véritable christianisme, ce fut le développement des idées naturelles sur Dieu, le déisme et l'athéisme, qui, suivant leur déduction que nous avons donnée plus haut, tiennent effectivement à la réalité de notre existence temporelle, et ont ainsi toute la certitude relative qu'on pouvait atteindre généralement. Avec ces idées naturelles ou temporelles sur Dieu, douées de toute la certitude que l'on pouvait concevoir, on s'imaginait pouvoir satisfaire à notre vocation vers l'absolu, et, par là même, on se croyait

en droit de rejeter les idées du christianisme données par la seule croyance, et fondées sur la révélation qui paraissait contraire à la réalité temporelle du monde.

Cet échange de la religion dans l'ancienne chrétienté contre les idées naturelle sur Dieu, fut provoqué surtout et en quelque sorte légitimé par l'autorité et le nombre considérable des hommes supérieurs de tous les pays, qui, faisant abstraction de leurs Eglises respectives, adoptaient tous ces idées temporelles. Nous nous bornerons, pour la propagation du déisme dans le dix-huitième siècle, à citer ici Coward, Toland, Collins, Tindal, Tyssot, Schafftesbury, Woolston, Passerauv, Morgan, Chubb, Marie Huber, Edelmann, Delamettrie, de Prades, Voltaire, Helvétius, Hume, Lessing, l'auteur de *Horus* et celui de la *Philosophie de la Nature*.. Il nous répugne de citer également les propagateurs de l'athéisme, dont le nombre est bien plus considérable. (Voyez le fameux dictionnaire de Lalande.) Aussi, par suite de cette autorité pour la certitude dominante, qui avait déjà éteint le zèle religieux, et effacé ses imposants exemples, tels que ceux des pieux solitaires du Port-Royal (Arnauld, Le Maître, Nicole, Pascal, etc.), l'incrédulité se répandit généralement dans la catholicité; et l'ancienne religion n'existait plus que là où cette autorité n'était pas connue, c'est-à-dire, là où la certitude dominante ne s'était pas encore développée.

Le résultat le plus manifeste de cette décadence de l'ancien Christianisme fut l'abolition de l'ordre des Jésuites, de ces zélés défenseurs du siége apostolique, et avec lui de l'ancienne religion chrétienne. Ce triomphe de la philosophie moderne, luttant pour la certitude relative, fut suivi et même précédé bientôt, sous le nom de tolérance, d'une indifférence religieuse générale dans presque tous les pays catholiques ; et alors on vit, entre autre choses, les dangereuses réformes de Joseph II dans les États autrichiens. Mais l'événement le plus caractéristique de cette ruine de l'ancien christianisme et généralement de toute religion, fut la révolution française qui, après avoir amené l'abolition publique du catholicisme et de tout culte positif, présenta l'horrible spectacle d'un peuple sans religion. Nous devons rappeler ici la secte des déistes, établie sous le nom barbare de *Théophilantropes* (1) ; et surtout le fameux décret sur l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, qui, par un ridicule abus du déisme, est un monument incontestable de l'ignorance et de la stupidité de ceux qui présidaient alors à la révolution française. Après cette révolution, croyant devoir attribuer à l'irréligion toutes les horreurs qu'elle avait engendrées, on s'est hâté, il est vrai, de rétablir, dans les pays catholiques, les insti-

(1) Nous ne savons pas pourquoi ce nom a prévalu, puisqu'on en a connu un meilleur, celui de *Théanthropophiles*, que nous avons vu employé dans les écrits de cette secte.

tutions religieuses; mais, comme nous le verrons ci-après, ce ne sont plus que des mesures politiques, qui d'ailleurs ne sauraient, dans l'état avancé des lumières modernes, avoir une efficacité suffisante.

Ainsi donc, la sainte religion chrétienne, cette arche sublime de l'alliance de la Terre avec les Cieux, s'affaissa de tous côtés, dans l'ancienne et dans la nouvelle chrétienté, sous le poids imposant de la raison temporelle, qui établit son empire dans la dernière période du développement de l'humanité. A la place de la religion, cette raison mondaine institua le déisme ; et, découvrant son impuissance, elle lui opposa l'horrible athéisme, impliqué dans son essence par une nécessaire antinomie, qui, donnant tour à tour la même valeur au déisme et à l'athéisme, prive proprement l'humanité de l'un et de l'autre, et la place par ce jeu cruel de la raison dans une terrible et désespérante perplexité. — Cette transition des idées religieuses du christianisme aux idées naturelles ou temporelles sur Dieu, qui eut lieu dans la dernière période, s'est opérée non-seulement par le développement naturel de la raison mondaine ou temporelle, mais encore par le développement correspondant et scientifique de la théologie ; et, pour bien apprécier l'atteinte irréparable portée au Christianisme, il nous reste à jeter un coup d'œil sur ces progrès modernes de la science théologique.

## VII

Nous avons déjà déduit, en parcourant plus haut la troisième période historique, la nécessité de la théologie ; et nous avons même indiqué les diverses branches dans lesquelles elle se trouve partagée, par suite de son développement, ou de la perfection qu'elle reçut successivement, surtout dans les temps postérieurs. Mais cette détermination de la théologie, qui n'est encore pour ainsi dire que nominale, ne suffirait pas pour reconnaître la vraie signification des progrès théologiques modernes, et, par là même, la vraie valeur de la perte du Christianisme. Nous allons donc, pour arriver à cette fin, et surtout pour lever le voile qui couvre encore l'infinie importance du christianisme, fixer le vrai sens de la théologie considérée comme science de la révélation, sur laquelle repose, aux yeux de la raison, le majestueux édifice de toute religion en général.

Jusqu'ici nous n'avons qualifié le christianisme et généralement la religion que comme étant une ANTICIPATION DE VÉRITÉS ABSOLUES ; mais, d'où vient cette anticipation ? Qu'est-ce qui la rend possible ? Comment s'est-elle établie ? et sur quoi se fonde sa valeur, ou sa signification nécessaire ? — C'est ce que nous allons savoir.

La cognition de l'homme se compose de certaines

lois intellectuelles dont l'exercice, sous les conditions indispensables du temps, constitue notre SAVOIR temporel ; celui précisément qui constitue l'essence de notre existence dans le monde dans lequel nous vivons. Ainsi, tous les actes de ce savoir temporel, c'est-à-dire toutes les vérités relatives auxquelles nous arrivons par l'exercice de nos lois intellectuelles, sont notre propre ouvrage. Mais dans ce savoir temporel de l'homme, se trouve contenu, comme le prouve la seule idée de la religion, la SUSCEPTIBILITÉ DE VÉRITÉS ABSOLUES, lesquelles sont indépendantes de toute influence du temps. De plus, les conditions de cette réceptivité de notre savoir temporel pour de telles vérités absolues, ne pouvant faire partie de l'essence même de ce savoir, c'est-à-dire, ne pouvant être des lois du savoir temporel de l'homme, parce qu'elles sont essentiellement indépendantes du temps, ces conditions, disons-nous, sont étrangères au savoir de l'homme, vivant dans le monde présent. Ainsi, l'acquisition de ces vérités absolues, en vertu de cette susceptibilité de notre savoir, dépendante de conditions étrangères et supérieures à notre existence temporelle, ne saurait être considérée comme l'ouvrage de l'homme; et, ne pouvant d'ailleurs être considérée comme une modification quelconque du monde actuel, parce qu'elle sort des conditions du temps auxquelles ce monde se trouve soumis, cette acquisition de vérités absolues doit être une RÉVÉLATION supérieure.

Telle est l'origine et le sens nécessaire de ce qu'on nomme RÉVÉLATION DIVINE ; et, avec cette déduction, la révélation devient un objet de la raison, doué d'une réalité égale à celle de notre savoir ou de notre existence, dans laquelle elle se trouve impliquée. Mais, avant que l'on découvre les conditions supérieures de la révélation, si cela est possible, on ne pourra, précisément parce que ces conditions sont étrangères à notre savoir, concevoir l'essence intime de la révélation, quoique l'on soit forcé, par la raison, de l'admettre infailliblement, comme notre propre existence.

Cette réceptivité ou cette susceptibilité de vérités absolues dans le savoir de l'homme, n'est cependant encore qu'un état PASSIF de ce savoir, qui le rend propre à la réception de la révélation. Et, l'on conçoit que, pour consommer cette réception, il faut y joindre un ACTE propre du savoir, fondé sur les conditions supérieures et inconnues de la révélation ; acte qui sera une détermination plus ou moins précise des vérités absolues formant un système de révélation. — De là résulte qu'il faut distinguer, dans la révélation considérée en général, d'abord, la susceptibilité du savoir de l'homme pour des vérités absolues, qui est infaillible, parce qu'elle est indépendante de tout acte propre du savoir, et ensuite, la détermination d'un système de vérités absolues, qui est en partie le résultat d'un pareil acte propre du savoir humain. Nous nommerons la première révélation universelle ou

tacite; et la seconde, révélation individuelle ou proférée.

Or, c'est manifestement la révélation universelle ou tacite qui est la base de la religiosité générale de l'espèce humaine; et ce sont les diverses révélations individuelles ou proférées qui sont les bases des différentes religions positives. — Il suffit donc de reconnaître l'origine des révélations proférées, pour pouvoir apprécier l'importance des religions positives fondées sur ces révélations individuelles; et c'est ce que nous allons faire surtout pour le christianisme, fondé sur la révélation proférée de l'Ancien et du Nouveau-Testament.

Nous venons de reconnaître que, dans l'existence de la révélation, il entre deux éléments essentiellement hétérogènes, c'est-à-dire, les principes propres du savoir temporel de l'homme, et les conditions de la réceptivité de ce savoir pour des vérités absolues, conditions qui sont supérieures et étrangères aux principes du savoir temporel de l'homme. Or, dans la relation de ces deux éléments hétérogènes de la révélation, on peut concevoir, du moins problématiquement, leur double détermination réciproque, c'est-à-dire, la détermination des conditions de la révélation par les principes du savoir temporel de l'homme, et réciproquement la détermination de ces principes du savoir humain par les conditions supérieures de la révélation. La première de ces déterminations, qui se ferait manifestement par un acte de notre savoir temporel, peut

être réalisée; et elle constitue manifestement ce que nous avons nommé révélation individuelle ou proférée. Mais la seconde détermination, celle des principes du savoir temporel par les conditions mêmes de la révélation, qui ne pourrait se faire que par un acte d'une spontanéité absolue, et qui produirait manifestement ce que nous avons nommé révélation universelle ou tacite, cette seconde détermination, disons-nous, ne saurait être réalisée que lorsque les conditions supérieures de la révélation seraient connues. Quoi qu'il en soit de la possibilité de cette production extérieure de la révélation universelle ou tacite, par les hommes eux-mêmes, cette révélation n'en existe pas moins intérieurement en toute réalité; et elle sert ainsi de prototype secret pour toute révélation individuelle ou proférée, dont nous pouvons, par là même, apprécier la valeur ou l'importance, en reconnaissant son origine plus ou moins élevée.

Cette origine, quelle qu'elle soit, de toute révélation proférée, consiste évidemment, d'après ce que nous venons de voir, dans l'acte individuel du savoir humain, par lequel ce dernier détermine les conditions de la révélation moyennant ses propres principes, et produit ainsi le système de vérités absolues formant cette révélation individuelle ou proférée. Mais, les motifs de cette détermination individuelle, laquelle sert ici à réunir deux éléments hétérogènes, les principes du savoir et les conditions de la révélation, en fixant leurs rela-

tions réciproques, ces motifs, disons-nous, peuvent être alternativement dans l'un ou dans l'autre de ces deux éléments. Lorsque ces motifs se trouvent dans les principes mêmes du savoir, la détermination qui produit une révélation individuelle ou proférée est un ouvrage humain, parce que l'acte et les motifs de cette détermination appartiennent entièrement au savoir de l'homme; et alors, il n'y a de supérieur à l'homme dans cette révélation, que les conditions de la réceptivité de son savoir pour de telles vérités absolues. Lorsqu'au contraire les motifs de la détermination des conditions de la révélation par les principes du savoir, se trouvent dans ces conditions elles-mêmes, la révélation individuelle qui en résulte, ne saurait être considérée comme un ouvrage de l'homme, parce qu'il n'y entre d'humain que l'acte du savoir, lequel n'est alors évidemment qu'un instrument d'un pouvoir supérieur qui le fait agir. Ainsi, suivant que les motifs de la détermination réciproque des conditions de la révélation par les principes du savoir, se trouvent dans ces principes ou dans ces conditions elles-mêmes, la révélation individuelle ou proférée qui résulte de cette détermination ou de cet acte du savoir humain, a évidemment une origine moins ou plus élevée: dans le premier cas, elle est un ouvrage de l'homme; dans le second, elle ne peut être considérée comme un ouvrage humain, et elle est alors une véritable révélation divine.

D'après ces principes, il nous sera facile de recon-

naître l'origine de la révélation de l'Ancien et du Nouveau-Testament, et d'apprécier par là la valeur du Christianisme, que nous venons de voir s'affaiblir dans la dernière période du développement de l'humanité.

Nous avons vu plus haut que la religiosité générale de l'espèce humaine, s'est manifestée successivement, dans les trois premières périodes de son développement, sous les formes de plus en plus parfaites d'idolâtrie, d'allégorie et de christianisme. Dans la première période, dans laquelle le but dominant était le bien-être physique, l'adoration des objets de ce bien-être, c'est-dire, l'idolâtrie, était clairement une détermination des conditions de la révélation par les principes du savoir, dont les motifs se trouvaient entièrement dans ces principes eux-mêmes, c'est-à-dire, dans les objets temporels du savoir. De même, dans la seconde période, où le but dominant était la sûreté publique, et où, par là même, s'était développée complétement l'idée de la justice, et avec elle les idées abstraites en général, l'exhibition des attributions divines abstraites sous des formes physiques, c'est-à-dire, l'allégorie, était clairement aussi une détermination des conditions de la révélation par les principes du savoir, dont les motifs se trouvaient encore entièrement dans ces principes eux-mêmes, c'est-à-dire, dans les objets présents du savoir. Mais, dans la troisième période, dans laquelle la religion devint elle-même le but dominant, le christianisme, qui était cette religion dominante,

ne pouvait avoir, dans les principes mêmes du savoir, ou dans les objets temporels de ce dernier, les motifs de la détermination des conditions de la révélation, constituant ici la révélation individuelle ou proférée du Nouveau-Testament (1), sur laquelle se fonde le christianisme.

Il est vrai que la perte totale de la justice sur la terre, qui eut lieu vers la fin de la seconde période par l'établissement de la domination universelle, ou par le développement complet du but dominant de cette seconde période, dut, pour la conservation et le développement ultérieur de l'humanité, être remplacée par la religion elle-même; mais, ce manque de la justice, comme état purement négatif, ne présentait aucun objet du savoir, et ne pouvait conséquemment fournir, dans les principes mêmes de ce savoir, aucun motif pour la détermination actuelle des conditions de la révélation, c'est-à-dire, pour l'établissement de la

(1) Le Nouveau-Testament se compose, comme l'on sait, d'une histoire divine, d'une didactique morale, et d'une révélation prophétique. La première consiste dans les quatre Évangiles, de saint Mathieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean (puisés probablement dans une même source, ouverte par Jésus-Christ, qui n'a pas laissé d'écrits) et dans les Actes des Apôtres de saint Luc. La seconde consiste dans quatorze Épîtres de saint Paul, deux de saint Pierre, trois de saint Jean, une de saint Jude et une de saint Jacques. La troisième, enfin, consiste dans l'Apocalypse, attribuée à saint Jean. — Le tout, suivant le concile de Trente, doit former vingt-sept livres.

domination de la religion : les motifs de cette détermination, par laquelle la religion devait devenir l'objet suprême du savoir, ne pouvait évidemment se trouver ailleurs que dans les conditions elles-mêmes de la révélation universelle. Ainsi, l'exposition successive de cette révélation universelle dans l'idolâtrie et dans l'allégorie, durant la première et la seconde période du développement de l'humanité, n'était clairement que l'ouvrage des hommes, où il ne se trouvait de supérieure que la révélation tacite servant de base à cette exposition; mais la révélation individuelle ou proférée sur laquelle fut fondée le christianisme au commencement de la troisième période, ne saurait être considérée comme un ouvrage humain, et constitue conséquemment une véritable révélation divine. Telle fut aussi la révélation proférée de l'Ancien-Testament, qui forme les premiers fondements de la religion chrétienne, et l'unique code du judaïsmes.

En effet, comme nous l'avons plus haut, dans la première et surtout dans la seconde période, les Israélistes, par l'assistance de Moïse, fondateur de l'Ancien-Testament dans le Pentateuque, portèrent déjà alors, en vertu de cette révélation, la religion à la dignité du but dominant; ce qui, par les raisons que nous venons d'alléguer en faveur du Nouveau-Testament, n'est possible que par les motifs supérieurs donnés dans les conditions mêmes de la révélation universelle. L'une et l'autre de ces révélations divines, prouvent

d'ailleurs, par les résultats temporels, leur origine supérieure : l'Ancien-Testament, par sa stabilité au milieu des vicissitudes des objets temporels du savoir, chez le peuple judaïque dont il est le code ; et le Nouveau-Testament, par le développement définitif de l'humanité dans les deux dernières périodes où il a exercé son influence.

Toutefois, le système de révélation formant l'Ancien-Testament, implique le gouvernement politique, la théocratie, c'est-à-dire, le but temporel de la sûreté publique, et il prouve par là que, dans les motifs de sa détermination, il était entré aussi des objets de notre savoir temporel, ou les principes de ce savoir ; ce qui, quant à la pureté de l'origine divine, place le Judaïsme au-dessous du Christianisme, dont le dernier, dans son nouveau système de révélation, formant le Nouveau-Testament, n'implique point des buts terrestres, et présente, dans toute leur pureté, les idées sur Dieu et la morale. C'est cette pureté du Christianisme, qui fait considérer son nouveau système de révélation comme étant l'exposition la plus parfaite, ou sans aucune erreur, de la révélation universelle, et qui, par conséquent, fait considérer le fondateur infaillible du Christianisme, comme étant le FILS DE DIEU. Car, de cette manière, tous les motifs du Christianisme se trouveraient exclusivement dans les conditions supérieures de la révélation universelle ; et Jésus, fondateur du christianisme, considéré comme homme, n'aurait été

qu'un instrument de Dieu, par lequel il nous aurait transmis sa volonté pure et entière.

Mais, comment prouver positivement cette absolue perfection de la révélation proférée du christianisme, sur laquelle seule, aux yeux de la raison, se fonde incontestablement la divinité de Jésus? Il faudrait produire extérieurement la révélation universelle, en déterminant les principes du savoir par les conditions mêmes de cette révélation; ce qui, comme nous l'avons vu plus haut, ne serait possible que lorsque ces conditions de révélation seraient connues, et lorsque, par conséquent, la révélation cesserait d'être révélation et deviendrait un objet de la raison. Car, alors, on pourrait confronter la révélation individuelle du christianisme avec la révélation universelle pour reconnaître l'infaillibilité ou la perfection absolue du christianisme, dont il est question. Ainsi, la preuve positive de la divinité de Jésus ne saurait encore être donnée, et, c'est sur cette seule impossibilité présente que peut se fonder raisonnablement l'attente des Juifs de la venue d'un Messie, laquelle attente manifeste d'ailleurs l'imperfection du judaïsme, parce que, suivant cette attente, ce n'est qu'avec la venue du Messie que l'œuvre de cette religion serait consommée. Mais, quoique cette preuve positive manque encore, la preuve négative, consistant en ce que la révélation proférée du christianisme n'implique aucun objet temporel, et par conséquent aucun motif déterminant

pris dans les principes mêmes du savoir humain, cette preuve négative, disons-nous, existe pleinement, et la divinité de Jésus, c'est-à-dire, l'action entièrement supérieure de son savoir temporel, ou entièrement indépendante de ses propres principes qui découvre dans Jésus une origine tout à fait supérieure ou tout à fait indépendante de son existence humaine et qui le constitue ainsi fils de Dieu, ne saurait plus être mise en doute après la déduction irréfragable que nous venons d'en donner.

Telle est donc la grande valeur du christianisme, de cette religion divine dont nous avons vu s'effacer la croyance dans la dernière période par le développement général et naturel de la certitude sous laquelle effectivement a dû fléchir la croyance, laquelle, précisément à cause de l'origine, étrangère à notre savoir, qui est dans le christianisme, était le seul mode de vérité qu'on pouvait alors attacher à cette divine religion. Cette extinction de la foi au christianisme deviendra encore plus sensible lorsque nous en connaîtrons les causes scientifiques dans les soi-disant progrès modernes de la théologie, pour l'exposition desquelles précisément nous venons de remonter jusqu'à cette origine supérieure de la révélation proférée constituant le christianisme.

## VIII

Jusqu'à ce jour la théologie, considérée comme science, était restée un phénomène intellectuel inexplicable ; elle ne s'est soutenue et n'a reçu son développement que par l'action secrète de ses causes ou principes qui sont demeurés inconnus. On voit actuellement que ces causes ou principes de la théologie consistent dans les deux éléments hétérogènes que nous avons reconnus plus haut comme étant les parties constituantes de toute révélation proférée, c'est-à-dire les principes temporels du savoir humain, et les conditions supérieures de la révélation, lesquelles dernières forment, dans ce savoir, une réceptivité pour des vérités absolues. Et avec ces principes, nous pouvons maintenant expliquer la théologie, déduire ses différentes branches et apprécier ses progrès, surtout ceux dans la dernière période, qui ont sapé les bases du christianisme.

Toute considération scientifique d'un objet quelconque du savoir se réduit clairement à l'établissement de la possibilité, de l'effectivité et de la nécessité de cet objet du savoir comme étant les seules parties constituantes de la modalité intellectuelle de cet objet. Or, les principes de la révélation chrétienne se trouvent occasionnellement dans les principes temporels de notre savoir et fondamentalement dans les condi-

tions supérieures de la révélation, parce que c'est dans ces conditions que se trouvent exclusivement les motifs de cette révélation divine, ainsi que nous l'avons reconnu plus haut, il est clair que l'établissement de la triple modalité intellectuelle de cette révélation chrétienne est possible à certains égards, c'est-à-dire que la théologie ou la science de cette révélation est possible à ces égards. Bien plus, l'établissement distinct de chacune des trois modalités intellectuelles dont nous venons de parler présente immédiatement la nécessité de trois branches fondamentales et distinctes dans la théologie. La déduction de la possibilité de la révélation chrétienne en la confrontant avec les conditions de la révélation universelle sera l'objet de la première branche, qui donnera ainsi l'explication des livres sacrés, et c'est là le véritable objet de la THÉOLOGIE EXÉGÉTIQUE. L'établissement de l'effectivité de la révélation chrétienne sera l'objet de la seconde branche qui est la THÉOLOGIE HISTORIQUE. Enfin la déduction de la nécessité de cette révélation proférée en la fondant sur les conditions de la révélation universelle sera l'objet de la troisième branche, qui statuera ainsi les règles du christianisme; et c'est là le véritable objet de la THÉOLOGIE SYSTÉMATIQUE.

Mais, dans cette déduction de la théologie, nous venons de dire qu'elle n'est possible qu'à certains égards. La raison en est en ce que les conditions de la révélation universelle, qui constituent les principes

fondamentaux du christianisme et de la théologie, ne sont point manifestes à notre savoir comme le sont les propres principes de ce dernier : ces conditions de révélation étrangères à notre savoir, ne peuvent être que senties dans les idés absolues elles-mêmes ou dans notre réceptivité pour ces idées, qui est fondée sur ces conditions ; de sorte que la théologie, comme science, ne peut être déduite que de ce sentiment des conditions de révélation, et non, comme dans les autres sciences, de la conscience ou de la connaissance claire elle-même, de ces principes. Cette imperfection essentielle de la science théologique est ce qui en constitue la différence caractéristique d'avec toutes les autres sciences en général ; et, de plus, c'est sur cette imperfection que porte proprement la différence des progrès de la théologie dans la troisième et dans la quatrième période historique, ou plutôt dans l'ancienne et dans la nouvelle religion. Le sentiment des conditions de révélation qui est impliqué dans notre réceptivité pour les idées absolues et duquel seul peut être déduite la vraie théologie, est le fondement du mode particulier de vérité, ou de la croyance qui, dans la troisième période et généralement dans l'ancien christianisme, se trouvait attachée à cette religion, et à ses principes scientifiques dans la théologie. Mais, dans la quatrième période ou dans le nouveau christianisme, ce sentiment des conditions de révélation et la croyance religieuse qui en résultait ne pouvait satisfaire la

tendance vers la certitude qui dominait dans cette dernière période, et, par suite, dans ce nouveau christianisme. On chercha alors, d'abord, à changer ce sentiment insuffisant en une véritable conscience ou connaissance claire des conditions de révélation ; et, ensuite, ne pouvant le faire autrement, on substitua insensiblement à ces conditions supérieures l'absolu temporel impliqué dans notre savoir, c'est-à-dire, les idées naturelles ou temporelles sur Dieu que nous avons déduites plus haut. Ce sont là, dans leurs principes, les véritables soi-disant progrès de la théologie moderne ; et, bien plus, c'est aussi là, dans son principe, la différence caractéristique du nouveau christianisme.

Nous allons effectivement retrouver, dans les travaux scientifiques des théologiens modernes, cette transformation ou plutôt cette dégénération de la théologie, après avoir fixé, suivant nos principes, les subdivisions nécessaires des branches théologiques fondamentales que nous avons déduites plus haut.

La théologie exégétique, qui a pour objet de déduire la possibilité de la révélation chrétienne, en la confrontant avec les conditions de la révélation universelle, et qui donne ainsi la véritable explication de l'Écriture-Sainte, doit se composer naturellement de deux parties : l'une instrumentale, qui cherche à fixer le vrai sens des livres sacrés ; l'autre finale, qui cherche à établir l'identité de ce sens avec les conditions de la révélation universelle. Ce sont là effectivement les deux

parties de la théologie exégétique, connues sous les noms d'ÉXÉGÈSE et d'APOLOGÉTIQUE, dont la première se subdivise encore dans la CRITIQUE BIBLIQUE et dans l'HERMÉNEUTIQUE BIBLIQUE, c'est-à-dire dans la fixation de la lettre ou des conditions physiques, et de l'esprit ou des conditions intellectuelles dans le sens de l'Écriture-Sainte.

La théologie systématique, qui a pour objet de déduire ce qu'il y a de nécessaire dans la révélation chrétienne, en la fondant sur les conditions de la révélation universelle, et qui statue ainsi les vraies règles du christianisme, doit naturellement aussi se composer de deux parties pareilles : l'une instrumentale, qui porte sur la déduction scientifique de ces règles; l'autre finale, qui porte sur l'acte même de statuer ces règles du christianisme. Ce sont encore là effectivement les deux parties générales de la théologie systématique, connues chacune dans leur subdivision extérieure, savoir : la première dans ses deux parties subdivisées, nommées DOGMATIQUE et POLÉMIQUE, et la seconde également dans ses deux parties subdivisées, nommées SYMBOLIQUE et MORALE CHRÉTIENNE. La dogmatique donne la déduction des véritables articles de foi du christianisme; et la polémique donne la déduction des articles de foi qui sont erronés. La symbolique statue les dogmes concernant l'adoration de Dieu; et la morale chrétienne statue les préceptes qui concernent l'amour du prochain.

Quant à la théologie historique, qui n'a pour objet que de constater l'effectivité de la révélation chrétienne, elle se compose naturellement d'autant de parties distinctes qu'il y en a dans le christianisme. Ainsi, ses parties principales sont : l'histoire de la religion chrétienne en général, et celle de son établissement en particulier, que l'on nomme PATRISTIQUE ; l'histoire de l'Église chrétienne en général, et celle des scissions et des sectes en particulier ; enfin, l'histoire de la théologie en général, et celle de la littérature chrétienne (des écrits chrétiens) en particulier.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur les travaux des théologiens modernes durant la dernière période historique ; d'abord en général, et ensuite dans chacune de ces différentes parties de la théologie.

Considérée en général, l'étude de la théologie prit dès la réformation, par l'esprit de vérité dominant qui précisément avait amené la réformation, une direction libérale, c'est-à-dire une direction vers la certitude, et par là même, vers l'indépendance de toute autorité fondée sur des considérations étrangères à la vérité elle-même. Ainsi s'établit immédiatement l'école HUMANISTIQUE de Mélanchton, dont l'esprit se perdit cependant avec le même siècle de la réformation, où cette école avait été instituée, et cela par le développement nécessaire de l'antinomie résultant de l'hétérogénéité qui, suivant ce que nous avons vu plus haut, se trouvait dans les principes mêmes de la théo-

logie. Alors, vers le commencement du dix-septième siècle, s'établit une nouvelle théologie scolastique, attachée exclusivement à tels ou tels autres principes, selon qu'on inclinait vers l'un ou vers l'autre des deux extrêmes opposés de l'antinomie que nous venons de signaler. Les deux écoles opposées furent celles de Wittemberg et de Helmstaedt : la première, inclinant encore vers les conditions supérieures de la révélation universelle, cherchait à soutenir la doctrine littérale de Luther ; la seconde, inclinant déjà du côté de l'absolu temporel impliqué dans les principes mêmes de notre savoir, ouvrait la voie vers les idées naturelles ou temporelles sur Dieu. Cette nouvelle lutte scolastique, tout en entraînant la théologie à la perfection moderne de certitude, la fit manifestement dégénérer en une pure et stérile spéculation théorique ; et alors, au commencement du dix-huitième siècle, s'établit l'école de Halle, qui chercha à rappeler les considérations pratiques dans la doctrine du christianisme. Et, dans cet équilibre des nouvelles opinions scolastiques, s'était préparé le champ pour les grands progrès que fit la théologie dans le dix-huitième siècle. D'abord, dans la première moitié de ce siècle, l'application des méthodes philosophiques, surtout de celle de Wolf, donna à la théologie le caractère étrange d'une déduction rationnelle rigoureuse, laquelle exigeant la connaissance claire des principes, fit insensiblement substituer l'absolu temporel de notre savoir aux conditions

supérieure de la révélation ; et ensuite, dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, l'application des études philologiques, surtout par l'exemple de J.-D. Michaélis, Semler et Ernesti, fit de la théologie une espèce de diplomatique, laquelle n'admettant que le sens temporel des livres sacrés, laissa perdre de vue la considération de leur origine supérieure, et acheva ainsi la ruine scientifique du christianisme. — Telle fut donc, dans la dernière période, la transformation ou la dégénération générale de la théologie, du moins dans les branches subjectives de la nouvelle religion, et spécialement dans le protestantisme. Quant aux branches objectives, le développement rapide du naturalisme dans l'Eglise anglicane, et l'institution de l'inspiration personnelle dans la secte des quakers, n'admirent presque aucune considération pour la science théologique ; de sorte que les progrès modernes de cette science se réduisent effectivement à ceux que nous venons de signaler parmi les protestants, comme ayant amené la ruine scientifique du christianisme. — Nous allons les retrouver en particulier dans chacune des différentes branches de la théologie.

Dans la théologie exégétique, deux causes opérèrent, dès la réformation, les nouveaux développements : l'une accessoire, l'étude de la langue hébraïque, qui, vers le commencement du XVI[e] siècle, fut introduite parmi les chrétiens, en Allemagne par Reuchlin, et en

Espagne même par Ant. Nébrissa ; l'autre principale, l'application de la raison à l'interprétation des livres sacrés, qui fut la base de la nouvelle religion. Ainsi, déjà dans le siècle de la réformation, la première de ces causes amena les deux fameuses Polyglottes de Ximenez et de Plantin ; et la seconde opéra la réformation de l'exégèse par les travaux d'Erasme, Luther (1), Mélanchton, Zwingle, Oecolampade, L. Judae, Martyr, Calvin, Brentius, Flacius, etc., et surtout de Béra, collègue de Calvin. Dans le xviie siècle, l'étude de l'exégèse ne fit pas des progrès proportionnés à l'intérêt croissant, à cause des systèmes scolastiques qui s'étaient alors introduits dans la théologie, et qui faisaient plier le sens de l'Ecriture-Sainte suivant leurs principes particuliers. Toutefois, il faut remarquer les travaux de Grotius, dont l'esprit ne fut bien saisi que dans le siècle suivant ; l'école typique de Coccéius (*vocabula valent quantum possunt*) ; et les travaux de plusieurs Sociniens, surtout de Lightfoot. Ce qui est ici également remarquable, ce sont les travaux exégétiques des Français, chez lesquels, vers ce temps, s'était introduite l'étude des langues orientales, tels que sont la réforme de Cappell, les doutes de Morin, l'interprétatiou de Bochart, la magnifique Polyglotte de Le Jay, refaite en Angleterre par Walton, et la critique de Simon.

(1) La traduction de la Bible par Luther fut d'un grand effet ; et, suivant l'état de l'exégèse d'alors, elle est d'une valeur supérieure.

Mais, ce ne fut que dans le XVIII[e] siècle, et surtout dans sa seconde moitié, que l'exégèse reçut sa perfection actuelle, par l'application spéciale non-seulement des langues sémitiques, mais surtout des règles de la critique et de l'herméneutique purement philologiques, lesquelles règles ont transformé l'exégèse en une espèce de diplomatique théologique, qui ne reconnaît plus, dans les livres sacrés, que leur sens temporel. Ce fut Schultens qui réunit l'étude des langues sémitiques, et qui affranchit particulièrement la langue hébraïque de l'ancienne observance grammaticale des Juifs, sous laquelle elle se trouvait encore resserrée ; et ce furent surtout J.-D. Michaélis, Semler et Ernesti, qui, par l'application des moyens linguistiques et philologiques, contribuèrent le plus à ce perfectionnement moderne de l'exégèse (1).

Quant à l'apologétique, formant la partie finale de la théologie exégétique, elle fut proportionnellement

(1) Dans la Critique biblique en particulier, il faut ici remarquer, pour l'Ancien-Testament, les travaux de Le Clerc, Calmet, Houbigant, Kennikott, Bruns, de Rossy, Michaélis, Bode, Herder, Heusler, Werner, Ziegler, Ilgen, Nachtigal, Dereser, Zirkel, etc. ; et pour le Nouveau-Testament, les travaux de Mill, Bengel, Wetstein, Calmet, Ernesti, Semler, Koppe, Morus, Carpzov, Griesbach, Matthai, Storr, Noesselt, Knapp, Haenlein, Schleusner, Ziegler, Eichhorn, Paulus, etc. Dans l'Herméneutique biblique en particulier, il faut remarquer les travaux de Rambach, Baumgarten, Zachariæ, Carpzov, etc. ; et spécialement, pour l'Ancien-Testament, l'essai de Meyer, et pour le Nouveau-Testament, les travaux d'Ernesti, Semler, Morus, et Beck.

presque tout à fait négligée; et cela parce que son objet, l'identité de la révélation chrétienne avec les conditions de la révélation universelle, se perdit de plus en plus, à mesure que ces conditions supérieures furent remplacées par l'absolu purement temporel de notre savoir. Aussi, n'existe-t-il point, pour cette partie formant le véritable but de la théologie exégétique, de travaux suivis et systématiques, comme pour l'exégèse, qui cependant n'en est que l'instrument ; pas même parmi les catholiques, qui étaient naturellement appelés à cette défense du christianisme. Quelques travaux apologétiques qui ont été faits dans cette dernière période, ne sont que les produits ou des dispositions personnelles, ou des circonstances locales (1). Le célèbre Grotius fut le premier qui mérite d'être remarqué ici; mais ce furent surtout les illustres Pascal et Huet qui, en se fondant sur l'insuffisance de la raison temporelle, touchèrent au vrai point de l'apologie du christianisme. — Il faut cependant rappeler ici les deux sociétés hollandaises instituées (en 1790 et 1802) pour la défense du christianisme ; la société de Stockolm (1770) *pro fide et christianismo* ; et autres pareilles.

(1) Ces travaux apologétiques et purement occasionnels sont nécessairement ou rationnels, ou historiques, ou mixtes : parmi les premiers, il faut remarquer ceux de Hammond, Locke, Bonnet, Roëll, etc.; parmi les seconds, ceux de Leland, Larduer, Houteville, etc.; et parmi les derniers, les travaux de Vernet, Sack, Less, Noesselt, Jérusalem, Kleucker, etc.

Dans la théologie systématique, toutes les parties, la dogmatique, la polémique, la symbolique et la morale chrétienne, furent cultivées et développées durant cette dernière période, chacune suivant les modifications respectives de l'esprit dominant qui, dans cette branche de la théologie, cherchait à ramener à des principes clairs la science théologique, comme nous allons le voir.

Dans la dogmatique, les premières confessions de foi des protestants empêchèrent, durant les deux premiers siècles, le seizième et le dix-septième, le développement auquel était destinée, par la nouvelle religion, cette partie principale de la théologie. Mais, dans le dix-huitième siècle, la dogmatique quitta ce caractère de statuts pour ainsi dire juridiques, qu'elle avait conservé, surtout par l'influence politique, pendant les deux siècles précédents ; et elle prit insensiblement la nouvelle direction dans laquelle, par un développement rapide, elle arriva à sa perfection actuelle, en se servant tour à tour des nouveaux procédés philosophiques et des nouveaux documents historiques, et en s'appropriant ainsi une forme scientifique rigoureuse, qui, par une dégénération nécessaire, l'écarta des conditions supérieures et secrètes de la révélation, et la conduisit aux principes purement temporels de notre savoir.

Parmi les évangéliques, Mélanchton ouvrit la carrière dogmatique dans ses *Lois communes ;* et il fut

suivi, dans les deux premiers siècles, entre autres par le savant Chemnitz, l'exact Hutter, l'érudit Gerhard, le spirituel Calixte, et le pieux Spéner. Vers le commencement du dix-huitième siècle, après les discussions qu'avait suggérées l'esprit scolastique qui s'était introduit dans la théologie, comme nous l'avons vu plus haut, la dogmatique commença à se réformer dans les travaux de Buddeus, de Pfaff et autres, jusqu'à l'application de la méthode philosophique de Wolf faite principalement par Canz, Carpov et Reusch, qui donna à la dogmatique sa nouvelle forme rationnelle. Enfin, la réunion des procédés philosophiques et des documents historiques, dans leur application à la dogmatique, apporta à cette partie de la théologie la dernière perfection moderne qu'elle recut par les travaux de Heilmann, Toellner, J. D. Michaélis, Teller, Semler, Steinhart et de leurs successeurs Eckermann, Henke, Ammon et autres. — Parmi les réformés, Chauvin ouvrit la carrière dogmatique dans ses *Instit. rel. Christ.*; et il fut suivi, dans les deux premiers siècles, entre autres, par le cartésien Coccéius, et les orthodoxes Heidegger et Witsius. Ici encore, le nouvel esprit scolastique du dix-septième siècle s'était introduit dans la dogmatique; et ce fut seulement vers le commencement du dix-huitième siècle qu'avec les progrès des lumières modernes, cette partie de la théologie commença à se réformer par les travaux surtout de l'arminien Limborch, du ratio-

naliste Roëll, des anglais Burnet, Clarke, Stackhouse, etc.; et des Suisses Turretin, Werenfels, Vernet et autres. Enfin, Wyttenbach lui appliqua aussi la méthode philosophique; et ainsi la dogmatique des réformés arriva rapidement à une perfection analogue à celle de la dogmatique des évangéliques, qui, par sa forme scientifique rigoureuse, la rattache entièrement aux principes temporels de notre savoir. Même parmi les catholiques, dont les nouveaux canons défendaient indirectement le développement de la dogmatique, cette partie de la théologie systématique fut d'abord modifiée par Canus, Duhamel, Berti et quelques autres, et fut enfin modelée sur celle des protestants par Schwartz, Schwartzhueber, Wiest, Oberthuer, Zimmer et autres.

Dans la polémique, les deux premiers siècles après la réformation, le seizième et le dix-septième, où s'était développée la dogmatique scolastique, comme nous venons de le voir, furent occupés exclusivement par des discussions théologiques, dont l'objet n'était pas autant la déduction des dogmes réellement erronés, que la défense respective de ceux des diverses écoles ou des différentes corporations religieuses. Ce ne fut que dans le dix-huitième siècle que la polémique, qui avait dominé jusqu'alors, a fait place à la dogmatique; et, vers la fin de ce siècle, si l'on excepte quelques défenses des anciens systèmes, cette partie de la théologie systématique se perdit presqu'entière-

ment, ou se confondit avec l'apologétique, en s'adonnant à la réfutation du déisme. — Il serait superflu de signaler ici toutes ces discussions, qui souvent n'étaient motivées que par des vues personnelles : nous nous bornerons à rappeler les principales.

Parmi les évangéliques, immédiatement après la réformation, l'autorité humaine fut rejetée dans les thèses ; et l'on vit se développer l'Ossiandrisme, le Synergisme et le Flacianisme, ainsi que les Ubiquitaires. Dans le xvii[e] siècle, deux discussions principales occupèrent les évangéliques : le syncrétisme, à la tête duquel se trouvait le grand Calixte, et ses antagonistes Calov, Quenstaedt, Busher, Hollatz, etc. ; et surtout le piétisme, qui avait à sa tête le modeste Spéner, et son trop amer antagoniste Carpzow. Dans la première moitié du xviii[e] siècle, la polémique des évangéliques portait sur l'application de la philosophie Wolfienne ; et, dans la seconde moitié, elle se réduisit, chez Storr, Seiler et quelques autres, à la défense des anciens systèmes, et elle expira, pour ainsi dire, chez Deoderlein et Morus. — Parmi les réformés, les disputes sur la prédestination, sous les auspices de Calvin, Béra, Chamier, etc., s'établirent dès la réformation ; et elles furent suivies, dans le xvii[e] siècle, de celles sur le coccéianisme et le rationalisme de Duckers et de Roëll, de la lutte de Becker contre la superstition, et d'autres pareilles. — Parmi les catholiques même, l'esprit dominant du rationalisme a transpiré dans les

fameuses discussions des molinistes, dans celles sur l'Immaculée Conception, niée par le jésuite Maldonat; dans les discussions prolongées sur la diminution des fêtes; et dans mille autres concernant la hiérarchie et les intérêts temporels.

Dans la symbolique, qui a pour objet l'acte même de statuer les dogmes concernant l'adoration de Dieu, il est clair qu'on a dû suivre tout simplement, d'une part, l'établissement successif des nouvelles Eglises, et de l'autre, le développement respectif de leur dogmatique. A l'égard de l'établissement des nouvelles églises, l'autorité symbolique de leurs diverses confessions, s'établit déjà durant la réformation. Et, à l'égard du développement de la dogmatique, les progrès correspondants dans la symbolique sont dus aux travaux de Toellner, Feuerlin, Walch, Semler, Busching, Schultze, Bratsberger, etc.

Enfin, dans la morale chrétienne, formant la dernière partie de la théologie systématique, et ayant pour objet de statuer les préceptes qui concernent l'amour du prochain, il est clair également qu'on aurait dû suivre les progrès de la dogmatique, qui doit être chargée généralement de la déduction des articles de foi, tant théoriques (dogmes) que pratiques (préceptes). Mais, comme la morale en général a des principes clairs dans l'essence même de notre savoir temporel, la morale chrétienne, qui doit se fonder exclusivement sur les conditions supérieures de la ré-

vélation universelle, et dont les préceptes, précisément par cette raison, sont considérés à l'INSTAR DE COMMANDEMENTS DE DIEU, cette morale religieuse, disons-nous, fut confondue avec la morale temporelle, qui est fondée sur le principe clair de la légalité de nos actions, c'est-à-dire de leur susceptibilité de devenir des lois, comme nous le verrons dans la suite de cet ouvrage.

Cette dégénération de la morale chrétienne en morale scientifique fut opérée d'abord et naturellement parmi les réformés, et nommément dans les systèmes de Daneau et d'Amyrant. Chez les évangéliques, la morale chrétienne resta attachée à la dogmatique, jusqu'à Calixte, qui en forma un système séparé, en la rattachant déjà secrètement au principe de la légalité des actions. Ensuite, avec les progrès modernes de la philosophie pratique, la soi-disant morale chrétienne reçut de nouveaux développements, et fut ainsi transformée en une véritable morale philosophique; savoir, chez les réformés, par les travaux de Pictet, La Placette, Stapfer, etc.; et chez les évangéliques, par ceux de Buddeus, Baumgarten, Mosheim, Crusius, Less, Tittmann, Doederlein, etc., et surtout par Reinhard dans son Système de Morale chrétienne.

Une particularité très-remarquable que présente la différence qui se trouve entre la morale universelle, fondée sur le principe de la légalité des actions, et la morale religieuse, fondée sur les conditions secrètes

de la révélation, c'est qu'en vertu de la dernière, il existe des exceptions aux règles ou lois morales établies en vertu de la légalité des actions servant de base à la première. Ces exceptions sont ce qu'on a nommé CAS DE CONSCIENCE ; et la science particulière de ces cas consciencieux, appelée CASUISTIQUE, a dû se former dans la dernière période, où, par la tendance vers le rationalisme, on a cherché à confondre la morale chrétienne ou religieuse avec la morale universelle. Aussi, la casuistique fut-elle établie effectivement chez les catholiques, comme une partie de la science théologique, et même elle aurait pu former une véritable défense de la morale chrétienne, si l'on eût su apprécier ou reconnaître la vraie signification de cette nouvelle doctrine théologique. Sa culture ultérieure est due aux travaux de Spéner, Baumgarten, Loy, Rotundi, etc. Mais, par son principe même, la casuistique est susceptible d'une dégénération par la multiplication arbitraire des exceptions morales qui en sont l'objet ; et cette dégénération eut lieu effectivement dans la morale des jésuites (le probabilisme, la restriction intérieure, et le péché philosophique), à laquelle fut opposé le rigorisme mystique des jansénistes. Enfin, avec l'extension générale des lumières modernes, les catholiques ont aussi fini par donner à la morale chrétienne une forme purement rationnelle, comme on le voit dans les productions de Schwartzhueber, Lauber, Danzer, Fabiani, Muts-

chelle, Wanker, Zimmer, Schenkel, Geishuttner, et d'autres.

Quant à la théologie historique, formant la troisième et dernière branche fondamentale de la science théologique, elle appartient plutôt au développement des sciences historiques, où nous en avons effectivement indiqué les progrès, qu'à la transformation moderne de la théologie en rationalisme, dont il s'agit actuellement, comme ayant amené la ruine scientifique de la religion chrétienne. En effet, la théologie historique, n'ayant pour objet que de constater l'effectivité du christianisme, ne peut, par elle-même, influer sur sa modification ou sa décadence, laquelle ne devient un objet de cette branche historique de la théologie que lorsqu'elle a déjà lieu. — Toutefois, nous remarquons ici, d'une part, la préférence donnée à la culture de cette branche théologique parmi les catholiques, et nommément par les jésuites, les bénédictins et les pères de l'Oratoire, pour consolider par là les documents du christianisme ; et, de l'autre part, la partialité avec laquelle elle fut traitée dans les diverses églises, comme l'attestent, entre autres, les *Centurià Magdeburgenses*, et les annales du cardinal Baroni, qui leur furent opposées.

Ainsi, dans toutes les parties doctrinales de la théologie, dont dépendait la perfection ou la décadence du christianisme, la ruine de cette sainte religion fut opérée scientifiquement, en écartant le sentiment des

conditions supérieures de la révélation universelle, et en lui substituant un pur rationalisme, ou la connaissance claire des principes temporels de notre savoir.— Un phénomène scientifique extraordinaire, survenu de nos jours, eut cependant lieu dans la théologie, et paraît lui rendre sa primitive, ou plutôt sa véritable perfection. Nous voulons parler de l'application de la philosophie critique, que nous allons apprécier. — Kant, auteur de cette philosophie, ayant découvert le principe abstrait de la légalité des actions pour la morale, et ayant reconnu la nécessité de ses préceptes impératifs, crut que cette nécessité irréfragable *postulait* l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Nous verrons, dans la suite de cet ouvrage, que cette nécessité impérative de la morale n'est nullement liée avec le postulatum de Kant. Ainsi, ce fameux postulatum, considéré rationnellement, est tout à fait gratuit; et, en l'admettant comme un fait, on ne saurait le fonder que précisément sur les conditions supérieures de la révélation universelle. Aussi, résulte-t-il de son admission dans la philosophie critique, que les préceptes de la morale doivent être considérés à l'instar de commandements de Dieu, et non dans leur propre vérité.— On voit par là que ces nouvelles idées sur Dieu, présentées dans la philosophie critique, sont tout à fait analogues à celles du christianisme; et qu'elles n'en diffèrent que par leur prétendue déduction rationnelle ou temporelle, qui, suivant ce que

nous avons avancé, est fausse, ou du moins erronée.

On en conclura donc que l'application de la philosophie critique à la théologie, comme l'ont fait, pour la dogmatique, Tieftrunk (essai imparfait), et surtout Staeudlin, et pour la morale chrétienne, Schmid, Ammon, le même Staeudlin, et autres, que cette application, disons-nous, a dû, à certains égards, ramener la théologie chrétienne à sa pureté primitive, ou plutôt à sa véritable perfection; mais on concluera, en même temps, que ce retour, qui n'est point fondé rationnellement, parce que la déduction fondamentale est erronée, ne peut avoir aucune valeur aux yeux de la raison moderne, qui demande la certitude, et non la simple croyance.

Cette décadence générale du christianisme n'a pu, ni être arrêtée par les moyens qu'on lui avait opposés, ni balancée par la nouvelle extension qu'on a donnée à cette religion.— Parmi les moyens destinés à lapratique supérieure et à la conservation du christianisme, spécialement dans son ancien état, nous nous bornerons à rappeler ici les nouveaux ordres ecclésiastiques des Capucins (*Fratres observantiæ*), des Théatins, des Pères de l'Oratoire, des religieuses et des solitaires de Port-Royal, des Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, des Bernardins de la Trappe, des Piaristes ; les Sacerdotes missionum, les Fratres et Sorores christ. scholarum, etc., et surtout l'illustre compagnie des Jésuites; et, pour la nouvelle exten-

sion du christianisme, elle est due notoirement au système de missions introduit généralement dans toute la chrétienté.

L'ordre des Jésuites acquit bientôt une considération supérieure à celle des anciens ordres des Franciscains et des Dominicains, qui venaient de la perdre: instituée ostensiblement par Inigo ou Ignace de Loyola (1), la société de Jésus parait avoir eu des fondateurs invisibles (2), qui lui donnèrent la direction propre par laquelle elle acquit cette haute influence qu'elle a exercée durant la plus grande partie de cette dernière période. A la mort de Loyola, quinze ans après l'institution, l'ordre des Jésuites comptait déjà plus de mille individus, et s'étendait dans presque toute l'Europe, où il formait déjà publiquement neuf provinces, dans le Portugal, l'Espagne, la France, l'Allemagne et les Pays-Bas, et l'Italie; sans parler de la fondation immédiate par saint Xavier et autres, de la grande mission étrangère, embrassant déjà alors les trois provinces des Indes, de l'Éthiopie et du Brésil. A proprement parler, les

(1) En 1534, société privée qui fut confirmée par le Pape en 1540.

(2) Il est possible que des restes secrets des Templiers aient concouru à cette institution, en se reproduisant ainsi sous le nom de Jésuites, et que les uns et les autres se soient affilié la Franc-Maçonnerie, du moins dans quelques-unes de ses loges, que nous pourrions nommer. — Mais, ces conjectures ne sont d'aucune importance pour l'objet de cet ouvrage.

Jésuites, pour mieux atteindre leur but, ne formaient point un véritable ordre, détaché du monde ; mais seulement une *société* tout à la fois distincte, et confondue avec la société générale ; aussi, n'avaient-ils ni couvents, ni habits tranchants, mais des colléges, des séminaires, et des vêtements ordinaires, quoique distincts. Une gradation politique était introduite parmi les membres de cette société, formant les classes de novices, de scolastiques, de coadjuteurs et de profès ou véritables jésuites, sans compter la classe nombreuse d'affiliés secrets ; toutes régies d'une manière despotique par un chef absolu (*præpositus generalis*), dont la dépendance du Pape, d'ailleurs sans collision dans le but, n'était peut-être que simulée. Le but de cette grande société était manifestement la conservation de la religion, et par conséquent des principes politiques qui en dépendaient, mais spécialement la conservation de l'ancien christianisme, et par conséquent l'appui du siége apostolique ; aussi, dès leur fondation, les Jésuites furent-ils, au concile de Trente, de zélés défenseurs du pouvoir du Pape, dont ils devinrent ensuite, par une nécessaire collision dans les moyens, les ennemis les plus dangereux. Le moyen principal de cette société était la domination de l'opinion publique, dont les influences les plus convenables étaient évidemment la considération attachée au savoir, la direction de l'instruction publique, la connaissance exclusive des hautes confessions , et l'influence cor-

respondante dans les affaires temporelles de l'Europe. Un moyen accessoire était les missions, pour étendre l'action et la réaction de cette puissante société.

On conçoit qu'un système d'opérations si vaste et si bien combiné, dut avoir une grande efficacité, et amener des résultats nombreux et importants ; aussi, est-il incontestable que c'est à l'action de cette société qu'on doit, non-seulement le retard sensible du développement du protestantisme, ou généralement de la nouvelle religion, mais surtout l'extinction (1) de tous les germes de cette nouvelle religion, répandus parmi les religionnaires de l'ancien christianisme, et par conséquent la conservation telle qu'elle a lieu encore, de cette ancienne religion chrétienne. Mais, quelque étendues et bien combinées que fussent ces opérations de la société de Jésus, leur but étant évidemment contraire à la tendance nécessaire vers la vérité et la certitude, par laquelle l'humanité se trouvait entraînée durant cette dernière période de son développement, l'opinion publique, cette arme principale des Jésuites, dut, malgré leurs puissants efforts, se tourner contre eux-mêmes, et porter un coup funeste à leur existence.

Déjà vers la fin du seizième siècle, cinquante ans après l'institution des Jésuites, le Parlement de Paris chercha, quoiqu'en vain, à motiver et à produire leur

(1) Nous ne citerons ici qu'un exemple, la persécution de Palafox, évêque de *Puebla de los Angelos*, défenseur des droits des évêques.

expulsion de la France; sans parler ici de mille autres discussions et plaintes renouvelées continuellement. Dans le dix-septième siècle, les Pères de l'Oratoire, les Jansénistes (1), les Dominicains, etc., et déjà le Pape lui-même, luttaient contre les principes ou contre l'influence de cette puissante société. Enfin, dans le dix-huitième siècle, le changement général et bien prononcé de l'opinion publique, parallèlement au développement complet de l'incrédulité universelle, qui avait entraîné la ruine de la religion elle-même, porta le dernier coup à l'existence publique des Jésuites; et cette atteinte mortelle fut facilitée, d'une part, par l'incapacité scientifique dans laquelle tomba cette compagnie, précisément au moment où l'ascendant du savoir lui aurait été le plus nécessaire, et de l'autre, par la perversion ou dégénération casuistique des principes de la morale, et notamment par la doctrine du régicide; l'une et l'autre bien au delà de ce qu'exigeait la nature même de cette institution. Aussi, des circonstances presque insignifiantes, telles que le procès avec Lioncy, devinrent des prétextes pour son abolition partielle et successive, en Portugal par Pombal, en France par Choiseul, et en Espagne par Aranda; malgré l'imprudente opposition de Clément XIII, qui ne fit que provoquer davantage

(1) Les lettres provinciales de Pascal commencèrent à tourner l'opinion publique contre les Jésuites.

la résolution générale de la destruction de cette compagnie.

Le sage Clément XIV dut donc céder à cette disposition dominante, et la bulle *Dominus et redemptor noster* annonça le terme de l'existence des Jésuites. La Russie seule, peut-être par un vague pressentiment, plutôt que par une puissante influence secrète, protégea les restes de cet ordre anéanti, et prépara ainsi son importante renaissance actuelle, dont nous parlerons dans la suite. — Quant au système de Missions qui s'établit généralement durant cette dernière période, pour étendre le christianisme, et pour en répandre les bienfaits sur tout le globe terrestre, on conçoit facilement que, d'après l'esprit dominant de cette période, le vrai motif de ce système était de porter la civilisation moderne parmi les peuples barbares, pour pouvoir mieux utiliser leur activité ; sans parler de la jalousie des différentes branches du christianisme, qui, par une plus grande extension, cherchaient ainsi respectivement à consolider leur supériorité, ou du moins leur existence. Nous nous bornerons ici à rappeler les institutions et les mesures principales, telles que la direction des provinces étrangères des Jésuites, la propagande (1622) et son séminaire (1627), la congrégation du Saint-Sacrement et le séminaire de Paris, l'institut de Naples pour l'instruction de douze chinois, le séminaire de Linz, celui de Corsini pour les Grecs, la résolution du

Parlement d'Angleterre en 1647, la société anglaise pour l'extension du christianisme, celle de Boston pour la conversion des sauvages, la société écossaise pour les Hébrides; le collége de Norwège pour la propagation de l'évangile, la direction des missions danoises à Tranquebar et dans le Groenland, le collége de Suède pour la Laponie; le système des missions des Frères Moraves, et la société des missions des Méthodistes; enfin plusieurs sociétés récentes établies en Hollande, dans les Pays-Bas, en Allemagne et en Suisse, auxquelles on peut joindre l'institut plus ancien de Calenberg pour la conversion des Juifs et des Musulmans.

Mais, tous ces efforts, sans pouvoir contribuer beaucoup à soutenir la considération du christianisme parmi les chrétiens, à cause de leur motif principal, étranger à la religion, n'ont même pas dû produire les effets qu'on en avait attendus, parce que, suivant l'esprit de cette sainte religion, tel que nous l'avons reconnu plus haut, le christianisme ne peut s'établir avec efficacité que lorsque, comme cela est arrivé au commencement de la troisième période, il devient chez les hommes l'objet d'un besoin auguste, provoqué par leur développement complet dans les deux périodes précédentes. Aussi, comme on l'a reconnu, le grand système des missions, pratiqué avec zèle par l'ancienne et par la nouvelle religion, n'a obtenu que de faibles résultats pour la culture morale des sau-

vages, et même de quelques païens plus civilisés ; et ce qui vient à l'appui de cette assertion, s'il en était besoin, c'est que les missions des Frères Moraves ont obtenu proportionnellement des succès supérieurs à cause de leur mysticisme, qui s'alliait mieux avec l'idolâtrie et l'allégorie des peuples barbares. — Ainsi, en résumé, ni les moyens qu'on avait employés pour la pratique et la conservation du christianisme, ni les efforts faits pour son extension, n'ont pu arrêter la décadence de la religion.

Jusqu'ici nous avons suivi, dans sa généralité, cette décadence du christianisme durant la dernière période du développement de l'humanité. On conçoit qu'elle a dû avoir lieu parallèlement dans les deux réalisations particulières de cette sainte religion, c'est-à-dire, dans le culte, destiné à l'adoration de Dieu, et dans l'institution des églises ou des sociétés morales, destinées à l'exercice de l'amour du prochain.

Dans le culte divin, la sanctification de nos sentiments, qui est le véritable objet de ce culte, a lieu, d'abord, imparfaitement, par la SIGNATION (acte de représenter par des signes) de nos sentiments divins, et ensuite par une véritable EXHIBITION POÉTIQUE (acte de représenter dans le beau et le sublime) de ces sentiments : la première constitue les sacrements ; et la seconde, le culte divin strictement dit. — Or, la ruine générale du christianisme a dû entraîner parallèlement celle de ses deux parties constituantes du

culte chrétien. Et effectivement, les anciens sept sacrements de l'Église latine, considérés tous comme étant d'institution divine, furent réduits, dans la nouvelle religion, aux deux sacrements du baptême et de l'eucharistie, les mêmes qui, parmi les sept sacrements ou mystères de l'église grecque, étaient déjà considérés comme étant seuls d'institution divine. Pour ce qui concerne le culte strictement dit, la nouvelle religion le rejeta presqu'entièrement : les évangéliques ont au moins toléré les images, en commémoration des événements ; mais les réformés les ont entièrement rejetées, ainsi que le crucifix et l'usage des cierges. — Quant à la lithurgie, qui est la forme physique du culte, elle suivit nécessairement sa décadence : chez les évangéliques, on conserva encore quelques cérémonies religieuses ; mais chez les réformés, elles furent toutes abolies ; même chez les catholiques de l'Allemagne, la lithurgie fut prétendument simplifiée, vers la fin du dix-huitième siècle, lorsque l'empire des idées libérales s'était établi généralement.

Dans l'institution des églises ou des sociétés morales, dont le véritable objet est l'affranchissement de l'humanité des entraves physiques et, par conséquent, les secours réciproques par l'exercice de l'amour du prochain, nous avons déjà distingué plus haut, dans la troisième période, ce principe général, c'est-à-dire, la CHARITÉ considérée comme amour du prochain en

vue de Dieu, et le moyen général, consistant dans l'INSTRUCTION de la morale et de la religion. — Or, par la nature même de la décadence du christianisme, on conçoit que ce principe des sociétés morales, la charité, a dû perdre son précieux motif d'être exercée en vue de Dieu ; mais qu'en revanche, l'instruction chrétienne, leur moyen général, a dû se développer, et arriver à une grande perfection. Et effectivement, les nombreuses institutions modernes, qui paraissent avoir pour objet la charité, ont presque toutes des motifs politiques, fondés sur l'amour du prochain *en vue de nous-mêmes*, c'est à dire, en vue de nos fins physiques ou terrestres.

Pour ce qui concerne l'instruction chrétienne, par un mécanisme nécessaire de l'esprit dominant, elle eut son triomphe dans cette dernière période, surtout parmi les religionnaires du nouveau christianisme, et précisément au moment de la ruine de la religion, vers la fin du dix-huitième siècle, où l'on répandit une immense quantité de livres, pour cette instruction, et où l'on institua même des sociétés pour ce but, telles que la société fondée par Velsparger, la société de Londres, etc. Aussi, l'instruction chrétienne se perfectionna-t-elle dans toutes ses branches, l'homilétique, la catéchétique, et la théologie pastorale. Dans l'homilétique, les progrès sont dus aux travaux d'un grand nombre de protestants, dont nous nous bornerons ici à remarquer, parmi les plus anciens,

Hypérius, et parmi les modernes, Mosheim, Heilman, Steinhart, Schmid, Ammon et Heydenreich; et c'est à ces progrès qu'il faut attribuer la supériorité des prédicateurs allemands, dont il suffira ici de rappeler, parmi les modernes, Zollikofer, Teller, Lofler, Reinhard et Niemeyer. Après les prédicateurs allemands, vinrent les prédicateurs anglais, et ensuite seulement les prédicateurs catholiques, qui n'ont pas avancé proportionnellement dans cette dernière période; toutefois, quelques hommes éminents se sont fort distingués parmi ces derniers, tels que Bourdaloue, Massillon, Bossuet, etc., chez les Français. Dans la catéchétique, les progrès ont été faits, d'abord, par Spéner et Seidel; ensuite, par Pauli, Miller, Rosenmuller, Seiler, Schmid, etc., et enfin, par Graffe, et autres plus récents, dont le premier y appliqua les principes de la philosophie critique. Plusieurs catholiques, tels que Felbiger, Schmidt, Jos. Miller, Zoffol, Vierthaler, etc. ont aussi concouru à ces progrès de la catéchétique. Enfin, dans la théologie pastorale, nous remarquerons, parmi les protestants, les travaux anciens d'Eberlein, Sarcérius, Hartmann, Mieg, et les travaux plus récents de Deyling, Roquet, Miller, Jacobi, et surtout de Niemeyer, Quelques catholiques tels que Gistshutz, Sailer, Zimmer, Schenkl, etc., se sont aussi distingués dans cette dernière branche de l'instruction chrétienne. En résumé, cette instruction religieuse fut ainsi portée à la plus haute perfection

qu'il fût possible d'atteindre au milieu de l'affaiblissement général de l'esprit du christianisme.

Quant à la hiérarchie, qui est la forme physique des sociétés morales constituant les églises, nous nous bornerons à remarquer le Droit ecclésiastique moderne, et le point de discipline concernant le mariage des prêtres, lesquels suffisent pour caractériser ici l'esprit temporel, qui s'était introduit généralement dans toutes les ramifications du christianisme, et qui en a amené la décadence. Suivant ce moderne Droit ecclésiastique, tel qu'il s'est développé chez les évangéliques, la suprématie spirituelle appartient exclusivement au gouvernement politique; et, de cette manière, par une étrange contradiction, le but de l'église ou de la société morale, qui est l'affranchissement de l'humanité de toutes fins physiques ou terrestres, se trouve confondu avec le but terrestre de la sûreté publique dans la société physique. Cette suprématie spirituelle, exercée par l'organe de CONSISTOIRES, et formant ce qu'on nomme JUS SACRORUM, contient jusqu'au droit d'examiner les doctrines religieuses, nommées particulièrement JUS CIRCA SACRA. Bien plus, les réformés, qui, suivant ce que nous avons vu plus haut, sont enclins aux formes démocratiques par leur distinction mieux prononcée des deux régions, sensible et intellectuelle, n'admettent pas cette même suprématie politique; et, accordant ces droits indistinctement à tous les membres de l'église, ils ont

aussi introduit un régime ecclésiastique républicain. Quant à l'église anglicane, par le principe de sa formation, que nous avons déduit plus haut, elle a conservé du rit romain le gouvernement des évêques, dont elle fonde l'institution, considérée comme divine, sur la succession des apôtres. Et chez les catholiques, le pouvoir monarchique du Pape fut tempéré par les *concordats*, espèce d'accommodements entre le ciel et la terre, auquel ce chef de l'ancien christianisme fut forcé de recourir par suite de la non-admission plénière des canons du concile de Trente; non-admission qui, à son tour, avait déjà été une suite de l'affaiblissement général de l'autorité de la croyance.

Pour ce qui concerne les vœux du célibat des prêtres, dont la nécessité avait déjà été soutenue dans le premier concile de Nicée et dans la première Décrétale, ils perdirent toute leur sainteté dans cette dernière période du développement de l'humanité. Trouvant raisonnable de vivre suivant l'instinct du sexe, qui nous reste comme don de la nature, on introduisit généralement, dans la nouvelle religion, le mariage des prêtres, de ces ministres de Dieu, destinés précisément à détacher les hommes de leurs inclinations physiques ou terrestres.

Nous venons de dire que l'autorité de la croyance était déjà affaiblie ostensiblement du temps du concile de Trente, même parmi les religionnaires de l'ancien christianisme. Cette autorité, qui est évidemment la

base de l'autorité ecclésiastique et de son pouvoir temporel, le fut bien plus, jusqu'à son extinction totale, par suite du développement général de l'incrédulité religieuse, qui, fondée sur les vérités modernes, comme nous le savons déjà, remplaça insensiblement cette ancienne croyance religieuse. Aussi, durant cette dernière période, l'influence temporelle du gouvernement ecclésiastique diminua-t-elle effectivement de plus en plus, jusqu'à son entière extinction. Dans la nouvelle religion, l'influence mondaine des ecclésiastiques cessa à mesure que les gouvernements politiques cessèrent de se mêler de la théologie. L'espèce d'exception que présentent à cet égard la Suède et l'Angleterre, où le clergé participe au pouvoir législatif, vient de l'établissement des constitutions politiques de ces pays, lesquelles, n'admettant aucune altération, font tolérer, comme un mécanisme nécessaire, cette anomalie de l'opinion publique. Dans l'ancienne religion, l'influence mondaine des ecclésiastiques se soutint naturellement plus longtemps, surtout par le système des Jésuites, qui, pour ce but, s'étaient emparés de tous les principaux siéges de confession. Toutefois, cette puissance temporelle du clergé catholique et de son chef se perdit de plus en plus, malgré les efforts réitérés que fit la cour de Rome pour la conserver. Le couronnement de l'Empereur par le Pape cessa immédiatement après la réformation; et, avec cette cessation, se dissipa l'an-

cien prestige de l'origine divine du pouvoir temporel. Aussi, Maximilien II, refuse-t-il déjà envers le Pape tout serment étranger à la simple protection de l'Église; la fameuse bulle *in cœna domini* manifeste-t-elle déjà les inquiétudes de la cour de Rome; et, vers la fin du siècle de la réformation, les divers droits du Pape, tels que réserves, exemptions, expectatives, provisions, etc., se trouvent-ils déjà considérablement limités, malgré l'influence supérieure exercée par Sixte V.

Dans le dix-septième siècle, les nombreuses sécularisations, en vertu de la paix de Westphalie, portèrent à la puissance du clergé une atteinte majeure, et surtout devinrent un exemple dangereux pour l'avenir. A la vérité, Innocent XI résista à Louis XIV ; mais ses successeurs, Alexandre VIII et Innocent XII, sentirent déjà le besoin d'une modération politique, conforme au développement de l'esprit de cette période. Aussi, dans le dix-huitième siècle, de faux conseils égarèrent-ils Benoît XIII et Clément XII et les firent-ils succomber dans leurs discussions avec Charles VI, le Portugal et l'Espagne. Vers ce temps, des écrits publics, dictés par les nouveaux principes philosophiques, vinrent se joindre aux mesures politiques pour réprimer ou même anéantir l'autorité ecclésiastique, et portèrent effectivement un coup funeste à cette autorité; tels que fut surtout, vers la fin, le fameux écrit pseudonyme de Febroni,

traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, et répandu avec profusion dans toute la chrétienté (1). Alors, Benoît XIV sentit la nécessité d'une grande prudence, pour éviter de grands sacrifices ; et son successeur, Clément XIII, pour avoir négligé de suivre cette nouvelle conduite, jeta effectivement la cour de Rome dans un grand embarras, dont elle ne put se tirer que par la modération du sage Clément XIV.

Enfin, les innovations de Joseph II, par lesquelles on détacha les ordres ecclésiastiques de leurs chefs, et surtout la révolution française, où tous les ordres et vœux religieux furent abolis, portèrent le dernier coup à l'autorité de l'Église Romaine, dont le chef finit par perdre ses États, et même sa liberté (2).

Depuis cette catastrophe, et même immédiatement après la révolution française, attribuant à cette révolution elle-même les horreurs qu'elle avait amenées, comme nous l'avons déjà dit plus haut, on s'est hâté de rétablir, dans les pays catholiques, et même dans toute la chrétienté, les anciennes institutionss religieuses ; croyant remédier par là au débordement

(1) L'auteur (Hontheim, suffragant de Trèves), combattu d'abord par Sappel, P. Ballerini, Zaccharia, Mamachi et autres, ayant été reconnu, se rétracta sur l'instance réitérée de la cour de Rome ; mais ensuite cette rétractation fut commentée.

(2) L'archevêque de Ratisbonne (Primat de la Confédération du Rhin) fut le seul ecclésiastique qui conserva la dignité souveraine.

scandaleux de cette nécessaire dépravation morale. Ainsi, dans les États Autrichiens, on revint aux institutions que l'on y avait abolies, et l'on renchérit même sur leur ancienne observance ; dans les autres États catholiques, et même en France, on ressentit la perte de la religion, et, porté par divers motifs, on chercha à la restituer ; en Russie, de nouvelles organisations ecclésiastiques (et scolaires) furent introduites ; en Angleterre, l'observance des fêtes, cette dernière manifestation des sentiments religieux, fut de nouveau recommandée ; enfin, dans les pays protestants, les exercices pieux reprirent une nouvelle vigueur. Quant au souverain pontife, restitué dans ses États et dans ses fonctions spirituelles, ce zélé prélat crut devoir rétablir toutes les institutions, destinées à la conservation et à la propagation de l'ancien christianisme ; institutions parmi lesquelles nous nous bornerons ici à signaler l'illustre corporation des Jésuites.

Mais, après ce que nous venons de reconnaître sur l'essence du christianisme et sur le nouveau développement de l'humanité, auquel cette sainte religion a servi de guide, on comprendra facilement que tous ces efforts, pour remettre en vigueur la foi de la religion chrétienne, sont vains, et ne sauraient plus avoir aucune efficacité.

Lorsque l'homme, dirigé par la finalité du monde, ne se trouvait encore que sur les premiers échelons de

son développement, lorsqu'il ne connaissait que les charmes de son existence physique, et les sentiments plus élevés qui sont attachés à la connaissance de la justice, la croyance sur laquelle se trouve fondé le christianisme, pouvait avoir pour lui une réalité assez grande pour lui faire sacrifier à cette religion toutes ses affections terrestres, et subordonner à elle les sentiments supérieurs de ses droits. Mais aujourd'hui que l'homme est parvenu, précisément par le secours de cette divine religion, à la conscience claire de la suprématie de la Raison, nulle autre réalité, quelque sublime qu'en fût l'objet, ne saurait plus balancer chez lui la réalité infinie et incomparable de la vérité et de la certitude. C'est donc en vain que l'on chercherait à le détacher de cette haute tendance, qui désormais est l'unique véhicule, ou plutôt le nouveau principe de son existence, pour le ramener à la simple croyance, qui ne saurait plus le satisfaire. Tous les efforts pour ce but impossible, quelque puissants qu'ils fussent d'ailleurs, seraient donc inutiles ; et bien plus, ils ne feraient qu'entraver la marche ultérieure de l'humanité.

Ainsi, en résumant ici les résultats de cette quatrième période du développement de l'humanité, que nous venons de parcourir, nous aurons, pour le but dominant, pour la culture du savoir, une masse inerte de connaissances des faits, sans liaison propre et sans certitude absolue, et formant un état précaire

et défectueux, qui, comme nous le verrons bientôt, doit nous jeter dans une incertitude absolue, en nous privant de l'existence de la vérité elle-même ; et, quant aux buts subordonnés, nous aurons, pour le bien-être physique ou corporel, le développement complet de l'utilité économique ou des moyens relatifs à ce bien-être corporel ; pour la sûreté publique, la dissolution des États et de la société humaine en général ; et, avec cette dissolution, la perte nécessaire de l'utilité physique supérieure, acquise pour le bien-être corporel ; enfin, pour la moralité ou la religion, nous aurons l'incrédulité générale, et, avec elle, le retour à l'abrutissement primitif de l'espèce humaine. Toutefois, au milieu de ces pertes funestes, qui résultent des efforts faits dans cette dernière période, et qui ramènent l'humanité en quelque sorte à son état primitif de délaissement, un avantage supérieur et bien propre à compenser ces pertes, c'est-à-dire, la considération infinie de la SUPRÉMATIE DE LA VÉRITÉ, s'est développée complétement dans l'humanité, et lui donne actuellement sa toute-puissance, avec laquelle elle peut renoncer aux secours ultérieurs de la finalité du monde, et se livrer à ses propres forces.

---

# TROISIÈME PARTIE

---

## ÉTAT CRITIQUE

ACTUEL

## DE L'HUMANITÉ

COMMENCEMENT DE LA CINQUIÈME PÉRIODE

ET

FIXATION DES DEUX DERNIÈRES



## CHAPITRE PREMIER.

RELATION DES QUATRE BUTS RELATIFS OU INSTRUMENTAUX AVEC LA RÉALITÉ UNIVERSELLE. — PROGRÈS DES MANIFESTATIONS ABSOLUES PENDANT LES QUATRE PREMIÈRES PÉRIODES DU DÉVELOPPEMENT DE L'HUMANITÉ.

---

Nous voilà arrivés, à l'aide de la finalité du monde, au terme du développement complet de l'humanité, opéré par l'établissement et la domination successive de ses quatre grands buts instrumentaux, savoir : dans la première période, par la domination du bien-être physique ou corporel; dans la seconde, par la domination de la sûreté publique; dans la troisième, par la domination de la moralité ou de la religion; et enfin, dans la quatrième, par la domination du bien-être hyperphysique, ou de la culture du savoir.

Nous connaissons, ainsi, dans la détermination successive de ces progrès de l'humanité, sa véritable

nature, et jusqu'à ses principes et à son essence la plus intime. Nous savons quelles sont les forces que ces divers buts ont développées successivement dans l'humanité, pour la conduire à l'établissement définitif de la SUPRÉMATIE DE LA VÉRITÉ, auquel elle a abouti effectivement par les efforts qu'elle a faits dans la quatrième période de son développement, Nous avons vu comment parvenue à ce terme où, par la faculté infinie de la raison, elle acquiert la conscience de sa toute-puissance, l'humanité, tombée dans un affreux désordre politique et religieux, sans parler de l'état précaire et défectueux de ses connaissances, a été abandonnée par la finalité du monde qui l'avait conduite jusqu'à ce terme sublime; et cela, en quelque sorte, pour la rendre à ses propres forces, qui actuellement lui suffisent pour se fixer elle-même sa direction. Enfin, nous avons reconnu que ce grand développement de l'humanité s'est trouvé en tout conforme (1) aux principes et aux lois de l'établissement des buts de la volonté, que nous avons déduits, pour le

(1) Cette conformité du développement de l'humanité avec les principes et les lois du développement universel des êtres raisonnables, sans déroger en rien à la dignité de la terre, la fait rentrer dans la masse des corps célestes qui, par un établissement universel pareil du but absolu, auront bien mérité de la création. On conçoit cependant ici la possibilité de quelque anomalie ou de quelque exception ; car, par un usage supérieur de la spontanéité, on pourrait franchir une ou plusieurs périodes du développement universel, pour aborder immédiatement l'établissement du but

développement universel des êtres raisonnables, partout où il peut en exister dans l'immensité de l'univers.

Il ne nous reste donc pour répondre complétement à la grande question présentée au début de cet ouvrage, qu'à suivre le développement ultérieur de l'état précaire ou plutôt défectueux de nos connaissances actuelles, dans lequel, d'après les principes et les lois universels que nous venons de rappeler, la finalité du monde doit encore nous présenter au moins une condition négative pour l'établissement de notre but absolu, que nous devons aborder aujourd'hui. Mais, avant de procéder à ce dernier développement nous allons encore jeter un coup d'œil sur les divers buts relatifs que l'humanité a déjà atteints, en nous plaçant ici dans un nouveau point de vue, propre à nous faire découvrir leur relation avec la réalité universelle, et par conséquent la direction de ces buts instrumentaux pour nous conduire à notre but final et absolu, c'est-à-dire, à la découverte de la vérité.

absolu. Une telle exception serait une gloire supérieure pour ceux des corps célestes où elle aurait lieu, sans pour cela, nous le répétons, faire déroger en rien la gloire de la terre.

I

En donnant au commencement de cet ouvrage la déduction des divers buts de l'humanité, et d'abord des buts intellectuels en général, nous avons remarqué la causalité du savoir qui le rend actif; et nous avons ainsi reconnu, dans le savoir en général, les deux facultés distinctes, l'une purement contemplative, qui est la COGNITION, et l'autre active, qui est la VOLITION. Nous avons vu ensuite que, pour l'établissement des objets de la volition (instincts ou buts), c'est-à-dire pour l'exercice même de la volition, il faut des motifs ou des raisons déterminantes, qui, d'après ce que nous avons reconnu également, se trouvent dans les conditions mêmes de la réalité des êtres doués de ces facultés du savoir. Or, ces motifs ou raisons déterminantes de l'exercice de la volition, ou ces conditions de notre réalité, doivent précisément, pour devenir motifs ou raisons déterminantes, nous être donnés ou se manifester à notre savoir. Mais, cette manifestation ne saurait être une fonction purement contemplative de la cognition, parce que, comme telle, elle ne pourrait être une condition de la causalité du savoir; elle ne saurait non plus être déjà une fonction active de la volition, parce que, comme telle, elle se prive-

rait elle-même de ses motifs ou raisons déterminantes, et la volition cesserait d'être une causalité du savoir (qui a besoin de raisons déterminantes). Cette manifestation des conditions de notre réalité, qui forment les motifs de la volition, doit donc participer à l'une et à l'autre des deux fonctions distinctes, contemplative et active, que nous venons d'examiner; et, c'est effectivement dans la neutralisation de ces deux fonctions opposées qu'a lieu cette manifestation des conditions de notre réalité, et qu'elle constitue ce qu'on nomme SENTIMENT. Ainsi, entre les deux facultés opposées du savoir, la cognition et la volition, il existe une faculté intermédiaire, le sentiment, qui sert à les lier ensemble, en nous rendant conscients des conditions de notre réalité, lesquelles, par l'organe de la cognition, deviennent motifs ou raisons déterminantes de l'exercice de la volition.

Or, ces conditions de notre réalité, manifestées par le sentiment, sont précisément les conditions mêmes de notre bien-être physique ou temporel, parce que cette réalité a lieu sous les conditions de la nature ou du temps. Il s'ensuit immédiatement que, sous le point de vue des facultés mêmes du savoir, le but du bien-être physique ou corporel, qui a dominé dans la première période du développement de l'humanité, n'est rien autre qu'une conséquence nécessaire de notre faculté du sentiment; tout comme le but du bien-être hyperphysique ou de la culture du

savoir, qui a dominé dans la quatrième période, est une conséquence pareille de notre faculté de la cognition; et le but de la sûreté publique ou de la légalité de nos actions, qui a dominé dans la seconde période, est une conséquence nécessaire de notre faculté de la volition ou spécialement de la volonté. Ainsi, ces trois buts relatifs, le bien-être physique, le bien-être hyperphysique et la sûreté publique, ne sont proprement que des résultats des parties constituantes elles-mêmes du savoir général de l'homme; et comme ce savoir, d'après ce que nous avons déjà reconnu plus haut, ne peut avoir lieu que sous les conditions du temps, ces trois grands buts relatifs de l'humanité sont purement temporels ou terrestres.

Il n'en est pas de même du quatrième grand but de l'humanité, de celui de la moralité ou de la religion, qui a dominé dans la troisième période de son développement. Ce quatrième but, en le considérant également sous le point de vue des facultés de notre savoir, ne dérive point, comme les trois autres, des facultés actives et propres de ce savoir, c'est-à-dire, de la cognition, du sentiment, ou de la volition, qui constituent l'essence temporelle ou terrestre du savoir humain: ce quatrième but dérive d'une faculté purement passive de notre savoir, et qui est étrangère à son essence, c'est-à-dire, de sa réceptivité pour des vérités absolues; ainsi que cela résulte clairement de ce que nous avons reconnu plus haut, concernant la

révélation, sur laquelle se fonde effectivement la religion et la moralité absolues. Comme tel, c'est-à-dire, comme dérivant de la faculté passive, ou de la réceptivité supérieure de notre savoir essentiellement temporel, ce quatrième grand but de l'humanité se rattache aux conditions temporelles et terrestres de notre existence; mais, comme provenant des conditions supérieures de la révélation, ce grand but se rattache surtout aux conditions absolues de la réalité universelle. Et, dans cette double dépendance, ce but sublime de la moralité et de la religion constitue une anticipation temporelle ou terrestre de la réalité absolue et universelle.

Il faut remarquer ici que cette faculté passive du savoir humain qui constitue sa réceptivité pour la réalité absolue, et qui effectivement nous fait anticiper cette réalité elle-même dans la moralité et la religion, doit se manifester même dans les trois facultés actives et propres de notre savoir, c'est-à-dire, dans la cognition, dans le sentiment et dans la volition; parce que cette réceptivité supérieure du savoir humain, en l'ennoblissant en quelque sorte, constitue une espèce de forme générale de ce savoir. Et en effet, dans la faculté de la cognition, nous avons une manifestation de la réalité absolue par la certitude géométrique et par la certitude algorithmique; dans la faculté du sentiment, nous avons une manifestation pareille par les sentiments du beau et du sublime; et enfin, dans

la faculté de la volition, nous avons une manifestation de la réalité absolue par l'exercice du devoir et celui de l'honneur. Mais, par leur déduction même, ces diverses manifestations de la réalité absolue ne sont et ne peuvent être qu'une espèce de forme des objets respectifs de nos facultés intellectuelles. Aussi, les connaissances géométriques ne portent-elles que sur la forme de l'être, et les connaissances algorithmiques que sur la forme du savoir, considérée dans son action fondamentale ou cognitive ; de même, le sentiment du beau ne porte-t-il que sur la forme de notre réalité dépendante de l'être, et le sentiment du sublime que sur la forme de la même réalité dépendante du savoir ; de même encore, l'exercice du devoir ne porte-t-il que sur la forme de nos actions extérieures (dépendantes de l'être), et l'exercice de l'honneur que sur la forme de nos maximes intérieures (dépendantes du savoir). De là vient que ces diverses formes des objets respectifs des facultés propres de notre savoir, qui, sans être encore une véritable anticipation de la réalité absolue elle-même, comme dans l'objet de la religion, sont déjà des manifestations de cette réalité moyennant les objets temporels de notre savoir, de là vient, disons-nous, que ces diverses formes intellectuelles portent avec elles la haute importance qui, de tout temps, les a fait placer immédiatement après la religion, avec laquelle, vu leur origine commune, elles ont effectivement une grande affinité. Cependant,

malgré cette affinité, elles appartiennent proprement et respectivement à chacun des trois grands buts qui dépendent des trois facultés propres de notre savoir, par lesquelles ont lieu ces manifestations de la réalité absolue. Ainsi, la certitude supérieure des vérités géométriques et des vérités algorithmiques, appartient au but du bien-être hyperphysique ou de la culture du savoir; les sentiments supérieurs du beau et du sublime appartiennent au but du bien-être physique ou temporel; et l'exercice supérieur du devoir et celui de l'honneur appartiennent au but de la sûreté publique, ou de la légalité des actions. Toutefois, vu l'importance supérieure de ces manifestations de la réalité absolue, elles se détachent en quelque sorte des buts respectifs auquelles elles appartiennent, pour former, dans la tendance générale de l'humanité vers la réalité absolue, une affaire à part, et en quelque sorte un but distinct et particulier. Aussi, ont elles effectivement été poursuivies, avec un intérêt égal, dans toutes les périodes du développement de l'humanité, surtout dans les deux moyennes, pendant lesquelles la tendance vers l'absolu était le mieux prononcée.

## II

C'est à cause de cet intérêt commun attaché constamment aux manifestations absolues qui viennent

d'être déduites, que nous n'avons pas suivi leurs progrès dans les quatre périodes du développement de l'humanité où ont dominé successivement des intérêts distincts, dépendants des quatre buts qui ont donné lieu à ces périodes du développement. Néanmoins, et cela est naturel, les progrès des manifestations absolues dont il s'agit, ont été influencés par les intérêts distincts qui ont présidé aux quatre périodes de notre développement. Mais, pour bien apprécier ces progrès, pour reconnaître la vraie signification de ces manifestations absolues, et pour distinguer même l'influence des intérêts périodiques sur les progrès de ces manifestations de la réalité absolue, il fallait remonter jusqu'à leur source supérieure, consistant dans l'espèce de forme générale que reçoivent les facultés de notre savoir de sa réceptivité pour la réalité absolue; et nous ne pouvions le faire qu'après avoir examiné les quatre périodes de notre développement sous le point de vue de la réalisation extérieure des quatre buts qui y ont dominé, comme nous les avons examinées effectivement en parcourant ces périodes, avant de nous placer dans le point de vue présent, sous lequel nous découvrons leur dépendance intérieure et respective des facultés mêmes de notre savoir. Ce serait donc ici le lieu d'examiner, sous ce point de vue supérieur, les progrès de ces manifestations de la réalité absolue, durant les quatre périodes du développement de l'humanité, en ayant égard à

l'influence de ces progrès, dépendante des intérêts respectifs de ces quatre périodes ; et nous compléterions ainsi rigoureusement tout ce qui constitue le développement parfait de l'humanité, opéré durant les quatre grandes périodes qu'elle a parcourues jusqu'à ce jour.

Nous allons le faire effectivement ; mais, pressés par notre objet principal, par l'établissement du but absolu de l'humanité, dont nous nous sommes déjà tout à fait rapprochés, nous nous bornerons ici à jeter un coup d'œil très-rapide sur ces progrès des manifestations temporelles de la réalité absolue, tel cependant qu'il nous suffira pour en reconnaître la vraie signification, et pour apercevoir leur influence réactive sur la direction du développement de l'humanité vers son but final et absolu. En conséquence, observant que l'exercice du devoir et de l'honneur est l'attribution spéciale de l'*état militaire*, dont le vœu est de leur sacrifier la vie, tout comme les sentiments du beau et du sublime sont les attributions spéciales de ce qu'on appelle *beaux-arts*, et les certitudes géométrique et algorithmique les attributions spéciales des *mathématiques* (*pures*), nous allons, pour remplir l'objet que nous venons de nous proposer, présenter d'abord et tout d'un coup, dans des tableaux architectoniques, les développements complets suivants : 1° pour le but du bien-être physique, le développement des beaux-arts; 2° pour le but de la sûreté publique ou de la

légalité des actions, le développement de l'état militaire; et 3° pour le but du bien-être hyperphysique ou de la culture du savoir le développement des mathématiques. Ensuite, dirigés par ces développements respectifs, nous remarquerons les circonstances principales qui y ont concouru dans les quatre périodes de la culture générale de l'humanité (1).

(1) Ces tableaux et les développements qui devaient les suivre, n'étaient pas joints au manuscrit. Ceux qui concernent les sciences mathématiques se trouvent dans huit ou neuf volumes in-4°, publiés ultérieurement par Wronski, sur la réforme et l'accomplissement final de ces sciences; quant aux autres ils font partie de l'*Apodictique*.

Nous pouvons cependant donner ici un court aperçu, tel que l'auteur nous l'a laissé, de la fixation du Beau, non-seulement dans les quatre périodes déjà parcourues, mais aussi dans les trois dernières périodes que doit encore parcourir l'humanité pour arriver à son but final. — (Note de madame Wronski.)

**CARACTÈRES ESTHÉTIQUES**

DES SEPT PÉRIODES

**I<sup>re</sup> Période :** grandeur physique ou d'existence. = LE MAGNIFIQUE. (Temples, pyramides, pompes du culte des peuples de l'Orient, etc.) [Genre colossal : pagodes, poëmes cosmogoniques indiens, purana, etc.]

**II<sup>me</sup> Période :** grandeur morale ou d'action. = LE SUBLIME. (Épopée et Drame, etc.) [Genre héroïque, inexactement nommé classique; Homère, Eschyle, Sophocle, Pindare, etc.; Virgile, etc.; le Bharata et Ramâjana des Indiens, etc.].

**III<sup>me</sup> Période :** grandeur sentimentale ou de croyance. = LA VIRTUALITÉ DIVINE. (Poésie sacrée dans tous les beaux-arts. [Genre religieux; Dante, le Tasse, Milton, Klopstock, Michel-Ange, Raphaël, etc.].

Nous avons donc tout ce qui constitue le développement parfait de l'humanité, opéré par les efforts qu'elle a faits durant les quatre grandes périodes qu'elle a parcourues jusqu'à ce jour. Nous savons maintenant que le seul, mais important résultat qu'elle a obtenu par ses longs travaux, est la considération infinie de la SUPRÉMATIE DE LA VÉRITÉ, soutenue par les manifestations claires de la réalité absolue, développées respectivement dans les produits des beaux-arts, dans les découvertes des mathématiques, et même dans l'efficacité supérieure de l'état militaire, qui établit le sentiment de l'honneur. C'est là le terme auquel nous sommes parvenus, et duquel il faut partir aujourd'hui pour réaliser enfin notre grande destination, en nous fixant nous-mêmes le but final et absolu

**IV$^{me}$ Période :** grandeur cognitivo ou de certitude. = LA RÉALITÉ HUMAINE. (Poésie intellectuelle dans tous les beaux-arts). [Genre libéral inexactement nommé romantique; Shakspeare, Schiller, surtout dans le Don Carlos de ce dernier, etc.]

**V$^{me}$ Période :** grandeur dans la libération de la raison de ses entraves physiques. = LE MYSTIQUE. (Lutte poétique des deux principes dans l'homme, le physique et l'hyperphysique). [Genre mystérieux; Faust de Goëthe, Mansfeld et Caïn de Byron, les Amours des Anges de T. Mooré, etc., Mozart, Weber, etc.].

**VI$^{me}$ Période :** grandeur du vrai absolu. — L'ÉTERNEL. (Création poétique du principe absolu de la réalité). [Genre achrématique ; que l ques aperçus comme anticipations, dans Jean-Paul, Hayden et Beethowen.].

**VII$^{me}$ Période :** — grandeur du bien absolu. — L'IMMORTEL. (Création poétique de l'existence absolue de l'être raisonnable)....

de notre existence. Il ne nous manque en effet que ce dernier mais décisif effort; et, avec lui, après tout ce que nous avons déjà fait, ainsi que nous venons de le reconnaître dans cette introduction à l'ère de l'absolu, nous pourrons effectivement répondre à la grande question placée à la tête de cet ouvrage, savoir :

QUEL EST LE DERNIER BUT DE L'HUMANITÉ ? QUELLE EST NOTRE DESTINÉE SUR LA TERRE : QUE SOMMES-NOUS ET QUE DEVONS-NOUS FAIRE ?

question qui, sans contredit, sera dorênavant l'objet unique et l'intérêt suprême de l'humanité. Mais, comme nous l'avons déjà reconnu plus haut, la finalité du monde ne nous abandonne pas encore entièrement dans ce dernier et décisif effort qu'il nous reste à faire : elle nous présente encore, dans l'état précaire et défectueux de nos connaissances actuelles, au moins une condition négative pour ce dernier effort, vers l'établissement de notre but final et absolu, que nous devons aborder. Suivons donc le développement ultérieur de l'humanité dans cet état précaire et défecteux de ses connaissances actuelles, obtenues uniquement par l'empirisme ou par le secours de l'expérience; et tâchons d'y découvrir, avec clarté, cette condition négative qui doit nous conduire définitivement à l'établissement de notre but absolu.

## CHAPITRE II

INSUFFISANCE ABSOLUE DE L'EMPIRISME. — TRANSITION DE LA QUATRIÈME PÉRIODE A LA CINQUIÈME : TRAVAUX PHILOSOPHIQUES DE KANT ; DÉCOUVERTES IMPORTANTES DE CE GRAND HOMME ; SES ERREURS. — SUCCESSEURS DE KANT : TENDANCE VERS L'ABSOLU.

---

La base de l'empirisme étant la certitude relative fondée sur notre existence, il est manifeste que la tendance vers la certitude absolue, qui forme le complément de l'empirisme (1), loin de lui donner une élévation croissante et durable, doit, après l'avoir animé pour parcourir le cercle des objets de nos

(1) Ce complément de l'empirisme ou sa tendance vers la certitude absolue, provient évidemment de la réceptivité de notre savoir pour des vérités absolues, que nous avons déduite plus haut, et qui, suivant cette déduction, introduit, dans notre réalité actuelle ou temporelle, une tendance générale vers la réalité absolue et universelle.

connaissances, le ramener sur lui-même pour lui faire découvrir sa propre nullité et, avec elle, le néant de toutes les connaissances objectives, acquises par son organe. En effet, l'empirisme ou la connaissance par l'expérience, suppose nécessairement quelques vérités fondamentales qui lui servent de principes, et cela, pour fixer sa marche et pour en asseoir la certitude; car, il faudrait une véritable création pour pouvoir ne rien supposer, et certes, l'empirisme est loin de cette prétention. Ces principes supposés par l'empirisme, sont évidemment, en particulier, du côté subjectif, la vérité de notre existence, et du côté objectif, la nécessité de la relation de l'effet à la cause, ou la vérité de la loi de la causalité, sur laquelle se fonde l'action de la coexistence avec nous et entre eux, des objets de l'expérience; et, en général, l'existence de la réalité elle-même et de la certitude qui l'accompagne : ces suppositions de l'empirisme sont irréfragables, parce qu'elles en sont inséparables, vu que, sans elles, l'empirisme n'aurait aucune signification et serait un pur non-sens. Or, tant que ces vérités fondamentales de l'empirisme demeurent tacites ou lui restent inconnues, il procède avec assurance dans l'exploitation des connaissances objectives, qui l'en tiennent constamment éloigné. Mais, lorsqu'après avoir parcouru le domaine de cette classe de connaissances, rentrant dans le cercle de notre savoir en général, l'empirisme revient sur lui-

même, et, essayant d'approfondir ses propres fondements, découvre ou du moins entrevoit confusément les principes hétérogènes qui lui servent de base, il perd son assurance à mesure qu'il reconnaît l'impossibilité où il se trouve de constater, par lui-même, ces principes fondamentaux de son existence. Alors, le doute toujours croissant remplace la téméraire sécurité à laquelle l'empirisme s'était abandonné, par suite des précautions mêmes qu'il a cru prendre pour s'assurer de la vérité.

En effet, notre existence manifestée par la conscience, ne peut être atteinte par l'expérience, parce que cette existence est précisément le terme duquel part l'expérience elle-même ; la connexion causale des objets extérieurs entre eux et avec nous ne peut être atteinte par l'expérience, parce que c'est précisément cette connexion qui est l'essence même de l'expérience; enfin, l'existence de la vérité et de la certitude qui l'accompagne, ne peut être atteinte par l'expérience, parce que cette dernière n'a lieu précisément que moyennant l'existence même de la vérité et de la certitude (1).

Ainsi, plus de réalité dans le monde qu'on puisse constater, ni dans notre propre existence, ni dans

(1) Comme on prétendait que toutes les idées étant offertes à l'intelligence par les sens, TOUT, par conséquent, devait être un produit de l'expérience, Leibnitz, à qui l'on demandait son avis à cet égard, répondit par ces deux seuls mots : EXCEPTÉ L'INTELLIGENCE.

celle des objets de nos connaissances et dans leurs relations, ni enfin, ce qui est le plus effrayant, dans la vérité et la certitude elles-mêmes. Un affreux scepticisme remplace donc enfin la folle présomption de l'empirisme qui, avec tant de faux brillant, a dominé dans la quatrième période de l'humanité.

C'est là le terme où doit aboutir cette période, et où, avec une lumière confuse, elle a déjà abouti effectivement. — Le matérialisme et enfin l'idéalisme dans lesquels nous avons vu plus haut dégénérer l'empirisme dominant, amena chez Hume ce funeste et dernier scepticisme. Cet illustre philosophe remarqua, dans le point de vue empirique où il était placé, que notre prétendue existence absolue n'avait aucune garantie; que nos connaissances soi-disant objectives n'étaient qu'un mécanisme d'impressions et d'habitudes subjectives, et que la nature n'avait aucune objectivité; et par conséquent point de lois; enfin, que notre prétendue Raison n'avait rien d'absolu, et que ses soi-disant principes n'étaient que des résultats d'observations contingentes qui ne pouvaient ni leur donner le caractère de nécessité, ni par conséquent leur attacher une certitude universelle.

Cette désolante doctrine, prise dans sa signification sérieuse, qui précisément la distingue du scepticisme des anciens, arrêtait ainsi tout à coup la marche fière du superbe empirisme: il fallait cesser de poursuivre la vérité, puisqu'il était prouvé qu'on ne pouvait la

découvrir ; il fallait même renoncer à s'en approcher parallèlement à nos besoins, parce qu'il était prouvé également que cette tendance n'avait aucune signification déterminée. Et, pour peu qu'on eût développé encore cette triste fin de l'empirisme, en fixant avec plus de clarté l'importance des arrêts d'un doute pareil, on n'aurait pas manqué d'arriver à sa funeste conclusion finale, consistant dans l'absence complète de toute réalité dans le monde.

On conçoit qu'une telle doctrine, quelque peu qu'on en eût encore reconnu l'importance, dut provoquer la défense de l'empirisme, pour se prémunir contre les suites funestes qu'on ne pouvait manquer de pressentir déjà. Mais, on conçoit aussi que cette défense de l'empirisme, pour ne pas être identique avec lui-même, ne pouvait être fondée que sur ses deux grandes modifications, les doctrines intellectuelles et les doctrines sensuelles, que nous avons signalées plus haut. Et, en effet, d'une part, des considérations dogmatiques et, de l'autre, des observations matérielles furent opposées au scepticisme de Hume, qui, par sa seule existence, anéantissait toutes ces futiles objections. Reid, Beattie et Oswald essayèrent même de sauver l'empirisme, ou plutôt secrètement la Raison, par le moyen de l'empirisme lui-même, en le faisant dégénérer en usage du SENS COMMUN, qu'ils regardaient comme la source des connaissances philosophiques ; mais, encore ici, la seule présence

du scepticisme de Hume suffisait pour ôter jusqu'à l'espérance du salut.

Cette défense réitérée de l'empirisme ou de la certitude, n'était évidemment encore que le premier résultat de l'influence du terrible scepticisme dont il s'agit; et l'on conçoit facilement quels désordres affreux aurait amenés dans la suite une si funeste influence, lorsque cette doctrine aurait été constatée, répandue généralement, et surtout lorsqu'elle aurait été développée jusqu'à sa fatale conclusion.

Heureusement, à sa naissance même, cette effroyable influence fut arrêtée par un génie extraordinaire, l'immortel Kant, qui, profitant de l'espèce de finalité impliquée dans le scepticisme de Hume, comme nous le verrons dans l'instant, restitua à la Raison ses droits, fonda définitivement la vérité et la certitude, et préluda ainsi à la régénération de l'humanité qui doit s'opérer dans une nouvelle époque de l'histoire.

I

Cette transition de la dernière période terminée par Hume, à une nouvelle époque historique où l'humanité doit enfin réaliser ses hautes destinées, mérite une attention particulière pour bien recon-

naître les fondements sur lesquels posera ce grand édifice.

Avant tout, observons que, dans le scepticisme de Hume, on n'avait point encore reconnu distinctement tous les trois principes rationnels sur lesquels nous avons vu plus haut que se trouve établi l'empirisme, savoir, les deux principes particuliers consistant dans la vérité de la loi de causalité, et le principe général consistant dans l'existence de la vérité elle-même et de la certitude. Hume ne paraît avoir été choqué avec conscience que par le second de ces trois principes, la connexion causale ou la loi de la causalité; et ce n'est que très-confusément que paraissent avoir influé sur lui les deux autres de ces principes. Aussi, son scepticisme se rattache-t-il presque entièrement à la seule connexion causale, et il prend ainsi une couleur en quelque sorte dogmatique dans l'assurance avec laquelle il nie tout ce qui, dans le système de notre intelligence, dépend de la loi de causalité. Si Hume eût été frappé, avec la même conscience, par les deux autres principes rationnels, et surtout par le principe général de l'existence problématique de la vérité et de la certitude, son scepticisme serait devenu bien moins affirmatif; et, ce qui aurait été une perte pour l'humanité, dans le point de vue de désunion absolue du monde où se trouvait placé Hume, il n'aurait pu survivre au moment fatal où il serait arrivé à la

conscience de l'absence de toute réalité dans la certitude, si, dans le même moment, il eût manqué de présence d'esprit pour rétorquer sur lui-même cet acte mortel de la conscience.

Quoiqu'il en soit, Kant approfondit ce principe rationnel de la connexion causale qui, servant de fondement à l'empirisme, choqua Hume par son hétérogénéité, et le porta au scepticisme que nous venons de signaler. Le résultat des méditations de Kant occasionnées précisément par la finalité impliquée dans le scepticisme de Hume, fut une tendance philosophique tout à fait nouvelle, et entièrement opposée à celle du doute destructeur de cet affligeant scepticisme. Hume, entrevoyant l'hétérogénéité qui se trouve entre les procédés empiriques et leur principe rationnel dans la loi de la causalité, crut inconciliable cette opposition intellectuelle, renonça à en découvrir la condition, et désespéra ainsi de la certitude elle-même. Kant, au contraire, parvenu à bien distinguer cette hétérogénéité intellectuelle, reconnut par là une nouvelle ou plutôt la véritable source de nos connaissances : il distingua, des impressions sensibles, qui sont le contenu ostensible des procédés empiriques et la condition de leur certitude relative, il en distingua, disons-nous, la connexion rationnelle de ces impressions, qu'il reconnut être l'essence même de notre savoir, et qui, par cela même, devait échapper

à l'empirisme. Ce qu'il y a ici de propre dans cette découverte de Kant, comme cela résulte d'ailleurs de la manière même dont nous venons de la déduire c'est que, dans la distinction des impressions sensibles et de leur connexion rationnelle, faite déjà avant lui par la plupart des philosophes, sous le nom de connaissances sensibles et de connaissances rationnelles, il considère les connexions ou les connaissances rationnelles comme étant des FONCTIONS PROPRES DE NOTRE SAVOIR, n'ayant en elles-mêmes aucune réalité extérieure, c'est-à-dire, N'ÉTANT RIEN HORS DU SAVOIR MÊME.

Cette grande découverte de Kant changea subitement le point de vue des recherches philosophiques; et, ce qui est l'essentiel, elle fut l'aurore de la certitude absolue, attendue depuis si longtemps sur la terre, et formant sans contredit le dernier but de l'humanité. En effet, les connaissances rationnelles étant des fonctions propres de notre savoir, ou plutôt constituant l'essence même de ce dernier, toutes nos recherches philosophiques, ayant évidemment pour unique but le savoir, doivent porter principalement sur les connaissances rationnelles étant, comme nous venons de le remarquer, l'essence même du savoir, leur vérité est indépendante de toute réalité étrangère au savoir, c'est-à-dire, elle est inconditionnelle ou par soi-même, et, par conséquent, la certitude qui l'accompagne est absolue. — Ainsi, d'un scepticisme

qui menaçait de tout détruire, naît, par une admirable finalité du monde, la vérité absolue, dans laquelle l'humanité espère trouver sa régénération!

Kant sentit confusément et cette haute vocation et l'infinie fécondité de sa sublime découverte. — Il chercha d'abord à fixer le critérium de cette certitude absolue attachée aux connaissances rationnelles, et il le trouva dans la NÉCESSITÉ impliquée dans les objets de ces connaissances. — Ensuite, muni de ce critérium, il exploita le domaine entier des connaissances rationnelles, formant, comme nous venons de le voir, le véritable domaine du savoir. Il classa toutes ces connaissances, c'est-à-dire, toutes les connexions possibles constituant les fonctions du savoir, depuis les intuitions pures de l'espace et du temps, qui sont les premières connexions rationnelles des impressions sensibles, jusqu'aux idées transcendantes de l'absolu, servant de liens aux conceptions intellectuelles, qui, elles-mêmes, forment les secondes connexions rationnelles des perceptions sensibles, liées déjà par le temps et par l'espace. Il fixa les relations et les limites de toutes ces diverses fonctions du savoir; et il présenta ainsi, du premier jet, le système complet de cette partie du savoir humain, qui est soumise aux conditions du temps et de l'espace; et ce fut là le premier système de vérités que l'humanité ait reçu. — Enfin, muni toujours du même critérium de la nécessité, Kant osa sortir de ces conditions de

l'espace et du temps; et, dans un monde idéal, il découvrit les lois impératives de la morale, et il crut même y entrevoir le terme de nos éternelles espérances.

Malheureusement, cet homme supérieur ne pouvait encore, comme nous l'avons déjà remarqué, entrevoir que confusément toute l'étendue et toute l'importance de son incomparable découverte. Il ne put s'élever à la connaissance claire de ce que ces diverses fonctions du savoir, constituant les connaissances rationnelles, sont l'essence même du savoir; c'est-à-dire que le savoir n'est point, comme on l'avait cru auparavant, une espèce de miroir qui réfléchit un monde déjà existant, mais bien que, coopérant avec l'être, le savoir concourt à engendrer ce monde existant, tel qu'il est en soi-même. — L'un de ces éléments du monde, l'être, y introduit l'existence; et l'autre élément, le savoir, donne une signification à cette existence. — C'est cette essence propre et supérieure du savoir qui a échappé à Kant, ce philosophe n'a fait que l'entrevoir, en considérant les connaissances rationnelles comme des fonctions propres du savoir, indépendantes de toute réalité étrangère. Aussi, crut-il nécessaire d'expliquer ces fonctions du savoir éminemment inconditionnelles; et, revenant pleinement à l'ancien point de vue duquel on ne découvrait encore qu'un seul élément du monde, c'est-à-dire l'être, il voulait expliquer la nécessité attachée

aux connaissances rationnelles, en attribuant au savoir humain, à l'instar de l'être, une FORME particulière suivant laquelle ce savoir aurait été forcé d'exercer son action. C'est cette explication mécanique de la nécessité impliquée dans les connaissances rationnelles, qui porta, comme on peut le prévoir, une atteinte funeste à la sublime tendance développée par le même génie.

En effet, si la nécessité dans nôtre savoir, n'est que le résultat mécanique de sa forme, toutes nos connaissances en général, spéculatives et pratiques, n'ont aucune valeur objective : tout notre savoir est un système d'illusions, où il n'existe aucune réalité. Kant lui-même, conséquent à ses principes, professa, du moins pour les connaissances spéculatives, cette étrange absence de toute réalité objective dans notre savoir.

Mais, ce qui est ici remarquable, c'est que, pour les connaissances pratiques, le même homme se soit entièrement affranchi de ce joug matériel, et que, s'élevant à la hauteur où le portait sa première et sa véritable tendance, il ait reconnu toute l'inconditionnalité du savoir pratique, et qu'il ait déduit, de cette seule inconditionnalité, et non d'une prétendue forme du savoir, la nécessité impérative impliquée dans les connaissances pratiques. Cette distinction en faveur de la morale, est peut-être ce qu'il y a de plus glorieux pour ce grand homme : elle prouve que la

vraie force de son génie était dans cette noble partie de notre savoir, et ses écrits le constatent effectivement.

Il faut donc distinguer dans la doctrine de Kant (le Kantianisme) tout ce qui est fondé sur le critérium de la nécessité dans notre savoir, et qui constitue sa véritable MÉTHODE CRITIQUE (le criticisme), de ce qui, pour expliquer cette nécessité, se trouva fondé sur l'étrange considération d'une forme particulière dans le savoir humain. La méthode critique, prise dans cette pureté, ainsi que les résultats auxquels elle a conduit, sont vrais; l'explication mécanique, faisant considérer les connaissances rationnelles comme des formes de notre savoir, est fausse. — Heureusement, cette erreur dont se trouve entachée la doctrine de Kant, a provoqué des recherches ultérieures, qui, par une nouvelle finalité, ont enfin amené la conscience claire de l'absolu, dernier terme de notre tendance philosophique, comme nous allons le voir.

Nous ne voulons point parler ici de cette foule d'adversaires, tels que sont Platner, Feder, Eberhard, Schwab, Tiedemann, Herder, Garve, Weishaupt, et autres, qui accompagnent toujours les grandes réformes, et qui, ordinairement, demeurent dans l'ancien point de vue dont ils cherchent à conserver la domination. Ici, en effet, les uns (1), par raison,

(1) Platner, Eberhard, Tiedemann, Pfaff, Meiners, etc.

défendaient l'ancienne objectivité du savoir, et les autres (1), par habitude, soutenaient l'ancien empirisme ou la méthode expérimentale. Nous dirons seulement, en faveur des derniers et pour les aider à s'élever au nouveau point de vue, que leur défaut commun se réduit à supposer ouvertement, et souvent avec une apparence frappante, dans tous leurs raisonnements, précisément celles des lois ou connexions rationnelles qu'ils prétendent déduire.

Nous ne voulons proprement parler ici que des recherches nouvelles occasionnées par la doctrine de Kant, qui, partant du point de vue élevé de cette doctrine, ont pénétré jusqu'à son horizon, et ont ainsi amené d'autres vérités. — Et, pour le faire, fixons en résumé, les vues essentielles de la doctrine de Kant, qui seules ont pu occasionner ces nouvelles recherches.

D'abord, considérant la gradation dans le développement de la haute tendance de Kant, nous aurons dans sa doctrine, autant de principes différents qu'il y a de degrés distincts sur lesquels il a bâti son édifice. Ainsi, la supposition mécanique d'une forme particulière dans le savoir humain, par laquelle Kant a voulu expliquer les fonctions de ce savoir, et par laquelle il tient encore aux anciennes régions de la

(1) Feder, Selle, Herder, Wieland, etc.

philosophie, constitue déjà un des principes de sa doctrine. Le critérium de la nécessité, qu'il a reconnu pour les connaissances rationnelles ou pour la connexion des objets, opérée par le savoir pour leur donner une signification, critérium de la nécessité qui reste évidemment indépendant de la supposition mécanique précédente, destinée à expliquer cette nécessité intellectuelle, constitue un deuxième principe dans la doctrine de Kant, lequel, suivant ce que nous avons dit plus haut, est proprement le principe critique de cette doctrine. Enfin, l'inconditionnalité qu'il reconnaît dans les lois morales, pour lesquelles il n'a plus besoin ni de la supposition mécanique d'une forme dans notre savoir, ni même du critérium de la nécessité, constitue évidemment un troisième principe dans la doctrine de Kant. — Or, ces trois principes, le mécanique, le critique et l'inconditionnel, étant manifestement très-distincts, comme nous le verrons mieux encore dans la suite, privent logiquement la doctrine de Kant de L'UNITÉ SYSTÉMATIQUE; et, c'est là le premier vice essentiel de cette doctrine.

Ensuite, considérant l'opposition ou l'hétérogénéité du premier et du dernier de ces trois principes, on concevra la présence nécessaire d'une contradiction manifeste impliquée dans la doctrine de Kant; et c'est là le second vice essentiel de cette doctrine. — En effet, Kant entrevoit assez clairement l'idée

abstraite de l'absolu, il en sent même toute la réalité dans l'inconditionnalité des lois morales, où cette idée forme son véritable principe; mais, revenant à sa supposition mécanique, il considère l'idée de l'absolu comme la FORME de la Raison, et paralyse ainsi d'un seul trait l'infinie activité de cette sublime tendance, en déclarant que, comme appartenant à la forme de notre savoir, cette idée de l'absolu ne peut servir que pour régler nos conceptions dépendantes de cette même forme, et nullement pour les dépasser, et nous transporter dans une région supérieure où se trouvent les choses en elles-mêmes, ou les principes de cette forme même de notre savoir. Il en résulte une contradiction manifeste, consistant en ce que cette assertion de Kant ne pouvait être reconnue que précisément dans la région supérieure dont elle interdisait l'entrée; parce que cette assertion s'étend ouvertement sur les choses en soi ou en elles-mêmes, du nombre desquelles serait évidemment la prétendue forme de notre savoir; et c'est là le second vice de la doctrine de Kant, que nous avons nommé.

Ces deux vices essentiels, dont le dernier n'est d'ailleurs qu'un résultat du premier, comme nous venons de le voir, sont les seuls que l'on puisse concevoir dans la doctrine dont il s'agit. Mais, ils sont manifestement assez majeurs pour nécessiter de nouvelles recherches ou de nouveaux examens de cette doctrine.

Aussi, dès l'apparition du Kantianisme, furent-ils déjà sentis confusément. — Jacobi, le Platon moderne, exposa vaguement, et pour ainsi dire *in concreto*, ces vices essentiels de la doctrine de Kant, en les signalant indirectement dans les résultats et les conséquences nécessaires de cette doctrine. Dans ces résultats, il parcourut, quoique encore sans une conscience claire, l'échelle de principes, c'est-à-dire, de forme mécanique, de nécessité critique et d'inconditionalité morale; et il y laissa entrevoir le manque de l'unité systématique, qui est le premier vice essentiel de la doctrine de Kant. Dans les conséquences du Kantianisme, il signala, quoique également sans une conscience claire, l'insuffisance de statuer quelque chose sur la réalité absolue; et il laissa ainsi entrevoir la contradiction provenant de l'opposition de ses deux principes extrêmes, et formant le second vice essentiel de cette doctrine. — Mais, instruit lui-même par la tendance du criticisme vers une réalité absolue, parce qu'il contestait à Kant d'avoir atteint le terme de cette tendance, Jacobi assura mieux cette haute direction, qui est manifestement l'essence du criticisme, ou de ce qu'il y a de vrai dans la doctrine de Kant; et, pour bien fixer la nature de cette tendance vers l'absolu, Jacobi en signala vaguement le terme dans l'idéal de la divinité.

Depuis, ces vices du Kantianisme furent mieux

reconnus, et l'on distingua clairement, d'abord, le manque d'unité systématique dans cette doctrine, et, enfin, la contradiction impliquée dans ses deux principes extrêmes, c'est-à-dire, dans le mécanisme de la forme du savoir et l'inconditionalité attachée à l'exclusion de toute spéculation des régions morales et absolues. Et, c'est à cette distinction que nous devons le développement ultérieur et définitif de la tendance vers l'absolu, formant l'essence du criticisme.

## II

Reinhold, philosophe distingué par son esthétisme, remarqua avec clarté le manque d'unité systématique dans la doctrine de Kant, sans avoir pu encore reconnaître, avec la même clarté, les trois principes que nous avons signalés plus haut, et desquels seuls provient proprement ce manque d'unité ou ce vice logique du Kantianisme. Plein d'ailleurs de la haute tendance vers la réalité absolue, excitée secrètement par cette doctrine moyennant son criticisme, Reinhold crut pouvoir, à la fois, suppléer à ce manque d'unité systématique, et fixer un terme à la direction secrète vers l'absolu, en rattachant le Kantianisme à un principe unique et supérieur. Ce philosophe créa ainsi sa théorie de la faculté représentative, dans

laquelle cette faculté, considérée comme spontanéité absolue, est le prétendu principe supérieur et universel; et, cette théorie, quelque fautive qu'elle fût d'ailleurs, préluda, par sa tendance supérieure, au développement de la suprématie de l'absolu.

Schulze, sous le nom d'Enésidème, remarqua, avec la même clarté, le second vice essentiel du Kantianisme, consistant dans la contradiction impliquée dans l'assertion de Kant qui prive la Raison de la faculté de s'élever dans la région des choses en soi; mais il ne put non plus reconnaître encore, avec clarté, les deux principes opposés, le mécanisme et l'inconditionalité, desquels provient cette contradiction. Porté également, quoiqu'à son insu, dans la grande direction du criticisme vers l'absolu, ce philosophe s'opposa aussi à la spontanéité absolue impliquée dans la faculté représentative de Reinhold; et, par là même, il fut forcé de s'appuyer sur une espèce d'inertie absolue, qui est nécessairement le véritable principe caché de son système sceptique. Quoiqu'il en soit de ce système, l'importante remarque de ce moderne Enésidème, concernant la contradiction impliquée dans la doctrine de Kant, ainsi que la force qu'il puisait dans son principe caché de l'absolue inertie, achevèrent naturellement de laisser voir avec clarté, la toute-puissance de la Raison, par l'usage même que ce sceptique faisait de cette faculté supérieure. On commença donc à entrevoir la supré-

matie de l'absolu constituant la tendance de la Raison, la même précisément qui était l'essence du criticisme, et qui avait provoqué et conduit ces dernières recherches.

Ainsi, cette haute tendance vers l'absolu, formant la direction essentielle de la doctrine de Kant, se trouvait déjà alors développée avec clarté; et il ne manquait plus qu'un dernier effort pour établir définitivement la suprématie même de l'absolu. — Ce dernier effort, bien grand sans doute, fut l'ouvrage du génie supérieur de Fichte, à qui nous devons ce dernier établissement et, par là même, la première et véritable garantie de la vérité, du moins pour nos recherches futures. Ce grand génie, reconnaissant clairement cette suprématie de l'absolu, et croyant reconnaître l'absolu lui-même dans notre intime subjectivité, dans le moi, créa son système d'idéalisme transcendantal, dérivé de ce seul principe universel, et il nous présenta ainsi, dans ce système, sinon la doctrine même de l'absolu, du moins le premier modèle ou le prototype de cette doctrine suprême, vers laquelle tendent ou du moins doivent tendre actuellement tous les efforts réunis de la partie éclairée de l'humanité.

On eut donc, dès lors, non-seulement la suprématie de l'absolu clairement établie, mais encore plusieurs essais pour réaliser l'absolu lui-même; car, les principes suprêmes de la divinité, de la faculté représentative, et de l'absolue inertie, projetés ou supposés

respectivement par Jacobi, par Reinhold, et par Schulze, sont des essais analogues à celui de Fichte voulant réaliser l'absolu dans notre intime subjectivité, avec la seule différence qu'il leur manque la conscience claire de la suprématie de l'absolu. Mais, tous les essais se trouvèrent encore loin de leur grand but, parce que tous indistinctement n'étaient encore pris que dans les deux éléments, l'être et le savoir, composant l'univers : en effet, la divinité, formant le principe suprême de Jacobi, dans cette vague détermination, n'est rien autre que l'expression du caractère intérieur de l'être ou de l'existence, c'est-à-dire, l'absolu du non-moi; de même, l'intime subjectivité, formant le principe de Fichte, n'est que l'expression du caractère intérieur du savoir, c'est-à-dire, l'absolu du moi; ensuite, l'inertie absolue supposée à l'insu de Schulze dans son scepticisme, n'est rien autre que le caractère extérieur de l'être; et enfin, la faculté représentative formant le principe de Reinhold, n'est que l'expression du caractère extérieur du savoir, consistant dans la spontanéité absolue. On conçoit réellement que l'absolu, comme principe créateur de l'univers, ne peut se trouver dans les éléments mêmes, l'être et le savoir, qui composent ce dernier. — Ainsi, ces premiers efforts pour découvrir l'absolu durent, non-seulement rester infructueux, mais de plus déceler clairement leur nullité dans les systèmes qu'ils avaient produits. — Ce fut surtout le système

de Fichte qui devint l'objet de cette nouvelle considération; car Reinhold avait déjà subordonné le sien à celui de Fichte, Schulze n'a pu reconnaître son propre principe, et Jacobi ne cherchait pas autant à réaliser l'absolu même dans son système, qu'à fixer le terme à la tendance secrète vers l'absolu, développée ensuite avec tant de clarté dans le système de Fichte.

Alors, franchissant tous les échelons intermédiaires, Schelling, génie impétueux, s'élança au delà des éléments de l'univers, dans le caractère intérieur de ce dernier, et crut y découvrir l'absolu dans l'identité primitive de ces éléments, ou du savoir et de l'être. Cette étonnante production apporta à l'humanité les prémisses de l'absolu, en fixant, pour la première fois, le véritable caractère de ce dernier, négativement comme étant différent du savoir et de l'être, ou plutôt positivement comme étant indifférent avec le savoir et l'être, ces deux éléments de l'univers. Et, c'est à ce grand caractère de l'absolu, considéré comme critérium de la vérité philosophique, que nous devons tout ce qu'il y a de vrai dans le système hardi de ce grand philosophe. Malheureusement, non satisfait encore d'avoir atteint jusqu'à cet éminent caractère extérieur de l'absolu, Schelling paraît y voir l'absolu lui-même; et, au lieu de s'en servir comme d'un simple critérium de la vérité absolue, ce philosophe le considère (peut-être) comme étant déjà le

principe créateur lui-même de l'univers. Il déduit ainsi ce dernier de cette seule considération qui est évidemment insuffisante, parce qu'elle ne présente que le caractère logique, et non l'essence même de l'absolu; de sorte que, pour effectuer cette déduction insuffisante, il y supplée par le jeu de sa brillante imagination, en lui faisant pour ainsi dire corporifier le grand caractère de l'absolu, l'identité primitive du savoir et de l'être, servant de principe à son système C'est là le côté faible de la doctrine de Schelling, ou l'origine de tout ce qu'elle contient d'erroné et d'insuffisant. Mais, loin de rebuter les philosophes, cette nouvelle insuffisance attachée à la doctrine de Schelling, ranima leur ardeur, parce qu'ils possédaient enfin un caractère positif de ce but de notre tendance, c'est-à-dire, l'identité primitive du savoir et de l'être, découverte par cette doctrine. Et, pour suppléer à cette insuffisance, les uns revinrent aux échelons franchis par Schelling, croyant trouver une manifestation de l'absolu dans la relation des éléments de l'univers; d'autres s'attachèrent au caractère extérieur de ce dernier, croyant plutôt trouver là cette même manifestation.

Alors, du premier côté, Bouterweck s'appliqua au caractère extérieur du savoir, dans sa relation à l'être, formant ainsi la virtualité objective du savoir; et réciproquement, Bardili s'appliqua au caractère extérieur de l'être, dans sa relation au savoir, formant ainsi

une espèce de logisme ou d'intellectualisme de l'être. Vu leur tendance, ces deux nouveaux systèmes ne pouvaient manquer d'aperçus pleins de vérité; mais, pour ce qui concerne leur prétention de réaliser ainsi l'absolu, ils durent également rester loin de leur but, parce que, comme nous l'avons déjà remarqué plus haut, l'absolu ne saurait se trouver dans les éléments mêmes de l'univers, ni par conséquent dans leur pure relation.

De l'autre côté, on rappela le déterminisme de Spinoza, qui forme évidemment le caractère extérieur positif de l'univers, consistant dans l'indifférence ou la neutralité du savoir et de l'être; caractère par lequel ce philosophe avait déjà anticipé sur ces dernières recherches, en se plaçant hors de la sphère de ses contemporains, qui effectivement ne l'ont point compris sous cet aspect.

Ensuite, Hégel et Krause remontant la carrière déjà parcourue, cherchèrent à y remplir les cases par-dessus lesquelles Schelling s'était d'abord élancé. Le premier, Hégel crut avoir atteint le but en fixant l'absolu dans l'archi-savoir (idée); ce qui forme simplement son système de logologie. Et le second, Krause, crut également avoir atteint le but en fixant l'absolu dans l'archi-être (existence); ce qui, de même, forme simplement le système ontologique de ce philosophe.

Ainsi, tous les moyens que présente l'univers étant épuisés, les efforts pour s'élever à l'essence de l'absolu

sur cette voie, cessèrent naturellement (1). Mais, la tendance primitive vers l'absolu, ouverte par Kant dans son criticisme, se trouva alors développée complétement; et les philosophes, ceux du moins qui ont suivi cette grande révolution dans l'aspect de la vérité, sentaient unanimement, et plus que jamais, qu'il n'y avait point de salut hors de l'absolu, et que c'était là l'astre polaire qui seul devait diriger toutes nos recherches philosophiques. Les divers systèmes pour réaliser l'essence même de l'absolu, proposés depuis Jacobi jusqu'à Hégel et Krause, que nous venons de parcourir, ne furent plus regardés que comme des modèles ou des schémas pour nos recherches de la vérité, et non comme présentant eux-mêmes la vérité absolue : la préférence donnée à l'un ou à l'autre de ces systèmes, dépendait uniquement de la manière dont tels ou tels autres philosophes considéraient leur propriété plus ou moins parfaite de servir de modèle, et non leur degré plus ou moins élevé de vérité même. Cette considération s'établit insensiblement; et elle paraît aujourd'hui, à côté de la tendance exclusive vers l'absolu, le véritable caractère de la philosophie actuelle si différente de tout ce qui en a emprunté le nom jusqu'à nos jours. C'est aussi en cela, et surtout

(1) Voyez pour le développement de la philosophie en Allemagne, les *Prolégomènes du Messianisme*, pages 75, etc., etc.; *la Réforme du savoir humain; les Cent pages*; etc., etc.

(Note de Mme W.)

dans la TENDANCE SUPRÊME VERS L'ABSOLU, que consiste le fruit de la grande révolution dans notre savoir, commencée par le criticisme de Kant, et opérée par les travaux successifs que nous venons de signaler.

Il ne reste donc plus à l'humanité qu'à RÉALISER L'ABSOLU, ce dernier terme de son entière tendance et, par là même, ce dernier but de son existence. Et, cette réalisation effective formera évidemment une nouvelle ère de l'humanité; l'ère de la domination exclusive de l'absolu, où le but de l'humanité, son but suprême, sera fixé par elle-même, et non, comme jusqu'ici, par la finalité du monde étrangère à sa propre Raison. Ainsi, la tendance vers l'absolu, développée par le criticisme et les travaux philosophiques subséquents, forme évidemment la TRANSITION de l'ancienne ère de l'humanité, et nommément de la dernière période historique, à l'ère nouvelle et absolue dans laquelle nous allons entrer.

Mais, qui nous garantit la possibilité de cette réalisation effective de l'absolu, puisque, comme nous venons de le voir, dans la transition précédente, les travaux des hommes supérieurs, depuis Kant jusqu'à Hégel, dirigés vers cette réalisation de l'absolu, ont tous été infructueux, et ont servi seulement à developper la pure tendance vers l'absolu? — C'est cette tendance elle-même qui nous présente la plus parfaite garantie du succès, puisqu'elle ne saurait abso-

lument avoir lieu sans la présence en nous d'une faculté supérieure, capable de reconnaître l'essence même de l'absolu. Et observons bien, sur-le-champ, que cette garantie elle-même que nous venons de découvrir, est déjà l'initiative de cette réalisation de l'absolu, formant le grand et unique problème de l'humanité.

C'est faute de cette garantie positive, que, de tous temps, et surtout après les travaux infructueux que nous venons de nommer, on a désespéré de la possibilité de reconnaître l'essence de l'absolu, sans songer que, par là même, on désespérait de la possibilité même d'atteindre le but suprême de l'humanité; ce qui, par une conséquence nécessaire, rendait inutile ce but de l'humanité et, avec lui, l'humanité elle-même.

Étrange contradiction! Car, on ne continuait pas moins à soigner les intérêts de l'humanité, comme si elle eût eu réellement quelque but absolu! Pour combler cette inconséquence, après avoir développé, dans la dernière transition, la suprême tendance vers l'absolu, on soutenait que nous ne pouvions même pas démontrer l'existence de l'absolu; parce que, disait-on, il faudrait déjà connaître l'essence de l'absolu pour pouvoir en prouver l'existence.

Et, pourquoi donc, sans connaître l'essence même de l'absolu, ne pourrions-nous pas, en nous servant, à notre insu, de cette essence, démontrer

la présence ou l'existence effective de l'absolu ? En effet, cette assertion qui nie la possibilité de démontrer l'existence de l'absolu, pour être vraie absolument, devrait elle-même se servir ainsi, à son insu, de l'essence de l'absolu.

---

## CHAPITRE III

CAUSES DE L'INSUFFISANCE DES TRAVAUX PHILOSOPHIQUES ENTREPRIS DEPUIS KANT. — CRITÉRIUMS ABSOLUS DU VRAI ET DU BIEN. — PRINCIPES DE LA DOCTRINE DE LA RÉALITÉ DE L'ABSOLU. — BUTS DIRECTS ET ABSOLUS DES ACTIONS HUMAINES. — ANTINOMIE SOCIALE ACTUELLE. — DROIT DE LA VÉRITÉ. — CRÉATION PROPRE : BUT FINAL DE L'HUMANITÉ.

---

Le manque de succès des travaux entrepris, déjà dans la dernière transition, pour réaliser l'absolu, depuis Kant, ou du moins depuis Jacobi jusqu'à Hégel, vient évidemment de ce que ces travaux n'allaient pas au delà du monde même dans lequel nous vivons et nommément qu'ils n'allaient que jusqu'aux éléments ou aux choses qui le composent. Car, il est clair, ce nous semble, que l'absolu, comme principe créateur du monde, ne peut s'y manifester que par une espèce de réflexion, et c'est aussi pour-

quoi ces travaux ont obtenu quelques aperçus brillants; il est clair de plus que c'est au delà de ce monde que doit se trouver la véritable essence de l'absolu, et que c'est là seulement qu'on peut la découvrir. En effet, comme nous venons de le prouver, Jacobi, Reinhold Schulze et Fichte s'attachent aux seuls éléments isolés du monde, l'être et le savoir; Bouterweck et Bardili ne voient encore que leur relation réciproque; et enfin, Schelling, Spinoza et Hégel, ne remontent pas au delà du caractère des choses qui proviennent de ces éléments, et qui composent le monde présent. Il faut donc franchir les bornes de ce monde, et nous avons déjà la garantie de le pouvoir, pour arriver à l'essence de l'absolu, et, par là, à la réalité dans notre existence, et au salut définitif de l'humanité.

Que ferions-nous, en effet, sans ce dernier pas, qui doit atteindre le terme où nous entraîne toute notre existence? — D'une part, pour ce qui concerne nos spéculations, ayant reconnu incontestablement la suprématie de l'absolu, demeurerions-nous éternellement à former des systèmes qui, comme nous l'avons vu plus haut, n'auraient de valeur positive que pour servir de modèles ou de schémas aux recherches de l'absolu, sans pouvoir jamais aborder ces recherches elles-mêmes? D'ailleurs, ces systèmes eux-mêmes sont déjà épuisés, comme nous venons de le prouver; et il ne resterait proprement qu'à les perfectionner dans leur forme logique. Nous n'aurions donc ainsi

que des modèles, parfaits à la vérité, pour la recherche de l'absolu ; et nous ne pourrions et ne devrions raisonnablement jamais aborder cette recherche elle-même; ce qui, sans parler de l'inconséquence, ou même de l'absurdité de cet état de nos spéculations, serait, sans contredit, la preuve d'une nullité effrayante de notre Raison et, par conséquent, de notre existence elle-même, — De l'autre part, pour ce qui concerne nos actions, ayant reconnu aussi incontestablement que les quatre buts de l'humanité qui ont dominé successivement dans les quatre périodes précédentes, ne sont fixés et donnés que par la finalité du monde, et non par notre propre Raison, continuerions-nous à poursuivre ces buts purement relatifs à quelques vues étrangères, nous qui, convaincus aujourd'hui de la suprématie de l'absolu, ne devons plus et ne pouvons raisonnablement avoir d'autre but que celui fixé par nous-mêmes en vue de l'absolu? D'ailleurs, ces quatre buts relatifs sont déjà atteints par l'humanité; et nous ne pourrions plus qu'en perfectionner le développement, en reprenant, tour à tour, leur domination respective. Nous agirions donc encore dans la vue constante d'arriver à quelque terme absolu proposé ainsi nécessairement par la finalité du monde, sans pouvoir jamais arriver jusqu'à ce terme, ou même sans pouvoir nous en approcher, parce que nous ne sortirions jamais du cercle relatif et fini où nous serions retenus. Cet état de nos actions, sans

parler également de son inconséquence et même de son absurdité, serait une nouvelle preuve de la nullité de notre Raison, et du néant de notre existence.

Heureusement pour l'humanité, cette effroyable position ne pourra être reconnue clairement que lorsqu'elle en sera déjà sortie; et cela précisément moyennant la connaissance de l'absolu, dont l'absence est ici la cause de ce manque de toute réalité. Cependant, par la seule tendance vers l'absolu, établie déjà complétement, ce manque de toute réalité dans notre existence est déjà senti vivement; et nous sommes forcés malgré nous ou plutôt pour la première fois, nous nous déterminons déjà nous-mêmes à faire le dernier pas de l'humanité, à réaliser l'absolu.

Passons donc à cette haute réalisation, terme de toutes nos espérances. — Mais, avant tout, pour bien fixer notre problème, observons que, suivant l'idéal développé dans notre tendance suprême, L'ABSOLU EST CE QUI A LIEU PAR SOI-MÊME, OU, autrement, CE QUI A EN SOI-MÊME LA CONDITION DE SA RÉALITÉ. — C'est là l'idéal qu'il s'agit de réaliser.

## I

Le moyen direct et définitif pour atteindre ce grand but, consiste, sans contredit, à découvrir l'essence

même de l'absolu, qui satisferait à ce sublime idéal. Car, suivant ce que nous venons de voir, nous trouverions, dans cette essence, la condition de sa propre réalité ; et, par là même, la réalisation en question serait opérée absolument, c'est-à-dire, par soi-même. Mais, sans en venir encore à cette intime essence de l'absolu, nous pouvons d'abord fixer purement et simplement la réalité seule de l'absolu, et opérer ainsi sa réalisation, au moins relativement à nous. Car, cette réalité se trouvant bien établie, nous en deduirions naturellement, et peut-être même facilement, la réalité de nos spéculations, c'est-à-dire, le Vrai, et la réalité de nos actions, c'est-à-dire, le Bien. Et alors, nos recherches spéculatives et nos occupations pratiques nous conduiraient infailliblement vers notre dernier terme, vers l'essence intime de l'absolu, où nous trouverions définitivement la réalisation absolue ou par soi-même de notre suprême idéal.

Il se présente donc, pour la réalisation de l'absolu, deux degrés successifs : le premier, où il suffit de fixer simplement la réalité seule de l'absolu, et le dernier, où il faut fixer son essence intime elle-même. La première de ces réalisations de l'absolu est purement relative à nous ; la dernière est absolue ou par soi-même. — Ainsi, l'ère historique où l'humanité doit enfin réaliser l'absolu, présente également deux périodes : dans la première dominera la réalité seule de l'absolu, et dans la dernière dominera l'ab-

solu lui-même. Et, suivant cette marche naturelle de l'humanité, nous allons ouvrir d'abord la première période de cette nouvelle ère historique, en fixant ici définitivement la réalité de l'absolu.

L'initiative de cette réalité se trouve déjà opérée par la garantie que nous avons reconnue plus haut dans la tendance vers l'absolu pour la découverte de l'absolu lui-même.

Nous avons vu, en effet, que cette tendance implique nécessairement la présence en nous d'une faculté supérieure, capable de reconnaître l'essence intime de l'absolu ; et, par contre-coup, l'existence de cette faculté suppose ou postule nécessairement au moins la possibilité de l'existence de ce dernier. Cette initiative de l'établissement de la réalité de l'absolu, est déjà de la plus haute importance ; parce que, comme nous le verrons dans l'instant, elle fournit le critérium absolu de la vérité.

Mais, pour compléter l'établissement de la réalité de l'absolu, il faut joindre à la possibilité de son existence, déduite de notre faculté de le connaître, la preuve de l'effectivité même de cette existence de l'absolu ; et cette preuve, que nous donnerons dans la suite, formera évidemment, avec la garantie précédente, les véritables et suffisants fondements de la réalité de l'absolu, qu'il s'agit de fixer. D'ailleurs, cette preuve de l'effectivité de l'absolu, ou même de celle de sa nécessité, que nous donnerons également.

nous fournira, comme complément de la garantie précédente, le second critérium absolu, celui de la réalité des objets de nos connaissances, et par conséquent de la réalité de nos actions extérieures ou du Bien.

En effet, les deux critériums absolus que nous venons de nommer, dérivent respectivement de la faculté de connaître l'absolu, et de l'effectivité de ce dernier; comme nous allons le voir. D'abord, la faculté supérieure capable de reconnaître l'absolu, doit, à certains égards, participer déjà de son essence : elle doit donc, comme lui, être libre de tout mécanisme, ou de toute condition étrangère à elle-même ; et cette liberté absolue ou plutôt cette inconditionalité de la faculté supérieure dont il s'agit, c'est-à-dire, de la Raison, est évidemment le critérium absolu de la réalité de ses fonctions et, par là même, de la connaissance du Vrai. Ensuite, l'effectivité de l'existence de l'absolu, prouve immédiatement la réalité des objets de nos connaissances, parce que, comme étant par soi-même, ou comme ayant en soi-même la condition de sa réalité, l'absolu est évidemment différent de nous-mêmes, ou de notre existence, qui n'implique point cette sublime essence d'une propre réalité ; de sorte que cette réalité objective devient évidemment le critérium absolu de la réalité de nos actions extérieures qui doivent être étrangères à nous-mêmes, ou à notre propre existence, c'est-à-dire, le critérium absolu du Bien.

Il faut remarquer ici que ces deux critériums absolus, du Vrai et du Bien, dérivés de la seule réalité de l'absolu, peuvent être amenés facilement, des régions supérieures où ils se trouvent encore, dans le monde où nous vivons sous les conditions générales du temps, en leur donnant une détermination ultérieure dépendante de ces conditions mondaines. D'abord, sous ces conditions du temps, la liberté ou l'inconditionalité de la Raison, formant le critérium absolu du Vrai, ne peut avoir lieu ou ne peut être conçue que dans l'indépendance de tout temps déterminé, ou ce qui est la même chose, dans la présence en tous les temps. Ainsi, cette présence dans tous les temps, qui est notoirement le schéma de la NÉCESSITÉ, ou plutôt cette nécessité elle-même attachée aux objets de nos connaissances, sera, sous les conditions du temps, une détermination positive de l'inconditionalité de la Raison, formant le critérium absolu du Vrai. Ensuite, sous ces mêmes conditions, la réalité de nos actions extérieures, consistant dans leur indépendance de notre propre existence, et formant ainsi le critérium absolu du Bien, ne peut avoir lieu ou ne peut être conçue précisément que dans l'indépendance de toutes les conditions du temps sous lesquelles a lieu notre propre existence. Ainsi, cette indépendance de nos actions de toutes les conditions du temps, qui est le schéma de la LÉGALITÉ de ces actions, c'est-à-dire, de leur susceptibilité de cons-

tituer des lois, ou plutôt cette légalité elle-même sera, sous les conditions du temps, une détermination négative de la réalité de nos actions, formant le critérium absolu du Bien.

On conçoit actuellement la vraie signification du critérium de la nécessité adopté par Kant pour ses recherches spéculatives, et celui de la légalité adopté pour ses recherches pratiques : on voit que le premier est une détermination positive de l'inconditionalité de la Raison, par l'influence des conditions du temps ; et que le dernier n'est qu'une détermination négative de la réalité absolue de nos actions extérieures, par l'exclusion des mêmes conditions. On explique par là la prétention de Kant de placer les lois morales au delà des conditions du temps, en leur assignant ainsi une réalité supérieure à celle des lois spéculatives, soumises à ces conditions. On comprend encore comment, dans les trois principes de sa doctrine, c'est-à-dire, la forme mécanique du savoir, la nécessité attachée aux objets des spéculations, et l'inconditionalité suprême des lois morales, comment, disons-nous, ce philosophe est resté en arrière de la vérité dans le premier de ces principes, la forme mécanique du savoir, et comment il a dépassé la vérité dans le troisième de ces principes, l'inconditionalité suprême de la morale. On conçoit enfin que, dans le second de ses trois principes, le critérium de la nécessité, qui est le véritable principe de sa méthode critique ,

Kant a atteint la vérité, et a ouvert par là la haute tendance vers l'absolu, que nous réalisons aujourd'hui. — Mais, revenons à cette réalisation.

Les deux critériums absolus du Vrai et du Bien, n'expriment proprement encore que leurs caractères extérieurs respectifs : en effet, l'inconditionalité de la Raison n'est évidemment que le caractère extérieur du Vrai; et la réalité de nos actions, provenant de leur indépendance de notre existence purement relative, n'est évidemment aussi que le caractère extérieur du Bien. Il nous reste à connaître leur intime essence, celle du Vrai et celle du Bien, pour avoir l'ensemble des principes nécessaires et suffisants pour établir la doctrine de la réalité de l'absolu; et cette connaissance dérive encore immédiatement de cette seule réalité, formant le principe premier et fondamental de cette doctrine. En effet, la faculté supérieure qui peut reconnaître l'absolu, et l'existence de ce dernier, qui forment les deux parties constituantes de la réalité de l'absolu, sont essentiellement hétérogènes, puisque l'une ne saurait être dérivée de l'autre; et ce sont là évidemment les principes ou les *substratums* respectifs du Vrai et du Bien. Ainsi, ces deux principes, ou ces deux substratums du Vrai et du Bien, étant hétérogènes, et formant d'ailleurs deux éléments distincts du monde ou de la réalité de l'absolu, ne peuvent être déterminés ni l'un par l'autre, ni par rien d'étranger à ces mêmes principes ou éléments. Leur

essence découle donc immédiatement de leurs sources respectives : c'est-à-dire que la faculté de connaître ou le SAVOIR, est l'essence intime du Vrai, et que l'existence ou l'ÊTRE, est l'essence intime du Bien. — Il faut ici approfondir cette hétérogénéité primitive du Savoir et de l'Être, que nous avons déjà eu occasion de signaler plus haut : il faut également bien reconnaître leurs origines respectives, placées l'une et l'autre dans la réalité même de l'absolu, de laquelle seule nous les avons déduites ici. — Alors, nous conclurons facilement que le Vrai, dont l'essence est le Savoir, provient de la détermination de ce dernier par l'Être ; et réciproquement, que le Bien, dont l'essence est l'Être, provient de la détermination de celui-ci par le Savoir. Enfin, nous pouvons même déjà concevoir la nature de la FINALITÉ dans le concours final du Savoir et de l'Être.

Nous nous bornerons, maintenant, sans entrer dans des déductions ultérieures, à donner l'ensemble des principes requis pour établir la doctrine de la réalité de l'absolu, qui doit occuper la première période de la nouvelle ère de l'humanité, dominée par l'absolu. — Ces principes sont (1) : 1° la Réalité même de l'absolu formant le principe fondamental, et dérivant de la présence en nous d'une faculté supérieure capable de

(1) Voyez le prototype de la création de l'Univers, tome II de la *Réforme du savoir humain*, pages 509-523 et suivantes, où ces principes sont complétement développés.

(Note de Mme W.)

reconnaître l'absolu, comme nous l'avons prouvé plus haut, et de l'existence elle-même de l'absolu, comme nous le prouverons dans la suite de nos travaux; 2° le Savoir fondé sur l'inconditionalité de la Raison; 3° l'Être fondé sur la réalité de nos actions; 4° le Vrai, provenant du Savoir et de la Réalité de l'absolu; et 5° le Bien, provenant de l'Être et de la Réalité de l'absolu; 6° les Dogmes ou Problèmes religieux, où le Vrai fait fonction du Bien; et 7° les Préceptes ou Lois morales, où le Bien fait fonction du Vrai; 8° la Pensée, formée par l'influence partielle de l'Être dans le Savoir; et 9° les Choses, formées par l'influence partielle du Savoir dans l'Être; 10° la Finalité, comme concours final, résultant de l'influence réciproque du Savoir et de l'Être (1° Objective = Ordre; 2° Subjective = le Beau et le Sublime); et enfin, 11° le Monde, comme identité finale dans la réunion systématique du Vrai et du Bien, moyennant la Réalité de l'absolu, élément qui leur est commun.

Pour rendre attentif sur la qualité de la Vérité impliquée dans ces principes, nous nous bornerons à faire remarquer que, non-seulement ils sont vrais, de manière à se légitimer par eux-mêmes, moyennant leurs propres critériums, mais que, de plus, comme formant la Réalité de l'absolu, ils sont infailliblement la source de toute réalité.

Or, partant de ces principes, on conçoit facilement que l'on peut en déduire une doctrine complète des

réalités, spéculatives et pratiques, dont se compose l'Univers, c'est-à-dire, une doctrine complète du Vrai et du Bien; réalités qui seront aussi fondées que l'est ici la réalité de l'absolu lui-même, de laquelle dérivent ces principes.

C'est ce que nous ferons nous-mêmes dans notre Apodictique messianique, où nous parcourrons le domaine entier du Savoir, philosophique et scientifique, en y exposant le système des connaissances absolues, et celui des connaissances relatives, c'est-à-dire, la Philosophie propre et la Philosophie des sciences. — Dans la Philosophie propre, ayant pour objet les connaissances absolues, nous rattacherons toutes ces connaissances à la réalité elle-même de l'absolu, à ce dernier terme que nous ne pouvons ni ne devons raisonnablement franchir dans cette nouvelle période historique. Dans la Philosophie des sciences, nous fixerons les lois nécessaires, indépendantes de l'expérience, qui doivent, non-seulement diriger cette dernière, mais de plus lui servir de terme pour y rattacher toutes les connaissances purement contingentes, acquises par l'expérience, et pour les convertir ainsi en connaissances nécessaires, correspondantes à la réalité de l'absolu, qui seule pourra nous satisfaire dans cette nouvelle période. — Pour donner, par anticipation, une idée de ce nouveau genre de vérités philosophiques, nous avons déjà publié la *Philosophie des Mathématiques, faisant partie*

*de notre système de Savoir absolu*, dont il s'agit actuellement. On comprendra ainsi que cette Philosophie des Mathématiques n'est point, comme on l'a cru peut-être, fondée sur la doctrine de Kant, ou sur quelque autre doctrine philosophique subséquente : elle se trouve fondée proprement sur les principes précédents de la réalité de l'absolu, et elle forme ainsi, comme nous venons de le dire, une partie anticipée de notre doctrine nouvelle. Quant aux résultats obtenus dans cette Philosophie des Mathématiques, nous pensons qu'en ayant surtout égard à la Loi suprême et universelle que nous y découvrons, les géomètres n'auront pas manqué d'y trouver toutes les découvertes, faites et à faire, fixées définitivement. C'est dans le même genre que sera développée la Philosophie absolue des autres Sciences dans notre Apodictique messianique, mais non avec la même étendue, parce que notre vie ne suffirait point à ce travail.

Nous aurons donc ainsi, par le développement des principes précédents, constituant la réalité de l'absolu, dans notre Apodictique, la doctrine à laquelle, suivant ce que nous avons vu plus haut, l'humanité se trouve appelée dans la première période de la nouvelle ère que nous commençons sous les auspices de l'absolu. — Sans nous attacher ici aux différentes parties constituantes de cette doctrine, nous nous bornerons à apprécier le nouveau but qui doit en résulter pour l'hu-

manité, comme faisant le véritable objet de l'ouvrage présent (1).

D'abord, il est manifeste que les quatre buts qui ont dominé successivement dans les quatre périodes historiques précédentes, sont, comme nous l'avons déjà remarqué plus haut, fixés et proposés uniquement par la finalité du monde, sans que notre Raison y ait aucune part, sinon dans le choix des moyens propres à atteindre ces buts dominant respectivement. En effet, ces quatre buts sont tous donnés implicitement dans notre nature spéciale, et non par notre liberté; même leur développement successif, comme nous venons de le voir, n'a lieu que mécaniquement, ou du moins théléologiquement (2), sans une influence propre de la Raison, ou sans une conscience intime de ce développement. Toutefois, ces buts étant proposés par la finalité du monde, l'homme se trouve déjà ici abandonné à lui-même, ou à sa Raison, pour le choix des moyens propres à le conduire à leur réalisation respective; et c'est en cela qu'il fait déjà usage de la liberté. Aussi, avons-nous nommé plus haut *époque de la Liberté* ou ÉPOQUE DE L'HOMME les deux ères, celle des Patriarches et celle des Peuples, où l'homme, ayant déjà développé la Raison, cherche à atteindre lui-même les divers

(1) Il faut ici remarquer que cet ouvrage est, comme PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE, une des parties constituantes de notre doctrine nouvelle.

(2) Par finalité.

buts instrumentaux qui lui sont proposés dans sa nature; et cela par opposition à la dénomination d'*époque de la Nature* ou ÉPOQUE DU CRÉATEUR, que nous avons donnée à l'époque antérieure dans laquelle l'homme, durant le développement de sa Raison, n'agissait encore que par Instinct, soit dans la fixation des buts, soit même dans l'emploi des moyens. Nous voyons actuellement que les buts dominants, dans les quatre périodes qui viennent de s'écouler, n'étaient pas encore fixés par la liberté de l'homme. — C'est cette fixation libre du but de l'humanité qui est, en partie, le caractère propre de la nouvelle ère historique dans laquelle nous entrons sous la domination de l'absolu.

Ici, il ne s'agit plus d'arriver de la manière la plus convenable, par l'usage de la Raison, à l'obtention de tel ou tel autre but, fixé par la finalité du monde, ou proposé par notre propre nature : il s'agit, de plus, de déterminer le but même que doit avoir l'humanité pour répondre dignement à la haute vocation qu'elle reconnaît dorénavant dans l'absolu, ce dernier terme de toute son existence. Il s'agit donc proprement de découvrir ce but absolu; car, devant être l'ouvrage exclusif de notre Raison, il ne peut encore exister. Aussi, n'est-ce évidemment qu'après la découverte de ce véritable et propre but de l'humanité qu'elle pourra connaître ses destinées, et qu'elle pourra travailler à leur réalisation. Alors seulement, l'humanité aura

une dignité véritable, en se soutenant par elle-même, à l'instar de l'absolu, et en réalisant ainsi par elle-même, déjà sur la terre, les régions éternelles auxquelles elle paraît destinée.

Et, vu l'infinie importance de cette détermination du but absolu, nous avons cru devoir même, à certains égards, la rendre indépendante du système des principes métaphysiques que nous avons déduits ci-dessus de la réalité de l'absolu; et cela, en nous fondant tout simplement sur cette seule réalité, dont nous présenterons ailleurs la preuve rigoureuse. Ainsi, dans cet ouvrage, nous admettons le fait de l'existence de l'univers, de ses éléments, c'est-à-dire, du savoir et de l'être, et de leur détermination réciproque dans le Vrai et dans le Bien, sans nous attacher nullement à la déduction de ce fait, ou à la détermination de la nature propre de ces éléments. Cette admission, sur laquelle précisément se trouve établi le but de l'humanité, nous prémunira ainsi contre la crainte ou contre l'incertitude attachée naturellement aux déductions métaphysiques, pour que nous puissions nous pénétrer mieux de la réalité ou de la vérité des résultats que nous obtiendrons, équivalente à la réalité même de l'absolu, de laquelle seule nous les déduirons ainsi immédiatement.

Il nous semble, vu l'incertitude du savoir, l'incrédulité religieuse, et les désordres révolutionnaires, suites nécessaires et funestes de la dernière période historique

qui menacent l'humanité de sa ruine imminente, il nous semble, disons-nous, que dans le moment présent, ou dans très-peu de temps, l'humanité n'aura point d'autre salut que celui de se fixer un but nouveau, ou plutôt de découvrir, du moins approximativement, son véritable but, en se plaçant entièrement sous les auspices de l'absolu. Au terme où elle est parvenue, le jeu de la finalité du monde est accompli; l'humanité est rappelée à elle-même; et, ne pouvant plus reculer pour se laisser guider éternellement par une force étrangère, elle doit, en s'abandonnant à sa dernière impulsion, se détruire elle-même, et faire alors manquer le but de la création de la terre; ou bien, en développant ses forces propres et absolues, opérer glorieusement sa régénération spontanée, et prendre ainsi part aux vues bienfaisantes du créateur, manifestées dans l'existence de l'univers.

Ainsi donc, après avoir suivi l'évolution de l'humanité depuis son commencement jusqu'à nos jours, après avoir développé avec elle la LOI DU PROGRÈS dans les quatre buts relatifs qui lui sont donnés par la finalité du monde, nous devons, maintenant, pour faciliter sa marche ultérieure, la guider dans les trois dernières périodes qu'il lui reste à parcourir, en lui faisant entrevoir les quatre buts absolus qu'elle doit impérativement chercher à atteindre, savoir : SA RÉALITÉ PROPRE, SA RÉALITÉ DIVINE, SA RÉALITÉ ABSOLUE, et enfin, SA CRÉATION PROPRE. — Ces quatre derniers

buts étant des produits purs de la raison, sont absolus comme elle-même, et donnent ainsi à l'homme cette haute dignité qui le caractérise dans l'univers.

C'est par ces considérations nouvelles que nous terminerons cet ouvrage (1).

## II

Au point précis de la réalité humaine, auquel nous sommes parvenus, et où nous nous trouvons aujourd'hui, nous découvrons que l'humanité a parcouru quatre périodes, et qu'elle y a développé successivement ses quatre buts relatifs, en les considérant, tour à tour, comme dominants et comme subordonnés les uns aux autres. Elle a donc accompli déjà le développement de sa réalité secondaire, correspondant à ses quatre buts indirects ou relatifs; et par conséquent, elle a déjà acquis les forces supérieures qui lui sont nécessaires pour pouvoir commencer à se fixer elle-même ses buts directs ou absolus.

Or, dans l'acquisition elle-même de ces forces supérieures, se trouvent nécessairement impliqués, sinon l'objet de leur application, c'est-à-dire, les

(*) Ce dernier paragraphe, jusqu'à la fin, est d'une date plus récente que ce qui précède.

(Note de Mme W.)

buts absolus que ces forces doivent servir à fixer, du moins leur disposition et leur direction vers ces buts absolus. Et c'est ainsi que, sans avoir encore aucune idée positive de l'absolu, l'homme parvient déjà par le simple développement de sa réalité relative, à se fixer les deux premiers buts absolus, la RÉALITÉ PROPRE et la RÉALITÉ DIVINE, en ignorant toutefois que ce sont déjà de tels buts supérieurs et distincts de ceux qu'il a poursuivis jusqu'alors.

En effet, revenant par la transition de l'universalité à l'individualité humaine, comme nous le voyons dans notre présent système absolu des progrès de l'humanité, et parvenant ainsi au développement du savoir, l'homme peut, en suivant cette direction, se reporter jusqu'au premier extrême de ses progrès, c'est-à-dire, à l'individualité humaine, de laquelle il était parti d'abord, et à laquelle il revient actuellement, muni de toute la puissance du savoir, par lequel, en se fondant sur la certitude qui lui est attachée, il transforme cette individualité humaine en réalité propre, et constitue alors cette dernière comme nouveau but dominant de toutes ses actions. Et réciproquement, peu satisfait de cette certitude, qui est encore purement relative, parce qu'elle n'est fondée que sur l'expérience, l'homme retourne à cette même transition de l'individualité à l'universalité, et, après avoir abandonné l'impuissant savoir relatif, et s'être de nouveau livré à toute la profondeur du sentiment,

il peut, en suivant cette direction inverse, se reporter encore jusqu'au deuxième extrême de ses progrès, c'est-à-dire, à l'universalité humaine, à laquelle il revient actuellement muni de la puissance supérieure du sentiment, par lequel, en se fondant sur une croyance inébranlable, il transforme cette universalité humaine en RÉALITÉ DIVINE, et constitue alors cette dernière, comme nouveau but dominant de ses actions.

Ainsi, après avoir atteint ses quatre buts indirects ou relatifs, que la finalité du monde lui a proposés dans sa nature, et après avoir ainsi développé les forces supérieures qui le rendent propre à se fixer lui-même des buts directs ou absolus, l'homme se jette d'abord, par l'entraînement même de ces forces, dans une alternative absolue, où il établit tour à tour, tantôt sa RÉALITÉ PROPRE, et tantôt sa RÉALITÉ DIVINE, comme buts dominants de ses actions. Et cet établissement alternatif, qui se fait encore sans une conscience claire de l'absolu, a lieu nécessairement dans le même temps, ou dans des temps contigus, qui, dans leur alternation, n'ont aucun terme qui leur soit propre. C'est là la cinquième période de l'humanité, dont l'aurore parut lors de la formation des Whigs et des Torys, et dont le commencement européen bien prononcé, s'établit avec la première Révolution française.

Tel est donc le caractère précis de cette révolution,

tant décriée et si mal interprétée. Elle est un résultat nécessaire, un résultat absolu, de l'existence de l'humanité : elle lui ouvre, avec clarté, la cinquième période de son développement, cette période auss décisive qu'indispensable, dans laquelle les destinées de la terre devront enfin être fixées définitivement.

Mais le terme de cette cinquième période, si décisive pour l'humanité, n'est point fixé, comme nous venons de le remarquer déjà. — Les deux buts absolus qui y sont dominants alternativement, la RÉALITÉ PROPRE et la RÉALITÉ DIVINE dans l'homme, sont manifestement opposés l'un à l'autre; et il en résulte ainsi, une ANTINOMIE SOCIALE, qui est le caractère distinctif de cette cinquième période, et qui, précisément, étant absolue, n'admet, en elle-même, aucun terme possible. En effet, d'après la déduction infaillible du présent système des progrès de l'humanité, l'un et l'autre de ces deux buts dominants et alternatifs, sont absolus et exclusifs l'un de l'autre : ils subsistent avec égale raison, indépendamment l'un de l'autre; et rien au monde, dans l'ordre des choses connues, ne saurait les concilier. Ainsi, dans cet ordre des choses connues, devenant tour à tour dominants l'un sur l'autre, ces deux buts absolus de la cinquième période n'offrent à l'humanité d'autre perspective que celle d'une suite indéfinie et non interrompue de révolutions et de contre-révolutions, sans que l'un des deux partis qui adoptent respectivement ces buts, puisse

jamais triompher définitivement aux dépens de l'autre. Et dans cette lutte indéfinie, l'humanité périrait inévitablement, si un nouveau DROIT, celui de la vérité, que nous allons signaler, ne venait indiquer les moyens d'arrêter de si terribles anomalies.

Nous avons déduit, dans nos publications ultérieures (1), des principes absolus que nous y avons posés, les circonstances fondamentales de cette grave antinomie sociale qui domine dans la cinquième période où l'humanité vient enfin d'entrer positivement. Nous y avons ainsi caractérisé les deux partis sociaux ou politiques, qui se rangent respectivement sous les deux drapeaux opposés de cette antinomie humaine, le DROIT HUMAIN et le DROIT DIVIN, etc., avec leurs puissants cortéges, savoir, d'une part, l'indépendance, le libéralisme, la philognosie, le déisme, la souveraineté du peuple, le contrat social, le républicanisme, l'amour du vrai, etc., et de l'autre, la soumission, le servilisme, la gnosimachie, la religion, la souveraineté par la grâce de Dieu, la légitimité, le royalisme, l'amour du bien, etc. Mais, ce qui est essentiel, nous y avons montré que, dans l'ordre actuel des choses, ces deux partis opposés sont également fondés en raison, en s'appuyant, l'un sur les DROITS DE L'HOMME, et l'autre sur les DEVOIRS DE L'HOMME, et en réclamant ainsi, l'un le TRIOMPHE DU VRAI, et

(1) Voyez le *Prodrome* et la *Métapolitique*, etc.
(Note de Mme Wronski.)

l'autre le TRIOMPHE DU BIEN. C'est cette parfaite égalité de raisons qui rend inexpugnables ces deux partis, l'un par l'autre, et qui déjoue, et déjouera toujours, toutes les entreprises de les soumettre l'un à l'autre, fussent-elles aussi colossales que le sont d'une part, la ligue ouverte des peuples et leur puissante civilisation actuelle, et de l'autre, la Sainte-Alliance, et les colonies militaires de la Russie.

Nous ne pouvons entrer ici dans de plus amples détails, et nous renvoyons le lecteur à nos ouvrages déjà indiqués, où il trouvera ces circonstances de la cinquième période d'autant plus clairement déduites, qu'il aura mieux approfondi les principes absolus qui sont exposés dans l'ouvrage présent. Mais, nous devons montrer ici ces fondements inébranlables sur lesquels, dans l'ordre connu des choses, repose cette indestructible antinomie sociale qui est l'héritage actuel de l'humanité : nous le devons d'autant plus que c'est seulement par là que cette fatale antinomie pourra un jour être résolue.

Or, d'après la déduction de cette antinomie sociale, telle qu'elle résulte du présent système absolu des progrès de l'humanité, il est manifeste, d'une part, que la considération de la RÉALITÉ PROPRE dans l'homme n'est qu'une suite de sa réalité cognitive, qui est fondée sur la certitude attachée à son savoir ; et par conséquent, que cette réalité propre dans l'homme s'identifie avec la réalité qui est impliquée

dans le VRAI. D'après cette même déduction, il est manifeste, de l'autre part, que la considération de la RÉALITÉ DIVINE dans l'homme n'est aussi qu'une suite de sa réalité sentimentale, qui est fondée sur la croyance attachée au pressentiment religieux; et par conséquent, que cette réalité divine dans l'homme s'identifie avec la réalité qui est impliquée dans le BIEN. — Ainsi, comme nous l'avons dit plus haut, le triomphe du VRAI et le triomphe du BIEN sont les deux objets essentiels de cette grande antinomie sociale dont il est question ; et par conséquent autant qu'il y a respectivement de réalité dans le Vrai et dans le Bien, autant il y en a aussi dans les deux membres de cette fatale antinomie.

Mais, comment peut-il exister une antinomie entre le vrai et le bien? Tout ce qui est vrai n'est-il pas bien, et tout ce qui est bien n'est-il pas vrai? — C'est là précisément la question.

D'abord, le fait de l'opposition entre les deux partis sociaux, dont nous parlons, paraît déjà prouver le contraire. Ensuite, on conçoit que, si le vrai était le bien, et si le bien était le vrai, on n'aurait pas besoin de les distinguer.

Mais, quelque concluantes que soient déjà ces raisons, elles sont ici insuffisantes pour nous. En effet, nous devons remonter jusqu'aux principes premiers, pour y découvrir l'origine, et par conséquent les moyens de la résolution de cette antinomie sociale

qui forme la fatale cinquième période de l'humanité. — Or, pour remonter à ces principes premiers il suffit actuellement de nous reporter aux principes desquels, dans notre Messianisme, nous avons déduit le vrai et le bien. Nous y verrons que la réalité du vrai est identique avec celle du principe du SAVOIR, et que la réalité du bien est identique avec celle du principe de l'ÊTRE. Et nous reconnaîtrons que le vrai est opposé au bien comme le savoir est opposé à l'être, et que les deux premiers sont aussi hétérogènes que le sont les deux derniers.

Ainsi, en résumé, l'hétérogénéité primitive qui a lieu entre le savoir et l'être, est le principe de l'hétérogénéité qui se trouve entre le vrai et le bien; et celle-ci est, à son tour, le principe de l'hétérogénéité qui existe entre les deux partis, du *Droit humain* et du *Droit divin*, qui forment l'antinomie sociale de la cinquième période. — On voit par là, quel est le caractère précis et ineffaçable de l'opposition qui règne entre ces deux partis, et combien s'écartent de la vérité ceux qui, dans l'ordre actuel des choses, se flattent de pouvoir les concilier.

Toutefois, une conciliation de ces partis sociaux doit pouvoir exister, sinon dans l'ordre actuel et connu, du moins dans quelque ordre nouveau et encore inconnu qui se trouve dans les choses; car, dans leurs aberrations opposées et extrêmes, ces deux partis, quoique fondés en raison quant à leur

origine respective, ne sauraient l'être de même quant à leur coexistence qui est une véritable contradiction. Bien plus, les principes respectifs du savoir et de l'être, et par conséquent du vrai et du bien, qui sont les principes premiers de ces partis sociaux, subsistent sans contradiction dans l'univers, quoiqu'ils soient éminemment hétérogènes; d'où il s'ensuit, non-seulement par analogie, mais par une véritable conséquence rationnelle, que là où se trouve la conciliation de ces principes premiers hétérogènes, là doit aussi se trouver la conciliation de ces deux partis opposés.

Or, pour peu qu'on ait suivi la marche méthodique de cette Philosophie de l'Histoire, on a sans doute aperçu déjà que précisément au terme où nous sommes arrivés ici, dans L'IDENTITÉ SYSTÉMATIQUE ET FINALE ENTRE LE PRINCIPE DE L'ÊTRE ET LE PRINCIPE DU SAVOIR, nous avons découvert, dans l'ABSOLU lui-même, ce point de conciliation des principes hétérogènes de l'univers. C'est donc aussi dans l'absolu seulement que peut se trouver la conciliation des deux partis sociaux qui forme l'antinomie de la cinquième période.

Il faut donc, d'une part, élever le vrai, qui est l'objet prépondérant de l'un de ces partis, jusqu'au rang de VRAI ABSOLU, et de l'autre, élever le bien, qui est l'objet prépondérant de l'autre de ces partis, jusqu'au rang de BIEN ABSOLU. Car, alors, ce vrai absolu et ce bien absolu seront réellement identiques, et toute opposition cessera entre ces deux partis

sociaux. — On voit ainsi que ce qu'il y a d'erroné dans ces partis, en les considérant dans l'état actuel des choses, consiste précisément en ce qu'ils s'en tiennent encore, l'un au simple vrai relatif, et l'autre au simple bien relatif.

Mais, comment les hommes pourront-ils s'élever jusqu'au vrai absolu et au bien absolu? — Par la découverte de la vérité ou de l'absolu lui-même!

C'est donc là le salut de l'humanité, l'unique terme possible de cette interminable antinomie sociale, qui paraît menacer la terre de sa destruction, et qui au fond n'est qu'une admirable mesure du Créateur, pour que l'homme, abandonné actuellement par la finalité du monde, qui l'a conduit à travers les quatre premières périodes, puisse, avec conscience, faire ce pas décisif de se fixer la DÉCOUVERTE DE L'ABSOLU, comme but dominant de toutes ses actions.

Ainsi, seulement après de longues tourmentes politiques, et après d'immenses progrès intellectuels dont l'humanité a encore besoin, lorsque ces vérités supérieures seront conçues et répandues généralement, c'est-à-dire, lorsque, d'abord, on saura universellement que les deux partis sociaux de la cinquième période sont inextricables par eux-mêmes, et qu'ensuite, on aura acquis la conviction universelle de ce qu'il n'existe d'autre salut pour l'humanité que dans l'absolu lui-même, découvert par les hommes, seulement alors, disons-nous, si l'humanité subsiste

encore, cette longue et décisive période antinomique sera terminée, et une nouvelle et majestueuse aurore luira pour la terre.

En effet, il s'établira bientôt dans le monde un nouveau droit, le DROIT DE LA VÉRITÉ (1), par lequel, comme nous le voyons dans notre présent système infaillible des progrès de la réalité humaine, la RECHERCHE DE LA VÉRITÉ, sera proclamée but suprême de la société, et alors, par une conséquence non discutable, toutes les autres actions humaines lui seront subordonnées. — Ainsi, avec cette proclamation éclairée, commencera la sixième période de l'humanité, dans laquelle, renonçant à leurs prétentions respectives en faveur d'un but plus noble, d'autant plus facilement que ces prétentions seront déjà reconnues insuffisantes pour l'homme, tous les partis politiques se soumettront spontanément aux déclarations juridiques, concédées par la souveraineté, dans lesquelles ce nouveau et grand but de l'humanité sera fixé ouvertement, comme point de mire des souverains et des peuples, confondus dans cette marche supérieure. Et de cette réunion spontanée de toutes

(1) C'est de ce droit sacré, reconnu par les souverains et les peuples, que découlera naturellement, entre autres libertés sages et graduelles, la vraie et juste liberté de la presse.

Voyez à ce sujet : l'*Historiosophie*, 1re partie, pages 44 et suiv.

(Note de Mme W.)

les opinions, en faveur de la vérité, résultera naturellement une HARMONIE SOCIALE qui sera le caractère distinctif de cette sixième période.

Ce n'est pas sans une sorte de crainte que nous abordons ici cette grande perspective de l'humanité, car, rien encore ne nous présage qu'elle y parvienne effectivement. Mais quelle que soit notre appréhension que notre tâche présente demeure sans utilité, nous remplirons cependant notre devoir tout entier, en apprenant ici aux hommes toute l'importance de leurs hautes destinées!

Ainsi, dans la sixième période, la réalité de l'absolu, reconnue universellement, sera la base de toutes les actions humaines. — En se fondant sur cette suprême réalité, et en cherchant à en approcher de plus en plus, par la solution du grand problème social de la découverte de l'absolu ou de la vérité, l'homme développera insensiblement, en lui-même, sa propre RÉALITÉ ABSOLUE; et ce sera là le noble fruit des progrès de l'humanité dans cette sixième période.

Or, ce grand produit dans l'homme ne peut être que le résultat d'un développement correspondant du savoir humain. — C'est donc alors que la LOI DE CRÉATION que nous avons dévoilée à la terre (1), sera

(1) Voyez l'établissement de cette grande loi, et son application dans le prototype de la création de l'Univers, tomes I et II de la *Réforme du savoir humain.* Voy. aussi les *Prolégomènes* et les *Cent pages.* (Note de Mme W.)

universellement appliquée à toutes les branches du savoir de l'homme, dans toutes leurs ramifications. C'est alors que, suivant cette infaillible loi de création, s'opérera la réforme universelle des sciences et de la philosophie, telle que nous la fixons dans L'APODICTIQUE. C'est alors enfin que, par suite de cette réforme des sciences et de la philosophie, toutes les branches du savoir de l'homme, physiques et morales, scientifiques et philosophiques, seront portées à leurs derniers accomplissements.

Quelque pénible que soit pour nous de nous livrer ici à ce glorieux avenir de la terre, puisqu'il nous paraît encore si éloigné, nous devons, à l'occasion de ces accomplissements futurs du savoir humain, physiques et moraux, etc., signaler spécialement au moins l'accomplissement que doit recevoir la religion pour que l'Église chrétienne puisse enfin devenir, par le fait, l'Église universelle de la terre. En effet, dans cette sixième période de l'humanité, où nous avons reconnu que l'HARMONIE SOCIALE sera le caractère distinctif, toutes les scissions religieuses doivent cesser, et une hénotique (1) universelle doit nécessairement s'établir. Or, d'après ce que nous avons fixé plus haut, cette hénotique universelle, à laquelle conduit infailliblement la loi de création, se réalise d'abord dans l'accomplissement religieux développé dans notre doctrine du *Messianisme*, et qui a pour objet la con-

(1) Union religieuse.

ciliation pratique du sens général, mystique et littéral, de tous les livres sacrés. Nous y avons vu sous quelles conditions rationnelles s'opère, d'une manière positive, cette première réunion définitive des schismes religieux; et ce sont ces conditions rationnelles qui seront développées et établies publiquement dans la sixième période.

C'est ainsi, par le concours du savoir humain tout entier, en le portant partout à son dernier accomplissement, d'après la marche assurée que nous avons fixée généralement dans nos ouvrages messianiques, c'est ainsi, disons-nous, que l'homme parviendra à développer en lui sa propre réalité absolue, qu'il doit recueillir de ses travaux dans cette période à venir. Et cette réalité absolue étant développée dans l'homme, la découverte finale de l'absolu lui-même, de son essence intime, ne sera plus, nous osons l'assurer à l'humanité, qu'une conséquence facile et immédiate.

Ainsi, avec la DÉCOUVERTE PUBLIQUE ET UNIVERSELLE DE L'ESSENCE DE L'ABSOLU, commencera enfin la septième et dernière période de l'humanité, ce triomphe de la terre, cet accomplissement social, tant désiré et si peu compris jusqu'à ce jour. Et dans cette dernière période, en se fondant précisément sur la découverte de l'absolu, l'homme parviendra à développer en lui son AUTOGÉNIE, et à opérer ainsi sa CRÉATION PROPRE ET ABSOLUE, qui sera le fruit, non-seulement de cette septième période, mais de toute l'existence de la terre.

En effet, comme opposée au *néant*, à ce premier élément de l'univers, l'AUTOGÉNIE, ou la création propre, ce deuxième élément, est le complément nécessaire et indispensable de l'existence de l'univers, ou de la création en général. Sans cet élément complémentaire, l'univers n'aurait aucun but; et, ce qui est plus, il ne saurait même pas être conçu. Or, c'est dans l'homme, qui juge ainsi la création, et qui conçoit l'autogénie, cet élément sublime, par lequel seul l'univers est possible, c'est dans l'homme, disons-nous, dans ce glorieux terme de la création, que doit se développer cette haute faculté ou réalité potentielle, la CRÉATION PROPRE, qui est la couronne de l'univers. Et c'est dans sa dernière période que l'humanité doit enfin accomplir cette œuvre décisive, pour laquelle seule existe la terre.

On conçoit ainsi que la marche de l'humanité dans sa dernière période, doit être l'inverse de celle qu'elle aura suivie dans la période antérieure. Dans celle-ci, remontant de plus en plus, des individus aux universaux, des espèces aux genres, des conséquences aux principes, et de l'hétérogénéité des principes jusqu'à leur homogénéité primitive dans l'essence même de l'absolu, l'humanité suivra manifestement la marche analytique ou régressive qui, par le fait même, est fixée ici suffisamment; marche que nous avons déjà reconnu devoir régler les progrès de la sixième période, pour arriver jusqu'à la découverte de l'absolu.

Au contraire, dans la septième période, l'essence de l'absolu étant enfin découverte, l'humanité suivra la marche synthétique ou progressive, c'est-à-dire, la marche de la création elle-même, en déduisant de l'homogénéité primitive des choses, confondues dans cette essence de l'absolu, les principes hétérogènes de l'univers, et de ceux-ci toutes leurs innombrables conséquences, formant les genres et les espèces, les universaux et les individus, pour arriver à la règle absolue de la fixation de tous les individus possibles, et par là même à l'autogénie ou à la création propre et absolue de l'homme.

C'est cette marche synthétique ou progressive de la création, et par conséquent de la dernière période de l'humanité, que nous suivrons également dans l'apodictique messianique, cette couronne de la PHILOSOPHIE ABSOLUE. Nous y partirons de l'essence même de l'absolu, de ce point spontané où l'univers demeure confondu, et où, par conséquent, il n'existe pas encore de choses distinctes; et, appliquant uniquement notre grande loi de création, nous déduirons, de cette essence absolue, l'univers entier, jusqu'à ses derniers individus, pour la fixation desquels nous dévoilerons ainsi cette règle potentielle qui doit conduire l'homme à l'autogénie ou à sa propre création. Nous aurons donc dans cette philosophie absolue, la marche normale que l'humanité suivra dans sa dernière période.

Nous devons remarquer ici que, dans cette philo-

sophie absolue que nous annonçons par anticipation sur la dernière période de l'humanité, l'origine étant dans l'absolu lui-même, et par conséquent dans ce point sublime qui est placé hors de toutes choses (χρῆμα), le caractère distinctif de cet ordre du savoir, qui est incontestablement le SAVOIR SUPRÊME de l'homme, consiste en ce que, dans cette marche progressive ou synthétique, la philosophie absolue devient enfin ACHRÉMATIQUE ou indépendante de la considération des choses; tandis que, dans sa marche régressive ou analytique, qu'elle suit dans l'avant-dernière période de l'humanité, cette même philosophie absolue, qui s'oriente déjà d'après la loi de création, demeure encore tout à fait CHRÉMATIQUE, parce qu'alors elle n'abandonne jamais la région des choses ou du monde réel, quoique, dirigée par cette loi infaillible, elle cherche déjà et parvient effectivement à s'approcher de plus en plus de la région absolue ou achrématique. Cette remarque est d'une haute importance en ce qu'elle conduit à caractériser, avec précision, cet ordre supérieur de la raison humaine, ou cette région sublime à laquelle l'homme doit s'élever pour devenir conscient de sa propre et infinie puissance créatrice.

Or, ce n'est que lorsque cette conscience créatrice est développée dans l'homme, que le bien devient enfin l'unique but possible de ses actions, à l'instar de la suprême puissance créatrice de DIEU, qui « ne subsiste que « dans le bien, et ne se reproduit éternellement que par

» le bien. » Ainsi, lorsque, dans sa dernière période, l'humanité sera parvenue à développer ouvertement cette conscience créatrice, garantie infaillible du bien, et compagne inséparable de la découverte de l'absolu, les hommes qui seront reconnus publiquement être les dépositaires de la vérité, seront avoués universellement pour législateurs de l'humanité, et formeront ainsi, par cet aveu universel, un conseil sacré auquel seront soumises spontanément toutes les affaires de la terre. Ce n'est qu'alors enfin que les nobles DROITS DE L'HOMME, dont la conquête a déjà coûté tant de sang, pourront s'établir dans toute leur plénitude, sans porter atteinte aux pénibles DEVOIRS DE L'HOMME, qui, jusqu'à présent, ont garanti, et devront encore longtemps garantir l'humanité contre l'anarchie et la destruction.

FIN

